CA

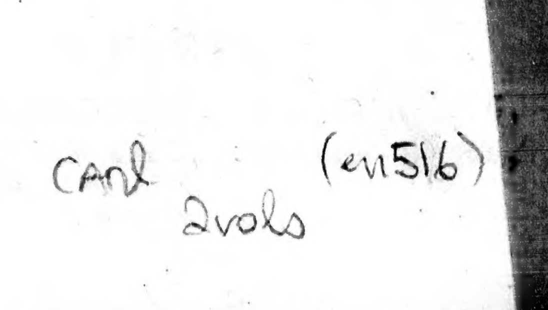
L'HIS

G. Gagnon

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.



L'HIS

TA

résentant

sement,

le temp

jusqu'au

QUATR



PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

résentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le temps où elles ont commencé à être connues, jusqu'au moment actuel.

PAR M. ANQUETIL.

QUATRIÈME ÉDITION, ENTIÈREMENT REVUE.

TOME III.

A PARIS,

GARNERY, libraire, rue de Seine, nº 6,
NORMANT, imprimeur-libraire,
même rue, nº 8.

1811.

DE

LA

partie

le Por

dans l

des ar

est so

cepté

rêts ,

villes

entre

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

CAPPADOCE.

LA Cappadoce comme le Pont a fait partie de l'empire de Trébisonde. Comme le Pont, elle est actuellement plongée dans la barbarie, c'est-à-dire, privée des arts et des sciences, ainsi qu'elle est sortie des mains de la nature, excepté qu'au lieu d'être couverte de forêts, elle est jonchée des débris des villes qui l'ont décorée. On remarque entre celles qui existent, *Césarée,* l'ancienne capitale, encore distinguée par son commerce, *Comana*, où se trouvoit un temple magnifique dédié à Bellone. Il y avoit pour le culte de

Cappadoce, entre le Pont, la Licaonie, la petite Arménie, la Galatie et l'Euphrate.

cette déesse, six mille personnes de l'un et de l'autre sexe. On choisissoit ordinairement le grand-prêtre dans la famille royale. Il étoit souverain de tout le pays des environs, et sa dignité le rendoit le second de l'état. Après lui venoit le grand-prêtre de *Jupiter*, auquel obéissoient trois mille personnes, et dont le revenu étoit proportionné à cette puissance. On ne sait quel rang tenoit entre ces deux le grand-prêtre de *Diane*, qui égaloit en puissance, en richesses, en luxe, en faste, les premiers seigneurs du royaume. Dans son temple se prêtoient les sermens, et se ratifioient les engagemens auxquels on vouloit donner une sureté authentique. Ces différens établissemens marquent que le culte des divinités étoit une affaire importante chez les Cappadociens. Il paroît que leur religion étoit un mélange de celle des Grecs et de celle des Perses, qui les ont tenus long-temps sous leur domination. Cependant l'attachement à l'éclat des cérémonies religieuses, ne marque pas toujours une réforme intérieure, puisque du temps même que ces établissemens somptueux existoient, c'est-à-dire, au temps de la conquête des Romains, dire *Cappadocien*, c'étoit dire *un homme sans* [illegible]

et sans religion. Le pays, trop coupé pour être généralement fertile, ne manque pas des choses nécessaires à la vie. Les chevaux cappadociens ont toujours été fort estimés, et sont encore l'objet d'un commerce considérable. On ne sait ce que sont devenues les mines d'argent, d'alun, de cuivre, de fer qu'on y trouvoit, ni l'albâtre, le crystal et le jaspe qu'ils échangeoient avec les peuples voisins.

On fait remonter l'origine des rois de Cappadoce à *Pharnace. Cyrus* lui composa ce petit royaume, en reconnoissance de ce qu'à la chasse, ce seigneur l'avoit sauvé de la fureur d'un lion prêt à le déchirer. La foiblesse de ces monarques les rendoit faciles à assujétir. Les plus forts regardent souvent la contradiction comme une insulte. De-là il est est arrivé que les efforts de quelques rois cappadociens pour se soustraire à l'oppression, ont été traités de révoltes et punis comme telles. *Perdiccas*, un des capitaines successeurs d'*Alexandre*, eut la barbarie de faire mettre en croix le roi *Ariarathe II* et tous les princes du sang royal qu'il avoit pris dans une bataille. Un enfant échappé à ce massacre monta sur le trône de ses pères, et fut père d'*Ariaramne II*, dont le

règne n'a pas été célèbre par des batailles ni des conquêtes ; mais son amour pour la justice et mille autres belles qualités, le rendirent infiniment estimable. Tous les princes voisins le chérissoient et le respectoient comme un père. Jamais la Cappadoce ne fut aussi florissante que pendant son administration. La paix, qu'il conserva toujours avec les autres rois, amena dans ses états tous les biens qui l'accompagnent.

Après avoir porté le joug des Perses, les petits rois de Cappadoce gémirent sous celui des Romains. *Ariarathe VI*, pour quelques services que la république lui avoit rendus, envoya à Rome une couronne d'or. Le sénat lui renvoya une chaine d'ivoire, le présent le plus distingué qu'il fit jamais, et qu'il n'accordoit qu'à des amis zélés et constans. C'est une adresse digne d'éloges, que de savoir mettre par l'opinion un grand prix aux petites choses.

Ap. D. 2840 *Ariarathe VI* fut tué au service des
Av. J-C. 158 Romains. Il laissa six enfans sous la tutèle de *Laodice*, leur mère. A mesure qu'ils devenoient grands, elle les empoisonnoit pour conserver son autorité. Ce crime fut découvert lorsqu'il n'en restoit plus qu'un seul, et cette cruelle marâtre fut assassinée par le peuple. *Aria*

rathe VII n'échappa pas pour long-temps au sort destiné à sa malheureuse famille. C'est lui que *Mithridate*, son beau-père, fit empoisonner par le scélérat *Gordius*, et dont *Mithridate* lui-même tua le fils de sa main, dans une entrevue. Après la mort funeste d'*Ariarathe VIII*, les Romains voulurent rendre aux Cappadociens ce qu'ils appeloient la liberté, c'est-à-dire, un gouvernement républicain; mais ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvoient se passer de roi. Cette déclaration parut fort étrange au sénat; cependant on leur accorda le pouvoir de le choisir eux-mêmes. Ils eurent la prudence d'en prendre un du goût des Romains, nommé *Ariobarzane*. Ce prince les gouverna long-temps paisiblement, et remit de son vivant la couronne à son fils, pour achever de vivre tranquillement. S'il a été tué, comme le disent quelques auteurs, sans que son fils l'ait vengé, on pourroit peut-être le mettre au nombre des princes qui ont eu à se repentir de leur abdication.

Archélaüs, le dernier roi de Cappadoce, dut son élévation à la beauté surprenante de *Glaphyre*, sa mère, qui avoit su plaire à *Marc-Antoine*. Il étoit d'un excellent caractère, bon

père, bon maître, bon ami, doué des vertus civiles et domestiques. Ces qualités n'étoient pas faites pour plaire à l'empereur *Tibère*, comme celles de *Tibère* ne plaisoient pas sans doute à *Archélaüs*. Soit pour cette raison ou pour d'autres, le roi de Cappadoce marqua quelqu'indifférence pour ce prince, pendant qu'il vivoit sous *Auguste*, dans une espèce de disgrâce à Rhodes. Le banni s'en souvint quand il fut monté sur le trône des Césars, et manda *Archélaüs* à Rome. Il s'y rendit sur la parole de *Tibère*, qui promit de lui faire un bon accueil. Mais l'empereur affecta de lui marquer tant de mépris que, trop sensible, *Archélaüs* mourut de chagrin selon les uns, d'autres disent qu'il se tua. Ce bon prince a fait un ouvrage sur l'agriculture. Après sa mort, la Cappadoce devint une province romaine gouvernée par les chevaliers.

PERGAME.

Pergame. Ap. D. 2715 Av J.-C. 283

Le royaume de Pergame tire son nom d'une ville de la province de Misie, qui a été sa capitale. Ce pays n'a jamais eu de limites fixes. D'un rang très-médio-

cre, ces rois sont parvenus à une puissance extraordinaire, et ont été les principaux soutiens des Romains en Asie: puis ils sont devenus eux-mêmes les protégés de ceux dont ils avoient secondé les efforts oppressifs, et enfin leurs sujets. Une chose remarquable, et qui jusqu'à présent est particulière au royaume de Pergame, c'est que le fondateur de cette monarchie a été eunuque. De gouverneur de Pergame, il s'en fit roi, pour éviter d'être sacrifié par *Lysimaque* à la haine d'*Arsinoé*, sa femme. Un de ses frères, appelé *Eumène*, lui succéda. *Attale*, son fils, hérita du sceptre. Ces deux noms, *Eumène* et *Attale*, ont presque toujours été alternativement ceux des rois de Pergame.

Cet *Attale* est le premier qui ait fait alliance avec les Romains. Les prêtres de Rome trouvèrent de son temps une prédiction des Sybilles, qui portoit que tous les étrangers qui voudroient attenter à la liberté de l'Italie seroient battus et chassés, si on pouvoit placer dans Rome l'image de la grand-mère des dieux du mont Ida, tombée des cieux en terre. Cinq députés du sénat vinrent supplier *Attale* de leur donner ce palladium qui se trouvoit dans ses états. Il leur remit cet objet de vénération recher- Attale Ier.

ché avec tant d'empressement. C'étoit une pierre informe. *Attale Ier.* fut un grand guerrier et savant. On conviendra qu'il fut un peu sévère à l'égard d'un mauvais détracteur d'*Homère*, nommé *Daphidas*, qu'il fit précipiter du haut d'un rocher.

Eumene II. *Eumène II* embrassa la cause des
An. D. 2802 Romains avec ardeur, et leur rendit
Av. J-C. 196 d'importans services. Il veilloit à leurs intérêts autour de lui, comme aux siens propres. C'est par lui qu'ils furent avertis des projets qu'*Antiochus* le grand formoit contre eux. Ses états furent souvent exposés aux incursions hostiles que lui attiroit son attachement à la république. Sa capitale même essuya pour cette cause un siége opiniâtre. *Eumène* exposa non-seulement ses troupes, mais sa personne même pour les Romains dans la bataille de Magnésie, dont la victoire fut due principalement à sa valeur. Ils l'en récompensèrent, en augmentant son royaume de quelques provinces enlevées à *Antiochus*. C'est sans doute aussi à cause du dévouement d'*Eumène* aux Romains, qu'*Annibal* suscita contre lui *Prusias*, roi de Bithynie. On rapporte que ce prince gagna sur mer une victoire complète qu'il dut à la finesse du Carthaginois. Par son

conseil avoit fait ramasser, dans des vases de terre, une prodigieuse quantité de serpens, et d'autres insectes venimeux, dont il pourvut plusieurs vaisseaux. Ils s'approchèrent de celui d'*Eumène*, et y jetèrent ces ennemis d'une nouvelle espèce. La nécessité où se trouvèrent les Pergamiens de travailler à se garantir de leurs morsures, mit le désordre dans la flotte, qui fut entièrement défaite. Le sénat s'entremêla du différend des deux rois, et ils s'accommodèrent.

Eumène donna une grande preuve d'attachement aux Romains, en allant lui-même à Rome leur dévoiler les desseins secrets de *Persée*, roi de Macédoine. A son retour, *Persée* le fit attendre par des assassins qui crurent l'avoir tué à coups de pierres : mais il fut enlevé par de fidèles serviteurs qui le firent panser. La cure fut assez secrète et assez longue pour qu'on le crût mort. *Attale*, son frère, sans d'autres éclaircissemens que des bruits publics, prit sa couronne et épousa *Stratonice*, sa femme. *Eumène* guérit de ses blessures. On connoissoit apparemment son caractère plein de douceur et de clémence, car ni le frère, ni la femme ne se cachèrent. L'un et l'autre

allèrent au devant de lui. Il les embrassa tendrement, et dit seulement à *Attale :* « Une autre fois, quand vous « aurez envie d'épouser ma femme, at-« tendez du moins que je sois mort. »

On auroit cru que la liaison entre *Eumène* et les Romains, cimentée par des services mutuels, ne se seroit jamais démentie; mais il ne faut quelquefois qu'une bagatelle pour brouiller d'anciens amis. Le consul *Marcius*, par hauteur ou par d'autres motifs, refusa au roi de Pergame la permission de camper avec sa suite dans les retranchemens des Romains. Cet affront le fit retirer sur-le-champ, et il ramena ses troupes dans ses états. *Persée* profita de l'occasion pour demander à *Eumène* son alliance. Les raisons qu'apportoit l'ambassadeur macédonien, sont que jamais il ne peut exister de véritable amitié entre un roi et une république. « Les « Romains, disoit-il, sont les ennemis « irréconciliables de tous les rois; mais « ils ont l'adresse de n'en attaquer ja-« mais qu'un à la fois, employant les « trésors de l'un pour en renverser un « autre, et ils se serviront de cette « politique jusqu'à ce qu'ils les aient « tous détruits. » *Persée*, par ces raisons, et encore plus par une très-grosse

somme d'argent qu'il promit, acheta du moins l'inaction d'*Eumène*. Les Romains ne pardonnèrent pas à leur ancien allié cette espèce de défection. Le roi de Pergame voulut s'en excuser après la défaite de *Persée*. Il envoya, dans cette intention, son frère *Attale* à Rome. Le ressentiment contre *Eumène* étoit si vif qu'on voulut l'engager à demander la couronne de son frère. Il résista généreusement à ces perfides insinuations.

Eumène crut que sa présence pourroit opérer un changement d'opinion en sa faveur : il partit pour l'Italie ; mais il n'y eut pas plutôt mis le pied, que le sénat lui fit dire qu'on ne lui donneroit pas d'audience, et qu'il s'en retournât. Revenu fort chagrin dans son royaume, il renvoya encore *Ariarathe*, avec un autre frère, pour tâcher de détourner le coup dont il se croyoit menacé de la part de ses anciens amis. Ils eurent la dureté, ces républicains connurent-ils jamais les égards? Ils eurent la dureté d'envoyer en Asie deux commissaires, qui se firent précéder par une invitation publique à tous ceux qui auroient des plaintes à former contre *Eumène* de venir les trouver à Sardes. Ils écoutèrent tranquillement toutes les

accusations qu'on voulut intenter contre le roi de Pergame. *Eumène* sentit vivement tout ce que ce procédé avoit d'insultant ; mais craignant de s'attirer une guerre dangereuse par elle-même, et que son âge lui rendoit encore plus redoutable, il renvoya une troisième fois son frère *Attale* à Rome. Ce prince ne demandoit à ses inexorables amis, que de finir ses jours en paix. Il réussit, parce qu'il mourut. Il n'avoit qu'un enfant en bas âge. En attendant que son fils fût en état de monter sur le trône, il résigna sa femme *Stratonice*, avec sa couronne, à son frère *Attale;* présent qui n'avoit pas pour ce prince le charme de la nouveauté. *Eumène* établit la belle bibliothèque de Pergame, qui devint, en quelque sorte, la rivale de celle d'Alexandrie. Il vivoit dans la meilleure intelligence avec ses trois frères, dont il se servoit sans jalousie, et qui habitoient sa cour sans crainte : fraternité peut-être unique en Asie.

Attale II.
Ap. D. 2840
Av J.-C. 158

Une autre singularité, c'est qu'*Attale II*, ne regarda la couronne que comme un dépôt qui lui étoit confié. Il eut une guerre fort vive avec *Prusias*, roi de Bithynie : celui-ci poussa même ses succès jusqu'à s'emparer de Pergame. La conduite des Romains dans

les guerres de ces princes de l'Asie mineure, est bien étonnante. Ils avoient tant de crédit que, sans armée, ils donnoient la loi. Ils envoyent, chez les peuples voisins des parties belligérantes, des ambassadeurs qui leur ordonnoient de lever des troupes, et les faisoient marcher contre celui qu'ils vouloient contraindre, et après quelques années de guerre qui les ruinoient tous, d'autres ambassadeurs venoient fair la paix. Telle fut la conduite qu'ils tinrent entre *Attale* et *Prusias*. Ce dernier prince fut détrôné par son fils, secondé par *Attale*. Le complot de ce fils, nommé *Nicomède*, se forma à Rome. Il est impossible que le sénat n'en ait pas eu connoissance; mais il laissa le père et le fils se déchirer, et quand *Nicomède* envoya annoncer à Rome qu'il étoit sur le trône de Bithynie, les ambassadeurs furent très-bien reçus, sans qu'on daignât seulement songer à venger la mort de son père, que lui-même avoit fait tuer. Cette liaison avec un parricide, est une tache dans la vie d'*Attale*, quoique *Prusias* ait en quelque sorte mérité son sort, pour avoir voulu, par jalousie, faire périr son fils. *Attale* avoit deux fils; néanmoins il voulut que la cou-

ronne de Pergame fût mise sur la tête de son neveu, comme il l'avoit promis à son frère. Il donna à ce jeune prince une éducation digne de son rang. *Attale* entretenoit des savans à sa cour, et se plaisoit beaucoup dans leur conversation.

Attale III.
Ap. D. 2862
Av. J. C. 136

L'éducation distinguée donnée à *Attale III*, fut une foible ressource contre les mauvaises qualités que la nature lui avoit prodiguées. Fut-il tyran ou insensé? ou tous les deux ensemble? On en jugera par ses actions. Il fit assassiner la plupart de ses parens et amis de sa famille : les uns accusés d'avoir abrégé les jours de *Stratonice*, sa mère, morte de vieillesse; les autres de *Stratonice*, sa femme, conduite au tombeau par une maladie incurable. La mort des infortunés étoit suivie de celle de leurs femmes, de leurs enfans, et de toute leur famille. *Attale* appeloit pour ces exécutions des soldats étrangers, comme font tous les tyrans qui ordonnent des massacres, afin que leurs victimes n'étant point connues des bourreaux, n'échappent point par la commisération au fer meurtrier.

Après avoir fait couler des ruisseaux de sang, le roi de Pergame s'abandonna à une sombre mélancolie. Il se tint ren-

fermé dans son palais, se revêtit d'habits usés, laissa croître ses cheveux et sa barbe, sans en prendre le moindre soin. Il se confina ensuite dans un jardin, bêcha lui-même la terre, y sema toutes sortes d'herbes dont plusieurs étoient vénéneuses. Cruel jusques dans ses amusemens, il versoit le suc de ces plantes vénéneuses sur les baumes dont il faisoit présent aux personnes qui lui étoient suspectes. Se trouvant isolé dans son palais, évité par ses parens, ses amis, ses courtisans qui craignoient ses fureurs, il lui vint dans la pensée d'exercer le métier de fondeur. Mais il se fatigua tellement à couler la statue de sa mère, un jour de très-grande chaleur, que la fièvre le saisit, et qu'il en mourut. On doit mettre ce prince au nombre des hommes qui ont écrit sur l'agriculture. Il entendoit parfaitement la médecine, et étoit très-versé dans la connoissance des simples. Le goût des sciences paroît avoir été héréditaire chez les rois de Pergame.

La dernière folie d'*Attale* fut son testament, où se trouva cette clause : « Que le peuple romain soit héritier de « mes biens. » *Aristonicus*, fils bâtard d'*Attale*, auquel, selon la coutume d'Asie, devoit appartenir le royaume,

faute d'héritier légitime, prétendit que le mot *biens* signifioit seulement le mobilier du défunt, et non son royaume. Le sénat voulut entendre le mobilier et le royaume. *Aristonicus* étoit favorisé par les Pergaméniens, qui, disent les auteurs, « accoutumés au gouverne-« ment monarchique, craignirent le « despotisme républicain ». Deux consuls, *Licinius-Crassus*, souverain pontife, et *Lucius-Valerius Silaceus*, grand-prêtre de Mars, se disputèrent l'avantage de faire la guerre à *Aristonicus*, parce que de grandes richesses devoient être le prix de la victoire. *Crassus* obtint le commandement. Contre son attente il fut vaincu et fait prisonnier. Pour ne pas survivre à sa honte, il provoqua, par des insultes, un de ses gardes, qui le tua. *Perpenna*, envoyé à sa place, trouva *Aristonicus* plein de sécurité, fier de sa victoire, goûtant tranquillement les plaisirs d'une vie douce, comme s'il n'avoit plus rien à craindre. Le général romain le surprit et battit les troupes de cet imprudent monarque, qui se retira dans une ville dont les habitans le trahirent pour le livrer aux Romains. Il fut traîné en triomphe, et fut étranglé ensuite dans la prison par ordre du sénat.

Les habitans du royaume de Pergame continuèrent long-temps à se défendre contre les Romains. *Aquilius*, envoyé pour finir cette guerre, fut obligé d'assiéger la plupart des villes les unes après les autres. Comme beaucoup d'entre elles situées sur des montagnes ne pouvoient recevoir de l'eau que par des aqueducs, le général romain, au lieu de couper ces aqueducs, ce qui n'excédoit pas le funeste droit de la guerre, empoisonna les sources, et répandit ainsi la désolation et la mort dans les places qu'il assiégeoit. Rome ne put ignorer cette manière cruelle de faire la guerre. Il ne paroît cependant pas qu'elle en ait été révoltée, puisqu'elle donna à cet empoisonneur le royaume à gouverner, après l'avoir réduit en province romaine.

THRACE.

Thrace, entre le mont Hémus, la mer Egée, le Pont Euxin, l'Hélespont, la Propontide, la Macédoine et le fleuve Strimon.

Dans la Thrace se trouvoit *Bysance*, actuellement *Constantinople*. C'en est assez pour fixer la position de ce pays. Pris en général, il a été quelquefois appelé royaume, quoique ce ne fût qu'un amas de provinces indépendantes les

unes des autres. Il s'en est trouvé, entre elles, dont les princes ont réuni des états voisins sous leurs sceptres, et ont ceint le diadème; mais rarement ils l'ont transmis à des héritiers. On présume que si ces peuples, braves, sobres, durs à la fatigue, avoient pu s'accorder dans leurs conseils, ils seroient devenus la nation la plus puissante de la terre.

L'intérieur du pays est froid et peu fertile, parce que les montagnes sont couvertes de neiges la plus grande partie de l'année; mais les provinces maritimes produisent toutes sortes de grains et de fruits. La température y est douce, et en rend le séjour aussi agréable que celui d'aucun des plus beaux pays de l'Asie. Les anciens Thraces étoient féroces et cruels. C'étoit presque toujours le soldat Thrace que les tyrans employoient à leurs exécutions sanguinaires. Ce pays suivoit la religion des Grecs; mais les Thraces prodiguoient de préférence l'encens en l'honneur de *Mars* et de *Mercure*, dieux des braves et des voleurs.

Ces peuples pleuroient à la naissance de leurs enfans, et se réjouissoient à la mort de leurs proches, tant ils avoient mauvaise idée de la vie! Dans les cantons où la polygamie étoit établie, les

femmes disputoient entr'elles à qui avoit été aimée le plus, afin d'être immolée par le plus proche parent sur le tombeau de son époux. Ils vendoient leurs enfans, veilloient peu à la garde de leurs filles; mais ils étoient fort jaloux de leurs femmes. L'oisiveté avoit à leurs yeux un air de dignité et de grandeur, et ils se faisoient gloire de vivre de rapines.

Les noms seuls des diverses tribus des Thraces formeroient une assez longue liste; on auroit de la peine à la grossir de faits intéressans. On trouve dans l'histoire des *Dolonci* une ruse assez adroite pour s'emparer d'un trône sans violence. Le roi de ce pays, situé dans la Chersonèse, étoit mort. Son frère vint d'Athènes, où il demeuroit, dans le dessein de lui succéder. A son arrivé, voyant que les Chersonésiens n'étoient nullement disposés à lui donner la couronne, il mena une vie retirée, sous prétexte de pleurer la mort de son frère. Les Thraces prenant part à son affliction, envoyèrent les principaux de chaque ville pour le complimenter au nom de la nation. L'affligé les arrêta tous, et avec ces ôtages il n'eut pas de peine à se faire reconnoître souverain du pays qu'avoit gouverné son frère.

Les *Bassi*, habitans de l'Hémus, les

plus féroces des Thraces, qui avoient pour capitale Adrianople, furent, malgré l'âpreté de leur pays et leur valeur, subjugués par les Romains. Les Républicains leur laissèrent des rois. Mais *Pison*, gouverneur de Macédoine, mécontent de l'un d'entre eux, le surprit par trahison, et le fit décapiter en public. La nation irritée, secoua le joug des Romains. Un prêtre de Bacchus, nommé *Vologèse*, s'y forma un puissant parti sous prétexte de religion, et suscita beaucoup d'embarras aux Romains, qui ne vouloient pas chez ces peuples d'autre superstition que celle de la liberté.

Voici un axiôme d'un monarque Thrace, *Colys*. « Il n'y a aucune diffé-« rence entre un roi amoureux de la « paix et un palfrenier. » Ce prince mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après avoir fait la guerre toute sa vie. On pourroit dire, avec plus de raison, qu'un bon palfrenier vaut mieux qu'un pareil roi. On sait les noms et la position des dix-huit hordes Thraciennes, les noms et la succession d'une douzaine de rois ou plutôt chefs de brigands. Ils étoient traités comme tels par les Romains. Ils les plaçoient sur le trône, les en faisoient descendre, les envoyoient en exil, en prison, à l'échafaud; mais ne

négligeoient pas leurs trésors qui ont été souvent la proie d'avides généraux. Ce pays, plongé dans l'ignorance et la barbarie, a cependant produit le philosophe *Démocrite* et l'historien *Thucydide*.

ÉPIRE.

Epire, entre les monts Cérauniens, le golphe d'Ambracie, la Thessalie, la Macédoine et la mer d'Ionie.

L'Epire, pays inégal, a été couvert jusques dans les gorges et sur les sommets des montagnes d'une multitude de villes, la mer a aussi baigné les remparts de plusieurs cités fameuses. Toutes renfermoient des habitans belliqueux. L'Epire n'avoit rien de rare dans ses productions, que les chiens des Molosses, animaux nerveux, querelleurs et opiniâtres. Les chevaux d'Épire ont été et sont fort estimés. On compte dix peuples dont la réunion a formé ce royaume. A la tête on met les *Selli* comme les plus anciens. A cette nation appartenoit le service du temple de *Dodone*, dédié à Jupiter le Pélasgien. Homère les appelle *Prêtres*,

Ce poète a célébré les exploits de *Pyrrhus* qui n'a peut-être pas été le premier roi d'Epire; mais le règne des autres princes est couvert d'obscurités.

Ce prince étoit fils d'*Achille*. Il vengea la mort de son père tué au siége de Troyes. Après avoir immolé le vieux *Priam* aux pieds des autels, il précipita du haut d'une tour le jeune *Astianax*, fils d'*Hector*, il fit d'*Andromaque* sa concubine, et égorgea sur le tombeau d'*Achille*, *Polixène*, fille de l'infortuné *Priam*. Apèrs le siége de Troyes, il conquit toute l'Epire, à la tête des Molosses, ses premiers sujets. On nommoit aussi *Pyrrhus Néoptolème*, qui veut dire *jeune guerrier*. Ce nom lui resta dans sa vieillesse. Il fut tué sur les marches de l'autel du temple de Delphes qu'il vouloit piller, ainsi qu'il avoit lui-même tué le malheureux *Priam*, embrassant les statues des dieux. Sa mort donna naissance au proverbe : *vengeance néoptolémique*. La pyrrique, sorte de danse d'un homme armé, danse très-célèbre chez les anciens, a été ainsi appelée de son nom, parce qu'il l'avoit pratiquée autour du tombeau d'*Achille*.

Thérimbas. Arybas.

Les successeurs de *Pyrrhus*, du sang d'*Achille*, sont *Molossus*, *Pielus*, *Admète* : Celui-ci laissa un fils en bas âge, nommé *Therimbas*. Les Epirotes en confièrent, par un décret, la tutelle et l'éducation à *Sabylinte*, de haute naissance et d'une grande probité. Il fit éle-

ver son pupille à Athènes, sous ses yeux, ayant soin qu'il s'appliquât à l'étude des belles-lettres. Aussi *Thérimbas* a-t-il été regardé comme un des princes les plus savans de son temps. Il introduisit les arts et les sciences chez les Epirotes. Les sages lois qu'il leur donna l'ont fait mettre au rang des législateurs. Après deux rois, nommés *Alecte* et *Néoptolème*, les Epirotes furent assez heureux pour en avoir encore un ami des sciences. *Prybas* en communiqua le goût aux enfans de son frère dont il tenoit la couronne en dépôt. Il la rendit en mourant à *Alexandre*, l'aîné de ses neveux. *Olympias*, sa nièce, fut mère d'*Alexandre-le-Grand*.

Alexandre Eacide.

Alexandre d'Epire se piqua malheureusement d'émulation à l'égard d'*Alexandre* de Macédoine. Ils étoient à-peu-près du même âge. Mais pendant que le Macédonien faisoit triompher ses armes en Orient, le mauvais destin de l'Epirote le mena vers l'Occident, habité par des peuples belliqueux. Aussi disoit-il avec dépit, que son neveu n'avoit eu à combattre que des femmes, et que lui, au contraire, n'avoit trouvé que des hommes. Il fut tué dans sa malheureuse expédition contre les Lucaniens, et ne laissa pas d'enfans.

Eacide, d'une branche collatérale, toujours tenant à la famille de *Pyrrhus*, lui succéda. Il mécontenta ses peuples qui le chassèrent, et qui donnèrent la couronne à son frère *Alceste*. Celui-ci ne se conduisit pas mieux que le banni, puisque ses sujets le massacrèrent avec deux de ses fils.

Pyrrhus II. Lorsque les Epirotes se soulevèrent contre *Eacide*, son père, et le chassèrent du trône, il s'en fallut peu que le jeune *Pyrrhus*, encore au berceau, ne fût victime de leur fureur : mais deux seigneurs principaux du pays le sauvèrent et le portèrent à la cour de *Glaucias*, roi d'Illyrie, qui avoit épousé sa tante. Il refusa d'abord de recevoir le jeune prince, dans la crainte de s'attirer une guerre de la part des ennemis des *Eacides*. Les conducteurs, après avoir employé vainement les supplications les plus touchantes auprès de son oncle, déposèrent l'enfant à ses pieds. Comme s'il eût démêlé leurs intentions, il se traîna aux genoux du roi et les embrassa. *Glaucias* ne put résister à ses innocentes caresses; il se rendit, jura de le défendre au péril même de sa vie, et le remit entre les mains de sa femme, pour l'élever comme un de ses fils. Quand il eut atteint l'âge de douze ans, il le conduisit

lui-même en Epire, et le mit sur le trône. Des historiens disent que ses sujets le rappelèrent eux-mêmes.

A l'âge de dix-sept ans, une imprudence lui fit perdre ses états. Se croyant affermi, il alla en Illyrie, pour assister aux noces d'un des fils de *Glaucias*, avec lequel il avoit été élevé. Pendant son absence, ses sujets se révoltèrent, et donnèrent la couronne à *Néoptolême*, son grand oncle. Ce malheur fut avantageux à *Pyrrhus*, puisqu'il fournit à ce prince l'occasion de se former loin du trône et des complaisans qui l'assiègent. Dépouillé de sa courronne, il se retira chez *Démétrius Poliorcete*, mari de sa sœur. Sous ce grand capitaine, il apprit le métier de la guerre, se distingua à la bataille d'Ipsus, par une valeur peu commune, et trouva moyen de conserver à son beau-frère, après cette défaite, les villes de Grèce, dont celui-ci lui avoit donné la garde. Il ne borna pas là ses services. *Démétrius* ayant conclu la paix avec *Ptolémée*, roi d'Egypte, *Pyrrhus* consentit de s'y rendre en ôtage. Sa douceur, sa modération, son adresse dans les exercices, lui méritèrent l'estime des Egyptiens. La reine *Bérénice*, éprise de ses belles qualités, lui donna sa fille *Bérénice* en mariage,

et obtint de *Ptolémée*, son époux, une armée pour reconquérir à son gendre la couronne d'Epire. Par accommodement, il la partagea avec son grand-oncle *Néoptolème*. Le vieux scélérat mécontent de ce partage, voulut faire empoisonner son neveu. *Pyrrhus* averti à temps, se débarrassa de l'usurpateur, et occupa seul le trône. Ses guerres de Macédoine lui ont donné une réputation brillante; celle d'Italie a placé son nom à côté des Romains dans les fastes de la gloire.

Pyrrhus en Italie.

Ap. D. 2719
Av. J. C 279

Cette guerre fut provoquée par les habitans de Tarente, ville d'Italie, qui sur la réputation de *Pyrrhus*, qu'on nommoit *le libérateur de la Grèce*, lui envoya demander du secours contre l'oppression des Romains. Mais le vrai motif, le but du roi d'Epire sont clairement exprimés dans sa conversation avec *Cinéas*, son ministre. Cet homme, non seulement entendoit bien la guerre, mais encore étoit un des plus profonds politiques et des plus éloquens orateurs de son temps. *Pyrrhus* disoit de lui: « Les discours persuasifs de *Cinéas* » m'ont acquis plus de villes que je » n'ai pu en conquérir par la force des » armes ». Sollicité par les Tarentins, mais charmé, au fond du cœur, d'avoir à se mesurer avec des guerriers dignes

de lui, il vola à leur secours malgré les sages avis que lui donna un conseiller aussi sage. Peu s'en fallut qu'il ne trouvât la guerre finie avant qu'elle ne fût commencée. Les Tarentins traitoient avec les Romains. Le ministre d'Epire interrompit toutes ces négociations, se fit livrer la citadelle, où il mit une bonne garnison, et attendit tranquillement le roi, qui ne tarda pas à paroître, mais dans un état bien différent de ce que l'on espéroit. Outre ses troupes, il en avoit emprunté des princes voisins, ainsi que des vaisseaux, tant pour les affoiblir et les mettre hors d'état de lui nuire, que pour les intéresser à ses succès. Une tempête assaillit et dispersa sa flotte. Lui-même courut les plus grands dangers. Près de voir son vaisseau englouti, il se jeta à la nage avec ses gardes, et passa toute la nuit à luter contre une mer soulevée par le plus furieux orage. Il aborda cependant, mais un peu loin de Tarente, qu'il gagna par terre. Ses troupes s'y réunirent successivement.

Les Tarentins le reçurent avec de grandes acclamations de joie. Ils ne songèrent plus qu'à leurs plaisirs, croyant que *Pyrrhus* termineroit seul cette guerre, et qu'il ne meneroit au combat que ses Epirotes; mais l'intention du

monarque étoit bien différente. Aussitôt qu'il se vit le plus fort dans la ville, il ordonna de fermer les lieux d'exercice, les jardins publics où les habitans venoient débiter des nouvelles, et régler en se promenant les affaires de leur Etat. Les festins et les spectacles furent défendus, comme étant aussi dangereux que les assemblées des raisonneurs politiques. Le roi fit prendre les armes aux jeunes gens, leur apprit à les manier, les incorpora dans ses troupes, se rendit sévère dans les revues et inexorable pour ceux qui s'absentoient ou qui ne s'acquittoient pas exactement de leur devoir. Cette rigueur fit sortir beaucoup d'habitans de la ville. *Pyrrhus* les déclara punissables de mort, ainsi que ceux qui ne se rendoient pas aux revues. Les espions introduits dans les sociétés, lui rendoient compte de tout ce qui se disoit et de tout ce qui se passoit. En conséquence, les plus mutins étoient enlevés secrètement. Sous différens prétextes, il les envoyoit en Epire pour y être détenus. Les calomnies n'étoient pas non plus oubliées contre ceux dont on redoutoit l'influence, et qu'on vouloit rendre suspects au peuple. L'imputation ordinaire et la plus sure, étoit de persuader à ce même peuple que

tout ce qui se faisoit pour le soumettre, c'étoit par le conseil et l'instigation de ceux qu'il regardoit auparavant comme ses amis, et qui avoient sa confiance. Ainsi l'art de tromper le peuple, de lui faire baiser les chaînes qu'on lui donne, de lui faire abhorrer ses protecteurs et adorer ses bourreaux, cet art, avec toutes ses finesses, n'est pas aussi nouveau qu'on le pense.

La guerre de *Pyrrhus* et des Romains présente un caractère nouvean dans l'histoire. C'est qu'elle se fit avec des égards inconnus jusqu'alors. On doit dire à la louange de *Pyrrhus*, qu'il fut le premier à mettre dans ses procédés ces attentions flatteuses qui marquent de l'estime pour l'ennemi que l'on combat : mais aussi les Romains l'imitèrent avec empressement. Ils avoient de grands généraux, ni présomptueux dans la victoire, ni abattus par les défaites, et des sénateurs pénétrés de l'amour de la patrie, exemples du peuple, par la frugalité, le désintéressement, la pureté des mœurs. La guerre de *Pyrrhus* est peut-être le plus beau moment de la république.

Elle commença par une espèce de défi. On y mit des deux côtés de la fierté. *Pyrrhus* écrivit au consul *Levi-*

nus : « J'apprends que vous êtes à la tête
» d'une armée destinée à faire la guerre
» aux Tarentins. Licenciez au plutôt
» cette armée, et venez m'exposer les
» prétentions que vous pouvez avoir.
» Lorsque j'aurai entendu les raisons
» de part et d'autre, je porterai ma sen-
» tence, que j'aurai soin de faire respec-
» ter ». *Levinus* répondit : « Sachez,
» *Pyrrhus*, que la république ne vous
» prend pas pour arbitre, ni ne vous
» craint point comme ennemi. De quel
» droit seriez-vous son juge, vous qui
» l'avez offensée en amenant vos trou-
» pes en Italie, sans son consentement ?
» Nous ne voulons d'autre arbitre que
» Mars, dont nous sommes descendus ».
Les deux armées ne tardèrent pas à se mettre en présence. Le roi d'Epire admira la contenance noble et fière des Romains. On peut dire que dans cette première action, ils furent vaincus par les Eléphans. On n'avoit pas encore vu ces animaux en Italie. Les chevaux incommodés par leur odeur, épouvantés du ronflement de leur trompe et de leur cri perçant, emportèrent les cavaliers, et laissèrent les légions à découvert. *Pyrrhus* vint à bout de les rompre, mais il eut beaucoup de morts et de blessés, ce qui lui fit dire : « Encore

» une pareille victoire et je suis perdu ». Après la bataille, il fit enterrer indistinctement Romains et Epirotes. En regardant les corps des premiers, il observa qu'aucun n'avoit reçu de blessures par derrière, qu'ils étoient encore dans leurs rangs, l'épée à la main, conservant après leur mort un air de fierté sur le visage. « Si *Pyrrhus*, s'écria-t-il, avoit » sous ses ordes des soldats Romains, » ou si les Romains avoient *Pyrrhus* » pour général, ils seroient en état de » conquérir l'univers ».

Cette victoire donna à *Pyrrhus* la facilité de s'étendre dans la Campanie ; mais il n'y forma pas d'établissement, et il revint prendre ses quartiers d'hiver à Tarente. Réfléchissant dans cette ville sur la bravoure et l'habileté des Romains, il se convainquit que s'il ne réussissoit à terminer cette guerre par une paix honorable sa ruine étoit certaine ; desorte qu'il eut une satisfaction difficile à exprimer, lorsqu'il apprit que les Romains lui envoyoient une ambassade. C'étoit sans doute, selon son idée, pour traiter d'un accomodement. Quel plaisir de voir ces fiers républicains à ses pieds, et de pouvoir leur dire, *je vous donne la paix*. Dans cette confiance, il reçut avec les plus

grands honneurs l'ambassade. Elle étoit composée de trois hommes du plus grand mérite. *Cornelius Dollabella*, célèbre par ses victoires, *Emilius Papus*, d'une probité à toute épreuve, et le vertueux *Fabricius: Pyrrhus* attendoit avec une impatience mêlée de joie quelle seroit la proposition des ambassadeurs. Il fut bien étonné lorsqu'ils lui demandèrent seulement l'échange des prisonniers. Le monarque renferma sa surprise en lui-même, et assigna un jour pour sa réponse.

Dans cet intervalle, il combla les ambassadeurs de politesses. Son but étoit de les engager à rendre le sénat favorable à ses desirs. Il s'adressa sur-tout à *Fabricius*. Mais le romain se montra inaccessible aux offres les plus obligeantes. *Pyrrhus* ne pouvant le gagner, voulut voir s'il avoit autant d'intrépidité que de vertu. Il fit cacher un de ses plus grands éléphans dans l'endroit où il devoit avoir une conférence avec *Fabricius*. On baisse la tapisserie, l'éléphant paroît tout d'un coup, levant sa trompe sur la tête de l'ambassadeur, et jetant un grand cri. L'intrépide Romain se retoune vers le monarque, sans donner le moindre signe d'effroi, et lui dit : « Le grand roi qui n'a pu

» m'ébranler par ses offres, pense-t-» il m'épouvanter par le cri d'une » bête »? Le monarque surpris d'une pareille fermeté, l'invita ce jour même à dîner avec lui. Pendant le repas, il fut question de la philosophie d'*Epicure*, dont *Pyrrhus* exaltoit apparemment le système favorable à la mollesse et aux plaisirs. *Fabricius*, chez qui l'austérité des mœurs n'étoit pas incompatible avec l'urbanité, lui adressa cette louange délicate. « Puisse *Pyr-* » *rhus*, tandis qu'il fera la guerre aux » Romains, faire consister son bonheur » dans cette indolence si vantée d'Epi-» cure »!

Le jour fixé pour la réponse étant arrivé, le roi accorda généreusement la liberté des prisonniers sans rançon. Il renvoya des ambassadeurs avec des paroles gracieuses pour la république, et les fit accompagner de *Cinéas*, qu'il chargea de traiter la paix. Les propositions qu'il devoit faire, étoient que les Tarentins fussent compris dans le traité, que la république rendît la liberté et leurs priviléges aux villes grecques d'Italie, ainsi qu'aux Samnites et autres nations. A ces conditions, *Pyrrhus* offroit de cesser toute hostilité, et d'aller lui-même à Rome jurer la paix. *Cinéas*,

qui avoit été disciple de *Démosthène*, fit dans le sénat un discours digne de son maître. Une partie des sénateurs inclinoit à accepter ses propositions; mais comme plusieurs étoient absens, on renvoya la conclusion au lendemain. Ce jour, *Appius Claudius*, que son grand âge et la perte de la vue forçoient depuis plusieurs années à se tenir renfermé dans le sein de sa famille, se fit porter au sénat. Ce respectable vieillard fit si bien sentir aux sénateurs ce qu'il y avoit à craindre pour la gloire et la sureté de Rome, de conclure ce traité honteux, que d'une voix unanime, ils portèrent un décret en ces termes: « La guerre contre *Pyrrhus* sera continuée, ses ambassadeurs recevront » ordre de sortir aujoud'hui de Rome, » l'entrée de la ville sera refusée au roi » d'Epire, et on annoncera à son premier ambassadeur, que la république » n'entamera aucune négociation avec » son maître, qu'après qu'il sera sorti » de l'Italie ».

Cinéas, fort étonné, alla porter cette fière réponse à son roi. « Que » vous semble de ce sénat, lui dit *Pyrrhus*: j'ai cru, répondit-il, être dans » une assemblée de rois ». Il fallut donc de nouveau en venir aux armes. Le roi fut

dangereusement blessé dans un combat, dont sa valeur rendit le succès indécis pour les Romains; mais ils gagnèrent le champ de bataille. Pendant que les consuls se disposoient à engager une autre action, ils reçurent de *Nicias*, médecin du roi, une lettre par laquelle le traître offroit d'empoisonner son maître, si on vouloit lui promettre une grande récompense. Pleins d'horreur pour une si affreuse proposition, ils écrivirent au monarque en ces termes : « *Caius Fabricius* et *Quintus*
» *Emilius*, consuls, au roi *Pyrrhus*,
» salut: *Pyrrhus* vous êtes trahi. Celui
» dont la fidélité devroit être inébran-
» lable, offre de vous empoisonner.
» Nous vous en avertissons, non pour
» nous attirer vos bonnes grâces, mais
» afin qu'on ne dise pas que nous avons
» eu part à un crime qui nous révolte.
» Finir la guerre par une trahison,
» c'est un attentat horrible à nos yeux,
» et jamais nous n'emploierons que les
» moyens prescrits par l'honneur et la
» probité ». Une telle générosité pénétra le roi de la plus vive reconnoissance. Il renvoya aussitôt tous les prisonniers qu'il avoit faits dans différentes occasions. Mais les consuls jugèrent qu'il ne leur étoit pas permis de re-

cevoir des présens, pour n'avoir pas commis une action infâme, et ils n'acceptèrent qu'à condition de rendre pareil nombre d'Epirotes. Les pertes du roi lui faisoient sincèrement desirer la paix. Il renvoya *Cinéas* à Rome, pour obtenir des conditions plus modérées de ces ennemis magnanimes; mais le sénat resta inébranlable dans ses résolutions, et ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement, que *Pyrrhus* n'eût quitté l'Italie.

Heureusement les Syracusains fournirent à ce prince le prétexte nécessaire pour en sortir. Ils l'appelèrent à leur secours contre les Carthaginois. Il réussit d'abord. Ensuite les Siciliens l'abandonnèrent, et il fut encore trop heureux, serré de près par les Carthaginois, de trouver, pour abandonner la Sicile, le même prétexte qu'il avoit eu pour quitter l'Italie : c'est-à-dire que les Tarentins menacés par les Romains, le rappelèrent. Il se mesura encore une fois avec eux, mais à forces bien inégales, car les Romains s'étoient aguerris contre les éléphans qu'ils ne craignoient plus. Ils tirèrent même de ces animaux un grand avantage dans la dernière bataille. Un jeune élephant fut blessé. Ses cris pénétrèrent jusqu'à sa mère, elle sor-

tit des rangs, courant à travers les soldats, et reversant tout ce qui se trouvoit sur son passage ; elle causa dans l'armée des Epirotes une confusion horrible. *Pyrrhus* retourna à Tarente, et tâcha quelque temps de persuader aux habitans qu'il avoit mandé des troupes, qu'il étoit décidé à continuer la guerre avec plus d'activité que jamais ; mais il ne songeoit véritablement qu'à se retirer, sans peut-être abandonner le dessein de revenir. Il laissa une bonne garnison dans la citadelle, avec l'ordre au gouverneur de se bien défendre en cas d'attaque. Pour l'y engager, il lui envoya un souvenir terrible, c'étoit une chaise couverte de la peau de *Nicias* son perfide médecin ; mais d'autres projets lui firent oublier Tarente dont les Romains s'emparèrent.

Pyrrhus passoit facilement d'une entreprise à une autre ; d'Italie, il revint sur la Macédoine, y trouva les Gaulois qu'il vainquit, et sur le champ de bataille érigea un trophée avec cette inscription : *Le roi des Molosses, Pyrrhus, consacre à Minerve les armes des intrépides Gaulois qu'il a vaincus.* Ce succès lui fit imaginer la possibilité de se rendre maître de la Grèce. Il crut devoir commencer par Sparte, mais

il échoua dans son entreprise, ou plutôt, selon sa coutume, il feignit d'abandonner le siége de Lacédémone, non parce qu'il ne pouvoit y réussir, mais parce qu'il étoit appelé par les citoyens d'Argos à leurs secours, contre deux tyrans qui se disputoient la souveraineté. C'étoit où la mort l'attendoit sans avoir goûté le repos que *Cinéas* lui avoit conseillé. Il périt par un mal entendu. Il étoit entré imprudemment dans cette ville. Poursuivi de rue en rue, il fit dire à son fils qui commandoit son armée de ne point lui envoyer de secours, mais de tenir seulement la porte libre. Le messager s'expliqua mal et demanda au contraire un renfort. Cette nouvelle troupe se trouve en face de celle du roi qui gagnoit la porte. On s'embarrassa. Pendant que *Pyrrhus* crie et s'agite pour faire reculer ceux qui entrent, son casque tombe; une femme du haut du toît lui jette une tuile sur la tête et le tue.

Si le suffrage d'un ennemi et d'un ennemi éclairé constate le mérite d'un homme, personne n'eut plus de talens militaires que *Pyrrhus*. Les Romains le reconnoissoient pour leur maître, surtout dans l'art des campemens. « *Pyrrhus* et *Annibal*, dit *Cicéron*, vinrent

» à main armée disputer aux Romains » la souveraineté de l'Italie. On parle » encore avec éloge de la probité du » premier, mais le second y est en » exécration par son horrible cruauté. » *Pyrrhus* avoit cependant quelques » défauts. L'ambition le dévoroit, et » l'inconstance avoit trop de pouvoir » sur son esprit ».

Pyrrhus connoissoit le prix de l'amitié. Un de ses courtisans, nommé *Erope*, dont il avoit souvent éprouvé le zèle mourut. Quand le roi en fut instruit, il versa des larmes, et dit dans l'amertume de son regret : « Ce » n'est pas de sa mort que je suis attristé ; il falloit qu'il payât, comme » tous les hommes, le tribut à la nature; » ce qui me désole, c'est de l'avoir pour » ainsi dire négligé, de n'avoir pas récompensé à propos les services qu'il » m'a rendus, et d'avoir laissé échapper » les occasions de lui témoigner tout ce » que mon cœur sentoit pour lui. » On ne dit rien de ses vertus domestiques. Un si bon ami ne pouvoit être que bon époux et bon père ; mais savoir si un si grand guerrier puvoit être pour ses peuples un excellent roi !

Alexandre.
Ap. D. 2727
Av. J. C. 271

Alexandre, son fils, aima aussi la guerre ; mais il eut la prudence de bor-

ner son ambition, et après plusieurs conquêtes, il sut jouir d'un repos que son père n'avoit pas voulu goûter. Trois de ses successeurs ne firent que passer sur le trône, jusqu'à *Déidamie*, qui mourut fille. Elle laissa par son testament à ses sujets le droit de se donner le gouvernement qu'ils jugeroient convenable. Ils en profitèrent, pour se constituer en république. Mais ce gouvernement fomenta, introduisit, entretint chez les Epirotes des troubles qui causèrent le malheur de ces peuples, dont le pays finit par être réduit en province romaine. Ils avoient sous leurs rois une coutume remarquable; tous les ans dans une assemblée générale, le roi et le peuple se faisoient une promesse mutuelle; le roi de respecter les lois, et de régner d'après elles; le peuple de lui obéir, s'il étoit fidèle à sa parole. Ne fut-ce qu'une cérémonie, elle pourroit être employée utilement, pour rappeler les rois et les peuples à leurs devoirs réciproques.

BITHYNIE.

Bithynie, entre le Bosphore de Thrace, la Propontide, le mont Olympe et le Pont-Euxin.

La Bithynie est vis-à-vis Constantinople, et commence à Calcédoine, *ville des aveugles*, ainsi nommée parce que ses fondateurs l'ont placée en Asie sur un sol ingrat, dans une position désagréable, au lieu de la bâtir sur la pointe d'Europe où est Constantinople, enrichie de tous les avantages refusés à Calcédoine. Ce pays est fertile, couvert de villes opulentes. On y distingue actuellement *Burze*, qui a été la demeure des Empereurs ottomans, avant qu'ils ne l'eussent établie à Constantinople. La *Penderachie* des Grecs, nommée par les Turcs *Erégri*, sur le Pont Euxin, présente encore un ville qui ne manque ni d'habitans ni de commerce, mais elle est bien différente de la fameuse *Héraclée*, dont les ruines lui servent de fondement.

Héraclée.

Héraclée, fondée par les Béotiens, étoit une puissance maritime formidable. Les rois et les républiques de Grèce, se disputèrent également son alliance. Elle envoyoit ses flottes du côté où elle vouloit que penchât la victoire. On parle

d'un vaisseau sorti de ses ports portant huit cents rameurs de chaque côté, et douze cents soldats nombre bien petit en comparaison des rameurs. On laisse aux marins à conjecturer ce que pouvoit être un pareil bâtiment. Le gouvernement de cette ville étoit républicain entre les mains des nobles. Le peuple les chassa. Soit par hasard, soit qu'on crût à Héraclée, après les excès commis contre la noblesse, ne pouvoir être bien défendu contre sa fureur que par un déserteur de cet ordre, le peuple rappela dans la ville un noble nommé *Cléarque*, qu'il avoit lui-même détesté et chassé auparavant pour ses mauvaises qualités. Investi par la populace du pouvoir suprême, il traita comme nobles tous les riches, en bannit ou fit mourir la plus grande partie, et s'empara de leurs biens. Les puissances voisines, dont les malheureux proscrits implorèrent le secours armèrent contre lui. Pour se défendre, il força les femmes et les filles des fugitifs à épouser les esclaves. Ces hommes devenus propriétaires des épouses et des biens, devinrent aussi des défenseurs assurés pour le tyran ; car dans une révolution, nulle défense opiniâtre sans propriété usurpée. Tous les nobles qui

tomboient entre ses mains étoient mis à mort, après les plus cruelles tortures. Le peuple n'imita que trop fidèlement cette cruauté. Le tyran présentoit lui-même la cigüe à boire aux passans qu'il rencontroit, de sorte qu'on n'osoit sortir, du moins sans contre-poison. On apprendra avec étonnement que ce monstre régna douze ans. Deux jeunes gens déterminés le tuèrent sur son tribunal.

Comment se peut-il que la puissance souveraine ait été laissée à *Satyres*, son frère, qui l'égala en cruauté. Chose aussi remarquable, cet homme fit de ses deux neveux, enfans de *Cléarque*, nommés *Timothée* et *Denis*, deux princes renommés par leur justice, leur modération, et beaucoup d'autres qualités estimables. Le premier régna quinze ans sans titre de roi. Le second le prit, et en remplit les devoirs. On dit que *Denis* excessivement replet, éprouvoit une léthargie dont on ne pouvoit le tirer qu'en lui enfonçant dans la chair de longues aiguilles faites exprès. Ce remède qu'on indique aux médecins des hommes chargés d'un embonpoint excessif, ne prolongea pas les jours de *Denis* au-delà de cinquante ans. Le mauvais sang de *Cléar-*

que suspendu dans ses veines, recommença à circuler dans celles de ses deux fils, qui tuèrent leur mère. *Lysimaque*, leur beau-père, purgea la terre de ces deux monstres, et voulut régner. Mais les Héracléens, après l'avoir prié assez tranquillement de quitter la couronne, ne le trouvant pas disposé à s'en défaire, la lui otèrent, le mirent en prison, et abbatirent leur citadelle. Ils s'adressèrent à *Séleucus*, pour se soustraire au ressentiment de *Lysimaque*. Le roi de Syrie ayant refusé leur demande, ils recoururent à *Mithridate*, et en même-temps, pour plus grande sureté, s'adressèrent aux Romains. Mais la guerre s'éleva entre le roi de Pont et la République. Il fallut opter. La flotte de *Mitrhridate*, amenée par *Archélaüs* dans le port des Héracléens, les détermina. A l'exemple de l'allié qu'ils préféroient, ils massacrèrent tous les Romains qui se trouvèrent dans leur enceinte. *Triarius*, lieutenant de *Cotta*, punit Héraclée de cette affreuse perfidie en la ruinant de fond en comble. Le sénat blâma *Cotta* de s'être porté à cet excès de vengeance. « On vous avoit ordonné, lui dit-on, » de prendre Héraclée et non pas de la » renverser ». On y envoya une colonie romaine; mais à peine commençoit-elle

à fleurir, qu'un roi de Galatie, appuyé par *Marc-Antoine*, la détruisit de nouveau. Autres reproches de la part d'*Octave*, qui traîna en triomphe et fit mourir le destructeur; mais Héraclée n'en perdit pas moins toute sa splendeur, et resta une ville médiocre sous la domination de Romains.

Rois.

Ap. D. 2718
Av. J.C. 280

On donne à la Bithynie des rois assujétis aux Mèdes et aux Perses, depuis *Ninus* jusqu'à *Alexandre*. *Bas* vainquit *Calentus*, général du conquérant Macédonien, resta cinquante ans sur le trône, et le laissa à son fils *Zipoctès*. Il mourut, dit-on, de joie, pour avoir gagné une bataille, mais il avoit soixante et seize ans. De trois frères qu'avoit *Nicomède*, son fils, il se débarrasa de deux; le troisième, nommé *Zipoctès* comme son père, se cantonna sur la côte et détermina le roi de Syrie à l'appuyer. *Nicomède* appela les Gaulois dans le même dessein, et leur ouvrit l'Asie. Par leur secours, il chassa à la vérité son frère; mais les Gaulois s'établirent à sa place. On nomma leur petit royaume *Galatie*, ou *Gallo-Grèce*.

Prusias.

Les Galates furent quelquefois des voisins fâcheux pour les rois de Bithynie. Ayant inspiré des soupçons et de violentes craintes à *Zéla*, petit-fils de

leur introducteur en Asie, il rassembla leurs chefs, sous prétexte d'un grand repas. *Zéla* devoit les faire massacrer à la fois, ils le tuèrent eux-mêmes avant le festin. Son fils *Prusias* le vengea cruellement. Il porta la désolation dans la Galatie, et n'épargna ni sexe ni âge. Ce prince est connu principalement par ses bassesses à l'égard des Romains. Un opprobre éternel couvre son nom, pour avoir consenti de leur livrer *Annibal*; et les Romains partagent son ignominie pour avoir demandé le Carthaginois, qui échappa à leur poursuite, par une mort volontaire.

Après la défaite de *Persée*, les états de la Grèce envoyèrent des ambassadeurs à Rome, féliciter la République. *Prusias* y alla en personne. Si tous les historiens ne l'attestoient, on auroit peine à croire l'excès d'adulation auquel il s'abaissa. Il se fit raser la tête, prit un bonnet d'affranchi, parut en cet équipage dans la place publique, et dit au préteur qui y siégeoit : « Vous me » voyez en habit d'affranchi, c'est que » je ne puis me considérer que comme » un de vos esclaves, à qui, par un » excès de bonté, vous avez rendu la » liberté ». En entrant dans le sénat, il se prosterna, baisa le seuil de la porte,

et appela les sénateurs *ses dieux sauveurs*. Enfin le roi de Bithynie s'avilit tellement, que malgré la sensibilité pour les adulations justement reprochées aux assemblées républicaines, il semble que le sénat ait eu honte de ses flatteries, puisque *Tite-Live*, si soigneux de recueillir ce qui pouvoit faire honneur aux Romains, en a tu une partie. C'est rendre service à la mémoire de *Prusias* de dire que son esprit s'aliénoit quelquefois. Il étoit très-laid. Croyant déguiser sa difformité, il s'habilloit souvent en femme, moyen sûr de faire encore mieux ressortir sa laideur. La science, la philosophie, les lettres n'ont rien perdu à être négligées et même méprisées d'un pareil homme. Il eut pour successeur *Nicomède II*, fils digne de lui, qui arrosa les marches de son trône du sang de ses frères. On prétend qu'il y monta sur le cadavre de son père qu'il avoit fait assassiner. Si cela est, il est à remarquer que son fils, *Nicomède III*, lui rendit les mêmes devoirs. Des liaisons trop intimes de *Nicomède IV*, avec *Jules César*, ont terni sa réputation, comme si les Nicomèdes ne pouvoient pas être sans quelques vices odieux ou honteux. Cette race finit au quatrième, et avec lui finit aussi le

royaume de Bithynie, qu'on incorpora à la République.

~~~~~~~~~~~~~

COLCHIDE.

Colchide, entre l'Ibérie, le Pont-Euxin, l'Arménie, le Pont et la Sarmathie.

La Colchide appelée Mingrélie, a été peuplée du temps de *Sésostris*, par une colonie égyptienne, du moins on le suppose, parce que les Colchidiens ressembloient aux Egyptiens par leurs cheveux bruns et crépus, leur langue et la circoncision. Mais selon toutes les apparences cette colonie y trouva des habitans qu'on dit originaires d'Arménie. De la Colchide nous viennent les faisans, ainsi nommés d'une petite île dans le *Phasis*, où s'en trouvoit une grande quantité. Quelques-unes de leurs rivières charioient des paillettes d'or, qui s'arêtoient dans la laine des toisons, que les habitans étendoient au fond de l'eau; de-là la fable de la toison d'or. Les nations commerçantes alloient trafiquer de ces trésors; de-là l'expédition des Argonautes, marchands ou corsaires, peut-être l'un et l'autre. *Jason*, leur chef, plut à la fille du roi: elle lui applanit les difficultés du vol ou du commerce, et s'enfuit avec lui. Voilà ce
~~~~~~~~~~~~~

qu'il a de plus vrai dans l'histoire de ce fameux voyage. Dans des tems plus modernes, *Dioscoriès* a été une ville célèbre par son opulence et par son commerce. Les marchands de tous les pays du monde, y abordoient en grand nombre. *Pline* dit très-affirmativement, du ton d'un homme qui veut être cru, qu'on parloit dans cette ville trois cents langues différentes, et que les marchands de Rome, qui trafiquoient en Colchide, étoient obligés d'avoir cent trente interprêtes dans *Dioscoriès*. *Mithridate* a eu un fils, roi de Colchide. *Pompée* traîna un autre roi à son char de triomphe. On trouve un roi de Colchide sous *Trajan*. Elle a été administrée par les préteurs de la Bithynie et du Pont, mais sans être incorporée à ces provinces.

IBÉRIE.

L'Ibérie, entre la Colchide, le Pont, le Caucase l'Albanie la Médi

L'Ibérie est la partie de la Géorgie, que les Perses, auxquels ce pays appartient, nomment *Gurgistan*. Elle est aussi dénuée de rivières, que la Colchide en est arrosée. On a les noms de plusieurs tribus des anciens habitans. Il

est difficile de croire que l'Espagne nommée par les anciens, *Ibérie*, ait tiré son nom de cette Ibérie asiatique, et que les Argonautes y aient transporté assez d'Ibériens, pour peupler cette grande contrée de l'Europe. Ce qu'on rapporte des anciens habitans, indique une nation estimable. Ils étoient divisés en quatre clases, nobles, prêtres, soldats et laboureurs. Le roi étoit pris dans la première, et étoit toujours le parent le plus âgé du défunt. L'âge plaçoit aussi à la tête de la justice et de l'armée, un prince du sang royal. Les prêtres, outre les fonctions du ministère, ont eu celles de juges. Les laboureurs étoient entendus dans l'agriculture, les gens des villes industrieux, ceux des montagnes un peu grossiers et farouches. Cette nation formoit comme deux peuples. Une partie semblable par la rudesse, aux Scythes et aux Sarmates, ceux des plaines comparables pour la noblesse et l'aisance des manières aux Mèdes et aux Arméniens. Un de leurs rois, nommé *Artacès*, osa tenir tête à *Pompée*. Mais le courage mal dirigé céda à la valeur aidée de la discipline. Les Ibériens mis en déroute ne voulurent pas se rendre et se retirèrent dans une forêt. Du haut

des arbres, ils perçoient les Romains de leurs flèches. On y mit le feu, et ils périrent tous dans l'embrâsement. Les empereurs ont long-temps considéré l'Ibérie comme un rempart contre l'invasion des barbares. C'est pourquoi ils y ont soutenu des rois, comme plus intéressés que de petites confédérations à ne pas laisser entamer leurs états. On sait encore les noms de plusieurs de ces princes, jusqu'au règne de *Vespasien*; mais on ignore leurs actions.

ALBANIE.

Les Perses, possesseurs de l'Albanie, l'appellent la province de *Schirvan*. Elle est très-fertile, et produit sur-tout d'excellent vin. Ses peuples ont long-temps vécu dans une simplicité que l'on vante, mais qui approche de la stupidité, puisqu'ils ne savoient pas, dit-on, compter au-delà de cent, et qu'ils ignoroient les poids et les mesures. On dit aussi que le courage étoit chez eux le partage exclusif des femmes, parce qu'elles descendoient des Amazones. Mais est-ce que le sang de ces guerrières ne couloit pas aussi dans les veines

L'Albanie, entre l'Ibérie, la mer Caspienne, le Caucase, et l'Arménie.

des hommes? On peut attribuer à la bonté de l'air la fleur de santé qui brille sur le visage du sexe. Les Albaniens avoient un respect très-profond pour les vieillards. D'anciens auteurs disent que dans ce petit canton, on parloit vingt six langues, autant qu'il y avoit de petites souverainetés; qu'un chef a réuni ces principautés, s'est formé un royaume, et a fait disparoître cette diversité de langues, peu croyable par sa multiplicité. Un de ses souverains, nommé *Orœsès*, résista aussi à *Pompée*. Son armée étoit commandée par *Cosis*, son frère. Le général romain ne put le vaincre que par une ruse; encore *Cosis* surpris, ne céda-t-il la victoire qu'avec la vie. Il périt de la main de *Pompée*, dans un combat corps à corps, au centre de la mêlée. Les rois d'Albanie ont été plus ou moins bien traités par les empereurs d'Orient, selon les circonstances, tantôt avec égard, tantôt avec dédain. C'est tout ce qu'on en sait, même sur des notices très-imparfaites; elles laissent entrevoir que l'Albanie a eu des rois jusque sous *Justinien II*.

Les trois royaumes dont ont vient de parler, Colchide, Ibérie et Albanie, forment la partie la plus considérable de la Géorgie. Quelques voyageurs moder-

nes en font des descriptions qui tiennent de l'enchantement. Pureté d'air admirable, excellens fruits, vin délicieux, visages charmans. « Les Géorgiennes, « dit *Chardin*, sont grandes, dégagées, « point gâtées d'embonpoint, extrême- « ment déliées à la ceinture ». *Tournefort* dit : « Les femmes de Géorgie ne « m'ont causé aucune surprise. Je m'at- « tendois à voir des beautés parfaites. Vé- « ritablement elles ne sont nullement « désagréables, et peuvent même pas- « ser pour des beautés, si on les com- « pare avec les Curdes ». Voilà un mince éloge. On ne peut guères concilier les deux observateurs, qu'en disant qu'en Géorgie, comme par-tout ailleurs, il y a des femmes belles, des femmes d'une médiocre beauté, et des femmes laides.

BOSPHORE.

Bosphore, entre la Colchide, le Pont-Euxin, le Tanaïe.

On ne peut mieux indiquer la position des états des princes Bosphoriens, qu'en disant que la Crimée en étoit le centre; en partant de cette péninsule, et s'étendant dans les environs, tantôt on y comprendra les Palus méotides, tantôt on les en excluera. On expliquera ainsi com-

ment les auteurs n'ont point pêché contre la vérité, quand ils ont dit, les uns que le royaume du Bosphore étoit couvert de forêts ainsi que d'un éternel brouillard, que le soleil n'y étendoit jamais ses rayons bienfaisans; les autres qu'il étoit fertile, agréable, semé de plaines délicieuses, entre des montagnes bien boisées. La même diversité se trouve dans la description des mœurs des habitans; là elles étoient douces, ici elles étoient agrestes; dans les relations de leur commerce, florissant dans un endroit, nul dans l'autre; dans la peinture topographique du pays, orné de villes populeuses, à côté de cabanes éparses à peine habitées; enfin, dans les fragmens d'histoire de leurs rois, foibles et puissans, conquérans et assujettis. Il semble que le sort de cette contrée, passant successivement des mains de ses rois aux Romains, de ceux-ci aux Thraces et aux Scythes, aux Sarmates, d'eux aux Génois, pendant les croisades, des Génois aux Tartares, des Tartares aux Turcs, des Turcs aux Russes, que le sort de cette contrée soit d'éprouver des changemens perpétuels.

Le Bosphore a eu très-anciennement des rois qui avoient des relations intimes avec les Athéniens. Le lien principal de

leur amitié, étoit le commerce. Celui que ces républicains avoient établi dans le Bosphore, leur étoit si précieux, qu'ils en consacrèrent la mémoire par des monumens religieux. Deux de ces rois faisoient tous les ans présent à *Démosthène* de mille boisseaux de froment. Les Athéniens croyoient sans doute, quand l'orateur favorisoit, dans ses harangues, le commerce du Bosphore, qu'il ne parloit seulement que par intérêt pour ses concitoyens. C'est ainsi qu'on mène les républiques. A travers les lacunes de l'histoire des rois du Bosphore, on trouve des guerres sanglantes, des intrigues de cour, des assassinats, des massacres de familles entières; on trouve quelquefois aussi des princes d'un bon naturel, ou qui deviennent bons après avoir été mauvais, comme *Eumèle*, qui fait inhumainement égorger ses deux frères révoltés, tous leurs enfans et tous leurs amis. Le peuple irrité de cette barbarie, veut le chasser; il l'appaise en le déchargeant de tous impôts, promet de gouverner avec modération et justice, et tient parole. Jamais, dit-on, souverain plus doux n'a régné sur le Bosphore.

L'histoire des princes Bosphoriens se perd dans les troubles de l'empire ro-

main à la chûte de la République. Chaque parti eut alternativement dans son armée des rois du Bosphore avec leurs troupes. Ils s'y faisoient estimer par leur valeur. Souvent ils y ont eu de principaux commandemens. On parle d'un *Asander*, qui tenoit un des premiers rangs dans l'armée d'*Auguste*. L'empereur lui fit un passe-droit : il en mourut de chagrin ; mais il avoit quatre-vingt-treize ans.

ABIADÈNE.

Abiadène en Syrie.

Parmi les petits royaumes qui se formèrent des débris de la monarchie Syrienne, nous remarquerons l'Abiadène. Il y avoit un roi nommé *Monobaze*, qui épousa *Hélène*, sa sœur. Il en eut deux fils, *Monobaze* l'aîné, et *Izate*. Toute l'affection du roi se porta sur *Izate* Comme cette prédilection causoit des troubles à la cour, peuplée de beaucoup d'autres fils du monarque, il envoya *Izate* achever son éducation chez un prince voisin. Se voyant avancé en âge, il souhaita de revoir *Izate* avant de mourir. Il vint, ce fils chéri. Après l'accueil le plus tendre, il reçut de son père

en présent, une province perpétuellement parfumée par des plantes odoriférantes, où il vécut jusqu'à la mort de son père. Quand le monarque eut fermé les yeux, *Hélène*, sa veuve, assembla les grands du royaume, et leur dit : « *Izate* « a été choisi par son père pour lui succéder ; cependant, avant de le proclamer, je suis bien aise de savoir vos « intentions, persuadée qu'un prince « ne sauroit régner tranquillement, s'il « n'a pas le bonheur de plaire à ses sujets ». A ce discours, chacun se prosterne, jure qu'il se fera un devoir sacré d'obéir à *Izate*. « Ordonnez, reine, si « vous redoutez les autres enfans du roi, « nous sommes prêts à vous en défaire. « Modérez cet empressement, répondit « la clémente *Hélène*, qu'il n'y ait pas « de sang répandu que par l'ordre du « nouveau roi ». Les seigneurs demandèrent du moins que ces princes, crus dangereux, fussent mis sous bonne et sûre garde, et la prièrent de choisir celui de ses deux fils en qui elle reconnoîtroit un véritable zèle et amour du bien public. Le croiroit-on? *Hélène*, après avoir manifesté si clairement son penchant pour *Izate*, nomme cependant *Monobaze*, son fils aîné, lui donne la couronne, le sceptre, l'anneau et le manteau

royal, et la souveraine puissance. Le croira-t-on encore? couronne, sceptre, anneau, manteau royal, et la puissance souveraine, *Monobaze* remet tout à *Izate* quand il arriva. Ces deux frères vécurent dans une grande conformité de sentimens, même relativement à la religion. Tous deux abjurèrent l'idolâtrie de leurs ancêtres, et embrassèrent le judaïsme à l'exemple d'*Hélène* leur mère. *Monobaze*, loin de profiter des troubles que le changement de religion occasionna dans le royaume, aida *Izate* à les apaiser. Aussi en mourant, le roi, quoiqu'il eût des enfans, laissa la couronne à son frère, qui ne put la remettre à ses neveux, parce qu'ils furent emmenés par *Titus* à Rome après la prise de Jérusalem, où leur grand'mère les avoit élevés dans la religion Judaïque. On ne sait s'ils furent rappelés dans leur pays. On trouve encore quelques rois de leur race ou de leurs noms, jusqu'au règne de *Sapor II*, roi de Perse, qui s'appropria l'Abiadène. Nous ne parlerons ni d'Elymaïde, ni de Characène, ni de Chalcidène, ni de Comagène, etc., parce que ces petits états n'ont joué qu'un rôle très-obscur.

JUIFS.

La correspondance de plusieurs de ces petits royaumes avec les Juifs, nous ramène à eux. Les soixante et dix ans de captivité annoncés par le prophète *Jérémie*, étant écoulés, Dieu fit monter sur le trône de Perse *Cyrus*, qui, dès la première année de son règne, publia un édit par lequel il étoit permis aux Juifs de retourner dans la Judée. Quelques-uns avoient eu l'adresse ou l'industrie d'obtenir des richesses et même des dignités dans les lieux de leur esclavage. Ce ne furent point eux qui s'empressèrent de quitter les endroits dont ils s'étoient fait une nouvelle patrie, mais les plus pauvres, mêlés de quelques zélés, dont on fait monter le nombre à-peu-près à soixante-dix mille. Il auroit été impossible à la plupart d'entreprendre le voyage sans les contributions charitables de leurs compatriotes, qui restèrent tant à Babylone que dans les différentes parties de l'empire Assyrien, où ils avoient été vendus comme esclaves.

Retour de la captivité.

Ap D. 2463
Av. J. C. 535

Ce qui se trouva des vases enlevés par *Nabuchodonosor*, *Cyrus* le fit remet-

tre à *Zorobabel*, prince du sang royal, qu'il mit avec le grand-prêtre *Josué*, à la tête de la colonie. On ramassa tout ce que l'on put trouver de gens de bonne volonté, en prêtres, lévites, et autres serviteurs du temple, qu'ils étoient autorisés à rebâtir. *Cyrus* en régla les dimensions. Ce fut le premier ouvrage dont les Juifs s'occupèrent en arrivant. Ils se virent traversés dans leur entreprise par les Samaritains, qui s'étoient offerts à leur aider. Soit jalousie ou mépris, les Juifs refusèrent de tels secours. Dès ce moment les Samaritains reprirent les sentimens d'inimitié qu'ils sembloient vouloir abjurer. Ils réussirent à faire suspendre, d'autorité, l'ouvrage pendant plusieurs années. Il fut repris par ordre de *Darius*, et conduit à un état d'avancement qui permit d'en faire une dédidace solennelle.

Esdras.

AD. D. 2541

Av. J C. 457

Esther, élevée sur le trône d'Assuerus, devint, pour les Juifs, une protectrice dont ils tirèrent de grands avantages. Son crédit fit confier l'administration du rassemblement, formé en Judée, à *Esdras*, de la famille d'*Aaron*, homme aussi zélé que savant. Il partit pour Jérusalem avec une nouvelle troupe et de l'argent provenant des aumônes envoyées par les riches à

leurs frères indigens. *Esdras* s'appliqua principalement à ce qui regardoit la religion. Il rétablit la doctrine dans son état primitif, fit une édition correcte des livres saints, corrigea la liturgie. Une prévarication importante contre la loi attira son attention. Beaucoup de Juifs, même des lévites, avoient contracté des mariages avec des étrangères; *Esdras* les obligea de promettre, par serment, qu'ils renverroient, non-seulement les femmes, mais encore les enfans.

Malgré les faveurs du monarque perse, **Néhémie.**
la colonie judaïque ne prospéroit pas
comme on l'avoit espéré. Il paroît qu'*Es-* Ap. D. 3554
dras étoit plutôt un homme religieux Av. J.-C. 444
qu'un homme d'état. *Néhémie*, échanson du roi de Perse, juif distingué par ses lumières et ses vertus, prit à cœur le succès du rétablissement de ses frères. Il se fit envoyer en Judée, et partit, non comme son prédécesseur avec une troupe indigente et craintive, mais avec une bonne escorte et des pouvoirs très-étendus, pour rétablir la police, établir l'ordre, faire des marchés, construire et lever tous les obstacles que la malveillance et la jalousie pourroient lui opposer. Sa première opération fut de relever les murs de Jérusalem. Il engagea les plus distingués par leur naissance et

leurs richesses, à y bâtir des maisons. Quand il les eut rassemblés, il annonça une lecture publique de la loi. *Esdras* la fit lui-même, l'expliqua verset par verset. Le peuple fondoit en larmes du regret de ses prévarictions passées. *Néhémie* profita de ces dispositions pour lui faire prendre un engagement solennel sur trois points importans. 1°. De ne plus contracter de mariages avec les idolâtres, et de consentir à la dissolution de ceux qui subsistoient. 2°. De garder les sabbats tant de chaque septième jour, que de chaque septième année. 3°. De payer exactement le tribut au temple, pour les réparations de l'édifice et l'entretien des ministres.

Néhémie fut obligé, par les devoirs de sa charge, de retourner à la cour de Perse. Ne voyant plus son bienfaiteur, le peuple oublia ses engagemens. La lâche complaisance du grand-prêtre introduisit et fit loger des étrangers dans l'intérieur du temple. Les magistrats souffrirent le trafic et le commerce les jours de sabbat. Le peuple cessa de payer le tribut au temple, les dîmes aux lévites. Les sacrifices furent interrompus. Cinq années d'absence suffirent pour tous ces désordres. *Néhemie* revint. Sa fermeté, sa douceur, son exem-

ple, ses exhortations, ramenèrent le peuple à ses devoirs civils et religieux. On ne sait combien dura le gouvernement de cet homme vertueux. Il étoit fort riche de lui-même, puisqu'il admettoit tous les jours à sa table, cent cinquante des principaux de la nation, outre les étrangers de distinction qui venoient à Jérusalem. Cependant il ne touchoit rien des appointemens attachés à sa charge de gouverneur. Il n'y en eut plus après lui. La puissance passa toute entière entre les mains des grands-prêtres ou souverains sacrificateurs. Depuis cette époque, on peut attribuer les malheurs qui accablèrent les Juifs aux hommes qui aspirèrent à cette éminente dignité.

Grands-prêtres.

Il seroit difficile de donner de l'intérêt aux intrigues qui les plaçoient sur le siége pontifical et qui les renversoient. Ap. D. 2616 C'est toujours l'ambition d'un homme Av. J-C. 382 qui, seul ou aidé de sa famille, arrache à un autre la tiare, et la met sur sa tête. Pendant des siècles, tous les esprits s'occupent de cet objet, toute l'attention s'y porte. Les prétendans achetoient la grande-prêtrise des gouverneurs Syriens, la conservoient à force d'argent, pressuroient le peuple pour fournir à leurs engagemens pécuniaires. Nulle

énergie dans ce peuple abâtardi, nulle élévation chez les grands, point de prévoyance, point de mesure contre l'étranger, et par conséquent, un effroi, une consternation générale, au moindre bruit des armes. Dans cette uniformité d'événemens, sans mouvemens et sans éclat, on le répéte, il seroit difficile de trouver ces traits saillans qui sont l'ame et l'agrément de l'histoire.

Johanan, le premier de ces pontifes devenus souverains, se bat avec son frère dans le temple même, parce que celui-ci a fait, auprès de *Bagoze*, gouverneur de Phénicie, des démarches pour lui succéder. Il donne à ce frère un coup et le terrasse. *Bagoze* accourt pour les séparer; le coup étoit mortel. On veut empêcher *Bagoze* d'entrer, de peur qu'il ne souille le temple. Il force les portes. « Suis-je donc, leur dit-il, « plus impur que le cadavre étendu à « mes pieds? » Comme la punition corporelle du meurtrier n'auroit rien produit au gouverneur, il impose une forte amende au coupable.

Jaddus. L'entrevue du grand-prêtre *Jaddus*
Ap. D. 2648 avec *Alexandre-le-grand* est accompa-
Av. J-C. 350 gné de circonstances remarquables. Le conquérant venoit à Jérusalem, plein de colère contre les Juifs qui lui avoient

refusé des vivres pendant le siége de Tyr. Ils ne pouvoient se défendre contre une armée triomphante commandée par un tel chef; aussi *Jaddus* n'y songea-t-il pas. Il ordonne au peuple de s'habiller en blanc. Lui-même avec ses habits pontificaux, les sacrificateurs revêtus des leurs, marchent au-devant d'*Alexandre.* Le vainqueur de l'Asie est frappé de cette pompe religieuse. Il approche avec respect du grand-prêtre, s'incline devant lui avec vénération. Ses courtisans marquent leur étonnement d'une pareille soumission. « Ce n'est pas leur « dit-il, le grand prêtre que j'ai adoré, « mais le Dieu dont il est le ministre. « J'ai reconnu le même homme, le « même ministre que ce même Dieu m'a « fait voir en songe, pour m'encourager « à la conquête de la Perse. » Le grand-prêtre avoit publié que cette démonstration suppliante lui avoit été prescrite en songe, et *Alexandre*, de son côté, donna une cause divine à sa clémence. Quoiqu'il en soit, cette vue le frappa vivement, et lui inspira des sentimens favorables pour une nation protégée de Dieu. Les Juifs montrèrent à *Alexandre* des prophéties qui annonçoient ses victoires. Il admira le temple dans lequel il offrit des sacrifices. Pendant tout son

règne, les Juifs jouirent d'une grande tranquillité. Il en attira un grand nombre dans Alexandrie, sa nouvelle ville, et lui donna de beaux priviléges.

La fidélité des Juifs à garder le sabbat, causa la prise de Jérusalem par *Ptolémée*. Sachant qu'ils étoient déterminés à ne se point défendre ce jour-là, il se présenta et entra dans la ville sans la moindre résistance : il emmena cent mille captifs en Egypte. On est étonné de l'immense quantité d'hommes qui ont été tirés de la Judée en plusieurs circonstances : l'histoire ne présente aucun autre peuple toujours détruit comme celui-ci, et toujours renaissant.

Héliodore. On peut mettre ensemble l'aventure de *Ptolémée Philopator*, roi d'Egypte, et celle d'*Héliodore*, envoyé d'un gouverneur de Syrie, qu'on a déjà racontée; aventure qui reparoît ici avec des circonstances nouvelles. *Ptolémée* frappé de l'auguste majesté des cérémonies, crut en voir bien davantage, s'il entroit dans la partie intérieure du temple, permise aux seuls prêtres. Il voulut y pénétrer, mais une puissance divine le repoussa : il resta saisi de terreur, et ses serviteurs furent obligés de le reporter hors du temple. *Héliodore* reçut

une punition encore plus terrible; aussi venoit-il dans un dessein plus criminel. Le gouverneur de Syrie l'envoyoit pour enlever d'immenses trésors qu'un *Simon*, ennemi mortel du grand-prêtre *Onias*, lui avoit dit être cachés dans le temple. Envain le grand-prêtre lui représente le danger de son entreprise : il entre hardiment à la tête d'une troupe de Syriens; mais à l'instant une terreur subite les frappe, ils tombent tous. *Héliodore*, plus coupable, meurtri de coups par un grand cavalier resplendissant de lumière, fut long-temps à se remettre de son effroi. Le roi de Syrie auquel parvint cette aventure, crut qu'*Héliodore* faisoit le mal plus grand qu'il n'avoit été. Toujours tenté par ces prétendus trésors, il cherchoit quelqu'un qu'il pût charger de cette commission. « Si vous avez quelqu'un que vous « veuilliez châtier, lui dit *Héliodore*, « vous pouvez l'envoyer, il reviendra « dans un état à ne vous laisser aucun « doute sur la protection que Dieu ac- « corde au temple ».

La haine de *Simon* et d'*Onias*, fut très-funeste aux Juifs : elle fit naître dans Jérusalem des factions, dont les membres cherchèrent à s'appuyer, les uns des gouverneurs de Syrie, les

autres des courtisans du roi et de ses conseillers. Quelques rivaux s'assassinèrent ; d'autres se ruinèrent réciproquement par le prix exhorbitant qu'ils mirent à la dignité qu'ils poursuivoient. La grande-prêtrise devint le partage du plus offrant : on la vit entre les mains d'un homme qui n'étoit même pas Juif. Les prétendans divisèrent le peuple : la ville assiégea la citadelle, et les chefs opposés étoient deux frères, alternativement vainqueurs et vaincus. Ils n'épargnoient pas les supplices, les tortures et la mort à ceux qui leur étoient contraires. *Antiochus*, appelé par un parti, vint combler ces horreurs : il prit la ville en trois jours. Quarante mille Juifs furent vendus aux peuples voisins, et le vainqueur emporta du temple les vases, les ornemens ainsi que les richesses. Poussé d'une espèce de rage contre cette malheureuse nation, *Antiochus* lui fit encore porter la peine d'une humiliation qu'il avoit soufferte en Egypte de la part des Romains. « Va, « dit-il à *Apollonius*, un de ses lieute- « nans, piller les villes, passer les hom- « mes au fil de l'épée, vends les femmes « et les enfans. » Cet ordre cruel ne fut que trop bien exécuté, surtout à Jérusalem. *Apollonius* attend le jour du

sabbat qui rassembloit les Juifs, et leur interdisoit la défense : il lâche ses soldats sur cette multitude désarmée : après le massacre, la ville est livrée au pillage. Les Syriens détruisirent les plus beaux édifices, et de leurs débris bâtirent sur la cité de *David* une forteresse qui commandoit le temple.

Alors les sacrifices cessèrent : c'étoit malheureusement presque tout ce qui restoit de religion chez un peuple divisé entre ses souverains pontifes, embarrassé du choix, en proie au schisme, abandonné de ses prêtres, et que les vexations des chefs éloignoient de ce lieu. A peine restoit-il quelques signes extérieurs de culte. La circoncision même étoit négligée ; mais au milieu de cette indifférence presque générale, il se trouva des hommes sincèrement attachés à leur religion, dont les discours et les exemples rallumèrent le feu sacré du zèle presqu'éteint.

Persécutions

Il éclata ce zèle à l'occasion d'un édit d'*Antiochus* qui défendit d'adorer dans ses états d'autres Dieux que les siens. Les gouverneurs de Judée surtout eurent ordre de se montrer inflexibles dans l'exécution. *Athénas*, ministre d'*Antiochus*, envoyé à Jérusalem, dédia le temple à *Jupiter Olym-*

pien, et fit élever la statue du Dieu sur l'autel des holocaustes. On y amenoit ceux qu'on vouloit faire sacrifier : s'ils refusoient, ils étoient massacrés sur-le-champ, ou condamnés à périr dans les supplices. La Judée entière devint le théâtre des idolâtries payennes : le sabbat et la circoncision furent défendus sous des peines sévères. On en étendit la rigueur jusqu'aux femmes qui circoncisoient les enfans dont elles accouchoient. Ces malheureuses mères étoient promenées dans les rues de Jérusalem avec leurs enfans attachés au col, ensuite on les précipitoit du haut des murs. On fit périr jusqu'aux simples témoins de la circoncision.

Le barbare *Athénas* surprit dans une caverne une troupe nombreuse qui s'y étoit rassemblée pour célébrer le sabbat. Après leur avoir inutilement offert une amnistie, s'ils vouloient abjurer leur religion ; sur leur refus, il attendit le jour du sabbat ; hommes, femmes et enfans, il fit tout passer au fil de l'épée, sans éprouver la moindre résistance. Ses officiers détruisirent les livres sacrés qu'ils purent trouver. Tout Juif convaincu d'en avoir gardé chez lui, étoit mis à mort. Entre ceux dont la constance héroïque fut couronnée

par le martyre, on remarque le vieillard *Eléazar*. Ses bourreaux le supplièrent de permettre seulement qu'on apportât devant lui, non des viandes immolées aux Dieux, mais celles dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avoit obéi au roi : le vertueux vieillard répondit qu'il préféreroit la mort la plus cruelle à cette lâche dissimulation, qui pourroit être imitée, et il alla avec fermeté au supplice. Une simple femme triompha aussi de la rage d'*Antiochus* lui-même. Elle avoit sept enfans, nommés *Machabées* : le barbare crut l'abattre en les livrant successivement au supplice sous les yeux de cette mère; mais elle eut la constance de les exhorter l'un après l'autre à la mort, et cette femme courageuse expira la dernière entre les mains des bourreaux.

Matathias.

Ce n'étoit pas seulement à Jérusalem que la persécution causoit de telles scènes : envain plusieurs familles distinguées avoient fui cette ville malheureuse; les exécuteurs des volontés du roi alloient les tourmenter jusque dans les retraites qu'elles s'étoient choisies. *Apelle*, un de ces envoyés d'*Antiochus*, arriva dans une petite ville nommée *Madin*, où un prêtre, nommé *Matathias*, s'étoit retiré avec sa famille.

Apelle, selon les ordres, assemble le peuple pour lui signifier les volontés d'*Antiochus*. Se flattant que l'exemple de *Matathias* et de cinq fils que cet Israëlite avoit, feroit une impression victorieuse sur la multitude, il s'efforça de le séduire, et lui prodigua ainsi qu'à ses cinq fils, les promesses les plus éblouissantes. Le vertueux père répondit d'une voix assez élevée pour se faire entendre de tout le peuple : « Quand « la nation entière et tout l'Univers « obéiroient à la volonté du roi, mes « fils et moi nous resterons fidèles à « Dieu jusqu'au dernier soupir. » Comme il achevoit ces mots, un Juif s'avance pour sacrifier aux idoles. Saisi de douleur, et se rappelant ce que la loi de *Moïse* ordonnoit en pareilles circonstances, *Matathias*, se jette sur l'apostat et le tue. Ses fils poignardent l'officier du roi, renversent l'autel et les idoles, et parcourent la ville en criant : « Que ceux qui aiment la loi « de Dieu nous suivent. » Ils gagnèrent le désert : beaucoup de Juifs fuyant la persécution se joignirent à eux. En peu de temps *Matathias* se vit à la tête d'une petite armée, et osa paroître en campagne. Il avoit eu soin de consulter les docteurs sur le repos du sabbat, dont

la trop rigide observation avoit souvent coûté si cher aux Juifs. Ils répondirent qu'on pouvoit prendre les armes ce jour-là pour sa défense. Cette décision fut secrètement communiquée au peuple, et acquit force de loi. *Matathias* ne fit qu'entrer dans la carrière de la gloire : il l'ouvrit à ses fils, surnommés *Machabées*, qui la parcoururent glorieusement.

Judas Machabée, l'aîné, prit le commandement par le choix de son père. Ses premiers exploits seroient jugés téméraires, si au commencement d'une révolution, il ne falloit pas étonner par la hardiesse. Trois victoires remportées avec un nombre de troupes bien inférieur à celui des Syriens, lui ouvrirent les portes de la ville de Jérusalem. Il fit au temple les réparations nécessaires, et y rétablit le service divin. Comme la citadelle étoit pourvue d'une garnison trop forte, pour qu'il osât en entreprendre le siège, il se contenta de fortifier le temple, afin de le mettre à l'abri de toute insulte. Tant de succès attirèrent aux Juifs une foule d'ennemis. Ils étoient mêlés dans leur propre patrie avec un ramas de nations qui s'y étoit introduit durant la captivité, et qui n'avoient jamais vu sans un mécontente- Machabées.

ment secret revenir les anciens possesseurs. Les Syriens excitèrent ces étrangers domiciliés contre les enfans d'Israël. De tous côtés ceux-ci étoient attaqués : la guerre se faisoit avec toute l'activité et toutes les horreurs des guerres civiles ; mais *Judas* toujours vainqueur força *Lysias*, le principal lieutenant du roi de Syrie, à demander la paix. Elle se fit au bout de trois ans, par l'entremise des Romains, dont le général Juif s'étoit ménagé l'alliance ; mais les autres chefs Syriens ne se crurent pas obligés de cesser les hostilités. Ils les continuèrent non-seulement par eux-mêmes, mais par les Arabes et d'autres peuples voisins qu'ils soulevèrent, et *Judas* continua de vaincre les uns et les autres.

La citadelle de Jérusalem étoit toujours entre les mains des Syriens. *Judas* fit des préparatifs pour s'en emparer. Ce projet su à la cour de Syrie, attira contre la Judée une armée formidable, commandée par le monarque Syrien lui-même. Avec des forces très-inégales, le général Juif rendit cette grande armée inutile au dessein principal, qui étoit d'imposer à la Judée un joug si pesant, qu'elle ne pût jamais le secouer. *Judas* obtint par la paix, que les Juifs ne seroient pas tourmentés pour leur

religion. Cependant il ne put se dispenser de recevoir le roi de Syrie dans Jérusalem. Le monarque prétexta pour s'y introduire le motif de curiosité : mais quand il y fut, par la plus insigne mauvaise foi, il la fit démanteler. Il y laissa pour commandant, *Bacchide*, gouverneur de la Mésopotamie, et donna la dignité de grand-prêtre à *Alcime*, à la vérité de la race sacerdotale, mais aussi dangereux par son esprit artificieux que méprisable pour ses vices.

Ces deux hommes avoient un égal intérêt à se défaire de *Judas*; le commandant, afin de se délivrer de tout obstacle à sa puissance; le grand-prêtre, pour ne pas trouver d'opposition à ses rapines. De concert ils tendirent des piéges au brave et vertueux *Judas*; mais il sut éviter leurs embûches. Ses plus grands ennemis étoient les Juifs apostats, tous unis à *Alcime*, apostat lui-même. *Judas* auroit voulu non-seulement qu'on ne conservât aucune liaison avec les déserteurs de la loi de Dieu, mais encore qu'on leur fît une guerre opiniâtre. Il ne put entraîner les principaux de son parti dans son opinion. Ils se persuadoient que les égards, la douceur, rameneroient insensiblement la faction d'*Alcime*. En

effet, le grand-prêtre le craignit. Il partit pour la Syrie, dans le dessein d'envenimer l'esprit du roi contre *Judas* dont il peignit le crédit et les dispositions comme redoutables. On donna au délateur une armée commandée par *Nicanor*, qui s'étoit toujours déclaré ennemi des Juifs, et il lui fut recommandé de n'épargner aucun moyen pour s'assurer de *Machabée*.

Nicanor crut devoir préférer la ruse à la force. Il vint à Jérusalem s'aboucher avec *Judas*. Pour écarter les soupçons, il avoit éloigné une partie de ses troupes. Mais le Juif, à travers les complaisances du Syrien, n'eut pas de peine à démêler de perfides intentions. Il s'y déroba par la fuite. Cette sage précaution mit *Nicanor* en fureur. Dans son désespoir, il s'exhaloit en imprécations contre la nation entière, et blasphêmoit contre Dieu lui-même. Cette rage fit connoître aux Juifs fidèles, combien ils avoient eu tort de ne pas prendre les mesures hostiles que *Judas* conseilloit. Ils se rassemblèrent autour de lui, et même en assez grand nombre, pour qu'il se trouvât en état de présenter la bataille à *Nicanor*. Le Syrien fut défait et tué; *Judas*, rentré dans Jérusalem, profita d'un intervalle de paix, pour

consolider l'alliance que les Juifs avoient déjà contractée avec les Romains. Le sénat fit graver sur l'airain le décret qui la confirmoit, et défendit à *Démétrius*, roi de Syrie, toute entreprise contre la nation juive. Mais *Démétrius* n'en envoya pas moins encore, à la sollicitation d'*Alcime*, une nouvelle armée, pour venger la défaite de *Nicanor*. *Bacchide* la commandoit. *Judas* fut obligé d'abandonner Jérusalem. *Bacchide* le poursuivit. Les Juifs, effrayés par le grand nombre des ennemis, marquèrent de la répugnance pour le combat, malgré l'intrépidité de leur chef. Il ranima leur courage, fondit sur les Syriens, défit leur aile droite, mais il fut enveloppé par la gauche, et mourut au sein de la victoire. « Ainsi tomba le fort, « le défenseur d'Israël ».

Il fut dignement remplacé par *Jonathan*, son frère, qui se trouva dans des circonstances plus heureuses, et sut bien en profiter. Alors commençoit la décadence des Séleucides, leurs querelles entr'eux et avec les rois d'Egypte leurs alliés, leurs parens et leurs ennemis. A l'aide de cette mésintelligence, *Jonathan* établit une puissance respectable, qui le fit rechercher des uns et des autres : il parvint au plus haut degré

Jonathan.
Ap. D. 2889
Av J.-C. 110

d'élévation. Les Juifs échappés à l'épée des Syriens, après la mort de *Judas*, se réunirent autour de son frère. Ils étoient en petit nombre, et gagnèrent le désert. Leur troupe s'y grossit. Elle se nourrit et s'entretint du pillage qu'elle faisoit sur les voisins presque tous renégats Juifs ou Payens. *Bacchide*, informé des succès de cette troupe, marcha contre elle. *Jonathan* osa l'attendre; mais sa hardiesse ne fut pas heureuse. *Bacchide* le battit, et l'obligea de se réfugier dans le désert. Après cette victoire, le général Syrien ne trouvant plus d'obstacles, mit des garnisons dans les principales villes de la Judée, et y domina sans résistance. *Alcime* se fortifia ainsi dans Jérusalem. Il renferma dans la citadelle les enfans des principaux Juifs attachés à *Jonathan*, pour lui servir d'ôtages. Non content de cette précaution, de concert avec *Bacchide*, il essaya de s'emparer de *Jonathan*. Celui-ci échappa à leurs embûches. L'acharnement de ses ennemis augmenta le nombre de ses partisans. Il tenta encore une fois le sort des armes, et fut vainqueur. Le général Juif profita du moment de la victoire, pour proposer la paix au Syrien. Elle fut jurée entre les deux nations. Il paroît que par le

traité, *Jonathan* fut revêtu d'une partie de l'autorité royale. Il gouverna la Judée à la manière des anciens Juges, et donna tous ses soins à la réforme du culte et de l'état.

Les princes qui se disputoient l'empire de Syrie, sachant combien il leur étoit important pour conserver quelque autorité en Judée, de s'attacher *Jonathan*, s'empressèrent à l'envi de lui donner des marques d'honneur et de confiance. *Démétrius* lui fit rendre les ôtages renfermés dans la citadelle de Jérusalem. Il lui écrivit comme à son ami et son allié. Dans sa lettre, il lui permettoit de lever des troupes, et l'autorisoit à faire fabriquer des armes. *Alexandre Bala*, son compétiteur, renchérit sur de telles faveurs. Il lui conféra la dignité de souverain sacrificateur, accompagna cette grâce d'une couronne d'or, d'une robe de pourpre et de riches présens. Sans refuser le bienfait d'*Alexandre*, *Jonathan* voulut aussi tenir la tiare du choix du peuple, et se fit élire par lui souverain pontife. *Démétrius* revint à la charge pour se concilier l'amitié de *Jonathan*; mais le grand-prêtre resta fidèle à *Alexandre*. Celui-ci lui témoigna sa reconnoissance par une confiance entière, et en lui

accordant une pleine victoire sur les envieux de sa puissance, qui essayèrent de porter des plaintes contre lui. Le roi de Syrie ne voulut point les écouter. *Jonathan*, dans la guerre entre *Démétrius* et *Alexandre*, se déclara contre *Appollonius*, gouverneur de Palestine, nommé par *Démétrius*, et mit son armée en déroute. *Alexandre* lui envoya en reconnoissance d'un service si important, une ceinture d'or, telle que les princes de la famille royale avoient coutume d'en porter. A ce présent honorable il en joignit de plus solides, tels que des terres héréditaires, et l'exemption du tribut auparavant imposé aux Juifs. Le fils d'*Alexandre*, fit *Simon*, frère de *Jonathan*, général de toutes les forces de la Judée.

Sous le gouvernement des deux frères elle devint pour ainsi dire une puissance prépondérante. Rome renouvella son alliance avec elle, et Sparte rechercha cette alliance. Les rois d'Egypte ne crurent pas la trop acheter par des marques de confiance qui allèrent jusqu'à donner aux Juifs la garde des forteresses égyptiennes les plus importantes, et plusieurs charges honorables à la cour et dans les provinces. Tant de rapports avec ce royaume, ne pouvoient laisser le général

juif indifférent sur ce qui se passoit. Il contribua beaucoup à la paix entre *Ptolémée Tryphon* et son frère ; mais ce prince, dont on connoît la noirceur, craignant de trouver dans ce brave général un obstacle aux nouvelles perfidies qu'il méditoit, l'attira dans Ptolémaïde, où il le fit charger de fers. Il fit dire ensuite à *Simon*, qu'il ne gardoit son frère prisonnier, que parce qu'il lui devoit cent talens ; que s'il vouloit lui envoyer cette somme et les deux fils de *Jonathan* en ôtage, il rendroit au père la liberté. Le crédule *Simon* fit partir l'argent et les ôtages : aussitôt que le traître eut reçu l'argent, il fit mourir le père et les enfans.

Jonathan avoit gouverné la Judée avec autant de bonheur que de sagesse. *Simon*, son frère, déjà fort âgé, lui succéda. Par un décret de Sanhédrin, il fut déclaré prince et pontife des Juifs. Le même décret rendit ces dignités héréditaires dans sa famille. Il tint en effet un rang distingué entre les princes de son temps, par les services qu'il rendit à la nation Juive. Il la délivra des garnisons étrangères qui tenoient encore quelques places importantes. Jérusalem lui dut un éclat nouveau. Un seigneur de Syrie, envoyé chez

Simon.
Ap. D. 2856.
Av. J. C. 142.

lui en ambassade, admiroit la splendeur de sa maison, dont presque tous les meubles étoient d'or et d'argent. Ses troupes étoient nombreuses et bien disciplinées, commandées par ses trois fils, qui faisoient la gloire et l'ornement de sa vieillesse. Il eut la satisfaction si douce pour un père, de les voir couronnés des lauriers de la victoire: mais pendant qu'il jouissoit d'un bonheur si digne d'envie, un monstre dans sa propre famille creusoit son tombeau. Il avoit marié une de ses filles à un homme nommé *Ptolémée*. Non content du gouvernement de Jéricho, et des environs que son beau-père lui avoit donnés, et où il avoit amassé d'immenses richesses, il conçut le projet de se rendre maître de toute la Judée. Sous prétexte d'un festin, il attire dans une forteresse *Simon* et ses deux fils et les massacre. *Jean*, le troisième fils, surnommé *Hyrcan*, invité aussi à ce funeste repas, ne put s'y trouver. *Ptolémée* envoya pour prendre ce jeune prince, qui, averti à temps, échappa. Le meurtrier ne tira pas de son crime l'avantage qu'il espéroit. Il courut à Jérusalem afin de s'en emparer; mais pendant qu'il vouloit entrer par une porte, *Hyrcan* se présenta à l'autre, et ayant été reçu par préférence, il fut

proclamé prince et souverain pontife, comme avoit été son père.

Ptolémée frustré de ses espérances, appela à son secours *Antiochus*. Ce prince assiégea Jérusalem et la réduisit à une affreuse famine. Ces extrémités obligèrent *Hyrcan* d'accepter les conditions que le vainqueur voulut lui imposer. Elles consistoient en une grosse somme d'argent et dans la ruine des fortifications de Jérusalem. Le parricide *Ptolémée* n'influa en rien dans le traité, il avoit pris la fuite. On ignore quelle punition son crime lui attira. *Hyrcan*, soit comme forcé, soit par reconnoissance, accompagna *Antiochus* dans une guerre contre les Parthes. Les troubles qui suivirent, dans lesquels *Antiochus* fut tué, donnèrent au grand-prêtre des Juifs, les moyens de secouer pour toujours le joug des rois de Syrie. Il fit même une invasion dans leurs Etats, et agrandit sa domination non-seulement de ce côté, mais encore vers l'Arabie et la Phénicie. *Hyrcan* tourna ensuite ses armes contre les Samaritains, voisins incommodes, ruina de fond en comble Samarie, et détruisit le temple que ses habitans avoient bâti sur le Mont-Garizim. Son règne ne fut pas moins remarquable par sa sagesse que

Hyrcan.
Ap. D. 3864
Av. J-C. 134

par ses exploits. Sous lui la religion se rétablit dans toute sa pureté. Il donnoit l'exemple de l'assiduité aux saintes cérémonies. Le temple par ses soins, reçut un nouvel éclat. Il l'enrichit et le fortifia. Les murailles de Jérusalem se relevèrent. Il cultiva avec soin l'alliance des Romains, et laissa ses états très-florissans à son fils *Aristobule*.

Aristobule.
Ap. D. 2892
Av. J-C. 106

Ce prince fit ce que n'avoient pas osé ses ancêtres, il prit le titre de roi; mais il ne porta la couronne qu'un an, et la teignit du sang de sa mère et d'un de ses frères. Si ces crimes pouvoient souffrir quelqu'excuse, on diroit qu'il les commît à l'instigation de sa femme. On ajouteroit, pour diminuer l'indignation, que le repentir altéra sa santé, et lui donna des convulsions violentes, suivies de la mort. Il lui restoit trois frères. *Alexandre* monta sur le trône. Son cadet lui donna quelques soupçons, il le fit mourir. Le plus jeune, nommé *Antigone*, dont toute l'ambition se bornoit à une vie douce et paisible, fut traité avec amitié.

Alexandre.
Pharisiens.
Sadducéens.
Ap. D. 2894
Av. J. C. 104

Lorsqu'une religion, long-temps affermie dans une nation, commence à être ébranlée, les liens de la morale doivent nécessairement se relâcher, et le crime se multiplier parmi les peuples

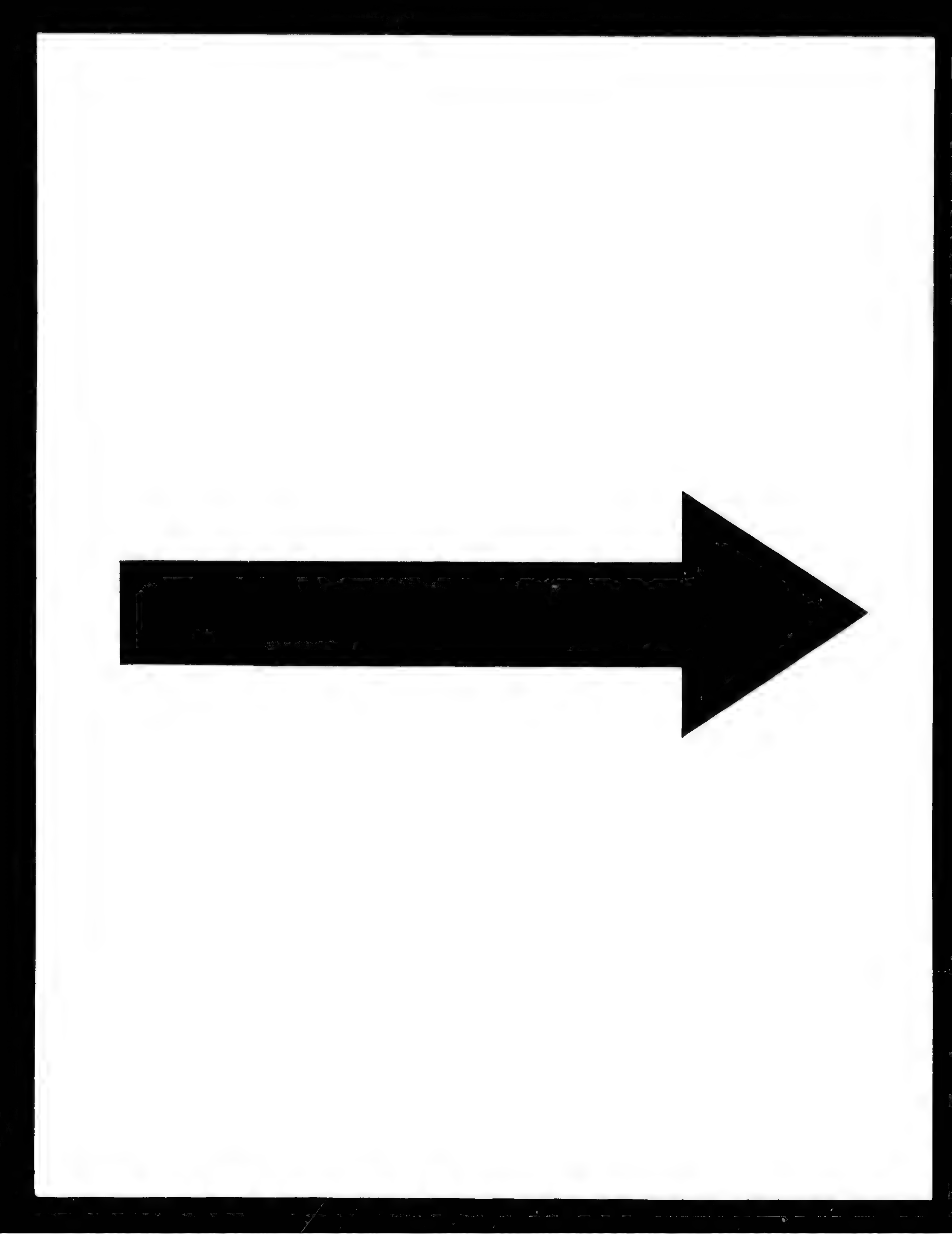
qui éprouvent ce malheur. Les persécutions des rois de Syrie, d'un côté avoient fait des zélés, de l'autre avoient engagé plusieurs personnes à examiner jusqu'où on pouvoit porter la condescendance pour les ordonnances et les prohibitions Syriennes, sans blesser l'essentiel de la religion Judaïque. Les uns prononçoient que sous quelque prétexte que ce fût, il n'étoit pas permis d'apporter le moindre adoucissement à la rigueur des commandemens même liturgiques; et sur ce qu'on représentoit que cette sévérité n'étoit pas prescrite par le texte de Moïse, ils opposoient des traditions orales auxquelles ils prétendoient donner la même autorité qu'aux livres saints. Les autres au contraire disoient que ce n'étoit pas pécher contre la religion, que de se soustraire, par quelques adoucissemens, aux vexations et à la ruine; et rejetant les traditions, comme arbitraires et dangereuses, ils s'en tenoient au texte, dont la brièveté les autorisoit à des interprétations favorables. Les premiers avoient des mœurs austères, effet de leur disposition à sacrifier leurs biens, leur repos et leur vie, plutôt que de souffrir la moindre atteinte à la lettre même de la loi. Cette sévérité leur attiroit l'estime et la vénération des peu-

ples. L'opinion des seconds étoit faite pour plaire aux grands, qui, accoutumés aux jouissances, adoptent volontiers les moyens qui peuvent les perpétuer en faisant taire les scrupules. Ils se nommoient *Sadducéens*, et les autres *Pharisiens*. On ne sait trop l'étymologie de ces noms, peut-être ont-ils été ceux de quelques docteurs.

On reproche aux Pharisiens l'orgueil, l'intolérance pour tous ceux qui ne pensoient pas comme eux, et sur-tout pour les Sadducéens. Le dogme de ces deux sectes différoit, en ce que les Pharisiens croyoient l'immortalité de l'ame, la résurrection et les récompenses futures. Les Sadducéens se montroient plus qu'indifférens pour ces articles de foi, sur-tout dans la pratique. Ils ne songeoient guères qu'aux biens de ce monde, et on peut les regarder comme les Epicuriens du judaïsme. Outre la différence des principes, source trop commune d'animosité, on pourroit attribuer la haine des Pharisiens contre les Sadducéens, à la secrète envie des pauvres contre les riches : passion fougueuse dont les rigoristes suivent quelquefois l'instinct sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils croyent être dévorés de zèle, et ne le sont que de jalousie.

Jonathan avoit cru les gagner en flattant leur orgueil. Il eut la complaisance de les consulter sur sa conduite. « Décla-
« rez-moi librement, dit-il aux princi-
« paux chefs qu'il avoit rassemblés à sa
« table, déclarez-moi si vous avez
« quelque reproch[illegible] me faire sur ma
« manière de gou[illegible], parce que je
« suis résolu d'obs[illegible]oureusement
« les lois de Dieu [illegible]s maximes ».
Tous les convives exaltèrent sa valeur, son zèle et sa piété. Mais un d'entre eux, nommé *Eléazar*, quand son tour de parler fut venu, lui dit brusquement : « Si vous voulez mériter les
« éloges qu'on vient de vous donner,
« vous n'avez d'autre parti à prendre,
« que d'abdiquer le souverain pontifi-
« cat, et de vous contenter de l'auto-
« torité civile ». Cette audace, qui ne fut pas assez désapprouvée par les autres, fit connoître à *Jonathan* l'esprit de toute la secte. Il s'en vengea en favorisant ouvertement les Sadducéens. Une punition plus sévère auroit peut-être épargné à son fils *Alexandre*, les chagrins que lui firent les Pharisiens.

Vraisemblablement, le desir qu'ils avoient manifesté à *Jonathan*, de le réduire à l'autorité civile, et de faire un souverain pontife de leur secte, se



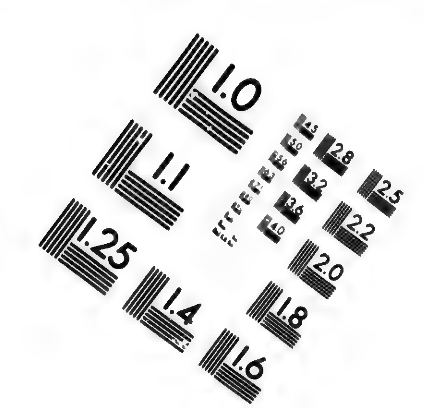
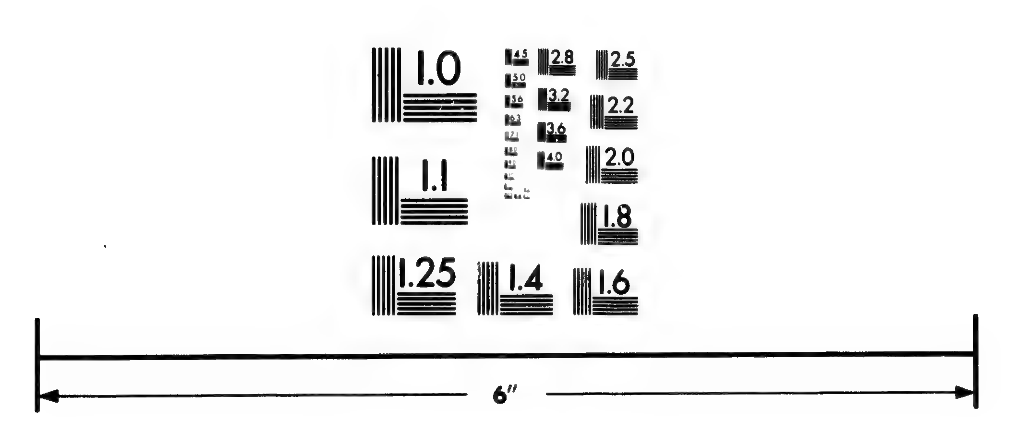
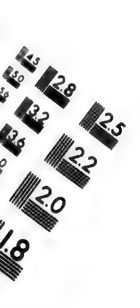


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

réveilla, quand ils virent sur le trône un prince dont la puissance ne se trouvoit pas assez établie pour la redouter comme celle du père. Ils travaillèrent sourdement à le perdre dans l'esprit du peuple. Le mépris qu'ils inspirèrent, éclata à la fête des tabernacles. On y portoit des rameaux de palmiers, de citroniers et d'autres arbres. Au moment que le pontife alloit célébrer le sacrifice, il se vit assailli de tous côtés des fruits pendans à ces branches, et insulté par des cris insolens et menaçans. Cet affront ne resta pas sans vengeance. Le grand-prêtre indigné, ordonna à ses soldats de fondre sur les coupables. On prétend qu'il y en eut six mille de tués, les autres s'enfuirent. Depuis ce temps, *Alexandre* eut toujours à sa solde, six mille étrangers. Cette première rebellion dégénéra en guerre civile. Elle dura six ans, coûta la vie à plus de cinquante mille rebelles, sans compter la perte que le roi fit de son côté, et les calamités qui fondirent sur la Judée. *Alexandre*, quoique vainqueur, employa tous les moyens imaginaires pour calmer les esprits; mais ayant affaire à des hommes grossiers, excités par une secte hautaine et vindicative, les avances ne servirent qu'à les enhardir. Il s'abaissa jusqu'à

leur faire demander ce qu'ils vouloient qu'il fît pour les satisfaire. « Qu'il se « coupe la gorge, répondirent-ils, c'est « le moins qu'on doive exiger, après « les maux qu'il a faits à la nation ».

Alors le roi ne ménagea plus rien. Les rebelles pressés appelèrent à leur secours *Démétrius*. Les armées en vinrent aux mains. *Alexandre* fut vaincu; mais ou sa perte ne fut pas considérable, ou elle fut promptement réparée, puisqu'il se trouva bientôt en état de livrer un second combat dont l'issue lui fut favorable. Il fit un grand carnage des révoltés. *Démétrius* les avoit quittés. Les principaux chefs se retirèrent du champ de bataille, dans la forteresse de Béthon. Le roi les y assiégea, et après l'avoir prise, donna un libre cours à sa vengeance. Huit cents furent envoyés à Jérusalem, et crucifiés le même jour dans le même endroit. Ce supplice ne suffisant pas à son ressentiment, il ordonna qu'on égorgeât aux yeux des mourans leurs femmes et leurs enfans.

Cette terrible exécution lui assura la tranquillité le reste de son règne, mais ne changea pas la disposition des esprits. Les précautions qu'il se crût obligé de prendre en mourant en sont une preuve. « Lorsque je serai mort, dit-il

« à *Alexandra*, sa femme, envoyez « chercher les Pharisiens, montrez-leur « mon corps, dites-leur que vous vou- « lez le leur abandonner, qu'ils peuvent « le priver des honneurs de la sépul- « ture, pour se venger des maux que « je leur ai faits; assurez-les que vous « êtes déterminée à suivre leurs conseils « dans le gouvernement du royaume, « et comptez que loin de déshonorer « ma mémoire, ils s'empresseront de « faire célébrer mes funérailles, et que « vous régnerez avec une pleine au- « torité. » *Alexandre* connoissoit bien cette secte orgueilleuse. Ce qu'il avoit prédit arriva. Les Pharisiens, flattés de la déférence de l'épouse, firent au mari des obsèques magnifiques, et gravèrent volontiers sur le tombeau de leur ennemi les noms de *héros* et de *père du peuple*.

Alexandra.
Ap. D. 2922
Av. J. C. 76

Les Pharisiens louèrent sur-tout la haute sagesse que le mourant avoit témoignée, en laissant le gouvernement entre les mains de la reine. Ils comptoient bien tirer grand avantage de ce choix. *Alexandra* avoit deux fils. Son aîné, nommé *Hyrcan*, âgé de trente ans, étoit incapable de régner; elle en fit un souverain pontife. Le second, nommé *Aristobule*, d'un caractère hardi

et entreprenant, elle le garda auprès d'elle, mais ne lui donna aucune part à l'autorité. Ainsi le sceptre fut séparé de la tiare. Les Pharisiens connoissoient la foiblesse de la reine; ils exigèrent d'elle trois choses fort importantes : la révocation des édits donnés pendant les deux derniers règnes, contre leur doctrine; une amnistie générale pour leurs partisans, quelques crimes qu'ils eussent commis, et le rappel des exilés et des fugitifs, avec la restitution de leurs biens. Ces points obtenus, leur faction demanda la punition de ceux qui avoient conseillé à *Alexandre* le supplice des huits cents crucifiés. Sous ce prétexte, ils établirent une inquisition redoutable. Chaque jour voyoit traîner au supplice quelques-uns de ceux qui avoient été le plus fidèles au roi, que leurs ennemis flétrissoient du titre de *Sadducéens*. La reine gémissoit et souffroit ces excès criminels. Cette persécution dura plusieurs années. Enfin quelques chefs du parti opprimé, *Aristobule* à leur tête, vinrent prier *Alexandra* de mettre un terme à ces vengeances, ou si elle ne se sentoit pas assez forte pour réprimer la rage des Pharisiens, de leur permettre à eux-mêmes de sortir du royaume.

Cette proposition alarma la reine.

Elle craignit en laissant partir les Sadducéens, de se trouver sans défense au pouvoir de ses ennemis. On négocia. *Alexandra* accorda aux persécutés des places qu'il leur fut permis de fortifier pour se mettre à l'abri de la persécution. Quant à son fils *Aristobule*, elle l'occupa dans une guerre étrangère. Il n'y fut pas long-temps. Une maladie dont sa mère fut attaquée lui fit prendre de nouvelles mesures. Les symptômes annonçoient qu'elle pouvoit conduire la malade au tombeau : dans ce cas il n'auroit pas été prudent à *Aristobule* de rester à la cour investi par ses ennemis. Il en sortit clandestinement lui second, et se rendit à la forteresse d'*Agatha*, dont *Gabeste*, ancien ami de son père, étoit gouverneur, et qui entra volontiers dans les vues du prince. Son exemple fut suivi par les gouverneurs des principales places fortes. Le peuple même, qui avoit été traité avec hauteur et dureté par la faction Pharisaïque, lorsqu'elle croyoit n'avoir plus besoin de lui, se déclaroit de tous côtés pour *Aristobule*.

Pendant ce temps, la maladie d'*Alexandra* empiroit. Les Pharisiens alarmés profitèrent de ses derniers momens pour faire déclarer roi le pontife

Hyrcan. Ce fut le dernier acte d'un règne foible, pendant lequel s'accrurent les factions qui enlevèrent le sceptre à la famille des Asmonéens. Les deux partis levèrent des armées. Les Pharisiens s'emparèrent de la femme et des enfans d'*Aristobule*, qu'ils gardèrent en ôtage. Une bataille décida la querelle. Le parti d'*Hyrcan* la perdit. *Aristobule* recouvra sa femme et ses enfans. *Hyrcan* acheta la paix au prix de sa dignité de roi et de pontife, dont il se démit en faveur de son frère.

Hyrcan. Aristobule. Ap. D. 2934 Av. J.C. 64

Il y avoit en Idumée un homme nommé *Antipater*, né dans ce pays, et prosélyte juif. Il s'étoit, par son habileté, concilié l'estime du feu roi et de sa femme, et en avoit obtenu le gouvernement de sa patrie : espérant qu'*Hyrcan* seroit leur successeur, il s'étoit déclaré ouvertement pour ce prince. Afin de se mettre à l'abri du ressentiment d'*Aristobule*, après l'abdication d'*Hyrcan*, il resserra plus étroitement les liens qui l'unissoient aux Pharisiens, et leur inspira la plus grande crainte des vengeances méditées par *Aristobule*, qui n'attendoit, disoit *Antipater*, que le moment favorable de les exercer ; et leur disant que jamais ils ne devoient se fier à lui. Tout bien pesé, le parti conclut

qu'il ne pouvoit espérer de sureté qu'en remettant *Hyrcan* sur le trône. La grande et rare difficulté, étoit d'y faire consentir ce prince trop indolent, pour se donner la peine de croire que son frère eût dessein de lui ôter la vie. Mais *Antipater* ne cessoit de le remplir des plus vives frayeurs. A chaque instant, il faisoit retentir à ses oreilles ces terribles paroles : *Votre vie est dans un danger continuel, vous devez vous resoudre à régner ou à mourir.* Entraîné, plus que persuadé, le foible prince laissa implorer le secours d'*Arétas*, roi d'Arabie. *Antipater* n'avoit demandé d'abord à l'Arabe qu'un asile pour son prince, dont les jours, disoit-il, étoient menacés. Mais quand il l'eut mené à la cour d'*Arétas*, l'adroit Iduméen fit sentir à l'Arabe que la faveur qu'il accordoit à *Hyrcan*, faisant d'*Aristobule* un ennemi irréconciliable, il n'avoit pas d'autre parti à prendre, pour éviter une longue suite de guerres, que de tenter les plus grands efforts, afin de remettre son protégé sur le trône. Cet avis fut goûté. *Arétas* marche en Judée. *Aristobule* surpris, après un combat malheureux, abandonne la campagne au vainqueur, et se retire dans Jérusalem.

Les Romains avoient dans ces contrées des lieutenans qui, sous prétexte de protection, s'enrichissoient des dépouilles des peuples. En vertu de l'ancienne alliance, *Aristobule* prie *Pompée* de le délivrer d'*Arétas*. Sa demande, appuyée d'une bonne somme d'argent, est exaucée. Le roi arabe eut ordre d'évacuer la Judée, et obéit. Il fut question ensuite de décider du droit des deux frères à la couronne de Judée. Ils avoient envoyé deux ambassadeurs au général romain ; mais il voulut les voir en personne à son tribunal. Ils comparurent à Damas. La cause fut plaidée solennellement. On remarqua qu'*Aristobule* s'étoit fait accompagner par une foule de jeunes gens élégamment parés, comme s'ils fussent venus à un spectacle ou à une fête. Par cette compagnie, on peut juger de son conseil. *Hircan* avoit avec lui *Antipater*, dont l'adresse l'auroit fait triompher, si *Pompée* n'avoit pas eu besoin de ménager encore quelque temps *Aristobule*; mais celui-ci, piqué de l'indécision, quitta Damas, résolu de défendre son droit par les armes. Le général romain le suivit en Judée ; il y eut entre eux des conférences pendant lesquelles *Pompée* étendit sa puissance, et força enfin le malheureux

à donner ordre aux gouverneurs de livrer ses forteresses aux Romains. Il paroît qu'il ne le fit que forcément, peut-être pour se tirer de leurs mains, auxquelles il s'étoit imprudemment confié, puisqu'il se réfugia précipitamment dans Jérusalem. Mais quand il vit *Pompée* près des murs, touché des maux qui alloient accabler la cité sainte et son peuple, l'infortuné *Aristobule* vint se remettre à la discrétion du Romain, le suppliant d'épargner les Juifs. Il promettoit de faire ouvrir les portes de la ville, et de faire donner une grande somme d'argent pour la racheter du pillage; mais quand *Pompée* se présenta, soit qu'*Aristobule* eût changé d'avis, soit qu'il eût promis plus qu'il ne pouvoit tenir, les Romains trouvèrent les portes fermées : *Pompée* le fit charger de fers, et attaqua la ville.

Il y avoit deux partis; celui d'*Aristobule* vouloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité : celui d'*Hyrcan* prévalut, admit les Romains, et les aida même dans les travaux qu'ils furent obligés de faire pour attaquer le temple. Cet édifice, qui étoit une espèce de forteresse, fut pris d'assaut. Il périt plus de douze mille Juifs, tant par l'épée des Romains

que par celle de leurs compatriotes, auxquels l'esprit de faction ôtoit tout sentiment de pitié. Pendant le carnage, les prêtres continuèrent à s'acquitter tranquillement des fonctions de leur ministère, et se laissèrent égorger au pied de l'autel, sans se permettre la moindre résistance. On a peine à croire l'immensité des richesses qui furent la proie du vainqueur, des sommes prodigieuses, des vases d'or d'un poids étonnant, jusqu'à une poutre d'or massif. Ce butin orna le triomphe de *Pompée* à Rome, ainsi qu'*Aristobule*, ses deux fils *Alexandre* et *Antigone*, et ses deux filles. Le vainqueur remit *Hyrcan* en possession de sa dignité de souverain pontife. Il lui donna le titre de prince tributaire de la république; mais il lui ôta le nom de roi, et la Judée fut circonscrite dans ses anciennes bornes.

Hyrcan, ce fantôme de roi, ne perdit qu'un titre; car toute l'autorité étoit entre les mains d'*Antipater*. Il est temps de dire que cet Iduméen a été père d'*Hérode*. La fortune du fils sert d'avance d'interprétation à la conduite du père, sans qu'il soit besoin d'en rapporter les motifs. *Antipater* fixe toujours l'attention sur *Hyrcan*. Il se montre l'organe et le défenseur d'un prince foi-

ble, pendant que l'ambitieux ne travaille et n'agit que pour son propre intérêt. Il épioit les occasions de se faire bien venir des Romains. *Scaurus*, menacé de famine avec son armée en Arabie, reçut très-à-propos de lui des vivres en abondance. Il engagea aussi le roi *Arétas* à donner une très-grosse somme au général romain, pour exempter son pays du pillage ; ainsi, il obligeoit l'un et l'autre. En même temps il ornoit *Hyrcan*, son idole, en lui procurant, de la part des Athéniens, une couronne d'or et une statue dans le temple des grâces.

Alexandre, fils d'*Aristobule*, s'échappa des prisons de Rome, et vint renouveler la guerre en Judée ; mais enveloppé avec sa petite armée par les Romains et *Antipater*, il alloit succomber, lorsque sa mère obtint d'eux la paix, dont *Antipater* fut l'entremetteur. A la suite de l'accommodement, le général *Gabinius* partagea la Judée en cinq districts, gouvernés chacun par leurs magistrats. Cette division pouvoit, si *Hyrcan* venoit à mourir, procurer à *Antipater* plus de facilité à s'emparer du royaume par parties, que s'il fût resté en entier. Peu de temps après, *Aristobule* se sauva de Rome, et vint en

Judée, à l'exemple de son fils. Il fut encore moins heureux que lui. Les Romains prirent d'assaut la place où il s'étoit retiré, après une défaite, et le renvoyèrent à Rome couvert de blessures. *Alexandre* reparut et fut vaincu par *Cassius*, aidé d'*Antipater*. Cependant, une lueur d'espérance se montra à l'infortuné *Aristobule*. *César*, devenu maître à Rome, résolut de l'envoyer en Judée, pour tenir tête à *Antipater*, partisan de *Pompée*, car on ne parloit presque plus d'*Hyrcan*. Mais *Aristobule* fut empoisonné. On accusa de ce crime les amis de *Pompée*. Le malheur d'*Alexandre*, qui dans le même temps fut décapité à Antioche par l'ordre exprès de *Pompée*, autorisa les soupçons sur les auteurs de la mort du père. On plaint *Pompée* quand on le voit assassiné par *Ptolémée*, en Egypte; mais la compassion se tourne en indignation, lorsqu'on songe aux forfaits odieux dont son ambition l'a rendu coupable.

Aussitôt après sa mort, *Antipater* porte des secours à *César* en Egypte, et obtient de lui la même part d'estime et d'affection qu'il avoit eu de son rival. De nouveaux services, des preuves de valeur distinguées, données à propos dans une bataille qui donna à *César* la

conquête d'Egypte, méritèrent à *Antipater* le titre de procurateur de la Judée et de citoyen de Rome. En sa considération, *César* rendit aux Juifs tous leurs priviléges. Il ordonna que les motifs de ce bienfait seroient gravés sur une table d'airain, titre très-honorable pour *Antipater* qui n'y étoit pas oublié.

Qu'on juge comment après ces faveurs fut reçu *Antigone*, le dernier des enfans d'*Aristobule*, lorsqu'il vint en Syrie demander justice de la mort de son père. En vain représenta-t-il à *César* que ce malheureux prince avoit été la victime de la préférence qu'il lui avoit donnée sur *Pompée*; en vain réclama-t-il quelque part de l'héritage de son père, les services d'*Aristobule* n'avoient été qu'en volonté; ceux d'*Hyrcan* et du procurateur de la Judée étoient récens et réels. On traita *Aristobule* et *Alexandre* de séditieux qui avoient toujours été ennemis des Romains. Il fut décidé que le dernier avoit perdu la tête par un juste jugement; et pour faire voir à *Antigone* qu'il avoit tort de s'attaquer à *Antipater*, *César* renouvela, en faveur du dernier, tous les priviléges accordés aux Juifs. Le sénat les confirma, et donna de plus la permission de rebâtir les murs de Jérusalem.

Fier de tant de succès, *Antipater* retourna triomphant à Jérusalem avec *Hyrcan*, auquel il rendoit les honneurs, gardant pour lui la puissance. Ce fut alors que lui servit le partage de la Judée en districts. Il donna le gouvernement de Jérusalem à *Phasacle*, son fils aîné, fit *Hérode*, son second, gouverneur de la Galilée, nomma des gens dont il étoit sûr à la tête des autres. Pour lui, il se mit à parcourir la Judée avec *Hyrcan*, comme s'il n'eût été qu'à ses ordres. Sans son autorité, il purgea le pays des brigands, rétablit par-tout la police et la paix. *Hérode*, son fils, en faisoit autant dans son gouvernement, mais avec moins de ménagemens et moins d'égards pour les formes que son père. Il fit assassiner *Ezéchias*, chef d'une troupe indisciplinée et pillarde, et le fit mourir avec ses complices, sans jugement préalable.

Cet acte d'autorité fournit aux envieux d'*Antipater* et de sa famille, un prétexte pour attaquer *Hérode*. Il fut cité devant le Sanhédrin, présidé par *Hyrcan*. Le gouverneur de Galilée y parut non dans l'équipage d'un particulier qui va rendre compte de sa conduite, mais habillé de pourpre, précédé et suivi d'une jeunesse hautaine

et de gens armés. Cette escorte en imposa au tribunal. Personne n'osoit se rendre l'organe de la plainte : Cependant *Saméas*, homme respectable par son intégrité, se leva et accusa *Hérode*, non-seulement du forfait qui l'amenoit devant le sanhédrin, mais encore de sa hardiesse de comparoître d'une manière à braver ses juges. Il finit par ces mots : « Ce qui m'étonne, c'est que le » pontife et le sanhédrin le souffrent. » Dieu n'est pas moins juste que puis- » sant, et ce même *Hérode* que vous » voulez absoudre pour plaire à *Hyr-* » *can*, vous en punira un jour, et l'en » punira lui-même ». Cette prophétie s'accomplit. Quand *Hérode* fut monté sur le trône, il fit périr le grand prêtre et tous les juges, excepté *Saméas*, qu'il honora toujours dans la suite. Dans la circonstance actuelle, *Hérode* se retira fièrement, sans qu'on osât rien décider. Cependant il eut dessein de faire repentir le sanhédrin, même de l'avoir cité. Il leva une armée avec laquelle il voulut se venger du tribunal et d'*Hyrcan* lui-même ; mais *Antipater* l'en détourna.

Il paroît que vers ce temps il s'étoit formé à la cour d'*Hyrcan*, un parti contre *Antipater* et sa famille. A la

tête se trouvoit un nommé *Malichus*, qui sembloit avoir gagné la confiance du foible pontife. *Antipater*, ou ne s'en aperçut pas, ou ne prit pas assez de précautions. Il fut empoisonné à la table d'*Hyrcan*. *Malichus* ne porta pas loin l'impunité de son crime. *Hérode* le fit poignarder a côté du même *Hyrcan*. Ce prince étoit plus dominé par la famille Iduméenne, qu'il ne lui étoit attaché; sa tendresse pour les Asmonéens se renouveloit, lorsqu'un membre de cette famille infortunée se présentoit pour faire valoir ses droits. Il donna une preuve marquée de ce penchant à *Antigone*, son neveu, fils de son frére *Aristobule*. Ce prince alla à Antioche où résidoit *Marc-Antoine*, lui porter ses plaintes contre les Iduméens, contre *Phasaclè* sur-tout, et contre *Hérode*, usurpateur de la puissance souveraine. *Hyrcan* se trouvoit présent à cet intéressant procès. Les deux frères avoient de zélés défenseurs. Le triumvir embarrassé, imagina de demander à *Hyrcan* lui-même, lequel des deux partis étoit le plus propre à gouverner le pays. Il eut la foiblesse ou la bonne foi de répondre que c'étoient les deux frères. Alors *Marc-Antoine* leur conféra la dignité de trétrarques, qui apparemment

donnoit l'autorité souveraine, et condamna les accusateurs à la mort. *Hérode* intercéda pour eux et les sauva. En général, ce prince, tant qu'il ne porta pas la couronne, fut doux et humain, sans doute parce qu'il étoit exposé au danger des représailles.

Antigone évincé par un jugement en appelle aux armes. Moyennant cent talens et cinq cents femmes, *Pacon*, roi des Parthes, s'engagea à lui conquérir la Judée et à déposer *Hyrcan*. Le royaume est envahi. *Phasacle* et *Hérode*, toujours possesseur d'*Hyrcan*, se retranchent dans Jérusalem. On s'y bat avec acharnement. Une espèce de traité met *Phasacle* et *Hyrcan* entre les mains d'*Antigone*. Aussitôt qu'il tient son oncle, le neveu lui fait couper les oreilles, afin de le rendre par cette mutilation incapable d'exercer les fonctions de grand-prêtre. *Phasacle* appréhendant d'être appliqué à la torture, se défit lui-même. *Hérode* ne s'étoit pas lié au traité. Il sortit de Jérusalem avec sa mère, *Salomé*, sa sœur *Mariamne*, sa fiancée, son frère *Phéroras*, et *Alexandra*, mère de *Mariamne*, tante d'*Antigone*. Cette troupe fugitive fut souvent attaquée par les Parthes. *Hérode* la défendoit comme un lion, et la déposa sous

la garde de *Joseph*, un de ses frères, avec une garnison choisie dans *Massada*, forteresse d'Idumée.

Pour lui, il va chercher du secours par-tout où il croit pouvoir en trouver. Il commence par l'Arabie. Ce n'étoit plus *Arétas*, ami et protecteur de son père qui en occupoit le trône. *Mole*, son successeur, refuse à *Hérode* de l'argent qu'il demandoit. Econduit de ce côté, il passe en Egypte. Beaucoup de commisération et d'honneurs de la part de *Cléopâtre* qui régnoit dans ce pays, mais ni troupes ni argent. Pendant qu'il étoit en Egypte, *Mole*, honteux de l'avoir refusé, le pria de revenir en Arabie, et promet de l'aider. Le fier *Hérode* rejette ce secours tardif, et part pour Rome. Ce fut là qu'il triompha. *Antoine* le prit hautement sous sa protection. L'ambition du prince Iduméen se bornoit à placer sur le trône *Aristobule*, frère de sa chère *Mariamne*, et à être sous lui à la tête des affaires, comme son père l'avoit été sous *Hyrcan*. C'étoit sans doute l'amour qui lui inspiroit cette modération. *Antoine*, que cette passion porta ensuite à bien d'autres sacrifices, ne l'approuva point. *Vous régnerez*, lui dit-il. Cette résolution prise, *Antigone* est déclaré par

le sénat, ennemi des Romains, et *Hérode*, roi des Juifs, avec promesse de plus grands secours. Il repart pour la Judée, délivre sa famille réduite dans Massada à la derniére extrémité, et il assiège à son tour *Antigone* dans Jérusalem.

Divers obstacles retardèrent le succès du siège. Les troupes exigèrent des quartiers d'hiver plutôt qu'elles ne devoient. Elles se montroient difficiles sur les vivres. Les chefs Romains et autres demandoient de l'argent, en redemandoient encore et n'étoient jamais contens. *Hérode*, pour se tirer de ces embarras, leva le siège, mais sans perdre de vue le projet de le recommencer. Il employa l'intervalle de l'interruption à poursuivre les brigands de la Galilée, qui se réfugioient dans des cavernes inabordables. *Hérode* fit faire des coffres suspendus par des chaînes de fer, dans lesquels on descendoit jusqu'à l'ouverture de leurs trous des soldats qui les faisoient périr par la fumée ou par les armes. Mais les habitans de ces repaires n'étoient pas tous des brigands, il s'y trouvoit des Juifs zélés, préférant la mort à la honte de fléchir sous un Iduméen, simple prosélite, un demi juif, comme ils l'appeloient. Un de ces hom-

mes opiniâtres et féroces ne voyant aucun moyen d'échapper, impatienté des prières de sa femme et de ses enfans, au nombre de sept, qui vouloient se rendre, se met à l'entrée de la caverne, tue sa femme et ses enfans, à mesure qu'ils veulent sortir, jette leurs corps en bas de la montagne, et s'y précipite lui-même. Auparavant il chargea d'imprécations *Hérode*, qui ne pouvant l'atteindre, le supplioit de loin de s'épargner lui et sa famille.

Après ces expéditions, il revint au siége de Jérusalem. La ville basse ne fit pas grande résistance; mais la ville haute, où *Antigone* s'étoit retiré, tint cinq mois malgré les horreurs de la famine. Elle fut prise d'assaut. Il y eut un grand massacre. *Hérode* racheta le pillage du temple, en satisfaisant le soldat de ses propres deniers. Il déroba autant qu'il put de victimes à la première férocité des vainqueurs. *Antigone* s'étoit rendu en suppliant. La politique d'*Hérode* ne souffrit pas qu'il vécût. Il trouva encore assez d'argent pour obtenir la mort de son prisonnier, et l'obtenir d'*Antoine*, auquel il fut mené.

Hérode avoit de grandes qualités. On ne peut disconvenir qu'il ne joignît la Hérode. Ap. D. 296. Av. J. C. 3

bravoure du soldat à l'habileté du capitaine. Il possédoit au suprême degré la science du gouvernement, les adresses de la politique, un goût rare de magnificence, la fermeté dans les revers, l'esprit des ressources, le talent de se faire obéir, et de se concilier l'estime et l'amitié de ceux dont il avoit besoin. Mais aussi on doit lui reprocher une cruauté capable de déparer toutes les vertus, un caractère inquiet, soupçonneux, ombrageux, vindicatif, nul scrupule dans les moyens, nulles bornes dans les jouissances. Personne ne s'est jamais plus livré à ses passions, et n'a été plus puni par elles. On a déjà remarqué qu'il montroit quelqu'humanité avant de parvenir au trône. Aussitôt qu'il y fut monté, deux projets l'occupèrent uniquement : celui de remplir ses coffres épuisés par les sommes considérables qu'il avoit été obligé de donner aux Romains; l'autre de détruire les reste de la faction d'*Antigone*. Ces deux espèces de besoin lui inspirèrent une rapacité sans pitié. Il fit porter à son trésor les meubles précieux des maisons les plus opulentes. Il confisque entre autres les biens de quarante-cinq riches Antigoniens, qu'il fit périr. De peur qu'il ne lui échappât des lambeaux

de leurs dépouilles, il établit aux portes des gardes qui visitoient les cercueils, pour examiner si avec les cadavres, on n'emportoit pas une partie de leurs richesses.

L'amour avoit cependant fait pétiller quelques étincelles dans cette ame atroce; mais elles se perdirent dans le feu sombre de la jalousie; jalousie de tendresse, jalousie d'autorité, qui firent le malheur d'*Hérode*, et de tous ceux qui l'environnoient. Il avoit obtenu la main de la belle *Mariamne*, fille d'*Alexandre*, sœur d'*Hyrcan*. *Mariamne* avoit un frère nommé *Aristobule*, à la fleur de l'âge, et beau comme elle. Le vieil *Hyrcan*, leur grand-père, emmené chez les Parthes, lorsqu'ils prirent Jérusalem pour *Antigone*, y vivoit tranquille et retiré. A sa place, *Hérode* avoit donné la dignité de grand-prêtre à un homme absent, nommé *Ananel*, qui n'étoit même pas de la race pontificale. *Alexandre* sentit avec amertume le motif de cette préférence. On cherchoit un prétexte de n'y point mettre *Aristobule*, qui auroit dû succéder à son grand-père. La mère du jeune prince, après d'inutiles efforts auprès de son gendre, s'adressa à *Cléopâtre*, et obtint par elle d'*Antoine* un ordre à *Hérode* d'installer

son beau-frère. Il le fit à regret. A la fête des Tabernacles, le nouveau grand-prêtre, qui n'avoit que dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornemens potificaux, et s'acquitta du sacré ministère avec tant de grâce et de majesté, que les assistans éclatèrent en transports de joie. Leurs acclamations furent sont arrêt de mort. Peu de jours après, des émissaires d'*Hérode* invitèrent le jeune *Aristobule* à se baigner dans une rivière. Ils le firent plonger comme par divertissement, et le retinrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût étouffé. A ce crime tiennent tous ceux qu'*Hérode* commit dans sa famille, et dont *Salomé*, sa sœur, le plus infernal caractère qui ait peut-être jamais existé, fut la cause et l'instrument.

Cet odieux forfait parvint à la connoissance de *Cléopâtre* par *Alexandre*. Elle demanda vengeance. *Hérode* fut mandé. Quoiqu'il eût pris dans son trésor des raisons pour être déclaré innocent; en partant, il recommanda à *Joseph*, son oncle, auquel il laissa la garde de *Mariamne*, de la faire mourir s'il ne revenoit pas, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains d'*Antoine*, qu'il soupçonnoit d'en être devenu amoureux, à la seule vue de son por-

trait: Dans un moment de confiance, *Joseph* eut l'indiscrétion de faire part à *Mariamne* de cette étrange marque d'amour, et *Mariamne* celle d'en faire reproche à son époux lorsqu'il revint. Pareille confidence ne pouvoit être selon la conjecture d'un jaloux, que le résultat d'une liaison trop étroite. *Salomé* piquée contre *Mariamne* qui la méprisoit, fournit par de faux rapports des probabilités aux soupçons de son frère. Sans autre examen, il fait tuer son oncle *Joseph*, et enfermer *Alexandra* pour avoir été cause de son funeste voyage.

La politique fit alors diversion aux Ap. D. 2969
sollicitudes de l'amour. *Antoine* fut tué. Av. J-C 29
Octave se vengeoit cruellement de ses partisans. *Hérode* avoit tout sujet de craindre. Il alla à Rome plaider lui-même sa cause. Avant son départ, il confia sa sœur *Salomé* à *Phéroras*, son frère, personnages dignes l'un de l'autre. Quant à *Mariamne*, son épouse, il la renferma, ainsi qu'*Alexandra*, sa mère, dans la forteresse de Massada, sous la garde de *Joseph*, son trésorier, et de *Soëme*, son confident, avec les mêmes ordres sanguinaires donnés lors de son voyage d'Égypte. Il se débarrassa encore d'une autre inquiétude. Le vieil

Hycran, malgré les agrémens dont il jouissoit à Babylone, sous la domination des Parthes, étoit dévoré du desir de revoir sa patrie. Quand il sut *Hérode* sur le trône, il vint, croyant que les anciens services qu'il avoit rendus à sa famille, lui procureroient une bonne réception. *Hérode* lui-même l'en flatta pour l'attirer. Arrivé en Judée, il le traita avec indifférence. Heureux encore si ce sentiment eût duré! Mais près de s'éloigner, le tyran soupçonneux considéra qu'*Alexandra* pourroit bien se servir de l'ancien crédit de son père pour exciter quelques troubles; et le malheureux *Hyrcan* toujours esclave des autres dans sa grandeur, à l'âge de quatre-vingts ans fut sacrifié à la crainte, non du mal qu'il pouvoit faire, mais de celui qu'on pouvoit faire en son nom.

Ces cruelles précautions prises, *Hérode* s'embarque pour Rome. C'est dans ces occasions qu'on peut connoître l'énergie de son caractère. Il aborde *Auguste*, non en suppliant, mais en homme intrépide et loyal. « J'ai été « ami d'*Antoine*, lui dit-il, il n'a pas » tenu à moi qu'il n'ait fait à vos armes » une résistance glorieuse. Je lui con- » seillois de se défaire de *Cléopâtre*, et » avec les ressources de son royaume,

» de tenter encore contre vous le sort
» des combats. Je l'aurois aidé. J'ai cru
» que l'honneur, la reconnoissance et
» l'amitié me dictoient cette conduite;
» mais puisqu'*Antoine* a négligé mes
» conseils, il m'a mis par-là en droit
» de vous offrir mes services. Si vous
» daignez les accepter, vous trouverez
» en moi un ami attaché à vos intérêts,
» comme il le fut à ceux de votre rival ».
Cette harangue accompagnée de présens magnifiques, charma *Auguste*. Il conçut une estime singulière pour le roi de Judée, et fut toujours plus son ami que son protecteur. *Hérode* le confirma dans ces sentimens par deux magnifiques réceptions qu'il lui fit, et lorsque l'empereur romain alla en Syrie, et lorsqu'il en revint. Présens à la cour d'*Auguste*, vivres à ses troupes, grandes sommes d'argent versées dans son trésor, amusemens, plaisirs, rien ne fut oublié.

Cependant, en même temps que le monarque veilloit à l'ordonnance de ces fêtes, il étoit dévoré par un chagrin cruel au sujet de *Mariamné*. Elle avoit eu la dangereuse curiosité de s'informer si les mêmes ordres meurtriers avoient été renouvelés contre elle. Le fatal secret échappa aussi à *Soëme*, de sorte

que, lorsque l'époux revint plein d'ardeur auprès de l'épouse qu'il adoroit, il fut accueilli froidement, et accablé de reproches amères. Soit que *Mariamne* se crût assez sûre de l'amour de son mari, pour arrêter quand elle voudroit les fougues de la vengeance, soit que cette reine en dédaignât les suites, dégoûtée d'une vie passée auprès d'un homme qu'elle détestoit, elle ne ménageoit plus ses plaintes sur la mort de son jeune frère, sur celle de son grand-père, ni sur les attentats médités et commandés contre sa propre vie. Ces reproches trop mérités mettoient le monarque au désespoir. Ils lui faisoient voir qu'il ne pouvoit plus compter sur une tendresse qu'il auroit achetée au prix de son sang. Ces réflexions jetoient un trouble affreux dans son cœur. Projets de violence, repentir, désespoir, espérance d'obtenir grâces, les mouvemens les plus impétueux, les plus désordonnés, maîtrisoient son ame tour-à-tour. *Salomé*, ennemie méprisée et implacable, saisit le moment d'un de ces violens transports pour se venger de sa belle-sœur. L'échanson du roi se présente à lui, tenant d'une main une coupe empoisonnée, de l'autre de l'argent, que la reine, dit il, venoit de lui donner pour

faire boire la coupe à son époux. La trame étoit mal ourdie ; mais que ne fait-on pas croire à un homme prévenu ? Vraisemblablement un eunuque considéré de la princesse se trouva compris dans l'accusation. *Hérode* ordonne qu'on le mette à la question. L'infortuné ne dit autre chose, sinon, qu'il croit que l'ordre donné à *Soëme* est la cause de l'aversion de la reine pour son mari. Dans cet aveu, qui le croiroit ? le jaloux trouve une intimité répréhensible entre l'eunuque et sa femme. Il le fait massacrer sur-le-champ. *Mariamne* est traduite devant des juges nommés par *Salomé*. Ils la condamnent à la mort. Ces infâmes juges prient cependant que l'exécution soit suspendue. Mais la belle-sœur fait parvenir aux oreilles d'*Hérode* que le peuple se soulève en faveur de la coupable. Sous ce prétexte, elle arrache l'ordre fatal. *Mariamne* marche d'un pas tranquille à l'échafaud. *Alexandra*, sa mère, se rend sur son passage, et croyant gagner la bienveillance de son gendre, elle a la bassesse d'insulter sa malheureuse fille par des reproches outrageans. La reine ne daigne pas lui répondre, et reçoit le coup avec une fermeté héroïque.

Alexandra ne tira pas l'avantage qu'elle espéroit de la vile adulation qui lui avoit fait empoisonner les derniers momens de sa fille. Pour un léger mécontentement, *Hérode* la fit mourir. Ce prince, poursuivi par l'image d'une femme qu'l idolâtroit, n'éprouva plus que des remords qui lui rendirent la vie odieuse. Toujours il voyoit sa chère *Mariamne*, il l'appeloit à haute voix: dans ses momens de délire, il ordonnoit qu'on la lui amenât, il ne pouvoit se figurer qu'il l'avoit perdue: aucuns divertissemens n'étoient capables de suspendre son désespoir. Il paroît que la religion, qui calme souvent nos peines, n'avoit point d'empire sur ce prince. Il en avoit quelquefois montré, mais quand il se vit absolument le maître, il ne se contraignit plus. Le peuple murmura d'un pareil changement. Pour l'appaiser, ou par faste, il résolut de rendre au temple son ancien éclat. Il y employa des sommes considérables, et en fit un édifice magnifique, approchant de celui de Salomon, s'il ne le surpassoit. Il rétablit les murs de Jérusalem et fortifia plusieurs villes. Dans les temps de disette, dans les malheurs, comme un tremblement de terre, une peste, qui firent de grands ravages en Judée,

le trésor royal, largement ouvert, offroit d'amples ressources. Le roi répandoit la joie par des fêtes civiles, des jeux, des spectacles, tous divertissemens très-agréables à une nation qui n'avoit connu jusqu'alors que des solennités religieuses. Il avoit sur-tout grand soin d'éviter la guerre. La paix fit fleurir ses états, et rendit le royaume heureux, pendant que le monarque, sur son trône, éprouvoit de nouveaux chagrins, qui auroient pu lui faire envier le sort du dernier de ses sujets.

Mariamne lui avoit laissé deux fils, *Alexandre* et *Aristobule*. Le père les fit élever à Rome. Après leur éducation, il alla les chercher lui-même, et maria *Alexandre* à *Glaphyre*, fille d'*Archélaüs*, roi de Cappadoce, et *Aristobule* à *Bérénice*, fille de sa sœur *Salomé*. Ces deux princes, trop fidèles imitateurs de la franchise de leur malheureuse mère, ne cachoient pas assez l'indignation que leur causoit le souvenir de son triste sort. *Salomé* se trouvoit souvent enveloppée dans leurs murmures, et s'ils n'accusoient pas ouvertement leur père, ils lui faisoient connoître par leur froideur ce qu'ils pensoient de cette affreuse catastrophe. Au lieu de ramener par la douceur ces esprits aigris, *Hérode* voulut

Ap. D. 2984
Av. J. C. 14

les réduire par la crainte. Il avoit eu d'une femme avant *Mariamne*, un fils nommé *Antipater*. Il affecta pour lui une grande prédilection, le combla de faveurs. Les deux frères, incapables de contenir leur ressentiment, se permettoient tout ce qu'il leur dictoit contre le rival qu'on leur opposoit : *Antipater*, au contraire, artificieux et dissimulé, ne laissoit pas échapper le moindre mot contre eux. Il aspiroit au trône. *Salomé* vouloit en écarter ceux dont elle craignoit la vengeance. Le plus parfait accord ne tarda pas à s'établir entre elle et *Antipater*. Les scélérats se devinent. Ils parvinrent à remplir tellement l'esprit d'*Hérode* de soupçons, qu'il traîna ses fils à Rome, pour les accuser de haute trahison. Cette imputation calomnieuse arracha des larmes d'indignation aux deux princes. *Alexandre* plaida sa cause et celle de son frère avec tant d'éloquence, qu'*Auguste*, convaincu de leur innocence, ne put s'empêcher de témoigner au père qu'il les avoit accusés trop légèrement. Cette décision produisit une réconciliation. Mais *Hérode* étoit trop ombrageux, ses fils étoient trop imprudens, leurs ennemis trop adroits, pour qu'elle durât long-temps.

Les soupçons inspirés par les deux

traîtres se réveillèrent. On présenta à la fureur du monarque de moindres victimes, avant d'appeler sa rage sur ses fils. Personne n'étoit en sureté dans son palais. Il n'y avoit pas à espérer qu'on se justifieroit, la mort suivoit de près l'accusation. On en vint enfin aux princes eux-mêmes. *Alexandre* fut accusé d'avoir gagné son maître d'hôtel et son échanson, ses plus chers favoris, pour emprisonner le roi. Appliqués à la torture, ils nièrent constamment; on redoubla les tourmens, et il leur échappa quelques mots qui parurent suffisans pour faire arrêter le prince. Ce jeune homme désespéré envoya au roi quatre confessions différentes, chargées d'aveux beaucoup plus considérables que ceux qu'on avoit arrachés aux tortures. Il y compromettoit toute la cour, les ministres, *Phéroras* et sur-tout *Salomé*. Il l'accusoit d'être venue le trouver jusque dans son lit pour l'engager à appuyer le complot formé contre le tyran, dont il n'y avoit à espérer ni paix ni bonheur, tant qu'il vivroit.

Cette accusation, dont le but étoit d'augmenter le trouble, produisit son effet. *Hérode*, ne sachant plus à qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de sa fureur. Le jour et la nuit son ima-

gination lui peignoit ses fils armés de poignards, prêts à le frapper. Le tyran lui-même étoit aussi à plaindre que les victimes de sa cruauté. *Archélaüs*, beau-père d'*Alexandre*, instruit de ces désordres, vint à Jérusalem, et par sa douceur, par des exhortations aux enfans, des prières au père, il réussit à les réconcilier. Il fut prouvé que jamais les princes n'avoient attenté à la vie ni à la couronne de leur père. *Phéroras* eut l'effronterie de se charger du crime de l'accusation, qu'il attribua sans doute à un excès d'attachement et d'inquiétude pour son frère *Hérode*. *Hérode* l'entendit, crut à sa bonne foi, et le garda auprès de lui.

Les malheureux princes avoient été trop offensés pour que les calomniateurs ne travaillassent pas à s'en défaire. Il étoit naturel que le séjour d'une cour où dominoient leurs ennemis, leur déplût. Ils résolurent d'en sortir, et de se retirer dans quelque pays voisin où ils pussent vivre tranquillement. Ce dessein ébruité, donna au roi de nouvellles alarmes qu'on eut soin d'augmenter par des projets de révolte. Convaincu aussitôt qu'averti, *Hérode* fait arrêter ses fils, assemble un tribunal auquel il appelle des commissaires d'*Auguste*. Le roi, en

présence de cinq cents personnes, plaida lui-même contre ses malheureux enfans avec tant de véhémence, que tous les auditeurs en furent indignés. Cependant la pluralité des voix fut pour une sentence de mort. Les accusés ne furent pas entendus. Un seul homme, nommé *Tyron*, eut la hardiesse de représenter au roi que, par la mort de ses deux fils, il alloit encourir l'indignation du peuple qui leur étoit attaché, et se remettre entre les mains d'*Antipater*, le seul auteur des conspirations tramées contre lui. *Salomé* eut l'adresse de faire tomber sur *Tyron* même le crime dont il faisoit soupçonner *Antipater*. On demanda à *Tyron* les complices du prince; il ne put les nommer : au contraire, il se trouva accusé d'avoir gagné le barbier du roi pour l'égorger. *Tyron*, son fils, le barbier, furent mis à la torture, et expirèrent dans les tourmens. Les deux princes furent menés à Sébaste et étranglés.

Ces exécutions épouvantèrent ceux même qui les avoient provoquées. Chacun s'enfuit de la demeure d'un tyran si dangereux. On craignoit d'être rencontré par ses regards. *Phéroras*, sous prétexte d'un mécontentement qu'il fit naître, se retira dans sa hiérarchie. *An-*

tipater se fit envoyer à Rome auprès d'*Auguste*, afin de cultiver l'amitié de cet empereur pour *Hérode*. Dans cet éloignement, ces deux hommes méditèrent de se débarrasser, l'un de son frère, l'autre de son père. Le poison fut envoyé par *Antipater* à *Phéroras*. Celui-ci, touché de quelques prévenances d'*Hérode*, différa de s'en servir, et mourut de maladie. Sa femme se trouva dépositaire du poison. *Hérode* le découvrit et sut par ce moyen toute la trame. Il manda *Antipater*, qui vint sans le moindre soupçon, et fut aussitôt chargé de chaînes. Il s'étoit, malheureusement pour lui, fait une ennemie formidable de *Salomé*, sa tante, en voulant la rendre suspecte au roi, son frère. Les lettres qui contenoient la preuve de cette intrigue, furent envoyées à Rome. *Salomé*, forte de son innocence, peut-être pour la première fois de sa vie, aiguillonna la colère du roi contre son ancien complice, le fit comparoître devant un tribunal présidé par *Varus*, qu'*Hérode* avoit demandé à *Auguste*.

Cette dernière scène de la vie d'*Hérode* attendriroit, si le souvenir de ses cruautés ne fermoit toute entrée à la compassion. *Antipater* parut, portant sur son visage la honte du crime. Il se

prosterna lâchement, en implorant la pitié d'*Hérode*. *Relève-toi*, lui dit son père, *et écoute*. Il l'accusa d'avoir tenté de l'empoisonner, exposa toute la trame de la conspiration qu'il venoit de découvrir, cita les témoins et déduisit toutes les preuves. Sa dernière accusation qu'il articula avec le plus de véhémence, fut celle de la mort de ses deux aimables fils. « Tu as été leur barbare persécuteur, « lui dit-il, s'ils étoient coupables, et « leur infâme meurtrier s'ils étoient in-« nocens ». Au nom de ces deux princes, les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole, et il ne put que faire signe à son avocat de poursuivre les chefs d'accusation. *Antipater* tenta de se justifier; mais accablé par le poids des preuves, il eut recours aux imprécations et aux sermens, ressources ordinaires des scélérats convaincus. *Varus* ne prononça point de sentence, elle fut renvoyée au jugement d'*Auguste*, auquel *Hérode* écrivit.

Pendant cette affaire le monarque, outre les tourmens de l'ame, étoit affligé dans son corps d'une maladie douloureuse. Les historiens en ont fait une peinture effrayante, en la regardant comme un châtiment avant-coureur des peines destinées à ce prince dans une

autre vie. Chaque crise annonçoit une mort prochaine. Le bruit se répandit un jour qu'il venoit d'expirer. *Antipater*, dans sa prison, en marqua de la joie. Son père le sut, et le fit tuer. Il ne survécut que cinq jours à son fils, et mourut à l'âge de soixante-dix ans, « consolé, « dit l'historien Joseph, de ses chagrins « domestiques, par le plaisir d'avoir « réussi dans tout le reste ». Jusqu'à la fin, il conserva son caractère atroce. Sentant le moment de son trépas fort prochain, il fit convoquer, sous peine de mort, les principaux de la nation à Jéricho, les fit renfermer dans le cirque, et chargea très-expressément sa sœur *Salomé* et son mari *Alexas* de faire massacrer tous ces Juifs aussitôt qu'il auroit rendu le dernier soupir. « C'est ainsi, « dit-il, que je prétends, non-seulement « réprimer la joie maligne de ce peuple, « mais l'obliger même à accompagner « ma mort de ses larmes ». Cette barbare disposition ne fut pas exécutée. Aussitôt que le roi fut mort, *Alexas* et *Salomé* firent ouvrir le cirque, et renvoyèrent les prisonniers.

Messie. Sous *Hérode* s'accomplit la prophétie qui avoit annoncé que le Messie naîtroit *quand le sceptre sortiroit de Juda*; c'est-à-dire, quand les Juifs cesseroient d'être

gouvernés par des princes de leur race. Or, *Hérode* avoit détruit tous les princes Asmonéens. C'est donc sous lui qu'il faut chercher la venue du Messie, si desirée par les Juifs. Ils le méconnurent, parce que la naissance de *Jésus-Christ* ne s'annonça point par des faits dont l'histoire profane ait jugé à propos de se charger. On voudroit trouver dans la vie d'*Hérode*, 1°. la réception qu'il fit aux Mages; 2°. sa conversation avec eux, lorsqu'il les engagea à passer par sa cour, quand ils auroient trouvé l'enfant qu'ils étoient venus chercher; 3°. l'ordre inhumain de faire massacrer tous les enfans de Bethléem, au-dessous de deux ans, pour tâcher d'envelopper dans le massacre, celui qu'on lui disoit naître avec des droits au trône qu'il occupoit, et qu'il destinoit à sa famille. Mais le silence des historiens profanes n'est pas une preuve que ces faits n'aient pas existé. 1°. La cour d'*Hérode*, opulente et magnifique, étoit fréquentée par trop de curieux étrangers, pour que les historiens aient tenu compte de tous ceux qui venoient la visiter. C'étoit assez de faire mention de quelques réceptions solennelles, comme celles de *Cléopâtre*, d'*Auguste* et d'*Agrippa*. 2°. Les inquiétudes qu'*Hérode* manifesta aux mages

ont pu être regardées par ses courtisans comme des effets de son caractère ombrageux, qui ne méritoient pas d'être recueillis, ni par conséquent d'être transmis à la postérité. 3°. Quant au massacre des innocens, auprès des cruautés d'*Hérode*, qui, par les armes, la misère ou les supplices, fit périr une infinité de malheureux des deux sexes et de tout âge, qu'est-ce que l'ordre de faire mourir les enfans d'une bourgade? Et si pour lors, cet ordre a mérité l'attention des personnes intéressées, étoit-il assez important pour fixer l'attention de l'historien? D'ailleurs la barbarie affreuse dont il vouloit ensanglanter ses funérailles, ne rend-elle pas tout croyable d'un pareil monstre?

Il l'avoit bien prévu, le deuil ne fut ni long, ni lugubre. *Archélaüs*, son petit-fils, qu'il avoit déclaré, par testament, son successeur, donna à la pompe funèbre, un éclat majestueux, et la termina par une fête, par des largesses faites au peuple, et un repas magnifique à ses amis. Le testament portoit expressément *qu'il n'auroit de force qu'après qu'il auroit été ratifié par César*. Fidèle à cette clause, *Archélaüs* ne voulut ni prendre la couronne, ni s'asseoir sur le trône avant d'avoir été à Rome.

Archélaüs. Ap. D. 3200 De J.-C. 2

Son départ fut différé par un soulèvement. La douceur ne réussissant pas auprès des mutins, il employa la force dont on lui fit un crime. Pendant son voyage, quatre autres révoltes éclatèrent. La première contre les officiers romains qui étoient venus exécuter le testament d'*Hérode*. La seconde eut pour chef un bandit nommé *Judas*, dont les succès durèrent quelque temps parce qu'il s'empara d'un arsenal royal. Il y trouva des habillemens et des armes pour sa troupe. Il pilla aussi les recettes qui le mirent en fonds. Un troisième, jeune homme de belle figure, nommé *Siméon*, déjà estimé des Juifs, prit une manière de faire la guerre qui réussit ordinairement dans les temps de troubles. Il menoit ses partisans contre les châteaux et les maisons opulentes, et leur abandonnoit les richesses. Un dernier, appelé *Arthionge*, d'une hardiesse brutale, d'une taille gigantesque, appuyé de quatre frères qui lui ressembloient, eut la prétention de changer sa houlette de berger contre un sceptre. Ses soldats dignes de lui, commirent de grandes violences par-tout où ils purent pénétrer. Les Romains eurent beaucoup de peine à réduire tous ces mutins. Les chefs se firent tuer plutôt que de se

4

rendre. Ils évitèrent par-là le supplice de leurs compagnons, qui furent crucifiés au nombre de deux mille. Tant de rebellions en si peu de temps, justifieroient presque la sévérité, souvent barbare, avec laquelle *Hérode* avoit gouverné ce peuple indocile et opiniâtre.

C'étoit cependant pour régner sur une nation si difficile, que les prétendans se disputoient à Rome. Car *Archélaüs* n'étoit pas le seul. *Salomé* toujours intrigante y avoit amené *Antipas*, autre fils d'*Hérode*. Il existoit deux testamens de ce prince. Par l'un, il déclaroit *Antipas* son successeur; par l'autre, il donnoit la couronne de Judée à *Archélaüs*. Il s'agissoit de décider entre les deux. Les défenseurs du premier disoient qu'il avoit été fait, à la différence du second, dans un temps où l'esprit du testateur n'étoit affoibli ni par la maladie, ni par la vieillesse. L'avocat d'*Archélaüs* tiroit un grand avantage pour la validité de son titre, de la clause qui mettoit l'exécution à la disposition de *César*. Un troisième parti, composé de députés Juifs, ne vouloit ni d'*Antipas* ni d'*Archélaüs*; mais à la place de la royauté, il demandoit que la Judée, déclarée province Romaine, fût gouvernée par des magis-

trats Romains. *Auguste* prit un milieu entre les opinions. Il donna la moitié du royaume à *Archélaüs*, avec le nom d'*Ethnarque*, ou chef de nation, et la promesse de lui donner celui de *Roi* aussitôt qu'il auroit prouvé par sa conduite qu'il en étoit digne. Dans le lot d'*Archélaüs*, étoient comprises la Judée, l'Idumée, et Samarie. Le reste des états d'*Hérode* fut divisé entre ses deux fils, *Philippe*, qui eut une partie de la Galilée avec des états adjacens, et *Antipas* l'autre partie, arrondie jusqu'au Jourdain. *Salomé* qui étoit très-favorisée dans les deux testamens, ne se laissa pas oublier dans le partage. Elle eut des villes et de l'argent. *Auguste* distribua tout le legs aux autres petits-fils du défunt, maria les filles qui restoient à pourvoir, et ne garda que quelques vases de petite valeur, par égard pour la mémoire de son ami.

La clause qui promettoit à *Archélaüs* la royauté en cas de bonne conduite, n'avoit pas été mise sans motif. Ce prince ne donnoit pas des espérances d'un gouvernement doux et sage. Il passoit pour despote et vindicatif. On lui reprochoit quelque cruauté dans la manière dont il avoit terminé et puni la rebellion avant son voyage de Rome.

La suite ne répondit que trop à ce commencement. Outre des défauts de conduite, mauvaises mœurs, libertinage public, irréligion affectée, les Juifs et les Samaritains allèrent à Rome porter des plaintes contre ses exactions et sa tyrannie. *Auguste* le manda comme un simple particulier, l'envoya en exil à Vienne dans les Gaules, dépouillé de ses biens, et réduisit son partage en province Romaine.

En peu d'années, il y eut quatre gouverneurs, tous avides, exacteurs, impérieux, arbitraires, et ce qui amène souvent de graves malheurs, méprisant ceux qu'ils gouvernoient. *Ponce Pilate*, le cinquième, réunit éminemment toutes ces mauvaises qualités. Il se jouoit, comme ses prédécesseurs, de la dignité de grand-prêtre, la donnoit et la retiroit, sans égards pour le mérite ni pour l'opinion et l'estime publique; ne fut-ce que des préjugés, ceux de tout un peuple sont toujours respectables, du moins, on n'y doit toucher qu'avec les plus grandes précautions, et par pure nécessité. Les Juifs abhorroient les images, ils les regardoient, même sur des enseignes militaires, comme des signes de paganisme, et croyoient que l'entrée n'en étoit pas

permise dans la ville sainte. *Pilate* connoissoit leur aversion : soit pour les mortifier, soit pour tirer d'eux quelque somme d'argent, car il étoit très-avare, il introduisit dans Jérusalem les aigles romaines. Les habitans consternés, allèrent le supplier de faire retirer ces objets de scandale. Ils restèrent cinq jours et cinq nuits, prosternés à la porte de son palais, sans pouvoir obtenir de réponse. A la fin, il parut vouloir les entendre. Il fit dresser son tribunal dans le cirque, et le fit entourer de soldats, qui avoient ordre de tomber, au premier signal, sur ceux qui ne fuiroient pas. Les Juifs les virent, et sans s'émouvoir tendirent le col aux meurtriers, protestant que la mort seroit moins terrible pour eux que la violation de leurs lois. *Pilate* se laissa fléchir. Dans d'autres occasions, la crainte d'être dénoncé à *César*, lui fit révoquer des ordres injustes, disposé à en donner de pareils par la même crainte. Tel étoit le gouverneur de la Judée, lorsque *Jésus* s'y fit connoître.

Ne fût-il qu'un homme extraordinaire, sa vie mériteroit d'être recueillie, à plus forte raison, si on le considère comme l'auteur d'une religion qui s'est étendue par toute la terre. *Jésus* étoit

pauvre, quoique de la race de David. Sa mère le conçut vierge, et le mit au monde dans un village de Galilée. Sa naissance fut annoncée aux petits et aux grands; aux petits, par le ministère des anges, qui en instruisirent les bergers; aux grands, par une étoile qui conduisit les mages à son berceau. Sa mère fut obligée de l'emmener en Egypte, pour le soustraire aux recherches jalouses d'*Hérode*. A l'âge de douze ans, il étonnoit les docteurs dans le temple, par la sagesse de ses réponses.

Mission de J. C.

Ap. D. 3029

De J-C. 31

Sa mission étoit prédite par *Jean*, fils de *Zacharie*, prêtre, prophète, et précurseur du Messie. Les disciples de *Jean* s'attachèrent à J. C. par ordre de leur maître. L'eau changée en vin dans les noces de Cana en Galilée, est le premier miracle qui attesta sa puissance; l'expulsion des marchands hors du temple qu'ils prophanoient, son premier acte d'autorité. Sa science profonde convertit à lui-même un docteur pharisien nommé *Nicomède*. Il s'attendrit sur le sort de *Jean*, victime de son zèle contre les vices d'*Hérode* et d'*Hérodias*, sa femme. Le fils du centenier guéri, le démoniaque délivré, la pêche miraculeuse, l'usage des membres rendu à un paralytique, servent

d'appui à sa doctrine. Il guérit le jour du sabbat, malgré le scandale qu'en conçoivent les Pharisiens, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi.

Rien de plus étonnant que le choix de ses apôtres, pris dans la dernière classe du peuple, grossiers et ignorans. La douceur, la bienfaisance, l'esprit de paix éclatent dans son sermon sur la montagne, et sa tendre indulgence pour le pécheur pénitent, dans l'accueil consolant qu'il fait à la pécheresse. Le repentir, selon lui, doit être encouragé. « Il ne faut pas briser un ro-« cher presque cassé, ni éteindre un « feu dont il reste encore une étin-« celle. » Plus coupable encore, la femme adultère trouve grâce auprès de lui. « Que celui qui est sans péché, « dit-il, lui jette la première pierre. » Et ses accusateurs, qui croyoient arracher une sentence de mort, s'enfuient confondus.

Les discours de *Jésus* respirent l'onction; ses remontrances, le desir d'être utile. On trouve la justesse dans ses paraboles, le pathétique dans ses exhortations. Quelle vertu n'a-t-il pas préconisée! Quel vice n'a-t-il pas foudroyé! Soit qu'il redresse un boiteux, soit qu'il ouvre les yeux à un aveugle, soit qu'il

ressuscite un mort, il fait toutes ces actions miraculeuses comme maître de la nature, sans effort, sans paroître étonné de sa puissance. Il entre dans la mer, elle devient ferme sous ses pieds. Sous sa main bienfaisante, cinq pains se multiplient, et nourrissent cinq mille personnes. Mais s'il est Dieu dans ses prodiges, il se montre homme pour ses amis. Les douces larmes qu'il répand avec les sœurs affligées de Lazare! et cet élan du cœur à ses disciples : *allons lui rendre la vie.* Quel contraste entre cette sensibilité pour un ami, et l'indifférence avec laquelle il prédit les injures dont on l'accablera, les tourmens qu'on lui fera souffrir, et la mort ignominieuse qui lui est préparée!

Elle fut l'ouvrage de la haine des Pharisiens dont il avoit contredit l'orgueil et démasqué l'hypocrisie. Ils obtinrent sa condamnation du gouverneur *Ponce Pilate*, en le menaçant de le déférer à *César*, s'il faisoit grâce à un homme qui se disoit roi des Juifs. Comme la vie de *Jésus* avoit été une vie entière de prodiges, son tombeau fut aussi glorieux. Il en sortit le troisième jour, se fit voir à ses apôtres, et leur ordonna d'aller prêcher sa doctrine par toute la terre. Dans un siècle de lumières, dans

des villes opulentes, le centre du luxe et des plaisirs, douze hommes du peuple, grossiers et ignorans, firent adopter une religion fondée sur des mystères, contraire à la volupté, ennemie du faste et de tout ce qui flatte l'orgueil humain. Ils la firent triompher malgré les contradictions des docteurs, les préventions des souverains, et enfin elle a rempli toute la terre. Tel est l'abrégé de la vie et de la doctrine du fondateur du christianisme. Son succès qui est le plus grand des miracles, peut, pour opérer la persuasion, se passer de tous les autres.

La lâche complaisance de *Ponce Pilate* qui lui avoit fait signer la mort de J. C. contre la réclamation de sa propre conscience, ne le sauva pas de la disgrâce qu'il craignoit. Les Juifs se plaignirent de ses exactions. Il fut révoqué et envoyé en exil. A des gouverneurs dont la Judée eut plus ou moins à se louer ou à se plaindre, succéda un roi éprouvé par les vicissitudes de la fortune.

Hérode Agrippa, petit-fils d'*Hérode* le grand, fut élevé à Rome à la cour de *Tibère*, avec *Drusus* et *Caïus*, surnommé depuis *Caligula*. *Agrippa* s'y accoutuma au luxe et à la profusion. Agrippa.

A la mort de *Drusus*, *Tibère* éloigna les amis de ce prince, pour ne plus avoir sous ses yeux ceux qui pouvoient lui rappeler la mémoire d'un neveu chéri. *Agrippa* se trouva dans le plus grand embarras, sans ressource et chargé de dettes. Il alla se renfermer dans un château d'Idumée, résolu de s'y laisser mourir de faim. Sa femme lui fournit quelques secours qui furent bientôt épuisés. *Hérode Antipas*, son beau-frère, crut lui faire un beau présent, en lui donnant la principale magistrature de Tibériade, dont le revenu pouvoit le faire subsister avec honneur. Mais cela ne put suffire à un homme incapable de régler sa dépense. Son beau-frère lui en fit reproche.

Peu fait pour des réprimandes de cette espèce, *Agrippa* va trouver *Flaccus*, gouverneur de Syrie, vit quelque temps dans l'aisance auprès de lui, se brouille, retourne à Rome, au hasard de ce qui pouvoit arriver; en effet, ses créanciers le font arrêter et charger de chaînes. Pendant qu'il languissoit dans la prison, *Tibère* meurt; *Caligula* monte sur le trône. Son premier soin est d'appeler auprès de lui son ami *Agrippa*, qui du cachot passe dans le palais de l'empereur, et change sa

chaîne de fer contre une d'or, dont *Caligula* lui fait présent, aussi pesante que celle de fer qu'il portoit, le revêt de la pourpre, lui met le diadême sur la tête, et l'établit roi de la Judée. Les Juifs ont eu peu de princes dont le gouvernement leur ait été plus avantageux. En allant dans son royaume, passant par Alexandrie, il fit punir le gouverneur des vexations qu'il leur faisoit éprouver. Il risqua sa faveur auprès de *Caligula*, et même sa vie, pour épargner aux habitans de Jérusalem une insulte à leur religion, qu'ils craignoient plus que la mort.

L'empereur s'étoit mis en tête de faire placer la statue de *Jupiter* dans le temple, et de s'y faire adorer lui-même comme un Dieu. Envain le gouverneur *Pétrone* différoit l'exécution de cet ordre, en disant qu'il falloit donner du temps aux artistes chargés de la statue, qui devoit être un chef-d'œuvre. *Caligula* pressoit, et *Pétrone*, malgré sa bonne volonté, alloit être forcé d'obéir. *Agrippa* qui étoit à Rome, se présente à l'empereur dans le dessein de faire changer, ou du moins de suspendre l'ordre sacrilège. Au lieu d'en être reçu avec la bienveillance ordinaire, le roi entend ces paroles aussi insensées qu'im-

pies : « Vos sujets Juifs sont d'étranges
« gens de ne pas vouloir me reconnoître
« pour un Dieu. J'avois commandé qu'on
« érigeât la statue de *Jupiter* dans leur
« temple, il semble que mes ordres trou-
« vent en eux une résistance que je ne
« puis envisager que comme une rebel-
« lion déclarée. » A ces mots *Agrippa*,
comme frappé de la foudre, tombe sans
connoissance. On l'emporte sans que
l'empereur montre la moindre sensibi-
lité pour l'état de son ami. Cependant
quelques jours après, *Agrippa* qui sa-
voit comment il falloit le prendre, lui
donne un grand festin, et obtient dans
la gaîté du repas, ce qui lui avoit été
refusé dans des momens moins pro-
pices.

Agrippa contribua beaucoup à pro-
curer l'empire à *Claude*. Ce bon office
lui valut une faveur décidée. Il s'en
servit pour le bien de son peuple. Re-
venu dans son royaume, il fit éclater
plus de zèle pour la religion Judaïque,
qu'aucun de ses prédécesseurs. Outre
qu'il se distingua par un attachement
sincère au culte de ses pères, il se rendit
recommandable par plusieurs actes de
générosité et de clémence ; cependant
il n'a pas obtenu les éloges des histo-
riens chrétiens, parce qu'il a commencé

les persécutions. Le crédit dont il jouissoit à Rome, lui donna la liberté de fortifier beaucoup de villes. Néanmoins les ombrageux Romains l'obligèrent de cesser la construction d'un rempart qui auroit pu rendre Jérusalem presqu'imprenable. Il étoit si respecté de ses voisins, que dans un voyage qu'il fit à Tibériade, il fut visité et complimenté pa cinq rois. Cette affluence de monarques contrastoit singulièrement avec le rôle modeste qu'il avoit joué autrefois dans la même ville, étant le premier magistrat de Tibériade. Loin d'oublier son premier état, *Agrippa* fit suspendre dans le temple, à côté de son diadême, la chaîne d'or qu'il avoit échangée contre celle de fer, monument des vicissitudes de la fortune. Il laissa un fils nommé *Agrippa*, comme lui, âgé de dix-sept ans, et trois filles fiancées à des rois.

Claude, dans le premier moment, voulut mettre le jeune *Agrippa* sur le trône : mais les réflexions firent tort au jeune prince. L'empereur réduisit la Judée en province romaine, et donna, après quelques années, à *Agrippa*, en échange, le royaume de Chalcis. La Judée fut livrée à un gouverneur nommé *Félix*, frère de *Pallas*, favori de l'em-

pereur. En citant cette consanguinité, c'est dire que le gouverneur se crut tout permis, et que les Juifs furent très-malheureux sous sa verge de fer. Il avoit déjà paru, et il continuoit de paroître dans la campagne des bandes de brigands. Par la négligence du gouverneur ou par sa collusion, ils s'introduisoient dans les villes. Le gouverneur s'en servoit pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient. A son exemple, les Juifs eux-mêmes avoient pris l'habitude de payer des assassins.

Un grand désordre s'étoit introduit dans le sanctuaire. Depuis long-temps les grands sacrificateurs ne faisoient que paroître sur le trône pontifical. Rois, gouverneurs, préteurs, tous ceux qui avoient autorité, trouvoient leur intérêt à rendre cette dignité mobile, et la faisoit pour ainsi dire passer de main en main. Les prêtres inférieurs n'étoient pas plus stables dans leurs places. Evincés et possesseurs, il falloit que tous vécussent. Or, les dîmes, les offrandes, et autres rétributions devenoient insuffisantes. Ils se les arrachoient les uns aux autres. L'aigreur fut poussée au point que les compétiteurs ne marchoient plus qu'accompagnés d'assassins, se chargeoient lorsqu'ils se rencontroient,

jusques dans le temple, qu'ils souil-
loient de sang et de meurtres. *Festus*,
successeur de *Félix*, employa tout le
temps de son gouvernement à tâcher
d'étouffer trois espèces de guerres ci-
viles. Celle des prêtres entr'eux, celle
des laïcs séditieux contre les Romains,
contre les Juifs volontairement soumis
eux, et enfin contre les bandits. Ceux-ci
e glissoient dans les maisons, et guet-
oient sur les chemins, surtout les fem-
nes et les enfans. Ils les emmenoient
ans leurs repaires, et de là faisoient
avoir aux parens qu'ils ne les relâche-
oient qu'à tel prix. Par-là, les familles
pulentes furent ruinées.

A *Festus* succéda *Génius Florus*. Il
voir quel fléau c'est qu'un méchant
omme armé de puissance. Ses rapines,
s cruautés, ses intelligences intéres-
es avec les plus déterminés bandits,
oient si publiques et si révoltantes,
ue les Juifs le regardèrent moins com-
e un magistrat, envoyé pour les gou-
rner, que comme un bourreau destiné
les exterminer. Son but étoit de les
orter à une rebellion ouverte, pour
oir le plaisir cruel de les voir périr
r eux-mêmes, ou pour empêcher qu'on
en vînt à l'examen de son horrible ad-
nistration. Il ne réussit que trop dans

cet affreux dessein, et il jeta de telles semences de discordes, qu'il parvint à allumer une guerre qui ne finit que par la ruine totale de la nation Juive. *Jésus-Christ* l'avoït prédit en termes presqu'aussi clairs, que s'il eût parlé après l'événement. Mais que penser de ce que rapporte l'historien *Joseph* d'un paysan nommé *Jésus* ?

Il fut, dit-il, pendant la fête des tabernacles, saisi d'une étrange phrénésie. Il couroit nuit et jour par les rues de la ville, criant d'une voix forte : « Malheur sur la ville ! malheur sur le « temple ! voix du côté des quatre-« vents ! voix contre Jérusalem ! voix « contre le peuple » ! Il redoubloit ces cris funestes les fêtes et les jours de sabbat, sans que sa voix s'affoiblît jamais. Les principaux Juifs lui firent donner le fouet, sans pouvoir l'obliger à se taire, ni à répondre à une seule question. Le gouverneur renchérit, et le fit déchirer jusqu'au sang. Il ne lui échappa pas un mot ni un gémissement : il n'injurioit pas ceux qui le battoient, ni ne remercioit pas ceux qui lui donnoient à manger. On le laissa aller comme un fou, et l'on s'accoutuma à l'entendre ; mais un jour, après avoir prononcé ses terribles menaces, il ajou-

ta d'un ton plus lamentable : « Malheur « aussi à moi »! Et ce sinistre prophète fut en même temps frappé d'une pierre lancée par une machine, et fut tué.

La haine du peuple contre *Florus*, étoit montée à son comble : elle s'étendoit sur les Romains et sur ceux qui leur étoient attachés. Par-tout où les Juifs avoient la supériorité, ils n'en épargnoient pas un : ceux-ci, en revanche, massacroient même les Juifs qui se tenoient en paix dans leurs demeures. Ainsi *Florus*, sans qu'on en sache le motif, envoya des soldats piller le marché, avec ordre d'égorger tous ceux qui s'y trouveroient. Plus de trois mille personnes, hommes, femmes et enfans furent massacrés par ces bourreaux : ils amenèrent au gouverneur plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvoient des gens de distinction, qui même avoient été faits chevaliers Romains. Ce titre d'honneur ne les garantit pas de la cruauté de *Florus*, qui les fit fouetter devant son tribunal, et ensuite crucifier. Aussi tout le monde désertoit cette malheureuse ville, surtout les Chrétiens qui étoient déjà en assez grand nombre. Il en étoit de même du reste de la Judée, chacun fuyoit une terre proscrite, inondée de

sang, couverte de cadavres. Si le rapport des historiens est juste, on est effrayé du nombre des morts qui s'enterrèrent dans les villes et dans les campagnes, vingt mille à Césarée, quarante mille à Jotapa, cinquante mille à Alexandrie, vingt-trois mille à Scytopolis, sans compter ceux qui périssoient dans les surprises, les embuscades et les rencontres, genre de guerre très-destructeur.

Vespasien et Titus.
Ap. D. 3069
De J.-C. 71

Les nouvelles qui arrivoient de tous côtés des fureurs qui ruinoient ce malheureux pays, firent enfin prendre à *Néron* la résolution d'employer tous les moyens de le soumettre. Cette guerre demandoit un homme de tête et de main. L'empereur nomma *Vespasien*, déjà connu par une expédition à-peu-près pareille en Germanie. Ce général avança méthodiquement dans le royaume, s'empara des villes fortes, y mit de bonnes garnisons, et chassa vers le centre ceux que le zèle de la religion, ou la crainte d'être punis de leurs barbaries détournoient de se rendre aux Romains. On les nommoit en général *Zélateurs*. Mais il y avoit parmi eux plus de ceux qui prenoient la religion pour prétexte, que de ceux qui combattoient par un véritable attachement pour elle. Insensible-

ment ayant en horreur la scélératesse de leurs collègues, plusieurs Zélateurs quittèrent cette troupe infernale; il n'y resta plus que des brigands atroces qui retinrent le nom jadis honorable de *Zélateurs*. On les peint orgueilleux, ambitieux, cruels, commettant de sang-froid les crimes les plus horribles, pour la gloire de Dieu qui auroit été blessé, disoient-ils, si son peuple s'étoit soumis à la puissance des payens.

Leurs premiers chefs se nommoient *Zacharie* et *Eléazar*. Ils s'étoient emparés du temple, et faisoient des sorties sur la ville. *Ananus*, qui avoit été grand sacrificateur, les chassa de l'enceinte extérieure, à l'aide du peuple sur lequel il conservoit quelque crédit, et les bloqua dans l'intérieur. Il avoit malheureusement admis à sa confiance un certain *Jean*, fils de *Lévi* : en feignant de suivre le parti des modérés, ce scélérat ne cherchoit que l'occasion de les trahir. *Ananus*, l'envoya faire aux *Zélateurs* des propositions d'accommodement; loin de les engager à les accepter, *Jean* leur conseilla de tenir ferme, et d'appeler à leur secours les Iduméens, qui étoient pour ainsi dire les *Zélateurs* des campagnes. Ils vinrent, et trouvèrent le moyen de s'introduire dans le temple.

il n'y eut alors sorte de cruautés que les deux troupes réunies n'exerçassent sur le parti opposé. Une mort prompte leur paroissoit quelque chose de trop doux ; ils s'appliquèrent à perfectionner l'art des tortures, et ils n'accordoient la faveur de la mort à leurs ennemis, que lorsque l'excès des longs tourmens les avoit privés de toute connoissance. Pour couvrir les meurtres d'une ombre de justice, ils érigèrent une espèce de tribunal devant lequel ils faisoient comparoître leurs victimes; mais quand la décision ne leur plaisoit pas, ils les massacroient. « Cette absolution, disoient-« ils ironiquement, est plus sûre que « celle des juges ».

Douze mille personnes périrent dans ce premier massacre, la plupart gens de distinction, et à la fleur de l'âge. La rage des *Zélateurs* s'étendit, non sur la populace qui étoit toute pour eux, mais sur la classe aisée et travaillée du peuple. Avoir paru leur être opposé, en quelque chose, étoit un crime capital; ceux qui demeuroient dans l'inaction étoient des espions. Quiconque n'applaudissoit pas à leurs infâmes actions, étoit mal intentionné; mais si l'on avoit le malheur de passer pour riche, ou de déplaire à un *Zélateur*, on étoit sûr de périr. On n'o-

soit ni gémir, ni pleurer ses amis massacrés, ni leur donner la sépulture : leur barbarie avoit étouffé dans les hommes persécutés, tout autre sentiment que celui de la frayeur. Les Iduméens à la fin se lassèrent eux-mêmes de ces horreurs : à quelques-uns près, ils abandonnèrent les *Zélateurs*, après avoir donné la liberté à deux mille prisonniers.

Outre le motif d'humanité qui leur fit quitter Jérusalem, les Iduméens étoient rappelés chez eux par les ravages qu'y faisoit un nouveau chef de parti. Il se nommoit *Simon*, jeune homme hardi et ambitieux. Pour augmenter sa troupe, il donnoit la liberté aux esclaves, et aux hommes libres des récompenses. Ainsi il se forma une armée qui donna de la jalousie aux *Zélateurs*, parce que *Simon* marqua quelque dessein de se rendre maître de Jérusalem : il y eut des escarmouches entre les deux partis. *Simon* ne trouvant pas encore le moment assez favorable, se porta en Idumée. Les Iduméens au nombre de vingt-cinq mille marchèrent contre lui : ils se rencontrèrent, et se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif. *Simon*, aussi adroit que brave, trouva moyen de donner à ses ennemis un général de sa main,

qui lui livra l'armée Iduméenne, selon leur convention.

Pendant que *Simon* étoit occupé en Idumée, les *Zélateurs* de Jérusalem qui se hasardoient quelquefois hors des murs, prirent sa femme. Ils croyoient que pour la recouvrer, il subiroit toutes les conditions qu'ils voudroient lui imposer. Ils se trompèrent. *Simon* vient se poster avec son armée devant les portes de Jérusalem. Par ses cruautés, il jette une telle épouvante dans l'ame de ses ennemis, qu'ils s'estiment heureux de lui rendre sa femme.

Les chefs des *Zélateurs* n'étoient plus *Zacharie* et *Eléazar. Jean*, celui qui avoit trahi la confiance d'*Ananus*, les avoit supplantés. Sa méchanceté détacha de lui une partie des *Zélateurs* qui prirent pour chef un prêtre nommé *Eléazar*. Malgré le partage de ses forces, *Jean* ne devenant pas plus traitable, le peuple mécontent, introduisit *Simon* dans la ville. De sorte qu'ils se trouvoient trois chefs. *Eléazar* occupoit le parvis des prêtres, qui étoit le poste le plus avantageux; mais aussi, il n'avoit que deux mille quatre cents hommes, qu'il ne pouvoit nourrir qu'avec les offrandes des fidèles. Le parvis du peuple beaucoup plus grand, contenoit sous

Jean six mille hommes, auxquels il ne procuroit les vivres que par des sorties continuelles. Quand il faisoit ces sorties, il mettoit le feu par-tout. Par cette manœuvre, il réduisit en cendre beaucoup de blé, et d'autres provisions, qui auroient pu aider les habitans à soutenir le siége pendant plusieurs années. L'ennemi qui lui coupoit les vivres, étoit *Simon*, maître de la ville, fort de dix mille *Zélateurs* et de cinq mille Iduméens. Ces trois chefs furent bientôt réduits à deux par l'adresse de *Jean*. Pendant une fête solennelle, parmi ceux qui entroient dans le parvis des prêtres pour y déposer leurs offrandes, il mêla un nombre suffisant de soldats, qui s'emparèrent des portes.

Tel étoit l'état de Jérusalem, lorsque *Vespasien* parvint à l'empire après la mort de *Vitellius*. Il chargea son fils du siége de la ville, pour lequel il avoit fait les préparatifs nécessaires. Les fêtes y avoient attiré une multitude de Juifs que les *Zélateurs* incorporèrent dans leurs troupes, partie de gré, partie de force; ils servirent à hâter la famine, et à la rendre plus affreuse. On chercha aussi des travaux même inutiles, pour retenir des ouvriers, dont on fit des soldats ou des assassins. *Titus* commença

Siége.
Ap. D. 3072
De J.-C. 74

par des propositions qui ne furent écoutées ni par *Jean*, ni par *Simon*. Ce n'est pas que ces chefs fussent d'accord ; au contraire, ils se faisoient une guerre animée et opiniâtre; mais ils se réunissoient pour repousser les Romains, alors ils s'aidoient réciproquement. La bonne intelligence renaissoit aussi entre eux, telle qu'elle peut régner entre les brigands, quand il s'agissoit de piller, de chercher et d'arracher des vivres.

Le siége commença donc avec tout l'acharnement de la haine, tant du côté des assaillans que de celui des assiégés. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur, *Titus* se montra sévère et inexorable. Tous ceux qu'on prenoit les armes à la main étoient mis en croix. Les *Zélateurs* répandirent le bruit que les Romains infligeoient ce cruel supplice à ceux qui se rendoient. *Titus* eut beaucoup de peine à les détromper ; mais quand ils eurent reconnu leur erreur, beaucoup de Juifs s'efforcèrent de gagner le camp des Romains. Il semble que les *Zélateurs* auroient dû faciliter cette évasion, qui pouvoit leur donner le moyen de prolonger le siége. Au contraire, le desir forcené de n'être pas seuls malheureux, et d'entraîner l'univers s'ils avoient pu dans leur perte, leur fit faire

des gardes exactes pour arrêter ceux qui vouloient se sauver. Parmi les malheureux qui échappèrent, beaucoup trouvèrent un nouveau danger chez les Romains. On sut que quelques-uns avoient avalé des diamans et des pièces d'or. L'avidité qui ne connoît pas de lois, porta les soldats à les éventrer, afin de trouver leur trésor. Il en périt plus de deux mille avant que *Titus* fût instruit de cette barbarie. Il ne put en punir les coupables, parce qu'ils étoient en grand nombre.

En même temps que les zélateurs retenoient le peuple, ils lui enlevoient avec une cruauté inouie le peu de vivres qui lui restoient, forçoient les maisons; et s'il y avoit quelques provisions, ils massacroient les possesseurs pour avoir voulu garder ces alimens pour eux-mêmes. S'ils ne trouvoient rien, ils leur faisoient souffrir les tortures les plus cruelles, afin de les contraindre de découvrir où ils avoient caché leurs vivres. C'est dans cette circonstance que ces satellites, attirés par l'odeur, entrèrent chez une malheureuse mère qui mangeoit son enfant. « Oui, leur dit-elle « avec l'expression de la rage, oui, bar« bares, c'est mon propre fils, c'est moi « qui ai trempé mes mains dans son sang.

« Vous m'avez tout arraché, prenez « encore ces tristes restes, mangez. « Etes-vous moins déterminés qu'une « femme ? ou avez-vous plus de com- « passion qu'une mère? » Ils s'enfuirent consternés et glacés d'horreur.

On est surpris qu'un peuple entier se soit laissé réduire à de pareilles extrémités par une poignée de scélérats bien inférieurs en nombre; mais outre que ceux-ci étoient tous armés, ils avoient aussi pour eux l'illusion du peuple. Il étoit persuadé que Dieu ne laisseroit pas tomber sa ville et son temple entre les mains des prophanes, qu'il leur viendroit des secours extraordinaires. Des imposteurs instruits à contrefaire les prophêtes l'entretenoient dans ces espérances lors même que tout étoit désespéré. Un d'entre eux eut le talent de convaincre si bien ces misérables, qu'ils se transportèrent au nombre de six mille, sur un endroit élevé du temple, d'où ils s'efforçoient d'apercevoir le secours qui leur étoit promis. Ils y restèrent cinq jours, la faim seule les contraignit de descendre.

Quelqu'opiniâtre que fût la résistance des assiégés, des assauts redoublés, dans lesquels les machines et le feu furent employés avec un égal succès, rendirent

les Romains maîtres de la ville qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines couvertes de spectres exténués par la famine, qui tendoient leurs mains aux chaînes, et leur col à l'épée du vainqueur. On se représente assez la désolation d'une ville livrée aux flammes. Envain *Titus* voulut dérober le temple à la fureur de ses soldats : les prophéties s'accomplirent. Il n'y resta pas pierre sur pierre. Il sauva seulement des vases sacrés, des instrumens des sacrifices qui ornèrent son triomphe. Quant aux malheureux habitans, les uns expièrent leur obstination par le supplice affreux de la croix, les autres furent envoyés en esclavage, menés comme des troupeaux de bêtes, condamnés à périr dans l'arène comme gladiateurs, ou à expirer sous la dent meurtrière des bêtes féroces, dans les spectacles. Le calcul le plus modéré porte le nombre connu de ceux qui périrent de mort violente pendant cette guerre, dans un petit pays comme la Judée, à un million quatre cent quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix, sans compter ceux qui moururent de chagrin, de misère et victimes des autres fléaux inséparables d'une révolution aussi sanglante.

Jean et *Simon* s'étoient préparé des retraites si chachées qu'on ne put les trouver. *Jean* sortit le premier de la sienne, chassé par la faim. Il demanda la vie, que *Titus* lui accorda. Lorsqu'on ne songeoit plus à *Simon*, après plus d'un mois, on vit soudainement paroître sur les ruines du temple un espèce de fantôme habillé de blanc avec un manteau de pourpre : c'étoit *Simon*. On alla à lui et on l'enchaîna. Tous deux furent réservés pour le triomphe de *Titus*. Après la cérémonie, *Simon* fut battu de verges et décapité, *Jean* fut condamné à une prison perpétuelle. Terrible leçon, et pour les séducteurs, et pour les peuples qui se laissent séduire! Depuis ce temps les malheureux Juifs errent chez toutes les nations, méprisés et haïs.

Titus avoit été aidé dans sa conquête, par les armes d'*Agrippa*, et s'étoit désennuyé pendant la longueur du siége par *Bérénice* sa sœur. Cette princesse ne lui apporta pas un cœur. Elle avoit été mariée à un roi d'Arabie, qu'elle quitta pour *Philippe*, prince de sa famille. De ses bras elle passa volontairement dans ceux d'*Hérode*, son beau-frère. Une très-grande beauté, l'expérience, l'usage de la coquetterie capti-

vèrent le vainqueur de Jérusalem, au défaut de la tendresse qui devoit être usée chez elle par tant d'épreuves. Il l'emmena à Rome. Elle vécut maîtresse de sa maison, comme si elle eût été sa femme. On prétend qu'il l'auroit épousée, s'il n'avoit craint que l'alliance avec une juive réprouvée par les lois romaines ne lui fermât le chemin à l'empire. Il la renvoya malgré lui et malgré elle. Un de nos meilleurs poètes a célébré avec son élégance ordinaire leurs tendres adieux.

PARTHES.

Parthie, entre l'Indus, le Tigre, la mer Rouge, et le mont Caucase.

Pour assigner la position de la Parthie, il suffit de dire que la ville d'Ispahan, actuellement capitale des Persans, est bâtie dans l'endroit où étoient *Hécatompolos*, ou ville aux cent portes, capitale des Parthes. Cet empire qui a fait trembler les Romains, n'étoit pas renfermé dans les bornes étroites qu'occupe le moderne royaume de Perse. Il s'étendoit sur presque toute l'Asie. On croit que ses anciens habitans, ces Parthes si fameux dans l'histoire, étoient Scythes d'origine; que chassés de leur

patrie, sous le nom de *Parthes*, qui veut dire *exilés*, ils s'arrêtèrent dans ces plaines sabloneuses où l'air est pur et sain, mais où les terres sont peu fertiles.

Mœurs. Les Parthes étoient un peuple vaillant et courageux ; ils passoient avec raison pour les meilleurs cavaliers et archers de la terre. On les accoutumoit dès l'enfance à monter à cheval et à se servir de l'arc. Leur manière de tirer les flèches par derrière en se retirant, rendoit souvent leur fuite plus redoutable que leur attaque. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, il ne leur étoit pas permis de s'exempter de la guerre. Les grands paroissoient même en paix à cheval et armés. Durs soldats, ils n'étoient pas insensibles aux attraits de la volupté et au plaisir de la table. La poligamie, le mariage avec la sœur étoient permis. Ni agriculture, ni navigation, ni commerce; ils ne connoissoient que l'art de la guerre. Un homme qui étoit tué dans une bataille, obtenoit un bonheur sans fin, dogme très-bien imaginé pour rendre une nation belliqueuse. Leur religion a été celle des anciens Perses, le culte du Soleil sous le nom de *Mithras*. Ils regardoient comme une infamie de manquer à sa parole. Leurs rois étoient les plus vains et les plus

absolus des monarques. *Arsace, roi des rois*, écrivoit le roi des Parthes, à *Flavius Vespasien*. L'empereur romain sourit, et lui répondit *Flavius Vespasien* à *Arsace, roi des rois*.

Le nom d'*Arsace* a été héréditaire Arsace I.
chez les Parthes, comme celui de *Ptolémée* Ap. D. 2642
chez les Egyptiens. Le premier Av. J-C. 356
qui l'a rendu célèbre, le fondateur de la monarchie étoit, dit-on, un des principaux seigneurs de la Bactrie. Il exhorta les Parthes qu'*Alexandre* avoit soumis, à se révolter contre les Séleucides, ses successeurs. Outre les pays qu'il arracha à la domination Syrienne, il subjugua l'Hircanie et d'autres contrées voisines, et prit le titre de roi. *Arsace II* qui lui succéda, *Priapatius* son petit-fils, *Phraate* successeur de celui-ci, préparèrent par des victoires le règne de *Mithridate*, qu'on doit regarder comme l'époque de la grandeur de cette monarchie. *Phraate*, son frère, lui avoit laissé la couronne, par préférence à ses enfans, parce qu'il l'en crut plus digne. *Mithridate* ne trompa point ses espérances. Il réduisit sous son obéissance les Perses, les Mèdes, la Mésopotamie, et poussa ses conquêtes dans l'Inde plus loin que n'avoit fait *Alexandre*. C'est une louange pour lui dans ce

siècle, d'avoir traité avec égards un roi vaincu et prisonnier. Ferme et courageux, il avoit en même temps un caractère de douceur qui le faisoit aimer de tous ceux qui l'approchoient. On assure qu'il examinoit avec soin les lois de tous les peuples dont il fit la conquête; que de cette collection il en tira d'excellentes pour le gouvernement de son empire, et qu'il fut à la fois grand homme de guerre et très-bon législateur.

Cinq rois se succédèrent sans que sous leur règne il arriva d'événemens mémorables, à moins qu'on ne mette de ce nombre l'espèce de leçon donnée à *Phraate II* par des mercenaires grecs, qu'il avoit vaincus, désarmés et retenus dans une assez dure captivité. Il eut besoin d'eux contre les Scythes, et leur rendit leurs armes. Mais beaucoup moins sensibles à ce bienfait forcé qu'au premier outrage, ils se tournèrent contre lui, et lui causèrent de grands dommages.

Orode. Ap. *D.* 2944 av. *J. C.* 54

Sous *Orode*, *Crassus* s'engagea imprudemment dans les vastes plaines de la Mésopotamie. On convient généralement que l'avarice seule porta le Romain à cette expédition. *Crassus* étoit cependant très-opulent; mais il di-

soit : Qu'un citoyen Romain ne pou-
« voit point passer pour riche, qu'il ne « fût en état d'entretenir une armée. » On doit remarquer aussi qu'il étoit déjà vieux. Il s'avisoit de plaisanter *Déjotarus*, roi de Galatie, de ce que dans un âge avancé, il commençoit à bâtir une ville. « Il est un peu tard, dit-il, « quand on est à la douzième heure du « jour ». C'étoit la dernière chez les Romains. « Et vous, répondit *Déjotarus*, vous ne commencez sûrement « pas trop matin votre expédition con- « tre les Parthes. » *Déjotarus* bâtissant, auroit pu dire qu'il est toujours temps de commencer une bonne chose.

Orode, menacé par *Crassus*, lorsque le Romain entra sur son territoire, lui envoya demander ce qu'il vouloit. « Je « vous rendrai réponse à Séleucie, dit « *Crassus*. » L'envoyé répliqua en lui montrant la paume de sa main : « Avant « d'être maître de Séleucie, vous verrez « croître du poil en cet endroit. » *Crassus* avoit, sous le commandement de *Sylla*, servi avec gloire et s'étoit principalement distingué contre *Spartacus* dont il avoit terminé la révolte. Il étoit d'ailleurs homme de lettres, philosophe, savant antiquaire, très-versé dans l'histoire ; mais il paroît que la science,

sur-tout celle de l'histoire qui doit rendre modeste, lui fut inutile dans la guerre contre les Parthes. Il marcha contre eux, comme un homme sûr de la victoire, et l'histoire n'apprend que trop qu'il n'y a point d'ennemis méprisables. La victoire des Parthes apprendra aussi que tout général qui fait la guerre d'une manière nouvelle pour son ennemi est sûr d'en triompher.

Le roi des Parthes divisa ses forces en deux. Avec une partie, il marcha vers l'Arménie, pour faire une puissante diversion dans un pays dont le roi s'étoit déclaré pour les Romains. L'autre corps prit la route de la Mésopotamie sous les ordres de *Suréna*. C'étoit le nom que portoit le général en chef des Parthes. Les Français ne seront pas étonnés qu'il y ait eu un général brave, intrépide et ami des plaisirs, qui se parfumoit, se faisoit suivre d'un équipage de luxe, et qui étoit néanmoins toujours à la tête de ses soldats dans les occasions périlleuses. *Suréna* descendoit d'une des plus anciennes maisons de Parthie. Alors âgé de trente ans, il étoit distingué par une taille majestueuse, un air affable, et les manières les plus aimables. A ces qualités, il joignit la sagesse dans les conseils, ce qu'il faut d'impétuosité

pour lancer des troupes comme les siennes, et de prudence pour les retenir.

La confiance de *Crassus* dans un guide perfide, engagea les Romains dans des pays difficiles, où la marche devint très-pénible. Les vivres leur parvenoient avec peine. L'eau manqua; et il arriva très-harrassé, non loin de Carres, ville de Mésopotamie, dans une plaine découverte et sabloneuse, comme *Suréna* le desiroit. Il se présenta alors en ordre de bataille. Les Romains avancent, à leur ordinaire, tête baissée, pour l'enfoncer; mais, en un instant, toute cette armée se disperse; ils ne voient plus devant eux que des troupes de voltigeurs, tout autour des détachemens d'archers et de frondeurs qui les accablent de pierres et de flèches. S'ils avançoient pour repousser une troupe incommode, elle fuyoit et revenoit à la charge, quand les Romains avoient regagné leurs corps. Les malheureux se trouvoient ainsi assaillis sans pouvoir se défendre. Ils ne savoient même pas d'où pouvoit venir le plus grand danger, parce que les chevaux des Parthes élevoient une poussière épaisse qui favorisoit leurs subites irruptions.

La fleur de l'armée romaine périt

d'abord avec le jeune *Crassus*, qui commandoit sous les ordres de son père. Les Parthes lui présentèrent au bout d'une pique, la tête sanglante de son fils. Les Romains furent consternés de ce spectacle. Le malheureux père, renfermant sa douleur, parcouroit les rangs. « Sol« dats, s'écrioit-il, c'est moi, c'est moi « seul que ce deuil regarde; Rome est « invincible, si vous demeurez intrépi« des. » Mais ces paroles étoient couvertes par les cris de ces malheureux soldats, aliénés par une espèce de rage. Ne pouvant se défendre, ils poussoient des hurlemens de désespoir. Si les officiers les exhortoient à avancer pour se tirer de cet affreux danger, ils montroient leurs mains clouées à leurs boucliers, et leurs pieds fixés à terre par les flèches. Ils avoient quelque temps espéré que ce nuage meurtrier s'épuiseroit; mais ils remarquèrent, avec un saisissement de douleur, que les Parthes se faisoient suivre par des chariots pleins de flèches et de dards. Leur désespoir redoubla. Ils arrachoient avec fureur les flèches qui les perçoient, et entraînoient leurs entrailles avec les pointes recourbées dont elles étoient armées. *Crassus*, accablé de douleur, vouloit mourir sur le champ de bataille. Ses officiers

l'enlevèrent. On fit une espèce de retraite, que la nuit favorisa, parce que les Parthes avoient la superstition ou la prudence de ne pas combattre dans les ténèbres La fuite fut retardée par la foiblesse des blessés, et par les supplications lamentables de ceux qu'on abandonnoit.

Les débris de l'armée auroient pu échapper, si un traître que *Crassus* prit encore pour guide, ne l'avoit conduit dans des marais, d'où il étoit difficile de se tirer. *Suréna* se présenta et demanda une conférence au consul. Il hésitoit : ses soldats le pressèrent de manière à ne pouvoir être refusés. « Vous « voyez, dit-il à ses officiers, les indi« gnités que je souffre ; mais de grâce, « quand vous serez en lieu de sureté, « dites à tout le monde, pour l'honneur « de Rome, notre chère patrie, que « *Crassus* a péri trompé par les enne« mis, et non pas abandonné par ses « soldats. » Il se résigna à son sort, et marcha au lieu de l'entrevue. On ne sait si ce fut compassion ou amère raillerie qui fit dire à *Suréna* : « Que vois« je ? quoi ! le général des Romains à « pied et nous à cheval : qu'on lui donne « un cheval au plutôt ». *Crassus* répondit avec présence d'esprit : « Il n'y a

« point lieu d'être surpris, nous venons « à l'entrevue chacun à la manière de « notre pays ». *Suréna* répartit : Il y « aura certainement un traité entre « *Orode* et les Romains, mais il faut « partir et aller signer sur les bords de « l'Euphrate ». En même temps des valets jettent le consul sur un cheval, plutôt qu'ils ne l'aident à monter, et hâtent la marche d'un coup de baguette. Les Romains qui avoient accompagné *Crassus*, veulent s'opposer à cette violence. L'un d'eux saisit la bride, un Parthe s'efforce de la reprendre. Les cimetères brillent, et dans la mêlée *Crassus* est tué. On ne sait si ce fut par un Parthe qu'il fut tué, ou si ce fut un Romain qui le frappa, afin qu'un consul ne fût pas mené en triomphe dans la capitale des Parthes. Le reste de l'armée se rendit à discrétion : c'étoit une des plus belles que la république eût jamais levée. Pour la première fois, les aigles romaines furent retenues en captivité, avec dix mille prisonniers.

Ne pouvant triompher de la personne de *Crassus*, *Suréna* triompha de son fantôme. Il trouva un Romain nommé *Paccianus*, qui avoit beaucoup de ressemblance avec *Crassus*. On le fit monter sur un cheval superbe, précédé

de douze faux licteurs. Ses gardes étoient assis sur des chameaux, et avoient des bourses vides pendues à la ceinture. Les têtes sanglantes de plusieurs soldats Romains, portées au bout d'autant de lances, servoient de trophées. La marche étoit fermée par une compagnie de prostituées qui, par des chansons impudiques, achevoient de déshonorer la mémoire de *Crassus*.

Phraate.
Ap. D 1963
Av. J.C. 35

Suréna survécut peu à ce triomphe dérisoire. Soit jalousie, soit quelqu'autre raison politique, *Orode* le fit mourir, quoiqu'il fût redevable même du trône à ce général. Ce prince, quand on lui présenta la tête de *Crassus*, lui fit verser dans la bouche de l'or fondu, comme un reproche de l'avarice qui l'avoit engagé à venir troubler le repos des Parthes. N'étant plus commandés par *Suréna*, ces peuples essuyèrent des échecs contre les Romains venus de Syrie pour venger *Crassus*; mais à leur tour, ceux-ci éprouvèrent des pertes de la part de *Pacore*, fils d'*Orode*, jeune prince, juste, brave, clément, doué de qualités qui rendirent sa perte infiniment sensible aux peuples qu'il avoit conquis. Il fut tué dans une bataille contre les Romains: cette perte fut très-douloureuse pour *Orode*, son père, et d'autant plus

fatale pour les Parthes, que le roi qui avoit destiné sa couronne à un prince si vertueux, la mit sur la tête de *Phraate*, le plus indigne de ses enfans.

Orode eut la foiblesse de partager son trône avec lui, et la douleur de voir une de ses femmes et ses enfans tomber sous le fer assassin de ce monstre. Le roi voulut s'en plaindre. Le fils fit donner du poison à son père; mais, contre toute attente, ce poison guérit le vieillard d'une hydropisie. *Phraate* le fit étouffer, et envoya dans la tombe avec lui quantité de ses frères et son propre fils, dont il craignoit le mérite. Ce prince dénaturé fut un guerrier valeureux. Peut-être cette qualité l'avoit-elle fait choisir par son malheureux père, lorsqu'il fut pressé par *Ventidius*, lieutenant d'*Antoine*, et qui remporta des victoires qui lui méritèrent à Rome les honneurs du triomphe, qui lui procura la jalousie d'*Antoine*. L'amant de *Cléopâtre* voulut aussi cueillir des lauriers et vaincre les Parthes. Mais la gloire qu'il espéroit s'attacha aux enseignes de *Phraate*. Le Parthe força le Romain à une retraite longue et pénible qui coûta beaucoup de monde à *Antoine*, mais qui ne fut pas honteuse, parce qu'il y déploya les talens d'un grand général.

Une conspirati n empêcha *Phraate* le tirer de sa victoire l'avantage qu'il n espéroit. Ce roi parricide avoit souevé contre lui les principaux seigneurs le la nation. Ils le chassèrent, et mirent *Tiridate*, un d'entre eux, sur le trône. *Phraate* revint et renversa son rival. Cependant il ne se trouva pas assez ffermi, pour ne point desirer aussi le uffrage d'*Auguste*, auquel *Tiridate* étoit llé demander des secours. *Phraate* cheta la neutralité de l'empereur, en i rendant les drapeaux et les aigles omaines, conquises sur *Crassus*. *Auguste* s'honora de la restitution de ces rophés, comme d'une grande victoire. *Tiridate* n'obtint qu'un asile à Rome. Il ut y voir quatre fils de *Phraate*, que e prince y envoya, les uns disent comme tages, les autres comme victimes de la olitique d'une belle-mère. Cette femme, ommée *Thermuse*, de concubine étoit evenue épouse légitime, et avoit acquis n empire abolu sur son mari. Elle i persuada d'envoyer ses enfans à ome, sous prétexte d'une éducation us soignée. Le mari et la femme se ssimulèrent, comme il arrive quelqueis, leurs véritables sentimens. *Phraate* s fit partir, parce qu'il les craignoit; *Thermuse* provoqua leur exil, pour

procurer la couronne à *Phraate*, son fils. Quand elle le vit en âge, elle empoisonna son époux. Les Parthes, lorsqu'ils eurent découvert le crime de sa mère, le chassèrent. Il fut mal remplacé par *Orode II*, de la race des Arsacides, dont ils ne purent supporter la tyrannie. Ils le tuèrent dans un festin, et demandèrent à *Auguste* un des enfans de *Phraate*. *Vonone*, qu'il leur envoya, tout Romain par les habillemens et les manières, leur déplut. « Nous ne vou« lons pas, dirent-ils, obéir à un esclave « romain »; et ils offrirent la couronne à *Artabane*, roi de Mèdie, aussi de la race d'*Arsace*.

Artabane. *Vonone* avoit un parti : il fallut combattre. *Artabane* le vainquit. Le vaincu sollicita la protection des gouverneurs romains voisins de la Parthie. Renvoyé de l'un à l'autre, il traîna sa disgrâce en Arménie, en Syrie, et mourut assassiné en Cilicie. Les partisans d'*Artabane*, devenus mécontens de leur prince, demandèrent à *Tibère* un autre enfant d'*Arsace*. L'empereur en envoya un, et procura à son protégé une diversion puissante de la part de *Mithridate* et de *Pharasmane*, deux frères, rois d'Ibérie et d'Arménie, qui occupèrent *Artabane* pendant que les Romains avançoient en

Parthie avec le nouveau roi, qui mourut de maladie. Mais *Artabane* fut vaincu par *Pharasmane*, et perdit non-seulement le sceptre des Parthes, mais encore la Médie, son royaume paternel. On ne voit pas que *Pharasmane* ait profité de sa victoire, puisque les Romains ramenèrent sur le trône *Tiridate*, l'ancien rival de *Phraate*. Il ne s'y soutint pas mieux que la première fois. *Artabane* s'y rétablit, en fut encore chassé, et y remonta par l'aide d'*Izare*, roi d'Abiadène, qui le réconcilia avec ses sujets. Ils ne se repentirent pas de s'être laissés appaiser. *Artabane*, tyran odieux jusqu'alors, devint un bon roi, se distingua par sa modération et son équité, et laissa des regrets après lui. Il avoit beaucoup d'enfans. Deux se placèrent sur le trône, *Gotarze* et *Bardane*. Ils s'étoient déjà battus, et lorsqu'ils étoient prêts à se battre encore, une conspiration contre eux les réconcilia. *Gotarze* eut même la grandeur d'âme, croyant son frère plus capable, de lui céder la couronne. Il en eut du repentir. Mais *Bardane* conserva assez de pouvoir pour l'empêcher de témoigner ce sentiment. Ce prince porta ses armes jusqu'aux lieux rendus célèbres par les premières victoires d'*Alexandre*,

et érigea des trophées. L'orgueil de ses triomphes le rendit insupportable aux principaux seigneurs de sa cour, qui le tuèrent dans une partie de chasse. *Bardane* auroit été un grand roi, s'il s'étoit fait aimer de ses sujets, autant qu'il se fit craindre de ses ennemis.

Vologèse. Après sa mort, *Gotarze*, son frère, reprit la couronne. Elle lui fut disputée par *Méherdate*, prince arsacide, que l'empereur *Claude* appuya des forces romaines. Malgré cette protection, *Méherdate* fut vaincu. *Gotarze*, en lui conservant la vie, lui fit couper les oreilles, par mépris pour les Romains. *Vologèse*, son successeur, soutint une guerre sanglante contre eux, à l'occasion des couronnes d'Arménie et de Syrie qu'il avoit données à *Tiridate* et à *Pacoré*, ses deux frères. *Corbulon* enleva à *Tiridate* celle d'Arménie, et la mit sur la tête de *Tigrane*, cappadocien. *Vologèse* et *Corbulon* s'estimoient assez pour n'oser se mesurer. Ils se firent des propositions de paix auxquelles ils accédèrent réciproquement. *Vologèse* déféra à *Néron* l'honneur de couronner publiquement à Rome *Tiridate*, son frère, comme s'il lui eût fait don de ce royaume, que le Parthe possédoit. Moyennant cette

déférence, la bonne intelligence se rétablit entre les deux empires.

Cosroés.

Elle dura jusqu'a ce que *Cosroès*, troisième successeur de *Vologèse*, attira contre les Parthes les armes de *Trajan*, en renversant du trône d'Arménie *Exadare*, que l'empereur y avoit placé. *Trajan* jeta la division parmi les Parthes, en donnant à *Cosroés* un rival nommé *Parthanaspate*. Le Romain passa dans l'empire des Parthes avec la rapidité d'un torrent qui ravage tout ce qui se présente sur son passage. *Cosroès*, après avoir tenté vainement de lui opposer quelque digue, le laissa écouler. *Parthanaspate* s'étoit attaché à *Trajan* comme une ombre; il disparut avec lui. *Cosroès* recouvra sa puissance, et la transféra à *Vologèse II*, son fils. Affoibli par les Romains, ce prince consentit de se réduire à quelques provinces, et à l'humiliation d'en faire hommage. Son fils *Vologèse III*, voulut se relever de cet abaissement. L'empereur *Sévère* le retint sous le joug, enleva ses trésors, ses femmes et ses enfans, mais *Vologèse* échappa.

Ces expéditions coutèrent beaucoup de sang aux Romains, sans qu'il leur en revînt aucun avantage réel. Ils n'avoient pas assez de force pour garde

leurs conquêtes. Les habitans fidèles au nom des Arsacides, secouoient le joug dès que les armées romaines s'étoient retirées. De sorte que leurs victoires contribuoient seulement à affoiblir les Parthes. L'inutilité de ces efforts ne les rallentissoit pas. Il y eut entre les successeurs de *Trajan*, comme une émulation à se décorer du titre de *Parthique*. *Caracalla* y parvint par un moyen inconnu à ses prédécesseurs, et plus expéditif.

Artabane IV. *Artabane*, frère de *Vologèse*, lui avoit succédé. *Caracalla* envoie des ambassadeurs demander sa fille en mariage ; elle est accordée avec joie. Peu de temps après, l'empereur annonce, par une autre ambassade, qu'il part pour aller célébrer les noces à la cour d'*Artabane*. Le Parthe vint au devant de lui avec la fleur de la noblesse, désarmée comme à une fête. *Caracalla* tombe avec une forte escorte dont il s'étoit fait accompagner, sur ce cortège pacifique, et enlève un grand butin dont il s'autorise auprès du sénat pour se faire donner le nom de *Parthique*. *Artabane*, échappé à ce danger comme par miracle, jura une haine implacable au perfide empereur, et embrâsa la nation de la même ardeur de vengeance.

Elle étoit alors, cette nation, dans un état de force respectable : qui auroit cru qu'une seule bataille l'effaceroit de la liste des puissances ! L'action dura deux jours entre les Parthes et les Romains. Les deux peuples avoient suspendu leurs efforts à l'approche de la nuit. Ils s'étoient séparés en criant chacun victoire, et se reposoient appuyés sur leurs armes. Déjà quarante mille morts couvroient le champ de bataille. On voulut engager *Artabane* à faire cesser un si long carnage. Il répondit : *Nous ne faisons que de commencer.* Déterminé à périr avec le dernier Parthe, ou à tuer le dernier Romain, à l'aube du troisième jour, il faisoit sonner la charge, lorsque le général romain lui envoya dire que *Caracalla* avoit été assassiné, et que le traître ayant été puni de son forfait, toute dissension entre eux devoit finir. Le roi de Parthes prêta l'oreille à ces paroles de paix, et consentit à un traité dont les conditions étoient avantageuses.

Mais elles ne guérirent pas la blessure profonde faite à l'empire parthe par cette bataille meurtrière. Les plus braves guerriers de la nation y avoient péri. Les Perses qui, après avoir porté le joug macédonien, vivoient depuis cinq

cents ans assujétis aux Parthes sans être détruits, profitèrent de l'occasion pour reprendre l'empire du pays qu'ils habitoient ; ils se réunirent en grand nombre, et livrèrent plusieurs batailles aux Parthes. Après des prodiges de valeur de part et d'autre, la victoire se déclara sans retour pour les Perses. *Artabane* fut tué ; son armée se dissipa. Les Parthes se trouvèrent sans chefs et s'incorporèrent à leur tour au peuple qui s'étoit, pour ainsi dire, incorporé à eux, lorsque leur premier roi s'étoit fait un empire des provinces persanes, ravies aux successeurs d'*Alexandre*. Il fut, sous ces nouveaux Perses, le même empire, mais rajeuni et revivifié.

PERSES.

Artaxarxe. 230. Ce changement fut opéré par un homme dont la naissance présente des circonstances au moins singulières, si elles ne sont pas fabuleuses. Un cordonnier du pays des Cadducéens, nommé *Pabec*, très-versé dans l'astrologie judiciaire, reçut un jour chez lui un officier appelé *Pusan*. La science du cordonnier lui fit connoître que celui qui

aîtroit de cet étranger, parviendroit ux plus grands honneurs, et seroit e chef d'une puissante famille. *Pabec* ui auroit volontiers donné sa fille en nariage, s'il en avoit eu. A son défaut, l engagea sa femme à partager sa couhe avec *Pusan*. Elle devint enceinte, t accoucha de notre héros. Il se distinua dans les troubles qui suivirent la nort d'*Artabane*, et obtint la couronne. Quand il fut parvenu au trône, *Pabec* t *Pusan* se disputèrent l'honneur de ui avoir donné le jour. Pour les accorer, on donna à l'enfant un nom qui gnifioit que l'un étoit le mari, et l'aue le père. Ce nom qu'on regrette, arce qu'on pourroit le franciser, est erdu, et le fondateur du second emre persan est connu dans l'histoire ous celui d'*Artaxare* ou *Artaxerxès*.

Après s'être affermi sur le trône, il ésolut de réunir sous sa domination ut ce qui avoit été autrefois attaché à empire des Perses. La plus grande parte étoit entre les mains des Romains. *rtaxare* envoya à l'empereur des amssadeurs, si l'on peut donner ce titre quatre cents hommes choisis, d'une ille et d'une force extraordinaires, et perbement habillés. Ces messagers çurent, mot pour mot, ce qu'ils de-

voient dire, et ne s'écartèrent pas de l'ordre. Introduits devant l'empereur, ils lui parlèrent en ces termes : « Le » grand roi *Artaxare* ordonne aux Ro- » mains, ainsi qu'à leur prince, d'éva- » cuer la Syrie et toute l'Asie mineure, » et de rendre aux Perses tous les pays » en de-çà de la mer Egée et du Pont, » comme étant le bien de leurs an- » cêtres. » Cette harangue ne plut point à l'empereur *Sévère*. Comme ses ambassadeurs étoient forts et robustes, il les destina à cultiver des terres qu'il leur assigna en Phrygie, et les fit dépouiller de leurs riches habits pour leur en donner de plus conformes à leur nouvel état. Le succès ne répondit pas à cette bravade d'*Artaxare*. Ce prince qui s'étoit imposé, par sa fierté menaçante, l'obligation d'attaquer, fut réduit à la défensive. Cependant il ne faut pas croire, par le triomphe de *Sévère* à Rome, et le superbe nom de *Parthien* et de *Persien*, dont il se décora, que ses succès aient été fort importans. *Artaxare* reprit toutes les provinces qui lui avoient été enlevées au commencement de l'expédition, et mourut après un règne glorieux de douze ans, ad-
Sapor. miré et regretté de ses sujets.
242. Son fils *Sapor* vit d'abord ses états

envahis par l'empereur *Gordien*, le jeune. *Philippe* les lui rendit, s'en repentit et s'en remit en possession. *Sapor* les recouvra ; il y fut attaqué de nouveau par l'empereur *Valérien*. Le monarque persan le fit prisonnier. Après l'avoir fait marcher ignominieusement à la tête de son armée, et s'être quelquefois servi de lui pour monter à cheval, en lui mettant le pied sur le cou, on dit qu'il le fit écorcher vif. Cette cruauté est croyable d'un homme qui faisoit jeter ses prisonniers dans des chemins creux pour les égaliser et faciliter le passage de ses voitures : on dit que malgré cette barbarie insultante, *Aurélien*, successeur de *Valérien*, donna à *Sapor* sa fille en mariage. Ce qui s'accorderoit peu avec le triomphe d'*Aurélien*, dans lequel il montra aux Romains le char de *Sapor*. Mais tout s'arrange entre les princes. A la suite de cette princesse étoient attachés deux médecins grecs, qui portèrent les écrits d'*Hyppocrate* en Orient. Sous le règne de *Sapor* parut *Manès*, qui voulut adapter à la religion chrétienne, l'opinion des deux principes pour expliquer l'origine du bien et du mal.

Hormisdas, fils de *Sapor*, n'est **Hormisdas.**
connu que par la honte de n'avoir pas 273.

secouru l'intéressante *Zénobie*, reine de Palmyre, et de l'avoir laissé traîner en triomphe et en captivité par *Aurélien*. Son fils *Varamne I*, ne régna qu'un an. L'empereur *Probus* rendit à son successeur *Varamne II*, les bravades d'*Artaxare*. Il répondit à son ambassadeur qui venoit offrir des présens et demander la paix: « Tout ce » que votre maître peut avoir au monde » est à moi, je m'en mettrai en possession, dès que je le jugerai à propos ». Il le fit, mais il jugea aussi à propos d'abandonner ses conquêtes, que *Varamne* reprit. A son fils *Varamne III*, succéda *Narsès*; il battit l'empereur *Galère*, qui ne se tenoit pas assez sur ses gardes. Le vainqueur tomba dans la même faute et fut battu à son tour. Son successeur *Hormisdas II*, ne laissa de ressource pour la monarchie, qu'une espérance très-ambiguë. Sa femme étoit enceinte. Les grands demandèrent aux mages quel seroit cet enfant: ils répondirent hardiment un mâle: la nation couronna pour ainsi dire le ventre.

Sapor II. 308. *Sapor* second naquit. Il fut élevé avec soin, à ce qu'on croit, dans la réligion chrétienne, qu'il abjura. Il est assez singulier q'une des plus grandes guerres des Perses se soit faite entre

des transfuges et persécuteurs de la religion, *Sapor* et *Julien*. Celui-ci pour envahir la Perse prit mal ses mesures, suivit les conseils perfides d'un transfuge qui lui fit brûler sa flotte, et l'exposa à faire périr son armée de faim. Cependant la victoire couronna ses premiers efforts. Il battit les Perses, pénétra dans leur pays, s'empara de leurs principales villes, enleva leurs trésors, et réduisit *Sapor* à prendre honteusement la fuite. *Julien* eût peut-être renversé l'empire des Perses, s'il n'eût été atteint d'une flèche dans la dernière bataille qu'il livra aux ennemis. La mort de cet empereur fit perdre aux Romains tout le fruit de leurs exploits, et *Jovien*, son successeur, fut obligé d'acheter par une paix honteuse le salut de l'armée romaine qui manquoit de vivres.

Sapor avoit quatre fils, l'un déplaisoit à ce roi, l'autre s'étoit retiré chez les Romains. Il avoit donné au troisième une tente de peaux de chameaux enrichie d'or et admirablement peinte. « Comment la trouvez-vous, dit-il à » son fils? Fort belle, répondit-il; mais » quand je serai roi, j'en aurai une de » peaux d'hommes ». Et pour cela même, il ne le fut pas. Son père irrité de cette réponse, mit sur le trône son Artaxerce. 380.

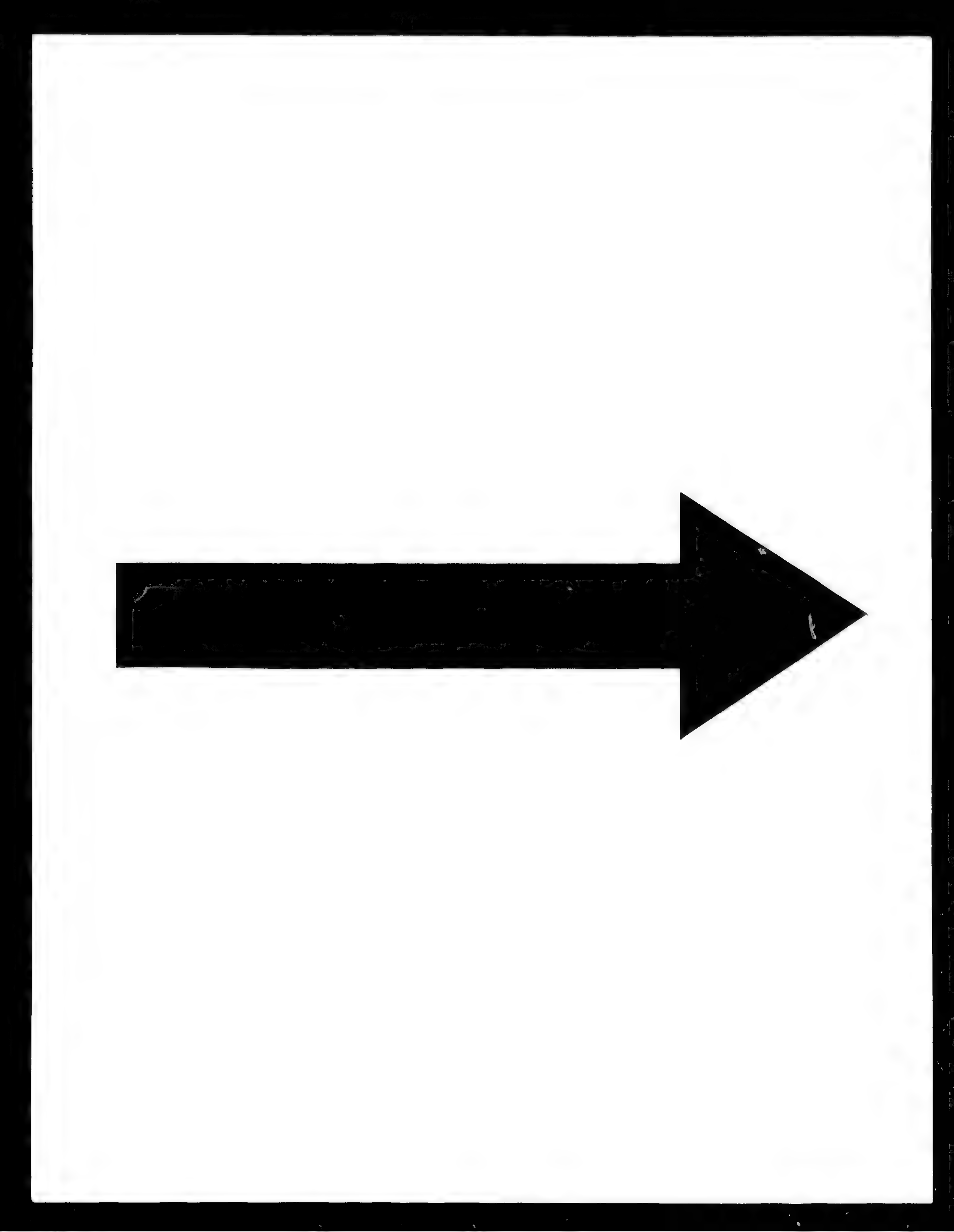
quatrième fils *Sapor III*. Lui et *Varamne IV*, vécurent en paix avec les Romains.

Isdigerte. 401. *Isdigerte* eut avec Arcadius, empereur d'Orient, une liaison si intime que ce prince, à sa mort, le nomma protecteur ainsi que tuteur de son fils *Théodose II*, et de l'empire. Le Perse envoya pour veiller à l'éducation du fils de son ami, l'eunuque *Arcadius*, homme sage et d'une expérience consommée, qui sans doute étoit chrétien. Il s'en trouvoit un grand nombre à la cour d'*Isdigerte*, qu'on croit l'avoir été lui-même. Sous *Varamne V*, son successeur, par le zèle indiscret d'un chrétien qui mit le feu à un temple persan, la guerre recommença aves les Romains. Les troupes du monarque persan étoient commandées par un général nommé *Narsès*, qui envoya défier le général romain. Il lui laissoit, disoit-il, le choix du jour où ils pourroient se trouver en campagne. « Les Romains, répondit » celui-ci, se battent quand ils le ju» gent à propos, et non pas quand leurs » ennemis croyent y trouver leur » compte ». *Varamne* appela à son secours les Sarrazins, peuples qu'on voit paroître pour la première fois dans ces contrées. Sous lui la religion chrétienne

reprit faveur en Perse, par la charité bienfaisante d'*Acace*, évêque d'Amide. Les Romains avoient entassé dans cette ville sept mille prisonniers Persans, sans pourvoir à leur subsistance. L'évêque d'Amide et son clergé vendirent les vases d'or et d'argent de l'église, en nourrirent les priso[illegible] pendant toute la guerre, et leur [illegible]nt à la paix de l'argent pour re[illegible]er dans leur patrie. *Varamne* appela ce charitable évêque à sa cour, le reçut avec de grands témoignages de respect, et accorda aux chrétiens plusieurs faveurs à sa considération.

Sous *Pérose*, les Huns furent connus dans l'empire, ils habitoient le nord de la Perse. Ces peuples n'étoient pas tout-à-fait sauvages ; ils avoient des villes, une forme de gouvernement. *Pérose* pénétra dans leur pays, et n'en sortit pas aussi facilement qu'il y étoit entré. Ils l'enveloppèrent et le réduisirent à promettre de ne jamais les inquiéter chez eux, et à rendre hommage à leur roi. Le Persan cherchoit un moyen de faire cet acte humiliant sans pourtant s'humilier. Les Mages le tirèrent d'embarras ; ils lui fournirent l'expédient d'entrer dans la tente du roi des Huns, au lever du soleil. « Ainsi, dirent-ils,

Pérose.
558.



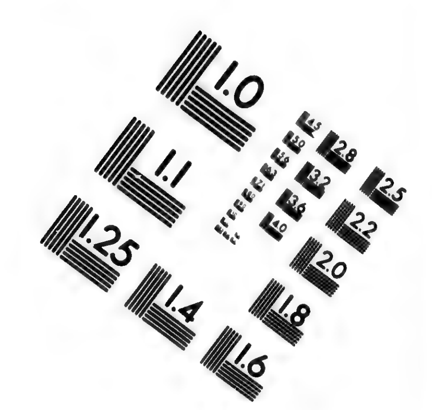
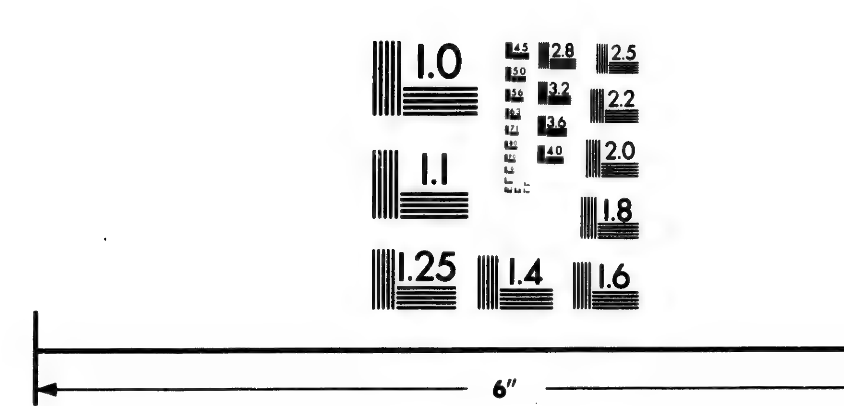
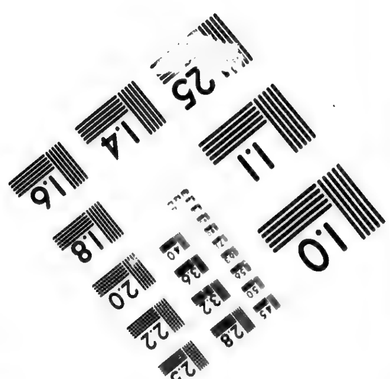


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







» vous paroîtrez vous prosterner devant « l'astre, et non devant le monarque ». *Pérose* mit autant de bonne-foi dans l'exécution du traité que dans la cérémonie de l'hommage. Il voulut surprendre les Huns, ils le battirent et il
Cavade. fut tué dans l'action.
492. Le foible *Valens* qui lui succéda, ne put s'affranchir du tribut que les Huns avoient imposé à la Perse, et en mourut de déplaisir. *Cavade*, ou *Cabade*, son successeur, entreprit d'effacer cette honte, et y réussit. Ses victoires le rendirent fier et entreprenant, jusques dans son royaume dont il voulut changer la constitution. Il n'y a eu qu'une extravagance manifeste qui ait pu le porter à défendre par un édit, à toute femme de son empire, de refuser tout homme qui lui demanderoit ses faveurs. Cet acte seul mériteroit le traitement que les grands lui firent. Ils se rendirent maîtres de sa personne, et donnèrent le diadême à un de ses parens, nommé *Zambade*.

Le premier soin du nouveau roi, fut de convoquer une assemblée générale de la noblesse, pour décider du sort de *Cavade*. Le peuple avoit déclaré la personne du monarque sacrée ; cependant les sentimens de l'assemblée se trou-

vèrent partagés, même après l'action de *Gusanastade*, un des principaux seigneurs. Il tira de sa poche un petit canif dont il se servoit ordinairement pour rogner ses ongles, et dit en le montrant à l'assemblée : « Ce canif, employé à » propos, nous rendroit un service que » vingt mille hommes seront incapables » de nous rendre, si nous laissons » échapper cette occasion ». Mais la politique cruelle de *Gusanastade* ne prévalut pas. On décida à l'unanimité que *Cavade* ayant lui-même abdiqué son autorité, par l'odieux usage qu'il en avoit fait, seroit confiné en prison pour le reste de sa vie, et que *Zambade* régneroit à sa place. Ce prince avoit toutes les qualités nécessaires pour porter glorieusement la couronne : sage, indulgent, ami de l'ordre, il ne songeoit qu'à rendre son peuple heureux.

Avec *Cavade* on n'avoit pas enfermé la reine. Cette princesse, la seule personne qui ne l'eût pas abandonné dans son malheur, lui portoit elle-même toutes les choses dont il avoit besoin, mais sans avoir permission de le voir. L'officier qui le gardoit devint amoureux d'elle, et lui accorda la permission d'écrire à son mari. Elle desira de le voir. Le geolier mit une condition à cette fa-

veur. La reine en instruisit son époux ; il lui marqua qu'elle eût à flatter une passion qui pouvoit lui être si utile. Elle obtint l'entrevue dans laquelle *Cavade* apprit qu'un ami fidèle, nommé *Sezose*, lui tenoit prête une compagnie de gardes, destinée à l'accompagner par-tout où il jugeroit à propos, quand il se seroit sauvé. Les mesures furent prises en conséquence de cette précaution. La reine mit les habits du roi. Celui-ci se sauva sous des habits de femme. Il se réfugia chez le roi des Huns, qui le reçut bien, lui fit épouser sa fille, et lui donna une armée. La reine prisonnière pour son mari, quoique son action méritât du moins de l'admiration, fut traitée avec plus de sévérité que de clémence.

Cavade qui, pendant etraite chez les Huns, avoit lié des correspondances avec quelques seigneurs persans, trouva des facilités à rentrer dans son royaume.

Il promit les gouvernemens des provinces à ceux qui viendroient les premiers lui rendre hommage. Comme les gouvernemens ne sortoient pas ordinairement des familles, cette promesse y mit une espèce de division. On s'empressa d'obtenir la preférence. Cette

émulation grossit promptement le nombre de ses partisans. Il eut des succès décisifs, et entra triomphant dans sa capitale. *Cavade* fit crever les yeux à *Zambade*, mettre à mort *Gusanastade*, et créa *Sezose* lieutenant général de son royaume.

La faction qui avoit détrôné *Cavade* n'eut pas lieu de se repentir de ne s'être point permis de pousser la cruauté jusqu'à lui ôter la vie. Elle dut même s'applaudir de l'avoir conservée à un prince qui rendit au royaume de Perse son ancien éclat. Il faut cependant avouer qu'il commença ses victoires par une injustice. Le roi des Huns, son beau-père, lui avoit avancé de grosses sommes pour se rétablir, et en demandoit le paiement. L'empereur *Anastaze* passoit pour riche. Le roi de Perse lui demande un emprunt. Sur son refus, il lui déclare la guerre, ou plutôt l'entame brusquement par le siége d'Amide, ville très-opulente. Elle se défendit long-temps, mais à la fin *Cavade* la prit, et y fit un grand butin. Il souffrit que ses soldats y commissent des massacres. Un des habitans eut la hardiesse de lui représenter qu'il étoit indigne d'un héros de s'acharner contre des hommes qui ne faisoient plus de

résistance. « Pourquoi, dit le roi avec » colère, avez-vous osé vous défendre » contre moi? — C'est, répondit l'A- » midéen, que Dieu vouloit que vous » dussiez Amide, non à votre volonté, » mais à votre valeur ». Ce compliment appaisa le roi, il fit cesser le carnage, et quelque temps après, il rendit à la ville ses priviléges, fit rétablir ses murailles et ses édifices publics.

Il paroît que *Cavade* n'étoit pas naturellement méchant, et que ses premiers égaremens sont plutôt dus à l'effervescence de la jeunesse, qu'à la noirceur de caractère. On trouve dans sa vie une action dont on ne peut porter un jugement bien certain. Ce *Séroze* auquel il devoit sa liberté, devint ou coupable ou suspect. *Cavade* souffrit qu'il fut accusé, jugé, condamné à mort, et que la sentence s'exécutât. Il est vrai qu'il la mouilla de ses larmes, et qu'il marqua le plus vif chagrin d'être obligé d'abandonner à la rigueur des lois un homme auquel il avoit de si grandes obligations. Le principal grief établi contre *Séroze*, est d'avoir fait enterrer le corps de sa femme, au mépris de la religion des Perses, qui ordonnoit qu'on exposât leurs cadavres aux oiseaux; mais on trouve que dans ce temps *Ca-*

vade avoit imaginé de faire adopter par l'empereur d'Orient, celui de ses fils auquel il destinoit la couronne, et que *Séroze* mit obstacle à ce traité. Sans doute le crime d'un sujet devenu assez puissant pour faire échouer un projet intéressant à son maître, aura été plutôt la cause de sa mort que la violation d'un rite religieux. En ce cas, les larmes de *Cavade* furent des larmes d'hypocrite. Rarement la reconnoissance chez les princes résiste à un attentat contre leur puissance.

Ce projet de *Cavade* tient à l'état où se trouvoit alors l'empire d'Orient, attaqué de tout côté par une inondation de barbares, et mal défendu par les provinces frontières, dont les peuples se réunissoient souvent aux assaillans. *Cavade* voulut persuader à l'empereur que l'adoption mettroit son fils dans l'obligation de défendre l'empire comme son bien propre, et que par-là il se procureroit une protection sûre et puissante; mais celui-ci craignit que cette adoption, loin d'assurer l'unité de l'empire, n'opérât sa division et son affoiblissement par les droits que s'arrogeroit le prince adopté sur les provinces qu'il prétendroit avoir conservées contre les efforts de l'invasion. Peu s'en fallut que cette

adoption ne fût agréée de part et d'autre; mais au moment qu'elle alloit se terminer, de foibles obstacles la firent échouer. Le Persan vouloit qu'elle se fît à la manière des Romains, afin de lui donner toute la force possible: les Romains vouloient n'y employer que la manière des barbares, afin sans doute d'y laisser des défauts de forme, qui, dans le besoin, la rendroient de nul effet. On ne put jamais s'accorder sur cet article, qui sembloit une pure bagatelle après les difficultés surmontées dans un pareil traité. Les Romains l'avoient laissé venir jusqu'à ce point pour gagner du temps. *Cavade* témoigna un grand mécontentement, recommença la guerre, la fit quelque temps, et se laissa appaiser par une bonne somme d'argent. C'est le moyen le plus victorieux qu'il employa contre l'empire d'Orient. Il l'apprit à son fils *Chosroès*, qui en fit un grand usage.

Chosroès. 532. Ce prince n'étoit pas l'aîné; mais il avoit la faveur de son père, parce qu'il étoit fier, guerrier, toujours occupé de grands desseins, qu'il exécutoit avec autant d'ardeur qu'il avoit de facilité à les concevoir. *Cavade* le nomma par son testament son successeur, au préjudice de *Cauze*, son aîné. Le testa-

ment fut confirmé par la nation, et *Chosroès* reconnu monarque de Perse. On compte sous le règne de ce nouveau roi, jusqu'à cinq traités avec l'empire d'Orient, dont voici la marche alternative. *Chosroès* déclaroit la guerre, la faisoit d'abord vivement et s'assuroit d'un bon butin. Il se tenoit ensuite sur la défensive, et lorsqu'il voyoit l'empire tourmenté par d'autres agresseurs, il offroit la paix, dont il tiroit de grosses sommes d'argent. Avec cette contribution, il recrutoit et grossissoit ses armées, et revenoit à la charge, sans même trop se soucier de colorer ses prétextes. S'il essuyoit des échecs, ses trésors lui servoient à susciter à l'empire des ennemis sur quelques frontières un peu éloignées. Il falloit alors diminuer les moyens de défense et d'attaque en Perse. *Chosroès* offroit encore la paix, dont les conditions étoient toujours de l'argent. Il poussa, on peut dire, l'effronterie, jusqu'à envoyer demander à *Justinien* sa part d'un gain qu'il lui avoit laissé faire. « Si je ne vous avois pas laissé tranquille, lui dit-il, votre général *Bélisaire* n'auroit pas remporté tant de victoires en Afrique, par conséquent vous me devez une partie des dépouilles ». *Justinien* sourit, mais il

crut ne devoir pas éconduire les ambassadeurs sans les satisfaire.

Telle est la vie militaire de *Chosroès*. Durant un long règne, il ne cessa de tourmenter ses sujets et ceux de ses voisins. Cependant il affectoit une grande compassion pour les peuples qui éprouvoient les malheurs de la guerre. Des ambassadeurs romains lui ayant exposé pathétiquement ces calamités dans une audience publique, il renchérit sur leur description, et s'attendrit jusqu'aux larmes. Elles étoient versées pour encourager les Perses, témoins de sa sensibilité, à l'aider vigoureusement contre *Justinien*, auquel *Chosroès* reprochoit d'être l'agresseur. Au reste, on auroit bien de la peine à décider lequel étoit le plus coupable. Si *Justinien* reprochoit justement à *Chosroès* d'appeler les *Goths* contre l'empire et de favoriser leurs dévastations, celui-ci prouvoit par des lettres authentiques que l'empereur ne cessoit de déchaîner contre les Perses les Huns et les Sarrazins. Les petits rois voisins, tels que celui des Lazes, auroient pu aussi maudire l'ambition de ces deux grands empires, qui les entraînoient malgré eux dans leurs querelles et les en rendoient victimes. Il y a cette différence entre *Justinien* et *Chosroès*,

que l'empereur romain faisoit la guerre seulement par ses lieutenans, tandis que le Persan parut toujours à la tête de ses armées : il étoit brave, intrépide, opiniâtre, habile général, et ne laissoit faire à ses lieutenans que ce qu'il ne pouvoit pas faire lui-même.

Après une conjuration qu'il punit sévèrement au commencement de son règne, *Chosroès* n'éprouva plus d'inquiétudes de la part des grands de son royaume. Les conjurés lui reprochoient la dureté, la bizarrerie, le despotisme, à-peu-près les mêmes défauts qui avoient fait enfermer *Cavade*, son père. Le moins qu'ils se proposoient, c'étoit de le déposer comme lui. Ils auroient desiré mettre à sa place un de ses frères, nommé *Zamès ;* mais ce prince étoit borgne, et les Perses ne souffroient pas dans leurs monarques d'imperfections de cette nature. Une faction trouve bien les moyens d'éluder les préjugés du peuple sur le sujet indigne et même haï qu'elle veut lui donner pour maître. On décida donc que ce ne seroit pas *Zamès* qui occuperoit le trône, mais un fils fort jeune qu'il avoit, dont il seroit le conseil, à condition néanmoins que lui-même ne se conduiroit que par

le conseil des conspirateurs ; c'est-à-dire qu'on vouloit donner au peuple une multitude de rois au lieu d'un *Chosroès*, qui, s'il savoit prendre l'argent, savoit aussi bien l'employer, avoit, parmi les complices, des espions par lesquels il étoit instruit jour par jour de toutes les démarches des factieux. Il les laissa manœuvrer, s'attacher des partisans, en grossir le nombre, afin de connoître lui-même ses amis et ses ennemis. Puis, quand il les vit près d'éclater, il les fit tous saisir et mourir en même-temps. Le seul petit *Cavade* échappa, parce qu'il étoit élevé loin de la cour, chez un honnête vieillard qui eut horreur de se souiller du sang d'un enfant. Le vieillard fut dénoncé quelques années après par son propre fils, qui craignit, si la désobéissance de son père étoit découverte par d'autres, de perdre le gouvernement, que la punition du père feroit vaquer. Le jeune *Cavade* étoit alors en sureté. *Chosroès* mourut de chagrin après la perte d'une bataille qui laissoit son royaume ouvert aux Romains. Ils y prirent des quartiers d'hiver : ce qui fut infiniment sensible au vieux roi, accoutumé à prendre les siens chez les ennemis. Peu s'en étoit fallu qu'il ne fût fait prisonnier dans

cette défaite. Aussi recommanda-t-il expressément à son fils de ne jamais exposer sa personne dans une action générale contre les Romains.

Hormisdas, son fils, présente un objet d'indignation et de pitié. D'indignation, par les fautes dont il se rendit coupable. Il eut le malheur de ne point aimer son peuple : le malheur aussi grand de croire des devins, qui l'assurèrent que, quelque chose qu'il fît, son règne seroit heureux. En conséquence, il lâcha la bride à ses passions, il fut cruel, hautain, opiniâtre, et mécontenta ses sujets, sans craindre les funestes suites de cette tyrannie. Hormisdas.

Sécurité funeste qui l'engagea à tout oser ! Il avoit un bon général, nommé *Varame*. Après plusieurs avantages, ce guerrier essuya une défaite. *Hormisdas* au lieu de le plaindre et de l'encourager, lui envoya un habit de femme avec une lettre insultante. *Varame* lui répond comme auroit fait une femme esclave, et en même-temps il prend des mesures pour se défendre. Il se concilie le cœur de ses soldats, séduit une partie de l'armée que le roi envoyoit contre lui. Le monarque se retire dans sa capitale. Les principales villes se révoltent, et les habitans pillent de

tous côtés les palais royaux. Les prisons furent ouvertes. Entre ceux qui brisèrent leurs chaînes, se trouva un prince du sang royal, nommé *Bindoès*, que *Hormisdas* avoit chargé de fers pour un sujet assez léger. Il se jeta dans l'armée qui ne s'étoit pas attachée aux drapeaux de *Varame*. Elle le reconnut pour son chef. Il s'avança à sa tête vers *Ctésiphon*, y entra sans peine, et alla au palais, où il trouva *Hormisdas* sur son trône avec tout l'appareil de sa dignité. « Qui vous amène ici? lui dit » *Hormisdas*, et comment vous êtes-» vous sauvé de votre prison » *Bindoès* ne lui répondit que par des reproches mêlés d'injures. « Qu'on l'ar-» rête ! s'écrie *Hormisdas* ».

Ici, l'indignation fait place à la pitié. La garde du monarque reste interdite. Enhardi par son inaction, *Bindoès* se précipite sur le roi, lui arrache la tiare et le fait traîner en prison. *Chosroès*, fils d'*Hormisdas*, quoique connu pour être peu attaché à son père, parut avoir quelque crainte. *Bindoès* le rassure par des promesses. Du fond de son cachot, *Hormisdas* demande à être entendu dans une assemblée de la nation. Il est amené en présence de ses sujets, plaide lui-même sa cause avec toute l'énergie

du malheur. Il faisoit quelque impression. *Bindoès* prend la parole, fait à son discours une réponse longue et insultante, et finit par représenter à ceux qui composoient le tribunal, ce qu'ils ont à craindre s'ils rétablissent celui qu'ils osent faire comparoître devant eux. Cette raison fut déterminante. L'infortuné monarque est ramené dans son cachot. On lui passe un fer rouge sur les yeux, pour le mettre hors d'état de remonter jamais sur le trône. Il avoit demandé que du moins on ne lui donnât pas pour successeur son fils *Chosroès*, dont il détailla les mauvaises qualités, mais son autre fils, *Hormisdas*, prince doux, qui feroit le bonheur de ses peuples. La recommandation d'un malheureux est souvent un arrêt de proscription. On tua *Hormisdas*, et sa mère, et *Chosroès* fut placé sur le trône. Son père, tout aveugle qu'il étoit, lui causoit de l'inquiétude, et ses reproches, qu'il n'eut pas la prudence de renfermer dans les murs de sa prison, importunoient ce fils dénaturé; il le fit assassiner.

Varame n'avoit pris aucune part à ces changemens. Il se tenoit à la tête de son armée, résolu de ne pas travailler pour un autre. *Chosroès* lui envoya de beaux présens, et des lettres obligeantes, Chosroès. 589.

pleines de promesses. *Varame* rejeta tout. Dans sa réponse il prit le titre de *Fléau des Tyrans*. Il ordonnoit à *Chosroès* de quitter un sceptre usurpé, et faisoit entendre que son but en continuant la guerre, étoit de venger son roi et de punir un parricide. Ce motif lui donna beaucoup de partisans. Les deux rivaux se trouvèrent en présence. *Chosroès* fut vaincu si complètement, qu'il ne put que se sauver par des chemins détournés jusqu'à un poste avancé des Romains, sur la frontière, où il fut bien reçu. *Varame* s'empara de *Ctésiphon*. Il fit mettre en prison *Bindoès*, comme auteur de la dernière révolution, et ne ménagea pas ses complices, sans cependant user de cruauté à leur égard. Il hasarda ensuite de prendre non pas le titre de roi, mais les ornemens. Cette tentative déplut à la noblesse. Il se forma un complot. On tira *Bindoès* de prison. Les conjurés attaquèrent *Varame* dans son palais pendant la nuit. Il se défendit vaillamment. Plusieurs nobles périrent dans l'action, d'autres furent condamnés ensuite à être foulés aux pieds par les éléphans. *Bindoès* se sauva et gagna la Médie, où il s'empressa de lever des troupes pour seconder *Chosroès*.

Ce fugitif trouva une puissante protec-

tion dans l'empereur *Maurice*, qui mit à son service toutes les troupes de l'empire sur cette frontière, sous les ordres de *Narsès*, son plus habile général. *Varame* essuya une défaite aussi complète que celle qu'avoit éprouvée *Chosroès*. Comme lui, il s'enfuit presque seul, et trouva un asile au nord de la Perse, chez un prince barbare. Il y vécut quelque temps considéré ; mais la crainte d'être attaqué par *Chosroès*, détermina le barbare à empoisonner son hôte. *Chosroès* avoit amusé le peuple de la capitale par des spectacles et des fêtes, lorsqu'il ceignit son front du diadême, teint du sang de son père. Il se servit de la même politique pour faire oublier à ce peuple la douceur du gouvernement de *Varame ;* mais il n'épargna aucun des grands dont il crut avoir à craindre quelque chose, même de ceux qui lui avoient été favorables.

Dans son adversité, il avoit montré des égards pour la religion chrétienne, jusqu'à paroître lui donner la préférence sur la sienne. Il s'habilloit aussi en romain, parloit en romain, agissoit en romain, sans doute, afin de conserver la bienveillance de l'empereur *Maurice*. Quand il n'eut plus besoin de ces ménagemens, il y renonça. *Chosroès II* passe

pour un grand persécuteur des chrétiens. Quant aux Romains, c'est-à-dire aux sujets de l'empire de Constantinople, dont les empereurs prenoient toujours le titre d'empereurs romains, quoiqu'ils fussent Grecs; quant aux Romains, *Chosroès*, rétabli par leurs secours, se montra dès le commencement assez froid sur la reconnoissance. *Narsès*, en lui faisant ses adieux avant de sortir de ses états, lui représenta l'obligation où il étoit de ne pas oublier les services de l'empereur *Maurice* et des Romains, dont ce général parloit comme des *maîtres du monde*. *Chosroès* répondit modestement qu'à l'égard des services, il ne les oubliroit jamais. Pour la puissance romaine, dont *Narsès* lui faisoit une peinture si magnifique, le roi de Perse fit sentir qu'il ne la croyoit pas si redoutable : il déduisit les motifs de son opinion, et marqua si exactement le déclin et la dissolution de cet empire, que les historiens grecs n'ont pu s'empêcher de le citer comme un grand astrologue; mais ce n'étoit qu'un homme sage et réfléchi, qui, connoissant à fond les causes de destruction inhérentes à cet empire, a pu, par la seule force de son jugement, marquer les degrés d'affoiblissement, et prévoir la dernière

catastrophe. Un peu de honte l'empêcha de tirer sa part des dépouilles de l'empire, tant que son bienfaiteur vécut, quoiqu'il en marquât quelqu'envie. Mais la mort de *Maurice*, qui fut assassiné, lui fournit l'occasion de porter ses armes dans l'empire, sous prétexte de venger la mort de son ami. Une preuve que ce ne fut qu'un prétexte, c'est qu'au lieu de se joindre aux généraux romains, entre autres à *Narsès*, déclarés contre *Phocas*, meurtrier de *Maurice*, il les attaqua tous indistinctement.

On est étonné de l'étendue des conquêtes de *Chosroès*, du peu de temps qu'il mit à les faire et à les perdre. La seizième année de son règne, il mit tout le plat pays des frontières romaines à contribution. L'année suivante, il s'empara des forteresses. La dix-huitième année il pilla la Mésopotamie et la Syrie. La dix-neuvième, il passa l'Euphrate, porta la désolation dans le reste de la Syrie, qu'il avoit épargnée en Palestine et en Phénicie. La vingtième est remarquable par le ravage de la Cappadoce et de l'Arménie, et par la défaite entière d'une armée romaine, qui lui ouvrit la Galicie et la Paphlagonie, jusqu'à Chalcédoine. Deux ans après, *Chosroès* prit Apamée, *Edesse* bloqua Antioche, et

remporta une si grande victoire, qu'il resta à peine aux vaincus des soldats pour pleurer les morts. L'année suivante, il prit Césarée, emmena une multitude de captifs Syriens. La vingt-cinquième année il se rendit maître de Damas, et renvoya ignominieusement sans réponse les ambassadeurs envoyés par l'empereur *Héraclius* pour demander la paix. La vingt-sixième, il conquit la Judée, prit et pilla la ville de Jérusalem, emmena en Perse le patriarche, emporta la vraie croix, vendit quatre-vingt-dix mille chrétiens aux Juifs de ses états, qui les égorgèrent tous.

On est fatigué de cette chronologie sanglante. Il resteroit cependant encore à suivre *Chosroès* en Egypte haute et basse qu'il subjugue; ainsi il joint la monarchie d'Afrique à celle d'Asie, projet inutilement tenté par ses plus illustres ancêtres. Il revient contre l'empire, répond arrogamment à *Héraclius*, qui lui demandoit encore la paix: « Je vous » l'accorderai quand vous et vos sujets » aurez abjuré le Dieu crucifié, et em» brassé la religion des Perses ». *Héraclius*, débarrassé de ses autres guerres, marche en personne contre *Chosroès*, le bat, lui offre encore la paix, et cet empereur est refusé avec mépris. Mais l

Persan ne soutint pas sa fierté, il fuit, vaincu en bataille rangée par l'empereur romain, et laisse cinquante mille prisonniers, auxquels *Héraclius* donne généreusement la liberté. L'empereur gagne encore contre deux généraux persans, une victoire si complète, que le vainqueur est obligé de relâcher un prisonnier pour aller porter aux sujets de *Chosroès* la nouvelle de leur défaite.

Tant de revers aigrissent le caractère déjà trop cruel de *Chosroès*; grands, peuples, soldats, généraux, il rend tout ce qui le touche responsable de ses malheurs. Une lettre insolente avoit causé l'effrayante catastrophe d'*Hormisdas*, son père; une lettre imprudente précipita celle du fils, qui fut non moins terrible. Il eut des soupçons mal fondés contre *Sarbate*, un de ses généraux. Sans examen, il écrit à un autre de surprendre son collègue et de le faire mourir. Cette lettre tombe entre les mains des Romains. Ils l'envoient au condamné. *Sarbate*, à son nom, joint celui de quatre cents officiers de marque, qui paroissent par-là destinés comme lui au supplice. Cette lettre ainsi falsifiée, répandue dans l'armée, y suscite une foule de mécontens. *Sarbate* en forme un corps considérable, et se retire à

leur tête dans le camp des Romains. La conduite de *Chosroès* est d'autant moins excusable, qu'il avoit besoin alors de la parfaite obéissance de ses sujets et du concours de ses troupes, pour le projet qu'il avoit formé de donner la couronne à *Merdasas*, le plus jeune de ses fils, au préjudice de *Siroès* l'aîné. Celui-ci, instruit du dessein de son père, lève l'étendard de la révolte. *Héraclius* donne la liberté aux prisonniers persans qu'il avoit en très-grand nombre, à condition qu'ils se joindront à *Siroès*. Ainsi il se trouve tout d'un coup une forte armée contre son père. L'âge, les fatigues, les chagrins avoient affoibli *Chosroès*. Il se laisse prendre sans aucune résistance, et est déposé après un règne de trente ans.

Siroès, 626. Ses malheurs ne se bornèrent pas là. La Providence, selon l'expression d'un poète, avoit besoin de se faire absoudre des succès du parricide *Chosroès*. Le premier soin de son fils fut de lui faire appliquer des chaînes aux jambes, aux bras et au col. Il le fit ensuite renfermer dans un cachot dont l'accès fut laissé libre à tous ceux qui aiment à se repaître du spectacle de l'infortune. « Comment trouvez-vous, lui disoient ces » curieux impitoyables, comment trou-

» vez-vous cette coupe amère que vous
» avez fait boire à des nations entières?
» Il est juste que vous soyez descendu
» du trône dans une prison, vous qui
» peupliez les prisons pendant que vous
» étiez sur le trône ». Il languit cinq jours dans cet état, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Au bout de ce terme, on mit à mort, en sa présence, son fils bien aimé. Ensuite *Siroès* donna ordre qu'on perçât son père à coups de flèches, et qu'on le laissât expirer de ses blessures. Ce fils cruel n'eut que le temps d'essayer le bandeau royal teint du sang de son père. Comme s'il n'eût été placé sur le trône que pour effrayer les monstres : monstre lui-même, il mourut dans l'année.

Son fils *Ardezer* lui succéda. *Sébarasas*, général de l'armée, prétendit que mal-à-propos on l'avoit élevé sur le trône sans consulter les troupes. Il fit tuer le jeune prince, et s'y plaça lui-même. Les grands ne purent souffrir qu'un d'entre eux devînt leur maître. Ils se déterminèrent à rendre la couronne à la maison royale. Ils se défirent de *Sébarasas*, et proclamèrent roi *Isdigerte II*, fils d'un frère de *Siroès*, échappé au massacre. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'opinion qu'on Isdigerte II. 650.

avoit de ce monarque. Les uns le représentent comme un prince efféminé qui s'endormit dans le sein des plaisirs, et laissa son royaume en proie aux Sarrazins; d'autres disent qu'il défendit son pays avec intrépidité jusqu'au temps où les Perses, fatigués de guerres et de combats, reçurent au milieu d'eux les nouveaux conquérans. Comme les Mèdes s'étoient incorporés aux Perses, les Perses aux Parthes, les Parthes de nouveau aux Perses, ces Perses modernes laissèrent incorporer à eux les Sarrazins, ou les sectateurs de la religion de Mahomet qui s'est substituée à celle des Mages. Ce changement est arrivé vers 640. On est partagé sur le sort d'*Isdigerte*, comme sur son caractère. Ceux qui lui donnent de la grandeur d'ame et de la bravoure, le font tuer dans une bataille. Ceux qui lui refusent ces qualités, prétendent que, plus amoureux du repos que de la gloire, il céda son diadême aux Sarrazins, à condition qu'on le laisseroit vivre tranquille dans une petite province où il mourut.

On doit aux écrivains orientaux le recueil des anecdotes, des bons mots, des réponses ingénieuses, et autres traits agréables concernant les Perses, qui ont été négligés ou ignorés par les auteurs

grecs. Leur variété rompra la monotonie fatigante des guerres, et fera diversion aux atrocités trop communes de cette ancienne histoire. On aura quelquefois lieu d'être étonné de la contrariété des jugemens portés sur la même personne.

Ardschir, le même qu'*Artaxare*, que les Grecs font fils de la femme d'un cordonnier, naquit, selon les orientaux, d'une princesse du sang royal. Il ne fit la guerre que quand il ne put s'en dispenser, fut le bienfaiteur de ses peuples, les partagea en différentes classes, selon leur profession, établit des magistrats pour les gouverner, des maîtres pour les instruire, diminua l'usage des peines capitales. « Il ne faut, disoit-il, employer le glaive que quand un châtiment plus doux ne produit pas le même effet ». Il composa un livre intitulé : *Règles pour être heureux*. Dans cet ouvrage il prescrivit les maximes dont la pratique est necessaire à tous les hommes, depuis le monarque jusqu'aux artisans. Un de ses successeurs ordonna que chaque famille en auroit une copie.

Sapor I, sous le nom de *Shabour*, est justifié par les Orientaux, de la cruauté que lui imputent les Grecs à

l'égard de *Valérien*. Ils lui reconnoissent des vertus douces qu'on croit volontiers incompatibles avec l'ordre supposé de faire écorcher vif un empereur, son prisonnier. Il est rapporté d'*Hormouz*, nommé *Hormisdas*, que le gouverneur d'une de ses provinces, située du côté des Indes, lui envoya un exprès pour lui faire savoir qu'il avoit occasion d'acheter une quantité de beaux diamans, pour cent mille pièces d'or. Le roi le refusa. « Mais, lui fit dire le » gouverneur par un nouvel exprès, il » y a cent pour cent à gagner. Cent » ou mille pour cent, répondit *Hor-* » *mouz*, ne me tentent pas : si je fais » le métier de marchand, qui fera le » métier de roi ? Que deviendront les » négocians persans, si j'emploie mes » trésors à leur enlever les gains qu'ils » pourroient faire ? » *Varanne* appelé *Vaharane*, qui fit écorcher vif *Mani* ou *Manès*, pour ses opinions religieuses, disoit : « On ne peut définir l'huma- » nité, parce que toutes les vertus y » sont comprises ».

Shabourg, ou *Sap*[illegible], persécutoit cruellement les Arabes. Il en fit mourir un grand nombre, et faisoit casser l'épaule à tous ceux qui étoient en état de porter les armes. Les remon-

trances courageuses d'un Arabe le firent changer de conduite. *Baharam* ou *Varanne IV*, privé du sceptre de son père, mit son rival, nommé *Kesra*, à une épreuve que celui-ci n'osa risquer. Ils étoient prêts à se livrer bataille. « Pour épargner le sang, dit *Baharam*, qu'on place la couronne entre » deux lions affamés. Elle appartiendra » à celui qui aura la hardiesse d'aller » la prendre ». *Baharam* fit à *Kesra* les honneurs de la primauté. *Kesra* répondit : « J'en suis possesseur, c'est à vous de tâcher de la retirer ». *Baharam* n'hésita pas, tua les deux lions, et enleva la couronne que *Kesra* ne disputa plus. Sous *Baharam*, il fut bâti deux palais avec tant d'art, que chacun devoit s'écrouler, lorsqu'on en ôteroit une seule pierre : l'architecte, en mourant, emporta son secret.

La défense faite par *Cobad*, ou *Cavade*, à toutes les femmes de refuser quelqu'homme que ce fût, a passé pour un acte de démence. C'étoit une folie religieuse inspirée par *Masdeck*, disciple de *Manès*. Il ne trouva pas de meilleur moyen d'ôter aux Perses le goût des femmes et des richesses, que de rendre les unes et les autres communes. *Cobad* adopta son système, sans

doute moins par persuasion, que par libertinage. *Chosroès*, son fils, extirpa cette nouvelle secte, en punissant de mort son inventeur et ses principaux disciples. « Ce n'est, lui dit-il, ni toi, » ni les tiens que je cherche à détruire; » mais je veux me conserver moi-même, » ainsi que le peuple confié à mes » soins ». En effet, le but du supplice des scélérats, doit être moins leur punition que le salut du peuple.

Mais si *Chosroès*, nommé *Nouschirvan*, savoit punir, il savoit aussi apprécier les fautes et pardonner. Un officier de sa maison qu'il avoit chassé, se trouvoit réduit par sa disgrâce, à une extrême pauvreté. Un jour que le roi donnoit un grand festin à sa cour, l'officier emporta un plat d'or. Le roi seul le vit. Les tables levées, on chercha le plat avec beaucoup d'inquiétude. « Ne vous » tourmentez pas, dit *Chosroès*, celui » qui a pris le plat, ne le rendra pas, » et celui qui l'a vu ne le découvrira » pas ». L'année suivante, le même officier se présenta au festin royal, selon sa coutume. *Chosroès* le voyant habillé de neuf, lui dit à l'oreille : « Est-ce mon » plat qui vous a acheté cette belle » robe? » Oui sire, répondit l'officier, et montrant ses habits de desssous, ma

en ordre, vous voyez bien qu'il s'en est tenu là. » Cette gaie répartie le fit rentrer en grâce. Comme *David*, *Nouschirvan* eut un fils bien aimé, qui se révolta contre lui. Comme *David*, il le recommanda tendrement au général qu'il envoyoit contre lui, et comme *Absalon*, le fils expia par sa mort, le crime de sa rebellion. Ce fut un enthousiasme de religion qui égara ce jeune prince.

Voici quelques maximes tant de ce monarque que d'autres. On vit un jour arriver un courrier qui s'écria en l'abordant : « Dieu est juste! dieu est juste! » l'implacable ennemi de notre maître » vient d'être enlevé par la mort; à » dieu ne plaise, répartit le roi avec » tranquillité, que je me réjouisse de » la mort de mon ennemi. Il n'y a rien » de plus ridicule pour des mortels, que » de se réjouir à la vue d'un exemple de » mortalité ». Ses gens pressés de lui accommoder un plat de gibier qu'ils vouloient lui servir, prirent à des voisins quelques pincées de sel. « Qu'on » aille sur-le-champ le payer, dit-il; » puis se tournant vers son visir, l'af- » faire, ajouta-t-il, est peu importante » en elle-même, mais un roi doit tou- » jours être juste, parce qu'il sert » d'exemple à ses sujets. Puisque je

» dois faire observer la justice à mon » peuple dans les plus petites choses, » je dois du moins lui faire voir que » cette observation est possible. — La » vie la plus longue, le règne le plus » glorieux passent comme un songe, et » nos successeurs nous talonnent. C'est » de mon père que je tiens ce diadême » qui servira bientôt à quelqu'autre ».

Quelle est la situation la plus fâcheuse, demandoit un roi à ses courtisans? un philosophe répondit, *la vieillesse jointe à la pauvreté*. Un sage, *un extrême abattement d'esprit, accompagné de violentes douleurs*. Le premier ministre, *celui qui seroit proche du terme de sa vie, sans avoir pratiqué la vertu*. Les deux sages reconnurent que la réponse du ministre étoit la meilleure.

ITALIE.

L'Italie entre la mer Ionienne, l'Adriatique et les Alpes.

L'Italie, l'objet de l'admiration des peuples qui vont y contempler les débris de sa grandeur, l'Italie, enveloppée de la mer de trois côtés, a du quatrième des bornes naturelles qui sont les Alpes. Une chaîne de montagnes, nommée

l'Appenin, la traverse dans toute sa longueur, du nord au sud, de sorte qu'on y trouve tous les climats, la neige et la glace sur les sommets, pendant qu'un soleil ardent brûle la Calabre, et qu'une chaleur douce et bienfaisante s'étend sur les parties moins méridionales. Aussi dans ce pays jouit-on de toutes les productions de l'ancien monde. La grappe mûrit à côté de l'olive. Sous le mûrier où le ver s'enveloppe de sa coque précieuse, la brebis livre sa toison au ciseau du berger. Les fruits sont savoureux et abondans. Il est rare que les frimats trompent comme dans nos contrées septentrionales, l'espérance que fait concevoir une fleur trop hâtive. Rome seule, ce monstre dévorant, rendoit l'univers, sur-tout l'Egypte, tributaire de ses besoins. L'Italie ne lui suffisoit point. Ce pays étoit métamorphosé en vergers et en jardins délicieux. L'Italie, de nos jours, peut se suffire à elle-même. Maintenant il paroît qu'elle a été peuplée par des Grecs, ou du moins s'ils y ont rencontré des habitans, ils étoient épars et en petit nombre. Ce sont les Grecs qui ont formé des colonies florissantes, et qui ont été les péres de différentes nations qu'*Enée* y trouva en arrivant.

La partie d'Italie qui a été peuplée ou policée la première, est l'Etrurie, qui s'alongeoit, en suivant la côte, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Ce pays étoit divisé en cantons, gouvernés chacun par des rois qui faisoient la guerre, tantôt en commun, tantôt séparés. Chaque canton fournissoit au chef de l'armée un licteur, de sorte que par le nombre des licteurs, on pouvoit connoître le nombre des alliés réunis. On peut juger de la religion des Etrusques par celle des Romains, qui ont emprunté d'eux, cérémonies, sacrifices, augures. Avant que ceux-ci eussent conquis la Grèce, ils regardoient l'Etrurie comme la mère des arts et des sciences, et ils envoyoient dans ses villes, ceux de leurs enfans auxquels ils vouloient procurer une éducation distinguée. La langue des Etrusques différoit du Grec et du Latin: il en reste des inscriptions. Les cabinets des curieux conservent aussi des vases que leur antiquité rend moins précieux que l'élégance de leur forme.

Enée. *Enée*, rendu si célèbre par le prince
Ap. D. 1822 des poëtes latins, échappé des flammes
Av. J.C. 1176 de Troie avec les compagnons de son infortune, arrive sur les côtes du Latium, pendant que *Latinus* qui en étoit

roi, faisoit la guerre aux Rutules. Averti du débarquement de ces étrangers, *Latinus* marche au-devant d'eux, croyant que ce sont des pirates ou des brigands; mais il trouve des hommes bien armés, disposés à se défendre, cependant encore plus disposés à la paix. *Latinus* les écoute, et sensible à leurs malheurs, il leur accorde des terres, à condition qu'ils l'aideront contre les Rutules. *Énée* y consent, et remplit si bien sa promesse, que le roi lui donne *Lavinie*, sa fille unique, en mariage, avec le droit de succéder au trône. La reine, épouse de *Latinus*, avoit un neveu, nommé *Turnus*, qui comptoit sur la main et sur le trône de la princesse. Désespéré de la préférence accordée à un étranger, il se retire chez les Rutules, allume la guerre éteinte, et dans la même bataille, lui et *Latinus* périssent. *Énée* se trouve sur le trône de *Latinus*, établit dans son royaume les fêtes et les ..ux Grecs, le culte de *Vesta* et les lois sévères de cette déesse, les dieux Lares, la foi au Palladium; et par le mélange des coutumes grecques et latines, des deux peuples il n'en fait qu'un, sur lequel il régna paisiblement pendant trois ans.

Les Rutules joints aux Tyrrhéniens,

le tirent de ce repos si utile à sa colo-nie, dont la puissance commençoit à leur donner de l'ombrage. *Enée* va à leur rencontre, et dans un choc sur les bords du Numicus, il est malheureusement poussé dans la rivière où il se noie. Comme son corps ne fut pas retrouvé, les Troyens semèrent le bruit qu'il avoit disparu dans le fort de la mêlée, et le firent passer pour un dieu. Ils lui éle-vèrent un temple. *Ascagne* ou *Jule*, son fils, prit la couronne. *Lavinie*, s belle-mère, étoit enceinte. Elle craigni quelque violence de la part de so beau-fils, et se sauva dans une forêt où elle accoucha d'un fils, qu'elle nomm *Enée Sylvius*, par allusion à la forêt *Sylva*, où il étoit né. *Jule* fit cherche sa belle-mère, la retrouva avec son fil Loin de la maltraiter, il eut toutes sort d'égards pour la mère et l'enfant, bâtit une ville qu'il nomma *Laviniu* comme le chef-lieu du patrimoine *Lavinie*, et de l'héritage de son fi *Sylvius*. Pour lui, il se construisit u ville, qu'il nomma *Albe*, où il ache ses jours. Il ne laissa qu'un fils, nom comme lui *Jule*. Les habitans du L tium, voyant leur petit royaume p d'être partagé en deux par les droits l'oncle et du neveu, ce qui pouvoit

traîner sa destruction, soumirent *Albe* et *Lavinium* à la même souveraineté, qu'ils conférèrent à *Sylvius*, né de *Lavinie*, fille de *Latinus*, au lieu que *Jule* n'étoit que le fils d'un étranger. Ils donnèrent à *Jule* le souverain pontificat. De *Sylvius* sont descendus les rois qui ont régné à Albe, pendant environ quatre cents ans.

ROME (Monarchie).

Rémus et Romulus.

On ne sait des premiers rois d'*Albe* et de *Lavinium*, presque autre chose que leur nom, et à-peu-près la durée de leur règne, jusqu'à *Aventius*, qui fut père de *Numitor* et d'*Amulius*. Le trône d'Albe devoit appartenir à *Numitor*, l'aîné; mais *Amulius* l'usurpa, et afin de se délivrer de toute crainte, il tua *Ægestus*, fils unique de *Numitor*, et consacra *Rhéa Sylvia*, sa fille, à *Vesta*, c'est-à-dire, à une virginité perpétuelle. Précaution inutile. Elle fut rencontrée, en allant puiser de l'eau, par un homme habillé en Mars. Etoit-ce un passant? étoit-ce un amant? étoit-ce son oncle *Amulius* lui-même, qui vouloit rendre la vestale mère, afin d'avoir un prétexte

pour la faire périr? Peu de temps après cette aventure, elle accoucha de deux jumeaux. *Amulius* l'accusa devant le peuple. Il fut ordonné que les enfans seroient jetés dans le Tibre, et qu'elle-même seroit punie de mort. La peine, à la prière d'*Antho*, fille d'*Amulius*, fut commuée en une prison perpétuelle.

Les enfans, enfermés dans un même berceau, voguoient sur le fleuve, et furent portés au pied du mont Aventin. *Faustule,* intendant des bergers du roi, les trouva, et les donna pour être élevés, à sa femme *Acca Laurentia*, surnommée *Louve*, à cause de ses débauches. Dès leur première jeunesse, on remarquoit en eux un air de noblesse et de grandeur, qui leur donnoit sur les autres bergers une espèce d'empire naturel. Une querelle, portée devant leur grand-père *Numitor*, les fait reconnoître par ce vieillard. Ils prennent la résolution de le remettre sur le trône, et de délivrer leur mère de sa prison, et réussissent à l'aide des bergers leurs camarades, qui prennent, pour signe de ralliement, quelques poignées de foin nommées *Manipuli*, attachées à de longues perches. Telles ont été les premières enseignes des Romains.

Numitor, replacé sur le trône, donn

à *Rémus* et à *Romulus*, ses deux petits-fils, le terrain où ils avoient été élevés par *Faustule*. C'étoit un canton près du Tibre, semé de monticules, sur lesquels erroient les troupeaux dont le chef des bergers avoit l'intendance. *Numitor* leur fournit toutes sortes d'instrumens pour remuer la terre, des bêtes de somme, des esclaves, et permit à ses sujets de se joindre à la colonie. La plupart des Troyens, dont il restoit encore cinquante familles du temps d'*Auguste*, s'attachèrent à la fortune de *Romulus* et de *Rémus*. Les habitans de deux petites villes voisines, ou villages voisins en firent de même. La division se mit entre les deux frères, soit à l'occasion du choix de l'endroit où on bâtiroit la ville, soit au sujet du plan de cette ville. Quelle qu'ait été la cause de la discorde, *Rémus* fut tué, et l'opinion la plus suivie, est qu'il fut tué par son frère.

Du nom de *Romulus*, la ville qu'il fonda prit celui de Rome. Il la plaça sur le mont Palatin, qui faisoit le centre des autres monticules. Elle consista d'abord en mille maisons, ou plutôt mille cabanes, et ce ne fut, à proprement parler, qu'un village dont les habitans n'avoient d'autre occupation que de

Fondation de Rome.
Ap. D. 2251
Av. J-C. 747

cultiver un terrain stérile qu'ils avoient partagé entre eux. Les murs et les toits des maisons étoient de jonc et de paille, ceux de la ville de claies, et les fossés si petits, qu'un homme pouvoit les sauter. Tels sont les commencemens d'une ville qui est devenue la capitale du monde.

Romulus. L'autorité que *Romulus* avoit prise pour bâtir la ville, il la remit à sa colo-nie, qui la lui rendit, en le nommant roi. Mais il ne voulut monter sur le trône, qu'après un sacrifice solennel. Pendant la cérémonie, un éclair part du côté gauche, *Romulus* le fait regarder comme un signe du consentement des dieux. Après avoir ainsi consacré le choix des hommes par le suffrage de la divinité, il travaille à établir un gouver-nement régulier. Les lois qu'il donna à ses sujets, sont l'ouvrage d'un politique profond, et marquent qu'il possédoit éminemment la science si rare de con-cilier et de balancer les pouvoirs.

Gouvernement. Le nouveau roi partagea son pe-terroir en trois portions. L'une fut af-fectée aux frais du culte, l'autre aux besoins de l'état, la troisième fut sub-divisée en trente, à chaque *Curie.* Il institua deux classes de citoyens, distinguant ceux qui avoient de la nais-sance et des richesses, de ceux qui n'

voient ni l'un ni l'autre de ces avantages. Les premiers devoient s'acquitter des cérémonies religieuses, sous le nom de *Patriciens*, et ils étoient appelés à posséder les principales dignités civiles et militaires. L'emploi des autres, nommés *Plébéiens*, consistoit à nourrir le bétail, à cultiver les terres, ou bien à faire le commerce.

Pour empêcher qu'une diversité si marquée de conditions ne causât des séditions, *Romulus* attacha ces différentes classes les unes aux autres par des liens réciproques. Chaque plébéien eut le droit de se choisir, dans le corps des patriciens, un patricien qui étoit obligé de l'assister de son crédit, de ses lumières, et de le défendre contre l'oppression des grands. Ces protecteurs prenoient le nom de *Patrons*, et les protégés celui de *Cliens*. Les patrons étoient obligés d'expliquer les lois à leurs cliens, de soutenir les procès qu'on leur intentoit, d'avoir soin d'eux comme de leurs propres enfans; les cliens devoient racheter leurs patrons, s'ils étoient pris par les ennemis, fournir la dot de leurs filles, et faire d'autres dépenses en leur faveur. Il n'étoit pas permis aux cliens et aux patrons de s'accuser mutuellement en justice, ni de donner les suf-

frages l'un contre l'autre; chacune de ces fautes étoit réputée une trahison infâme, et pouvoit être vengée par la mort. Cette relation de patrons et de cliens, produisit l'union la plus étroite pendant plus de six cents ans; et lors même que la population entière s'élevoit contre les hommes puissans, cette affection particulière subsistoit et ramenoit les esprits.

Romulus établit le sénat composé de quatre-vingt-dix-neuf sénateurs, choisis tant par les patriciens que par le peuple, dans l'ordre des premiers. Le roi nommoit le centième qui étoit chef ou prince du sénat. On appeloit les sénateurs *Pères*, soit à cause de leur âge, soit pour désigner leur soin paternel à l'égard des citoyens. Les premiers sénateurs furent la source de la première noblesse parmi les Romains. Le roi se fi donner une garde choisie par les Curie dans leur sein. Il s'attribua aussi un habit distingué, et douze licteurs armé d'un faisceau de verges surmonté d'un hache en signe de souveraineté.

L'intendance de toutes les chose saintes appartenoit au monarque. étoit conservateur des lois et coutumes connoissoit les affaires les plus impo tantes, assembloit le peuple et le séna

donnoit le premier son avis, comptoit les voix, concluoit à la pluralité, et commandoit en chef les armées. Le peuple proposoit des lois, prenoit des résolutions qui cependant n'acquéroient de force que par la confirmation du sénat.

Le culte religieux attira l'attention particulière de *Romulus*. Il ordonna que chaque Curie eût son temple, ses prêtres, que le peuple s'assemblât dans des temps marqués, pour manger ensemble les victimes, et il institua des jours de fêtes pour le soulagement de ceux qui vivoient de leur travail. Les principaux ministres des dieux étoient tirés de la classe des patriciens; le clergé inférieur, de la classe la plus aisée du peuple. Tous les prêtres devoient être âgés au moins de cinquante ans. Leurs femmes seules étoient autorisées à faire les fonctions de prêtresses. Leurs fils servoient à l'autel jusqu'à l'âge de puberté, et leurs filles tant qu'elles étoient vierges. Comme les familles sacerdotales ne payoient pas d'impôts, qu'elles étoient dispensées de porter les armes, et que leurs charges étoient à vie, il étoit défendu de les rechercher par brigue ou par argent. Chaque Curie choisissoit ses prêtres, ses aruspices, qui devinoient

par l'inspection des entrailles des bêtes, et consultoient le vol des oiseaux. Ainsi le sacerdoce, accompagné d'aisance et de respect, étoit une ressource que tout citoyen honnête pouvoit se proposer pour sa vieillesse.

Sabines.

Rome naissante s'accrut par le droit d'asile que *Romulus* donna au temple de Jupiter *Aziléen*. Tous ceux des pays voisins qui vouloient se soustraire aux poursuites de leurs créanciers et de la justice, y accoururent : il est vrai que ce n'étoit pas une population fort estimable; mais enfin, elle multiplioit le nombre des habitans, et elle augmenta tellement la quantité des hommes, que les femmes ne furent plus en proportion. Le roi pourvut à cet inconvénient : il indiqua une fête solennelle, à laquelle les villes voisines furent invitées. La curiosité y amena les filles avec leurs mères. Quand l'heure du spectacle fut arrivée, au signal donné, la jeunesse romaine se répand de tous côtés parmi ces étrangers désarmés, et enlève leurs filles au nombre de plus de six cents. Chacun mena chez lui celle qui lui étoit tombée en partage, sans attenter aucunement à son honneur, ainsi que *Romulus* l'avoit expressément recommandé. Il paroît qu'on laissa aux filles le temps de s'ap-

paiser et aux jeunes gens celui de gagner leurs cœurs. Les mariages se firent ensuite avec toutes les cérémonies religieuses.

Quatre nations se trouvoient intéressées dans cette affaire. Trois commandées par le roi d'une d'entre elles, nommé *Acron*, marchèrent droit à Rome pour venger l'injure qui leur avoit été faite en la personne de leurs filles. *Romulus* sortit au devant d'elles, et avant que les armées en vinssent aux mains, il offrit à *Acron* de vider la querelle par un combat singulier. *Acron* accepta le défi et fut tué. Le roi de Rome prit sa capitale, la détruisit, et des habitans qu'il enleva augmenta la population de la sienne. Il restoit les Sabins, la plus puissante des nations insultées par l'enlèvement de leur filles. La guerre s'alluma vivement entre eux et les Romains. La citadelle que *Romulus* avoit bâtie sur le mont Célius, sous le nom de *Capitole*, fut prise par les Sabins. *Romulus* en voulant la reprendre, reçut une blessure dangereuse, qui ne rallentit cependant ni les attaques ni la défense. Les jeunes femmes se trouvant dans la cruelle alternative de voir périr leurs maris ou leurs parens, peut-être les uns et les autres, prirent pour pro-

curer la paix un moyen qui leur réussit. La plupart étoient déjà mères. Elles s'en allèrent au camp des Sabins, portant sur leurs bras les gages d'un hymen heureux. Ce spectacle toucha les Sabins. Elles obtinrent d'abord une trève, ensuite un traité plus heureux peut-être qu'elles n'auroient osé l'espérer, puisqu'il fut stipulé que les deux nations n'en feroient plus qu'une, que les deux rois résideroient à Rome, et y régneroient conjointement. Les familles Sabines qui voulurent quitter leur patrie pour suivre leur roi *Tatius*, s'établirent sur le mont Tarpéien. *Romulus* occupoit le mont Palatin. La vallée entre eux devint une place commune qui fut depuis le marché de Rome, *Forum*. En récompense de l'heureuse union que les Sabines avoient procurée, on leur accorda des priviléges et des distinctions honorables. *Tatius* distribua sa nation, comme *Romulus* avoit distribué la sienne. Il créa aussi un sénat de cent pères conscrits. C'est de ce temps qu'on date l'origine des chevaliers romains, classe intermédiaire entre le patriciens et le peuple. *Tatius* régna paisiblement pendant six ans avec *Romulus*. Il fut assassiné pendant un sacrifice. On ne sait si *Romulus* eut part à ce crime. Du moins

a-t-on lieu de l'en soupçonner, puisqu'il ne le vengea pas.

Le règne des deux rois fut signalé par des victoires qui commencèrent à jeter des richesses dans la ville naissante, par la vente des esclaves, et par des conquêtes qui reculèrent les limites de sa domination. Aux lois déjà faites, *Romulus* en ajouta sur le mariage. Les femmes n'y étoient pas bien traitées. Il est vrai qu'il n'étoit permis aux Romains de n'en avoir qu'une seule; mais il n'étoit pas permis à la femme de quitter son mari sous quelque prétexte que ce fût, au lieu que le mari pouvoit répudier sa femme, et même la punir de mort, si elle étoit convaincue d'adultère, d'empoisonnement, d'avoir fait de fausses clefs, ou bu seulement du vin. Les pères pouvoient faire mettre leurs enfans en prison, les vendre comme esclaves, quelqu'âge et quelque dignité qu'ils eussent. Point de lois contre le parricide : *Romulus* jugea ce crime impossible. Aussi n'y en eut-il pas d'exemple pendant dix siècles, et malgré la loi qui autorisoit le divorce, il n'y en eut qu'un au bout de six cent vingt ans.

Telles sont les dernières lois de *Romulus*. Devenu plus puissant par la mort de son collègue le roi des Sabins, il

voulut encore se débarrasser des entraves que le sénat mettoit quelquefois à son autorité. Ce corps ombrageux vit des projets de tyrannie dans la liberté que prit le monarque de distribuer à ses soldats des terres conquises sans le consulter. D'autres dispositions que *Romulus* fit de lui-même contre le sentiment des sénateurs, portèrent ceux-ci à s'en défaire. Ils le tuèrent pendant un orage qui dispersa ses gardes, et laissa ce prince seul à leur merci. Pour qu'il ne restât pas de trace de leur crime, ils dépecèrent son corps, et en emportèrent chacun un morceau sous leur robe. Le peuple attaché à son roi s'émut. On l'appaisa en lui disant que pendant cet orage, *Romulus* avoit été enlevé au ciel. *Julius Proculus*, sénateur très-estimé, affirma l'avoir vu. D'ailleurs, le corps ne se trouvoit pas; pouvoit-on avoir une meilleure preuve de cette apothéose? *Romulus* fut adoré et ne fut point vengé. Il passoit pour le fils de *Mars*, et en avoit la valeur. Sa sagesse fut égale à sa valeur, puisque de trois mille trois cents hommes, il porta le nombre des habitans de Rome à quarante-sept mille, et ce qui met le comble à sa gloire, il fit goûter des lois justes à une troupe de brigands et d'aventuriers, et il en forma un

peuple qui devint avec le temps le maître de la terre.

La mort de *Romulus*, qui ne laissa point d'enfans, fut suivie d'un interrègne. Les sénateurs ne se pressoient pas de le faire finir, parce qu'ils s'étoient attribué la royauté dont ils jouissoient alternativement pendant cinq jours. Le prétexte du délai étoit la prétention des Sabins qui vouloient un roi de leur nation. Les *Romains* demandoient que le successeur de *Romulus* fût pris entre eux. Enfin, sur les instances du peuple, qui ne s'accommodoit pas d'un roi hebdomadaire, il fut résolu que les Romains éliroient, mais qu'ils ne pourroient choisir qu'un Sabin. Les voix se réunirent sur *Numa Pompilius*, veuf de *Tatia*, fille de *Tatius*, le collègue de *Romulus*. Cet homme vivoit retiré à la campagne, fuyant la cour, les affaires, et uniquement occupé de l'étude de la sagesse. Ce fut à regret, et forcé par les instances de son propre père, qu'il quitta sa chère solitude, bien résolu de se ménager le plus de momens qu'il pourroit pour la revoir.

Numa Pompilius.
Ap. D. 2288
Av. J-C. 710

Ceux qui traitent de petit génie tout prince qui s'occupe de la religion, de ses rites, de sa police, de ses ministres, n'estimeront pas beaucoup *Numa*

Pompilius; mais ceux qui croient que les principes religieux, rendus respectables par le culte extérieur, peuvent adoucir les mœurs d'un peuple, lui insinuer, pour ainsi dire, la morale par les yeux, ne mépriseront pas les soins de *Numa* à cet égard. Afin de donner à ses institutions religieuses une autorité utile, il ne fut pas fâché qu'il crût qu'il les puisoit dans des entretiens secrets qu'il avoit avec une nymphe nommée *Egérie*, habitante des bosquets de sa retraite champêtre. Il congédia la garde de *Romulus*. « Je ne voudrois pas, dit-il, « régner sur un peuple qui m'inspire-« roit quelque défiance. » Quant à sa foi particulière, on prétend qu'il concevoit Dieu, ou le premier principe de toutes choses, comme un être impassible, incorruptible; qu'il n'approuvoit pas en conséquence qu'on représentât la divinité par des images d'hommes; et en effet, pendant cent soixante ans, il y eut très-peu d'images d'hommes dans les temples des Romains. Il institua jusqu'à huit colléges de prêtres, ou plutôt il rendit sacrées les fonctions qui ne regardoient pas directement la religion, et les y fit tenir par des sermens, des sacrifices et d'autres institutions pieuses. Ainsi remplir tel devoir dans sa curie,

acheter et choisir les victimes pour les sacrifier, déclarer la guerre, toutes actions réputées sacerdotales, et ceux qui s'en acquittoient autant de prêtres. Cette hiérarchie inférieure aboutissoit, par gradation, à celle des pontifes qui jouissoient d'une très-grande autorité. Ils prononçoient sur toutes les causes relatives à la religion, et il y en avoit peu qui ne fussent de ce ressort. Ils surveilloient la conduite des prêtres, avoient droit de les punir, régloient les fêtes, déterminoient quelle sorte de travail étoit permise ou défendue à certains jours. La dignité de leur chef, le grand pontife, étoit regardée, à juste titre, comme une des plus considérables de l'état. Comme il auroit été dangereux de la confier indifféremment, *Numa* la prit pour lui, ou la donna, dit-on, à un très-proche parent dont il étoit sûr.

Pour empêcher son peuple, toujours prêt à courir aux armes, de commencer trop légèrement la guerre, *Numa* consacra un temple à *Janus* aux deux visages, symbole de la prudence, qui tourne ses regards de plus d'un côté, et considère le présent et l'avenir, et un autel à la bonne foi conservatrice des traités tant publics que particuliers. Il introduisit le culte des *Dieux Termes*,

destinés à punir ceux qui, non contens des terres qu'ils possédoient, envahissoient celles d'autrui. Ces dieux, simples bornes fixées aux limites des champs, étoient si sacrés, que les déplacer étoit un crime odieux, et il étoit permis à tout le monde de tuer le coupable. Il protégea l'agriculture; lui-même en alloit visiter les progrès. L'émulation qu'il inspira, délivra la ville de la soldatesque oisive qui avoit conservé, sous *Romulus*, l'habitude de vivre de rapines.

On regarde comme le chef-d'œuvre de la politique de *Numa*, la création des communautés d'arts et métiers. Il rangea ensemble les hommes de la même profession. Les habitans de Rome jusqu'alors divisés en Albains et Romains, se confondirent dans ces classes, et ne songèrent plus à la diversité de leur origine. On doit remarquer une loi singulière de *Numa*, si ce fut une loi, ou si ce ne fut pas plutôt une simple permission accordée au besoin pressant d'un état naissant. Par cette loi, un mari qui avoit éprouvé la fécondité de sa femme, pouvoit la prêter à celui dont l'épouse étoit stérile; mais le prêteur avoit droit de rappeler sa femme quand il vouloit, et de la prêter à d'autres. On ne dit pas si le consentement de la femme

étoit requis. C'est en faveur du sexe que *Numa* abrogea la loi qui permettoit à un père de vendre son fils, même marié. « Il seroit injuste, dit le législateur, « qu'une femme qui a épousé un homme « libre, fût obligée de vivre avec un « esclave ».

Numa réforma le calendrier. Les principes astronomiques dont il s'appuya auroient rendu l'année romaine invariable, si le collége des prêtres auxquels il en confia le soin, n'eût apporté à leur application des négligences et des changemens : ce qui embrouilla tellement la chronologie, que dans la suite, on ne célébra plus les fêtes dans les temps fixés par leur institution. Les élections et tout l'ordre civil éprouvèrent la même variation.

Ce prince mourut dans sa quatre-vingt-deuxième année, après quarante-trois ans de règne, pendant lequel les armes s'étoient changées, chez les Romains, en instrumens d'agriculture. On n'aperçut chez eux ni esprit de sédition, ni ombre de mécontentement. On n'entendit jamais le moindre murmure. Chacun de ses sujets le pleura, comme s'il avoit perdu un père ou un ami. Les peuples voisins et alliés de Rome assistèrent à ses funérailles, et y portèrent

des parfums et des couronnes pour honorer ses obsèques. Il fut enterré au pied du Mont-Janicule, selon sa volonté, avec des livres qu'il avoit composés. Quatre cents ans après, son tombeau ayant été trouvé par hasard, ses livres furent portés au sénat. Ils expliquoient les raisons qu'il avoit eues de donner à la religion des Romains la forme qu'il laissa à sa mort. Le sénat jugea les raisons *frivoles*, et fit brûler les livres. On croiroit difficilement que rien de frivole ait sorti de la plume de *Numa*. Il est probable que ce prince écrivant en liberté ce qui ne devoit être su qu'après sa mort, aura dit des choses qui pouvoient diminuer le respect du peuple pour ses pratiques : inconvénient toujours très-dangereux. En bon politique, le sénat feignit de les mépriser. Dans ces occasions, le feu vaut mieux qu'une réfutation.

Tullus Hostilius.
Ap D. 3333
Av. J. C. 665

Numa n'avoit laissé qu'une fille nommée *Pompilie*. Le peuple élut roi *Tullus Hostilius*, petit-fils d'une des Sabines enlevées. Le sénat confirma cette nomination. Il fut bon comme *Numa*, brave comme *Romulus*. Pendant son règne, la ville d'Albe, mère de Rome, passa sous la domination de sa fille, par l'événement du combat entre les *Horaces*

et les trois *Curiaces*. Ils étoient enfans des deux sœurs, l'une mariée à *Horace*, l'autre à *Curiace*, albain. Entre les deux nations, qui n'auroient jamais dû être ennemies, il s'éleva des différends qui firent naître des hostilités Les deux nations reconnurent apparemment qu'il n'y avoit qu'un moyen d'affermir la paix entre elles, c'étoit de les réunir sous un même chef qui seroit roi des deux villes. Elles convinrent que la victoire désigneroit celui des deux peuples qui commanderoit à l'autre. Pour éviter l'effusion du sang, on choisit de part et d'autre trois champions; le sort tomba sur les *Horaces* et les *Curiaces*.

Le combat ayant été proclamé entre les deux camps, *Tullus* conduit les trois *Horaces*, et *Suffétius*, chef des Albains, les trois *Curiaces*. A mesure qu'ils avançoient, le peuple semoit le chemin de fleurs, et les couronnoit de guirlandes comme des victimes dévouées volontairement au salut de la patrie. Ces six jeunes gens, si proches parens, liés d'amitié, puisqu'il y avoit des alliances projetées avec leurs sœurs, avancent lentement, s'embrassent avec tendresse, puis s'arrachant des bras l'un de l'autre, choisissent chacun leur champion, et commencent un combat furieux. Deux

Horaces tombent, frappés à mort. Les Albains élèvent un cri de joie, et se croient vainqueurs ; mais leurs trois champions étoient blessés, et le Romain seul resté n'avoit aucune blessure. Il prend la fuite, dans l'espérance que les trois *Curiaces* le suivront plus ou moins vîte, selon qu'il leur resteroit plus ou moins de force ; quand il les voit séparés à une assez grande distance pour ne pouvoir se secourir, il retourne contre eux, les tue l'un après l'autre. *Suffétius*, sur le champ de bataille même, reconnoît, au nom de sa nation, *Tullus* pour souverain.

Pendant que les Romains éclatoient en transports de joie, une sœur d'*Horace*, fiancée à un *Curiace*, aperçoit entre les trophées portées par son frère, une cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour son amant. A cette vue, elle se frappe le sein, verse un torrent de larmes, et reproche amèrement à son frère sa victoire. Irrité de la violence de ses reproches, il la frappe de son épée et la tue. La victoire d'*Horace* ne put le soustraire à la rigueur de la loi, il est saisi et mené devant le tribunal. Le crime étoit notoire et avoué. Le juge prononce la sentence : « Nous te déclarons coupa-« ble, va, licteur, lie ses mains ». C'é-

toit un arrêt de mort. Par le conseil du roi, *Horace* appelle au peuple, qui lui fait grâce de la vie, mais non de toute punition. Il passa sous le joug, peine ignominieuse, et ne fut réhabilité que par des sacrifices expiatoires.

Ce n'étoit qu'à regret que *Suffétius* avoit reconnu la domination romaine, et qu'il recevoit les ordres de *Tullus*, toujours prêt à les violer, quand il se présenteroit une occasion favorable. Il crut la trouver dans une guerre des Romains contre les habitans de Fidène. *Suffétius*, appelé avec ses Albains, ne refusa pas de marcher; mais au moment du combat, il se retira sur une hauteur voisine, dans l'intention de rester neutre, et d'attendre l'évènement pour se joindre au vainqueur. Le Romain, loin de marquer son étonnement d'une pareille désertion, s'écrie d'une voix forte: « Courage, amis, la victoire est à nous, « c'est par mon ordre que les Albains « gagnent la hauteur pour attaquer en « queue les Fidenates ». En effet, aussitôt que ceux-ci furent vaincus, les Albains tombèrent sur les Fidenates; mais *Tullus* fit payer cher à *Suffétius* sa trahison : il fut écartelé par sentence du peuple Romain. Ce qui restoit des habitans à Albe, eut ordre de se transporter

à Rome, où on leur donna le rang et les dignités dont ils jouissoient dans leur ville, qui fut détruite. Cette augmentation de peuple exigea une nouvelle enceinte, d'autant plus nécessaire, que *Tullus* y joignit d'autres peuples voisins, et attacha le pays qui leur étoit soumis à la domination romaine, laquelle alloit toujours en croissant. Ce prince, dit-on, mourut frappé d'un coup de foudre, et toute sa famille, femme et enfans, disparut avec lui. Cet évènement bien singulier a fait croire que l'embrâsement supposé, causé par la foudre, n'a fait que cacher le massacre de *Tullus*, dont on soupçonne *Ancus Marcius*, son successeur.

Ancus Marcius.
An. D. 2366
Av. J-C. 632

Que ce crime ait peu touché les Romains, ou qu'il soit supposé, *Ancus* fut porté sur le trône par le peuple, du consentement du sénat. Comme ses prédécesseurs, il se montra très-zélé pour l'observation des pratiques religieuses. Il renferma dans la ville les monts Aventin et Janicule, parce qu'il y reçut beaucoup de nouveaux citoyens, amenés des villes assujéties. Ses victoires aggrandirent aussi le territoire romain. Il creusa des salines sur le bord de la mer, fit bâtir le port et la ville d'Ostie, pour faciliter le commerce de ses sujets : deux

ouvrages très-utiles, qui marquent que dès ce temps les Romains n'oublioient rien de ce qui pouvoit contribuer à leur avantage présent et futur. *Ancus* mourut après un règne de vingt-quatre ans, et laissa deux enfans, l'un en bas âge, l'autre âgé de quinze ans. Par son testament, il les mit tous deux sous la tutelle de *Tarquin*.

Tarquin.
Ap. D. 2390
Av. J.C. 608

Tarquin étoit fils d'un riche négociant de Corinthe. Pour mettre ses trésors à l'abri de la rapacité d'un tyran, il se sauva à Tarquinie, une des plus florissantes villes d'Etrurie. Les richesses qu'il laissa à son fils, firent aspirer celui-ci aux premières dignités de cette ville, mais sa qualité d'étranger mettant un obstacle à ses desirs, sa femme nommée *Tanaquil*, lui conseilla de se fixer à Rome, où des étrangers pouvoient parvenir au trône. Il la crut, se présenta : ses manières nobles et généreuses lui concilièrent l'affection du peuple, et firent naître au roi l'envie de le connoître. Afin de mieux s'insinuer dans les bonnes grâces de ce prince, et que ses grandes richesses ne causassent point d'ombrage, il offrit de les déposer dans le trésor public, pour être employées au besoin de l'état. Aussi vaillant qu'habile, il se distingua à la tête de la cavalerie et de l'in-

fanterie. Le roi récompensa sa valeur, en le faisant patricien et sénateur. Sa prudence ne le fit pas moins admirer dans le conseil, que son courage l'avoit fait estimer à l'armée. *Ancus* mourant, ne crut pouvoir mettre l'intérêt de ses fils en meilleures mains, ne soupçonnant pas qu'un étranger récemment établi à Rome, quel que fût son mérite, eût jamais assez de crédit pour leur enlever la couronne.

Mais il se trompa. Quand il fut question de l'élection d'un roi, *Tarquin* écarta adroitement son pupile, et ne crut pas trop présumer, en demandant au peuple assemblé la couronne pour lui-même. Il cita *Tatius* et *Numa*, l'un étranger, l'autre né même parmi les ennemis de Rome. S'il ne put obtenir dans cette première démarche la dignité qu'il ambitionnoit, le peuple fit du moins, et le sénat ratifia un décret par lequel il étoit ordonné à *Tarquin de se charger de l'administration des affaires publiques*. Cette décision paroît une espèce d'épreuve à laquelle les Romains le soumettoient. Ils eurent tout lieu de s'en applaudir. *Tarquin* détruisit toutes les ligues formées contre Rome. Les Etrusques et les Sabins en étoient les principaux appuis, *Tarquin* les obligea de se soumettre. Les Etrusques lui en-

voyèrent tous les ornemens de la royauté en usage parmi eux. Une couronne d'or, un trône d'ivoire, un sceptre surmonté d'un aigle, une mante ornée de figures et de branches de lauriers, et une robe couleur de pourpre. *Tarquin* affecta la modestie de ne vouloir s'en parer que par l'ordre du peuple et du sénat. L'aveu qu'il obtint, il le regarda comme une élection régulière, et il ne parut plus en public que monté sur un char doré, attelé de quatre chevaux, précédé de douze licteurs.

Vainqueur de tous les ennemis de Rome, *Tarquin* travailla à l'embellir. On lui doit le cirque où se sont célébrés les jeux romains, et sur-tout les acqueducs souterrains destinés à porter dans le Tibre les immondices et les eaux superflues de la ville. Ils en traversoient la plus grande partie et étoient si élevés, qu'un chariot chargé de foin pouvoit y passer. Nos plus belles villes n'ont pas de monumens utiles comparables à ces aqueducs de Rome et aux citernes d'Alexandrie. *Tarquin* entoura le *Forum* de portiques, fit bâtir dans la place même des temples, des écoles pour les deux sexes, et des salles pour l'administration de la justice, et il fortifia le Capitole.

On raconte une altercation entre lui et un augure nommé *Accius Névius*, qui donna lieu à un évènement singulier. L'augure informé que le roi vouloit augmenter le nombre des corps de cavalerie, prit les augures et déclara qu'ils n'étoient pas favorables au changement. *Tarquin*, dans le dessein de décréditer une science qu'on paroissoit vouloir faire servir à contrarier sa volonté, mande au tribunal *Névius*, et lui dit : « *Augure*, sauriez-vous si ce que « j'ai dans l'esprit peut s'exécuter ? Allez consulter vos oiseaux. » Il obéit, revient, et assure que cela peut s'exécuter. *Tarquin* tire un rasoir et un caillou de dessous sa robe, et dit : « Je pensois si vous pouviez couper ce caillou « avec ce rasoir. » Le peuple se mit à rire, et croyoit voir l'augure confondu. Mais sans se déconcerter, il dit au roi : « Essayez, et faites-moi punir si vous « ne réussissez pas. » Soit que le roi, soit que l'augure, comme le disent quelques historiens, ait fait l'épreuve, le rasoir entra dans le caillou, le partagea, et coupa même un peu la main qui le tenoit. *Tarquin* rendit hommage à la vérité de la science augurale, et renonça à son projet, c'est-à-dire, qu'il n'établit pas de corps de cavalerie; mais il aug

menta chaque corps, ce qui revenoit au même. Envain auroit-on objecté au peuple des spectateurs, que cette espèce de défi pouvoit avoir été concerté pour rendre plus robuste la foi dans les augures, que sans doute ce caillou, qui se trouve si à propos sous la robe du roi, avec le rasoir, étoit préparé; il n'auroit pas été sûr d'exprimer ces soupçons à Rome, où le miracle a toujours passé pour authentique. *Cicéron* cependant s'en est moqué.

Tarquin vieillissoit comblé de gloire, mais non sans éprouver de vives inquiétudes de la part de ses anciens pupilles, les enfans d'*Ancus Marcus*. Ces princes le voyoient avec peine assis sur le trône qu'ils auroient dû occuper; cependant, peut-être auroient-ils attendu, pour s'y remplacer, la fin de sa vie, dont la vieillesse pouvoit faire envisager le terme comme prochain, s'ils ne s'étoient aperçus que le vieux roi prenoit des mesures pour maintenir le sceptre dans sa famille. D'un fils qu'il avoit perdu, il lui restoit deux petits enfans, trop jeunes pour les mettre sur les rangs. Mais il avoit un gendre d'un mérite à faire tout craindre. *Servius Tullius*, c'étoit son nom, étoit né presque dans le palais de *Tarquin*. On le disoit fils d'un des dieux

Lares de ce palais, qui auroit pu être *Tarquin* lui-même; du moins lui marqua-t-il toujours la tendresse d'un père. *Tanaquil*, son épouse, n'en paroissoit pas jalouse; au contraire, elle montra toujours beaucoup d'amitié au jeune *Servius*, et la princesse gardoit auprès d'elle, moins comme esclave, que comme compagne, *Ocrisie*, sa mère. Dès la plus tendre jeunesse, cette femme étoit l'esclave de *Tarquin*. Il en avoit fait présent à *Tanaquil*. On ne sait si la captive étoit pour lors enceinte, ou si elle le devint. On n'est pas plus instruit de la naisance d'*Ocrisie*, que les uns disent fort illustre, d'autres très-basse. Quand elle accoucha, elle donna à son fils le nom de *Servius*, qui a perpétu la mémoire de l'état de servitude dan lequel il est né.

Le roi fit donner une belle éducatio à ce fils, dont les qualités naturelles re çurent un nouvel éclat; par sa pru dence, son courage, ses services, mérita le rang de patricien, et la digni de sénateur. *Tarquin* lui fit épous une dame romaine de la première di tinction. Après la mort de cette pr mière épouse, ce prince lui donna propre fille en mariage, et le combla grâces. Le peuple les ratifia par s

approbation. C'étoit cette faveur du peuple que les enfans d'*Ancus* redoutoient le plus. Ils appréhendoient que *Tarquin* ne s'en servît pour approcher son gendre du trône, et même pour l'y affermir avant sa mort. Ils résolurent de le prévenir.

Le roi reposoit tranquillement dans son palais. Deux hommes, ayant chacun une coignée sur l'épaule, commencent une querelle très-vive à la porte. Ils demandent à être jugés par le monarque. *Tarquin* importuné de leurs clameurs, ordonne qu'on les fassc approcher. endant qu'il écoute l'un attentivement, autre lui décharge la coignée sur la ête, et tous deux s'enfuier Ils croyoient sauver à l'aide de conjurés apostés ans le voisinage : mais ils furent pris. ppliqués à la torture, ils avouèrent u'ils avoient commis le crime par ordre fils d'*Ancus*.

La reine *Tanaquil*, douée d'une sasse et d'une fermeté supérieure, conrva toute sa présence d'esprit à la vue son époux mourant. Elle ordonna 'on ne laissât entrer personne dans le ais. S'étant renfermée dans l'apparnent du roi, elle, *Ocrisie*, mère de *rvius* et sa femme, fille de *Tarquin*, s l'excitèrent à se saisir de la royauté.

Leurs mesures prises, *Tanaquil* se pré-sente à une fenêtre, et dit au peupl assemblé, que le roi, frappé d'un coup violent, avoit d'abord perdu connois-sance, mais qu'il est revenu à lui, que ses sujets le reverront bientôt, qu'en attendant, il ordonne qu'on obéisse à *Servius*, qui administrera la justice jusqu'à son parfait rétablissement. Cette sage dissimulation de *Tanaquil* eut tou le succès qu'elle en pouvoit attendr Les fils d'*Ancus* croyant que le roi vi voit encore, s'exilèrent d'eux-mêmes *Servius*, revêtu des habits royaux, e entouré de licteurs, monta sur le tribu nal. Comme il vouloit ne paroître qu prêter son ministère, pour peu qu'il s présentât de difficultés dans une cause il disoit qu'il consulteroit le roi, et fe gnoit d'aller prendre son avis. Il cita le fils d'*Ancus*, qui se gardèrent bien d comparoître. *Servius* les déclara inf mes, et fit confisquer leurs biens.

Servius Tullius.
Ap. *D.* 2427
Av. J-C. 471

Après avoir ainsi ménagé quelq temps les affaires, avec une pruden et une douceur qui lui concilièrent l' mitié du peuple, il annonça la mort Tarquin, auquel on fit des obsèqu magnifiques. *Servius* continua de p roître en public revêtu des orneme royaux, entouré d'une garde no

reuse, et s'occupa de remplir toutes
es fonctions de la royauté. Le peuple,
ccoutumé à le voir ainsi, ne songeoit
as seulement que les choses dussent
re autrement; mais le sénat ne pensoit
as de même. Il regardoit comme une
nsulte faite à son autorité la hardiesse
'un homme qui s'emparoit de la puis-
nce souveraine, sans même daigner
consulter, et d'un homme né dans la
rvitude. L'idée d'obéir au fils d'un es-
ave révoltoit les sénateurs. Cependant,
crurent qu'il seroit imprudent d'écla-
r contre celui qui avoit en main toutes
forces du royaume. Ils prirent le
rti de lui proposer, à la première
nvocation du sénat, de déposer son
torité, et d'établir, selon la coutume,
interrègne, pendant lequel on pour-
it procéder à l'élection d'un roi.

Mais *Servius* ne leur laissa pas le
mps d'effectuer leurs projets. Au lieu
convoquer le sénat, il assembla le
uple, et ayant fait mettre à ses côtés
deux fils du roi, il adressa un dis-
urs artificieux et touchant à ses audi-
rs, les supplia de vouloir être avec
les tuteurs des enfans d'un prince,
nt la mémoire devoit leur être chère.
'engagea à protéger le peuple contre
patriciens, à payer toutes les dettes

des pauvres citoyens, et à partager entre eux les pays conquis sur l'ennemi. Ces promesses furent fidèlement remplies. *Servius* ajouta à ces dons des priviléges, qui, à plusieurs égards, mettoient le peuple de niveau avec les patriciens et les sénateurs, premier germe de la division qui a toujours existé entre ces deux corps.

Servius appuya ces démarches par de nouvelles victoires sur les Volsques, et sur d'autres peuples qui s'étoient imaginé avoir, à la mort de *Tarquin*, une occasion favorable de secouer le joug. Après les avoir complétement défaits, il se fit décerner le triomphe à Rome malgré le sénat. Les terres des vaincus, il les partagea tant aux anciens habitans de la ville, qu'à ceux des peuples subjugués qui consentirent à venir demeurer dans Rome, et leur accorda le nom et les priviléges des citoyens romains. Avec ce renfort, il résolut de donner à son autorité les droits apparens qui lui manquoient encore. Il assembla les citoyens. Dans un discours pathétique qui arracha des larmes, il se plaignit de ce que les patriciens conspiroient contre sa vie, uniquement à cause de l'affection qu'il manifestoit pour le peuple. Il le pria de disposer de la couronne

en faveur de ses pupiles et de lui, comme leur tuteur, ou en faveur des fils d'*Ancus*, que les patriciens vouloient mettre sur le trône. Après ces mots, il descend du tribunal, feignant de ne vouloir pas gêner les suffrages. Le peuple l'arrête. Quelques gens apostés crient : « Qu'on assemble les curies, « pour que *Servius* soit élu roi. Je suis « charmé, répond ce prince, de trou- « ver en vous tant de reconnoissance, « pour les services que je puis vous « avoir rendus. Faites ce que vous ju- « gerez convenable, ajouta-t-il d'un air « indifférent ». Les voix prises, il fut reconnu roi à une pluralité de suffrages, qui n'avoit pas encore eu d'exemple. Cependant, comme le sénat ne ratifioit pas l'élection, *Servius* hésita à prendre la couronne. Il délibéra même d'y renoncer absolument, et de la faire passer sur la tête des deux petits-fils de *Tarquin*, son beau-père; mais *Tanaquil* le rassura, et le fit jurer que jamais il n'abdiqueroit. Cette reine mourut peu de temps après. Son gendre, au lieu de la rendre célèbre par ses grands talens pour le gouvernement dont elle avoit donné plusieurs preuves, crut éterniser plus sûrement la mémoire de cette princesse par le signe des vertus

domestiques qui sont la vraie gloire d'une femme. Il fit suspendre sa quenouille dans le temple d'*Hercule*.

Redevable de son autorité au peuple, *Servius* sentit qu'il étoit important de ne lui pas laisser un pouvoir dont il pouvoit abuser contre l'intérêt de l'état: par des gradations adroitement ménagées dans les classes déjà instituées, il donna aux riches, à ceux qui avoient quelque chose à perdre, la principale influence dans les élections et les affaires majeures. Les mêmes aussi, par les mêmes moyens, se trouvoient appelés les premiers à former les légions. Ainsi le soin d'assurer la sureté du royaume se trouva confié entre les mains de ceux qui avoient le plus d'intérêt à le défendre. Les moyens qu'il prit pour soulager la classe indigente dans la distribution des impôts, sans gêner la classe opulente; la manière facile et ingénieuse qu'il imagina pour savoir toujours le nombre des citoyens, combien il en naissoit, combien il en mouroit, le tout par une simple marque que chacun jetoit dans une urne toujours exposée au public; l'adresse qu'il eut d'attacher les affranchis à l'état, en leur accordant des priviléges qui les rapprochoient des citoyens, sans leur en don-

ner le rang qu'ils pouvoient cependant obtenir ensuite par leur mérite ; l'adresse non moins grande qu'il employa pour communiquer de l'émulation même parmi les esclaves, auxquels il fit du Dieu des carrefours, un Dieu, dont ils pouvoient seuls être les prêtres : toutes ces inventions marquent dans *Servius* un certain esprit d'ordre, et des connoissances profondes dans l'art du gouvernement. Il tâcha aussi de regagner le sénat, en retranchant de l'autorité royale, et en donnant à cette compagnie, le droit de juger toutes les causes, excepté celles qui concernoient les crimes d'état, dont il se réserva la connoissance.

Les soins du roi s'étendirent aussi sur la campagne. Les cultivateurs y étoient épars, et par-là exposés à tout perdre à la moindre invasion de l'ennemi. *Servius* parcourut les champs, marqua des lieux sur quelques montagnes qu'il fit entourrer de hayes et de fossés, où les habitans pouvoient mener leurs bestiaux, et renfermer, en cas d'alarmes, ce qu'ils avoient de plus précieux ; mais en même temps qu'il pourvoyoit à la sureté de ses sujets, et de leurs effets en temps de guerre, il tâcha d'écarter ce fléau de son royaume. Les ennemis

les plus proches étoient les Latins; sous ce nom étoient comprises beaucoup de petites Nations inquiètes et remuantes, avec lesquelles on ne pouvoit jamais compter sur une paix stable. Il faut aussi avouer que l'humeur entreprenante des Romains, étoit souvent une excuse légitime des hostilités commises par les peuples voisins. *Servius* engagea les Latins à envoyer à Rome des députés pour affaire importante.

Lorsqu'ils furent arrivés, le roi leur proposa de bâtir à frais communs, un temple en l'honneur de *Diane*; d'ordonner que les nations contractantes, réunies avec les Romains, y offriroient chaque année des sacrifices; que cette fête seroit suivie d'un conseil où l'on termineroit à l'amiable les différends, et dans lequel on prendroit les mesures les plus propres à cultiver la bonne intelligence entre les alliés; qu'enfin la cérémonie finiroit par une foire où chacun pourroit se procurer ce qui lui étoit le plus nécessaire. Les conditions furent toutes acceptées. On y ajouta de plus, que ce temple bâti par toutes les villes, seroit un asile pour tous leurs habitans. On peut remarquer ici l'adresse de *Servius* à procurer par une seule chose deux avantages à Rome:

d'abord la paix avec ses voisins, ensuite un concours utile au commerce de cette ville. Les articles de cette convention furent gravés sur une colonne qui existoit encore du temps d'*Auguste*.

Pour s'attacher entièrement ses deux pupiles, *Lucius Tarquinius* et *Aruns*, petit-fils de *Tarquin*, *Servius* leur avoit fait épouser ses deux filles. Ces mariages assortis par l'âge, ne le furent point pour le caractère. *Tarquinius* l'aîné, homme hardi et cruel, eut une femme d'un esprit doux et raisonnable. *Aruns*, le plus jeune, bien plus humain que son aîné, trouva dans la jeune *Tullie*, une femme ambitieuse et capable des plus grands crimes. Les deux femmes jouèrent chacune leur rôle auprès de leur mari, conformément à leur caractère. Celle de *Tarquin* cherchoit en toute occasion à lui inspirer des sentimens de douceur et de modération, tandis que sa jeune sœur tâchoit de porter aux entreprises les plus violentes *Aruns*, qui faisoit consister son bonheur à mener une vie tranquille.

La ressemblance d'inclination lia bientôt *Tullie* avec *Tarquin*. Elle osa lui proposer de massacrer son propre père, sa sœur et *Aruns*, afin de lever tous les obstacles qui pourroient les

empêcher de se marier, et de monter ensemble sur le trône. De cette affreuse proposition, il n'y eut alors que ce qui regardoit *Aruns* et la sœur de *Tullie* d'exécuté. Celle-ci empoisonna son mari; *Tarquin* empoisonna sa femme, et ils eurent ensuite l'effronterie de demander au roi la permission de se marier. *Servius* et *Tarquinie* ne répondirent que par un profond silence, que ces deux personnages, bien dignes l'un de l'autre, interprétèrent comme un consentement. Aussitôt après leur mariage, les deux nouveaux époux déclarèrent que la couronne leur appartenoit. Les patriciens que *Servius* avoit humiliés, en plus d'une occasion, épousèrent sans peine les intérêts de *Tarquin*, tandis qu'à force d'argent, les rebelles cherchoient à s'attacher les pauvres citoyens.

Envain *Servius* les engagea tendrement à attendre sa mort, qui ne pouvoit pas tarder d'arriver, *Tarquin* le força à paroître devant le sénat, pour répondre aux reproches d'usurpation qu'il luit fit. Le roi plaida noblement sa cause; mais soit qu'il vit dans les sénateurs des préventions contre lui, soit pour d'autres causes, il termina son apologie par un appel à l'assemblée du peuple. L'élo-

quence du monarque y fut victorieuse : de toutes les parties de la place cette acclamation se fit entendre : « Que « *Servius* règne, qu'il continue à « rendre les Romains heureux ! » Quelques particuliers ajoutèrent : « Que « *Tarquin* périsse et qu'il expire sous « nos coups ! » Alarmé de ces menaces, il prit promptement la fuite, mais sans renoncer à son dessein. Le mauvais succès servit à lui faire prendre des mesures plus sûres pour réussir. Ce fut principalement de fortifier le parti qu'il avoit dans le sénat ; et dès qu'il le jugea assez considérable, il exécuta le dessein le plus hardi qu'on pût imaginer.

On le vit un jour traverser la place publique, habillé magnifiquement. Ses domestiques portoient des faisceaux devant lui. Il entre brusquement dans le temple où le sénat tenoit ses séances, et va se placer sur le trône. Les sénateurs de son parti étoient déjà arrivés. Les autres convoqués, au nom du roi *Tarquin*, accoururent, croyant que *Servius* étoit mort, puisque *Tarquin* prenoit le titre de roi. L'assemblée étant formée, *Tarquin* fait un discours plein d'invectives contre le roi, qu'il traite d'*esclave*, *de fauteur de la populace*, *d'ennemi des patriciens*. Il haranguoit

encore, lorsque *Servius* paroît. Indigné de l'audace de son gendre, il s'avance vers le trône pour l'en faire descendre. Le peuple accouru à ce spectacle, ainsi que les sénateurs, laissa les deux rivaux lutter ensemble. Le combat ne fut pas long. *Tarquin*, jeune et robuste, saisit le vieillard par le milieu du corps, le transporte hors de l'assemblée, et le jette du haut des degrés.

Tullie, instruite de ce qui se passoit, se trouve presque aussitôt au sénat, et salue la première son mari roi. Son exemple est suivi sur-le-champ par les sénateurs de son parti. *Servius* mourant s'en retournoit, soutenu par deux plébéiens qui l'avoient relevé. *Tullie* sa fille, exhorte le nouveau roi à achever de s'assurer de la couronne. Le conseil n'étoit pas obscur. *Tarquin* dépêche quelques serviteurs qui atteignent son beau-père, et lui ôtent inhumainement le peu de vie qui lui restoit. *Tullie* remonte triomphante dans son char pour retourner à son palais. Le chemin étoit de passer par une rue étroite où venoit d'être assassiné son père qui palpitoit encore. A la vue de ce corps sanglant, le cocher retient les chevaux. « Pour-« quoi n'avancez-vous pas, lui dit « *Tullie?* Hélas! s'écrie le cocher, c'est

« le corps du roi votre père. Quoi! lui « dit-elle en fureur, tu crains de passer « sur un corps mort? Marche ». Le cocher obéit. On rapporte que le sang de *Servius* non-seulement teignit les roues du char, mais encore rejaillit sur les habits de son exécrable fille. Ce prince généralement estimé, fit plus pour le bonheur des Romains pendant vingt années de paix, que ses prédécesseurs n'avoient fait par un grand nombre de victoires. Il étoit doux, humain, juste. Jamais il n'auroit eu d'ennemis, s'il n'en avoit trouvé dans sa propre famille. *Tarquin*, par une politique barbare, ne voulut pas qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture, tels qu'on les rendoit aux rois. *Tarquinie* sa veuve, suivie de quelques amis, le conduisit au tombeau pendant la nuit; et comme si elle n'avoit survécu à son époux que pour lui rendre ses derniers devoirs, elle mourut la nuit suivante, sans qu'on puisse dire si ce fut de douleur, ou par un nouvel attentat de *Tullie* et de son époux. On peut tout croire de pareils monstres.

Tarquin II.
Ap. D. 2471
Av. J. C. 527

Tarquin II a été surnommé le *Superbe*, épithète qui réunit les deux défauts de capricieux et hautain, d'où dérivent dans un homme en place et armé d'autorité, l'impatience de la con-

tradiction, le mépris pour les inférieurs, l'abandon à tous ses desirs, l'indifférence sur les moyens de les satisfaire, et le dédain du jugement du public et de la réputation. On trouve tous ces vices dans la conduite de *Tarquin*, de *Tullie* sa femme, et de leurs enfans. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, et les patriciens qui l'avoient servi par jalousie contre *Servius*, et les ingrats plébéiens qui n'avoient pas défendu le malheureux prince, devinrent indistinctement victimes de sa tyrannie et de son avidité. Il s'entoura d'une garde d'étrangers, qui exécutoit sur-le-champ ses ordres, quelque barbares ou injustes qu'ils fussent. La richesse et le mérite étoient deux crimes qu'il ne pardonna jamais. Un de ses premiers forfaits fut l'assassinat de *Junius*, son parent. Il le fit tuer avec un de ses fils, et s'empara de ses richesses. Un autre fils échappa à la mort, en contrefaisant l'imbécille et le fou. Il joua ce rôle difficile pendant plus de vingt ans, ce qui lui fit donner le surnom de *Brutus*, qu'il conserva même après avoir recouvré le libre usage de son esprit. La crainte d'éprouver un pareil traitement, fit abandonner la ville aux principaux citoyens. *Tarquin* ne pouvant plus dépouiller d'hommes opu-

lens, exerça sa tyrannie contre les hommes d'une richesse moins grande. La ville se remplit de délateurs qui étoient encouragés par l'impunité et les récompenses, signes certains de la tyrannie.

Afin que les citoyens réunis ne formassent aucun dessein contre sa personne, il défendit toute assemblée, soit à la ville, soit à la campagne ; mais comme il se doutoit que tôt ou tard le peuple chercheroit à secouer le joug, il songea à se faire un parti puissant parmi les étrangers. Dans la conduite qu'il tint à cette occasion, comme dans les autres actions, même les moins répréhensibles, on remarque sa fatuité impertinente, la cruauté et sur-tout la fourberie qui a été le caractère dominant de *Tarquin* et de sa famille.

Il convoqua une assemblée des villes latines, pour affaires qui les concernoient, disoit il, toutes également. Les députés se rendirent de bonne heure au jour marqué. *Tarquin* se fit attendre jusqu'au soir. La plupart furent très-choqués de ce retard. Un d'entre ces députés, nommé *Herdonius*, s'en expliqua hautement. Ils vouloient rompre l'assemblée. *Mamilius*, riche Latin, auquel *Tarquin* avoit donné sa fille en mariage, pour se faire des partisans,

obtint que l'assemblée seroit remise au lendemain. Le monarque de Rome paroît. Après quelques excuses faites à la légère, il dit qu'il les a convoqués pour réclamer le droit de commander les armées latines, droit qui lui avoit été transmis par son grand-père. Tout le monde se taisoit. *Herdonius*, déjà choqué du retard dédaigneux de la veille, prend vivement la parole, et fait si bien sentir les inconvéniens de la demande, que *Tarquin* déconcerté, ne trouve rien à répondre pour le moment : mais il prie de remettre la délibération au lendemain, promettant de réfuter victorieusement *Herdonius*.

Pendant la nuit, il gagne les domestiques de ce député, et fait cacher des armes chez lui. Le lendemain, au lieu d'entamer la question, *Tarquin* se plaint qu'*Herdonius* veut l'assassiner, qu'à ce dessein il a fait dans sa maison un amas d'armes, et qu'il en a de cachées jusques dans son bagage. L'accusé se récrie contre la calomnie, et consent à être puni comme coupable, si l'on trouve des armes chez lui. On fouille sa maison ; il ne fut pas difficile de les trouver. *Herdonius* est jugé à mort comme coupable et suffisamment convaincu. La sentence est exécutée sur le champ. Il

fut ensuite facile au roi d'obtenir le commandement qu'il demandoit. Le premier emploi qu'il en fit, fut contre les Volsques qui n'avoient pas voulu entrer dans la ligue latine.

Cette ligue, commencée par *Tarquin* l'ancien, perfectionnée par celui-ci, qui y mit la dernière main, est plus que toutes les victoires des Romains, le fondement de leur grandeur. Avec les forces des alliés ils subjuguèrent les nations voisines qui n'avoient pas voulu s'y joindre. Ensuite, débarrassés de ces ennemis, ils revinrent sur les puissances liguées elles-mêmes, qu'ils assujétirent les unes par les autres. On voit dans cette conduite des Romains, le principe dominateur qui étoit déjà en action, s'il n'étoit pas encore en système, et qu'on pourroit exprimer par cette espèce de proverbe : « Qui n'est pas pour nous est contre « nous ». Les Volsques qui ne voulurent pas entrer dans la confédération, furent traités en ennemis. *Tarquin*, auquel on ne peut refuser des talens militaires, les battit, prit leur ville principale, et la rasa. Il eut aussi des avantages contre des restes de Sabins, qui toujours vaincus, jamais subjugués, luttoient perpétuellement contre les anciens ravisseurs de leurs filles : insulte que noublièrent

point ceux qui dans ce temps ne voulurent pas se prêter à un accord.

Une autre guerre fut dirigée personnellement contre *Tarquin*. Un grand nombre de patriciens mécontens s'étoient réfugiés à Gabies, ville des Latins, peu éloignée de Rome, et ils avoient engagé les habitans à épouser leur cause. Cette guerre, guerre de surprise, et de dévastation, dura sept ans, et produisit dans Rome une famine si terrible, que le peuple en fureur, demanda au roi la paix ou des vivres. Les murmures fomentés sous main, par les émissaires, des exilés de Gabies, sembloient préparer une révolte générale. *Sextus Tarquinius*, fils du roi, trouva un moyen de la prévenir, moyen fondé sur une complication de trahisons infâmes, mais d'autant plus digne du père et du fils. Il feint de se brouiller avec son père, déclame hautement contre lui. Le roi le condamne à être battu de verges, comme rebelle. Il s'évade et se rend à Gabies, dont les habitans lui font un accueil plein d'amitié.

Le perfide se conduisit très-adroitement : toutes les fois qu'on le mettoit à la tête de quelque détachement, il en revenoit chargé de butin. Son père facilitoit ses exploits militaires, en lui ex-

posant en petit nombre ou en position dangereuse, les officiers et les soldats qui lui étoient suspects. Il tiroit de cette manœuvre double avantage, de se défaire de ceux qu'il craignoit, et d'augmenter dans la ville ennemie le crédit de son fils. Quand *Sextus* crut son autorité bien établie, il dépêcha à son père un esclave de confiance, chargé de lui expliquer l'état des choses, et de lui demander ses conseils. *Tarquin* mène cet esclave dans un jardin où il y avoit quantité de pavots. Comme par amusement, avec une baguette qu'il tenoit à la main, il abbat les têtes les plus élevées, et renvoye le messager sans autre réponse. *Sextus* comprit l'énigme. Il convoqua les Gabiens, et leur dit qu'il existoit dans la ville un complot pour le livrer à son père. Le peuple le prie de faire connoître les conspirateurs. *Sextus*, comme malgré lui, nomme *Antistus Pétro*, homme également distingué par son rang et par son mérite. Il avoit fait cacher dans les papiers de l'accusé, des lettres appropriées aux circonstances. A peine sont-elles produites que, sans autre examen, on lapide *Antistus*. *Sextus* est chargé de découvrir les complices. Il fait fermer les portes de la ville, répand des satellites, qui, par ses

ordres, mettent fidèlement en pratique le conseil secret de *Tarquin*, en abattant les têtes les plus élevées. *Sextus* feint ensuite de se réconcilier avec son père, et obtient la paix pour le reste des habitans, qui n'étant plus à craindre, privés de leurs chefs, furent traités avec assez d'humanité. On inscrivit le traité sur la peau du bœuf immolé après le serment. On couvrit de cette peau un bouclier de bois, conservé dans le temple du *Dieu de la Fidélité*, où il se voyoit encore du temps d'*Auguste*.

Sous *Tarquin* le Superbe, parurent les livres des Sybilles. Une vieille femme inconnue et étrangère, les présente au roi, au nombre de neuf volumes : *Tarquin* ne veut pas donner le prix qu'elle demande : la vieille femme reprend ses livres, en brûle trois, revient proposer les six autres, et en demande le même prix. Même refus : elle en brûle encore trois, reparoît et menace de brûler les trois autres qui restent, si on ne lui donne la somme totale qu'elle exige. Cette singulière conduite excite l'attention du roi. On examine, il se trouve que ce sont les Oracles de la Sybile de Cumes. Le roi les paie, la vieille recommande qu'on en ait grand soin, et disparoît. Ces livres ont été

d'une grande utilité pour les Romains. Dans les occasions embarrassantes, on les tiroit, en grande cérémonie, de dessous les voûtes du capitole, où ils étoient gardés. Ceux qui devoient les consulter, membres du corps de la noblesse, d'abord au nombre de deux, ensuite portés jusqu'à quinze, étoient seuls autorisés à les ouvrir, et pouvoient y lire ce qu'ils jugeoient de plus favorable aux circonstances. Adroite politique, d'avoir toujours un oracle prêt à parler comme on veut!

On ne sait si *Tarquin* prévit cet avantage, en se faisant peut-être présenter ces livres, comme nous avons vu qu'il étoit possible que son grand-père ait fait préparer le caillou d'*Accius Nevius* : *Tarquin* le Superbe se faisoit gloire d'imiter l'ancien. Il acheva la construction des fameux égoûts qui n'avoient pas été conduits par son grand-père tout-à-fait jusqu'au Tibre. Il bâtit aussi dans le Capitole, ce temple fameux, le terme des triomphateurs, où ils sont venus ensuite consacrer les dépouilles de l'Univers. *Tarquin* prépara ce trône de gloire, et n'en jouit pas.

Rarement il étoit sans guerre : le moindre prétexte suffisoit pour mettre les armes entre les mains des habitans

de petites souverainetés si peu distantes l'une de l'autre. Les hostilités suivoient bientôt les mécontentemens. Ainsi *Tarquin* se plaignant de ce que les Rutules donnoient asile à ces bannis, assiégea Ardée, leur capitale, qui n'étoit qu'à cinq ou six lieues de Rome. Les fils du roi et beaucoup de jeunes gens attachés à la cour se trouvoient à ce siège. Comme il n'étoit pas poussé vigoureusement, il y avoit bien des intervalles pour les plaisirs. Dans un de ces momens, ces jeunes gens, au nombre desquels étoit *Collatin*, mari de *Lucrèce*, se mirent à parler de leurs femmes : sujet de conversation délicat. Chacun relevoit le mérite de la sienne. Pour terminer cette espèce de dispute, ils conviennent qu'en sortant de table, après leur souper, ils monteront à cheval, iront surprendre leurs femmes qui ne les attendoient pas, et que celle qu'ils trouveront occupée de la manière la plus convenable à son sexe, sera déclarée l'emporter sur les autres.

Ils partent : arrivés à Rome, ils trouvent les princesses, femmes des jeunes Tarquins, en grande compagnie. Au contraire *Lucrèce*, épouse de *Collatin*, enfermée avec ses femmes, travailloit à des ouvrages de laine, quoique la nuit fût déjà avancée. D'un consentement

unanime, la victoire lui est adjugée. Quelques jours après, *Sextus* arrive le soir à la maison de campagne de *Lucrèce*, elle le reçoit comme un ami de son mari. Au milieu de la nuit, il s'introduit dans sa chambre l'épée nue, met la main sur son sein, et la menace de la tuer, si elle fait le moindre bruit. Sur le refus d'écouter sa passion, il lui déclare que si elle persiste, il l'égorgera ; qu'il tuera ensuite un esclave qu'il mettra auprès d'elle dans le lit, et qu'il publiera par-tout qu'il n'a fait que venger l'outrage fait à l'honneur de *Collatin*. La crainte de l'infamie ôte tout moyen de défense à *Lucrèce*. Après avoir satisfait ses infâmes desirs, *Sextus* retourne au camp.

Dès le matin, *Lucrèce* se rend à Rome : elle écrit à son mari, à son père, à ses plus proches parens de venir. La lettre étoit si pressante, qu'ils arrivent auprès d'elle en grand nombre. Avec eux se trouvoit *Junius Brutus*. Quand ils sont tous assemblés, la malheureuse *Lucrèce* leur révèle son funeste secret, et la résolution qu'elle a prise de ne pas survivre à sa honte. Envain s'efforcent-ils de la consoler, en lui représentant qu'il n'y a point de crime où il n'y a point de consentement. Elle embrasse

son père et son mari, tire un poignard caché sous sa robe, et se l'enfonce dans le sein. A ce spectacle, *Brutus* cessant de se contrefaire, se précipite sur le cadavre, retire le fer sanglant, et le tenant élevé : « Nous ne devons point, « dit-il, perdre notre temps à répandre « d'inutiles larmes. Je jure par ce sang, « si pur avant l'outrage de Tarquin, « que je poursuivrai le fer et le feu à « la main Tarquin le Superbe, sa cou- « pable femme et leurs enfans; que je « ne souffrirai pas que quelqu'un de « cette famille, ni quelque autre que ce « soit règne jamais dans Rome. Grands « Dieux! je vous prends à témoin de « mon serment! » Il présente ensuite le poignard à *Collatin*, au reste de la compagnie, et leur fait prononcer les mêmes paroles.

Surpris de trouver dans *Brutus* une présence d'esprit qu'on ne lui connoissoit pas, ces Romains le crurent inspiré, et s'abandonnèrent à ses conseils. Il les détrompa, leur découvrit que sa folie avoit été feinte, et les exhorta à secouer le joug honteux qui les accabloit. Par ses ordres, les portes de la ville sont fermées. Le corps sanglant de *Lucrèce* est porté dans la plac publique : le sénat s'assemble, et lance un

décret par lequel *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont proscrits à jamais. Après s'être assuré du sénat, *Brutus* convoque le peuple ; le corps de l'infortunée *Lucrèce*, exposé à sa vue, fit autant que son discours. Le tyran, lui, sa postérité, furent condamnés de nouveau à un exil éternel, et on dévoua Dieux infernaux quiconque par action ou par parole tâcheroit de le rétablir. Instruit de cette révolution, *Tarquin* accourt : il trouve les portes fermées et les citoyens dans une attitude menaçante sur les remparts : il retourne à son armée. Le peu de temps qu'il avoit mis à sa course avoit aussi suffi aux émissaires de *Brutus* pour s'y rendre : il la trouva révoltée contre lui. On lui présente la pointe des piques et la mort. Chassé de la capitale, abandonné de ses troupes, proscrit par ses sujets, à l'âge de soixante-seize ans, *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont obligés de fuir, et d'aller mendier un asile jusques chez leurs anciens ennemis.

~~~~~~~~~~

ROME (République.)

République.
Ap. D. 2494
Av. J-C. 504

Que les Romains témoins des crimes
~~~~~~~~~~

de *Tarquin* et de sa famille l'aient proscrite pour toujours, rien de plus juste; mais qu'après les obligations qu'ils avoient à la royauté, ils l'aient proscrite elle-même pour le présent et pour l'avenir, c'est un événement qui étonneroit, si on ne savoit que le peuple une fois lancé, va toujours plus loin qu'il n'avoit imaginé. *Brutus*, qu'on doit regarder comme l'auteur de cette révolution, étoit un homme ambitieux, sombre et opiniâtre. Ambitieux: on en a une preuve dans ce qu'il fit en revenant de consulter l'oracle de Delphes avec les fils de *Tarquin*. Ayant eu la curiosité de demander lequel d'entre eux étoit destiné à régner, la prêtresse répondit: « Ce « sera celui qui le premier baisera sa « mère. » Un homme sans ambition n'auroit pas pris pour lui la promesse qui ne paroissoit adressée qu'à l'un des deux princes; mais *Brutus* se l'appliqua. En rentrant en Italie, il laissa les enfans courir au col de leur mère; pour lui, s'étant laissé tomber, il baisa la terre, notre mère commune, et prétendit s'être approprié par-là le sens de l'oracle.

Brutus avoit un caractère sombre, même atrabilaire; il put le contracter pendant la longue dissimulation qu'il

s'étoit imposée. Plus il se faisoit de violence pour cacher adroitement le dépit que lui causoient les plaisanteries mortifiantes auxquelles sa feinte imbécillité l'exposoit, plus il cherchoit et combinoit de moyens pour se venger, et pour effacer son humiliation actuelle, par quelque action glorieuse. Ces dispositions accoutument l'esprit à des résolutions vigoureuses, à ne point s'effrayer des extrêmes, à repousser les sentimens de la nature, s'ils venoient mettre obstacle aux projets déjà commencés. Tel est l'enthousiasme des grands factieux, qui ne diffèrent, comme on voit, des scélérats que par l'objet. Ceux-ci assassinent pour voler; ceux-là tuent et prescrivent des meurtres pour commander. Les scélérats n'ont pas besoin de prétextes, leur but est clair; il en faut aux chefs de factions pour échauffer leurs complices, les pousser sans remords à des actions atroces qui les enchaînent à leur cause, et ce prétexte est ordinairement le dessein de procurer la liberté.

Il paroît que *Brutus* avoit son plan tout formé dans sa tête. Dans ce plan entroit comme partie nécessaire le serment : le serment, ce frein dont on ne veut pas que les autres soient exempts, aussitôt qu'on l'a reçu soi-même. Celui

que les citoyens avoient prêté, exigé même des femmes et des enfans, savoir de ne jamais rappeler *Tarquin* ni sa famille, et de ne se jamais laisser gouverner par des rois, *Brutus* le fit jurer à tous les soldats revenus de l'armée, en présence des citoyens qui le renouvelèrent. Il gagna le peuple en le rendant maître de l'élection de deux magistrats qui devoient le gouverner. On leur donna le titre modeste de *Consuls*, comme qui diroit, *homme qui a soin, qui surveille*. Le premier fut *Brutus* lui-même, auquel on joignit *Collatin*, mari de *Lucrèce*. Il y eut quelque jalousie à ce sujet. *Brutus* sut l'appaiser. Il se concilia aussi l'amitié du sénat, en augmentant le pouvoir de ce corps par l'addition de cent membres aux deux cents qui le composoient déjà. On prit ces nouveaux sénateurs, non parmi les patriciens, mais parmi les chevaliers, afin que le peuple ne crût pas que la première classe vouloit tout envahir.

Les Tarquins se réfugioient de ville en ville, et sollicitoient l'intervention des alliés auprès de leurs anciens sujets. Les Etrusques envoyèrent des Ambassadeurs chargés d'une lettre suppliante du monarque déposé. Ils demandoient qu'elle fût lue dans l'assem-

blée du peuple. Le sénat n'y consentit point. Ils prièrent qu'on rendît à *Tarquin* ses biens, du moins ceux de *Tarquin* l'ancien, son grand-père, dont la république n'avoit point à se plaindre. Cette demande, rejetée par *Brutus*, approuvée par *Collatin*, renvoyée au peuple, ne passa que de trois voix en faveur de *Tarquin*. Cette famille avoit un grand nombre de partisans à Rome, sur-tout parmi les jeunes patriciens. Accoutumés au luxe et aux plaisirs de la cour, ils ne voyoient pas sans peine s'établir une république austère, hérissée de formes par lesquelles il deviendroit nécessaire de passer pour parvenir aux honneurs et aux dignités, sans pouvoir espérer de faveur que d'une populace qu'ils dédaignoient, et qu'il faudroit pourtant supplier. Ces considérations les rendirent faciles à écouter les ambassadeurs Toscans qui les engageoient à se réunir pour faciliter le rétablissement des Tarquins. A la tête de la conspiration se trouvèrent trois neveux de *Collatin*, deux neveux de *Brutus* et ses deux fils *Titus* et *Tibérius*.

Les conspirateurs veulent aussi se lier par la religion des sermens. Ces jeunes gens immolèrent, dit-on, un homme, jurèrent sur ses entrailles fu-

mantes qu'ils feroient leur possible pour exterminer les consuls et rétablir le roi. Ils mêlèrent dans leur vin du sang de cet homme, se portèrent l'un à l'autre cet exécrable breuvage, et ils écrivirent chacun au roi une lettre qu'ils remirent aux ambassadeurs. Ce fut ce qui les perdit. Un esclave les écoutoit. Il alla révéler ce qu'il avoit entendu à un patricien très-estimé, nommé *Valérius*. Cet homme sort de sa maison, accompagné de ses clients, de ses domestiques et de ses amis, met une garde à l'entrée de la maison où ces imprudens célébroient leur détestable orgie, va droit chez les ambassadeurs, saisit les lettres, et muni de cette preuve, fait arrêter tout ce qu'on put saisir de conjurés.

Le lendemain de grand matin, les consuls paroissent sur leur tribunal. Les prisonniers sont amenés. *Brutus*, sans laisser voir la moindre altération sur son visage, interroge ses deux fils. Trois fois il les somme de se justifier, trois fois ils ne répondent que par des sanglots. Un silence d'horreur régnoit dans la place. Quelques voix l'interrompent: *Bannissez-les, bannissez-les. Valérius* se taisoit, *Collatin* pleuroit. L'attendrissement gagnoit l'assemblée. *Brutus*,

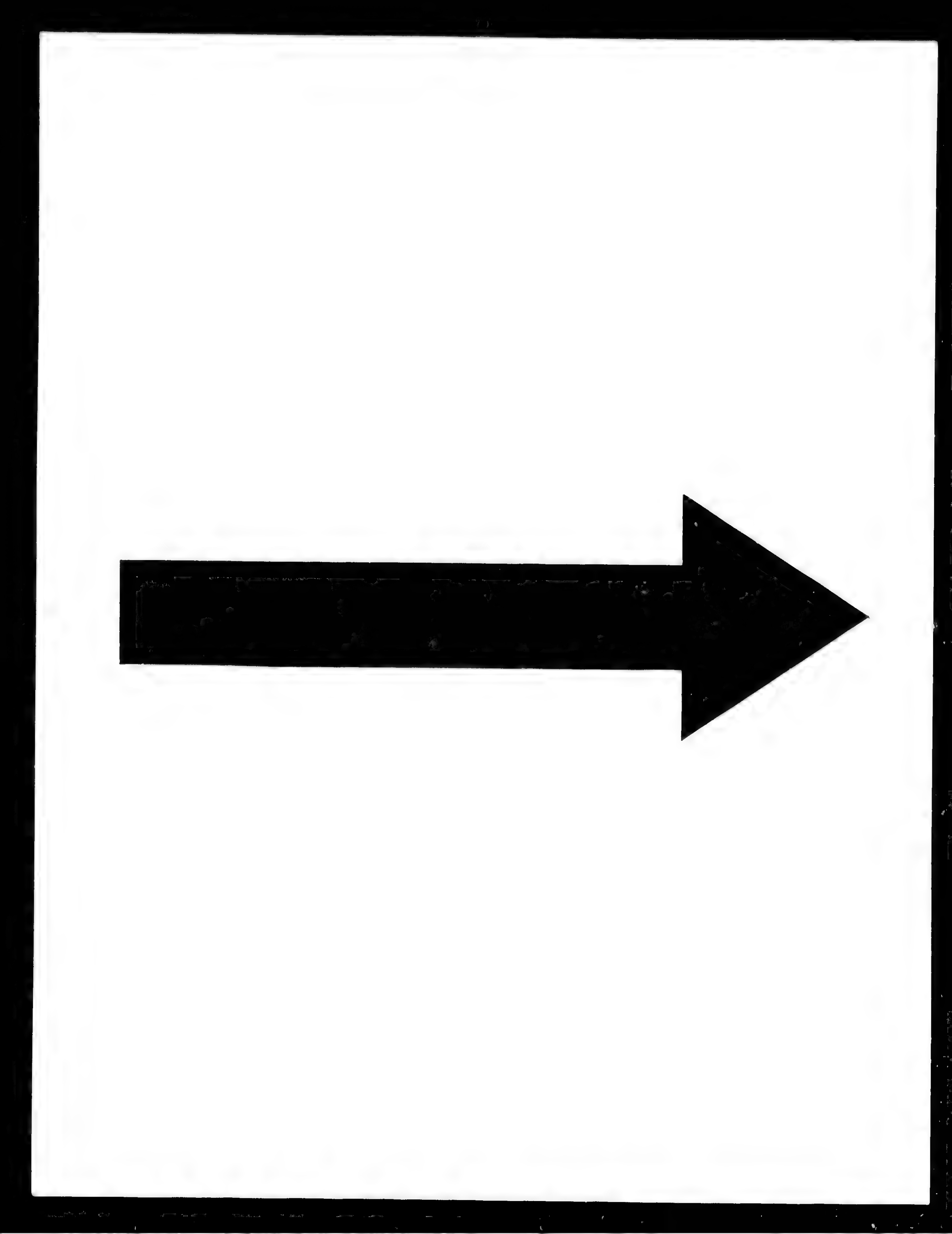
d'une voix ferme, dit aux licteurs : « Licteurs, je vous abandonne mes fils, « exécutez la loi ». Le père les voit dépouiller sous ses yeux sans qu'il détourne la vue ; ils sont déchirés de verges, et on leur coupe la tête. Après cette action, que les historiens romains nomment grandeur d'ame, fermeté républicaine, il quitte son tribunal, et laisse son collègue décider du sort des autres coupables. *Collatin*, plus humain, accorda un jour à ses neveux pour se justifier ; mais il eut l'imprudence de vouloir remettre l'esclave dénonciateur entre les mains de ses maîtres, c'étoit risquer de l'envoyer au supplice. *Valérius*, qui l'avoit pris sous sa sauvegarde, s'y opposa. Pour terminer leur différend, on rappelle *Brutus*, sur l'avis duquel il fut décidé que tous les conjurés, sans exception, seroient mis à mort, ce qui fut exécuté ; que par respect pour le droit des gens, on renverroit les ambassadeurs sans les punir ; que l'esclave seroit déclaré citoyen romain, et jouiroit de la liberté qu'il avoit procurée à la patrie. On remit en question l'affaire des biens des Tarquins. Il fut statué qu'ils seroient confisqués au profit du public, que leurs palais seroient rasés, et leurs terres partagées

entre les pauvres citoyens. Le peuple ne se réserva qu'un champ près de la ville qui fut consacré à Mars, et où les jeunes romains vinrent dans la suite faire leurs exercices. Les citoyens ne voulurent point profiter de la moisson ni des arbres dont ce champ étoit couvert. On fit jeter ces productions dans le Tibre, où elles formèrent une île. *Collatin*, dont l'attendrissement étoit peut-être regardé par *Brutus* comme un reproche de sa dureté, déplut à l'impérieux consul. Il déclara qu'il ne lui étoit plus possible de le garder pour collègue, et en menaçant de se retirer, il força le peuple à déposer le malheureux *Collatin*. *Valérius* fut élu à sa place. Cette sanglante tragédie finit par un trait adroit de politique. On publia une amnistie pour ceux qui avoient suivi la fortune des tyrans, pourvu qu'ils revinssent dans un temps donné. Cette sage précaution priva le roi d'un grand nombre d'amis et de soldats, et ramena à Rome beaucoup de citoyens distingués.

Le malheur des Tarquins, quoique mérité, leur attiroit de la compassion. Les Véiens armèrent pour eux, et se présentèrent en bataille devant les Romains. Le choc commença par la ca-

valerie. *Aruns*, fils de *Tarquin*, commandoit celle de l'ennemi. Le jeune guerrier, apercevant *Brutus* entouré de licteurs, s'écrie : « Voilà l'ennemi mor-« tel de ma famille, l'usurpateur du « trône de mon père. » Ils courent l'un contre l'autre avec tant de fureur, qu'ils se percent et tombent morts ensemble. Les Véiens perdirent onze mi[illegible]rois cents hommes que l'on compt[illegible] champ de bataille, et les Rom[illegible] de moins, d'où ils s'adjugèrent la victoire. *Valérius* rentra dans Rome sur un char à quatre chevaux, premier triomphe de cette espèce : dans le petit, qu'on nommoit *Ovatien*, le vainqueur alloit à pied. Le consul menoit le corps de son collègue, auquel il fit faire des obsèques magnifiques, accompagnées d'une oraison funèbre, la première qui ait été prononcée dans Rome. Les dames romaines prirent le deuil pendant un an pour le vengeur de leur sexe. Ainsi, *Brutus* survécut peu au plaisir d'avoir changé le gouvernement de sa patrie.

Le zèle de *Valérius* pour les intérêts du peuple, lui fit donner le surnom de *Publicola* ou *Populaire*. Il avoit été soupçonné de vouloir prétendre à la souveraineté, parce qu'il se faisoit bâtir sur le mont Palatin une maison qui do-



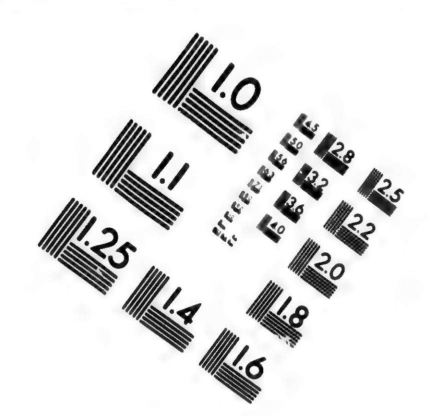
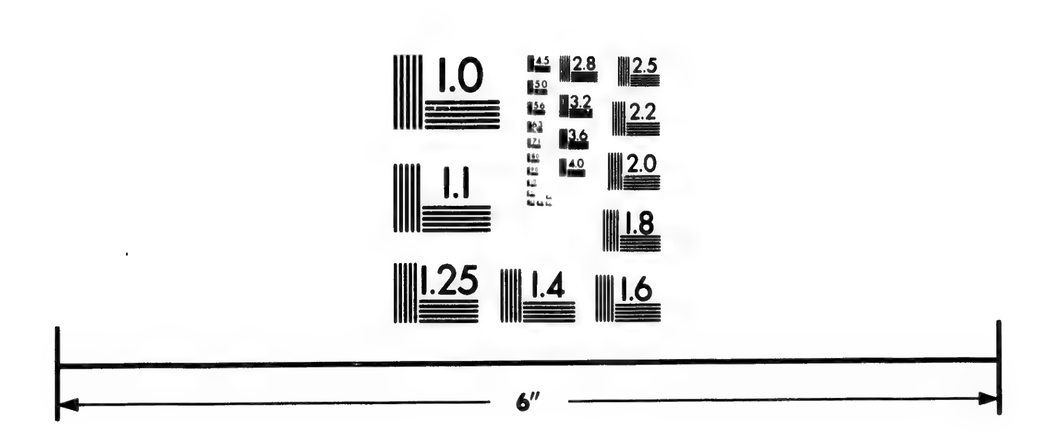
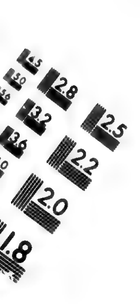


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

minoit la place publique. Il plut à quelques citoyens ombrageux de la transformer aux yeux du peuple en citadelle. *Valérius*, instruit des murmures, la fit raser en une nuit jusqu'aux fondemens. Il fit ôter, des faisceaux consulaires, les haches, ces objets de terreur, et ordonna aux licteurs de les incliner devant l'assemblée du peuple. Il lui sacrifia beaucoup des droits et de l'autorité de sa charge, et c'est peut-être sa complaisance qui inspira au peuple ce goût de domination, cet esprit turbulent qui mit plus d'une fois la république en danger. *Publicola* est le premier flatteur du peuple.

Les Véiens ayant été battus, les Tarquins sollicitèrent et obtinrent le secours de *Porsenna*, roi des Clusiens. La victoire dans cette guerre abandonna les aigles romaines. Mais la fermeté et la constance des Romains les firent encore triompher. On cite toujours avec éloge le courage d'*Horatius-Coclès*. Seul, il défendit la tête du pont par lequel les légions épouvantées fuyoient dans la ville. Il soutint le choc des ennemis pendant qu'on rompoit le pont derrière lui, et quand il le vit tout-à-fait rompu, il se jeta dans le fleuve et se sauva à la nage. La ville, composée alors de trois

cents mille habitans, attaquée au dépourvu, éprouva une misère affreuse. *Porsenna* profita de l'occasion pour offrir aux Romains de lever le siége s'ils vouloient recevoir leurs anciens maîtres. « Plutôt mourir de faim, s'é« crièrent-ils tous, que de souffrir « l'esclavage et l'oppression ».

Dans le plus fort de la détresse, un jeune homme, nommé *Mucius Cordus*, sort de Rome armé d'un poignard, et déguisé en Toscan, s'introduit dans le camp de *Porsenna*. Ce prince faisoit alors lui-même le prêt à ses soldats, accompagné d'un secrétaire, vêtu à-peu-près comme lui. *Mucius* se jette sur le secrétaire et le poignarde. On l'arrête aussitôt. « Qui es-tu, lui dit *Porsenna* « saisi d'effroi, d'où viens-tu, quels sont « tes complices? Je suis Romain, ré« pondit l'intrépide jeune homme. Je « suis venu pour délivrer ma patrie par « ta mort. Vois comme je me punis de « mon erreur ». En même temps il met sa main dans un brâsier destiné aux sacrifices et la laisse brûler jusqu'aux os sans donner signe de douleur. « Quant « à mes complices, ajouta *Mucius*, « saches que nous sommes trois cents « qui avons juré de t'arracher la vie ». Cette fausse confidence fit une impression terrible sur le roi des Clusiens. Il

renvoya le jeune enthousiaste avec honneur, et crut, de l'avis de son conseil, n'avoir d'autre parti à prendre pour sa sureté, que de terminer cette guerre à l'amiable.

Porsenna envoya faire des propositions aux Romains. On convint de quelques articles : en attendant la pleine acceptation de quelques autres, les Romains donnèrent en ôtage dix jeunes patriciens et dix jeunes filles de la première qualité. *Clélie*, une d'entre elles, se baignant avec ses compagnes, ne peut se voir si près de sa patrie sans desir d'y retourner. Elle se met à la nage, excite ses compagnes à l'imiter, et toutes arrivent sur le bord. *Valérius* en étant instruit, envoie dire à *Porsenna* que c'est à son insçu et contre son gré que ces jeunes filles se sont évadées, et qu'on va les ramener. Les Tarquins remarquoient avec peine la confiance qui s'établissoit entre *Porsenna* et les Romains. Ils appréhendoient que leurs intérêts ne fussent sacrifiés dans le traité qui se ménageoit. Pour le rompre, ils imaginent d'enlever les jeunes filles qu'on renvoyoit, persuadés que cet acte de violence rallumera le feu de la guerre, près de s'éteindre. Ils dressent une embuscade à l'escorte. Quoique foible et surprise, elle se défendit assez long-temps

pour être secourue à propos par un corps de Clusiens. *Porsenna* arriva lui-même. Cet acte de perfidie le brouilla irrévocablement avec les *Tarquins*. Il se retira ami des Romains. Sans rien exiger d'eux, et par un trait de générosité délicate, sachant qu'ils étoient pressés par la faim, il ordonna à ses soldats de laisser toutes leurs provisions dans le camp. Il fit présent à *Clélie* d'un beau cheval superbement enharnaché. Les Romains lui témoignèrent leur reconnoissance en lui élevant une statue. Ils lui envoyèrent une chaine d'ivoire, un sceptre, une couronne d'or et une robe triomphale. *Cordus*, surnommé *Scœvola*, *Gaucher*, parce qu'il ne put plus se servir que de sa main gauche, reçut aussi de la république des présens honorables et utiles. La mémoire de la générosité de *Porsenna* s'est perpétuée d'âge en âge par la formule établie pour la vente des effets appartenans au public : Le hérault crioit : « Ce sont ici les biens de *Porsenna* ».

Les *Tarquins* ne se rebutoient pas. Après les Étrusques ou les Toscans, dont les Clusiens faisoient partie, ils suscitèrent contre les Romains, tous les Latins ; mais ils comptoient moins sur la force que sur l'intrigue. Il y avoit beaucoup de mécontentement à Rome.

D'abord les esclaves formèrent une conspiration. On la découvrit. Un grand nombre de coupables furent mis en croix. L'atrocité du supplice irrita tout le corps des esclaves. Les pauvres citoyens presque tous accablés de dettes, se plaignoient de la dureté de leurs créanciers. Les familles plébéiennes un peu aisées, en général, étoient révoltées de la morgue des patriciens; et parmi les patriciens même, les *Tarquins* conservoient toujours des amis entre ces hommes que le faste des cours et les promesses des grands séduisent. Le complot de s'emparer des portes et des remparts pendant la nuit, de les livrer aux troupes des *Tarquins*, d'égorger les sénateurs désignés, alloit s'exécuter, lorsque les artisans de cette trame, effrayés de leur propre ouvrage, allèrent tout découvrir. Le sénat se trouva très-embarrassé. Les complices étoient en très-grand nombre. L'appel au peuple introduit par *Publicola*, pouvoit les sauver quand ils auroient été condamnés par le sénat. On résolut de finir brusquement cette affaire, sans donner au peuple le temps de réfléchir. Les consuls, par un faux avis, firent réunir les conjurés dans la place. Le sénat les condamna. On fit ratifier la sentence par le petit nombre de

plébéiens qui se trouvoient rassemblés. Après le prononcé du jugement, ces citoyens reçurent l'ordre de se retirer, et aussitôt on lâcha contre les criminels, les chevaliers romains et d'autres troupes qui les passèrent au fil de l'épée.

DICTATEUR.

Dictateur. Ap. D. 2506 Av. J. C. 492

En même temps que la république étoit inquiétée au-dedans, elle soutenoit la guerre au-dehors. Il falloit des hommes. Les pauvres citoyens, qui forment toujours le plus grand nombre, refusoient de s'enrôler. « Nous serions bien « insensés, disoient-ils, d'aller com- « battre pour la défense d'une ville où « nous sommes opprimés par d'impi- « toyables créanciers ». Le sénat crut possible de recruter les légions, en suspendant, par un décret, toute action pour dettes, jusqu'à la fin de la guerre; mais cette condescendance même fut inutile. Le refus dégénéroit en révolte ouverte. Les sénateurs comprirent alors combien dans ces occasions, une puissance absolue et unique est nécessaire. Ils se déterminèrent à tenter de cet expédient, et proposèrent un décret en vertu duquel, tous ceux qui étoient chargés de quelque partie de l'administration pu-

blique, devoient se démettre de leur pouvoir, et être remplacés par un seul magistrat, dont la puissance ne dureroit que six mois. Le peuple y consentit. Tous les magistrats se démirent, et un des consuls, le dernier démissionnaire, nomma ce magistrat unique, appelé *Dictateur*, sur la tête duquel se réunit l'autorité de toutes les autres magistratures.

Le dictateur devoit avoir été consul. Il choisissoit à son gré un général de cavalerie qui lui servoit pour ainsi dire de lieutenant, et qui exécutoit ses ordres.

Le dictateur faisoit la guerre et la paix, ordonnoit des impôts sans consulter le sénat, et il n'étoit comptable ni responsable de rien de ce qu'il avoit fait pendant sa magistrature. On ne lui connoît que deux espèces de dépendance : la première de ne pouvoir sortir de l'Italie, la seconde de ne pouvoir monter à cheval, sans en avoir demandé la permission au peuple. Du reste il étoit plus souverain que jamais n'avoient été les rois, et ce magistrat ne paroissoit qu'entouré de vingt-quatre licteurs, avec leurs faisceaux armés de haches.

Le premier dictateur fut *Titus Lartius*. Il nomma général de la cavalerie *Spurius Cassius*, qui avoit été honoré

du consulat, et d'un triomphe. L'appareil de cette magistrature en imposa au peuple, qui ne refusa plus de s'enrôler. Le dictateur obtint, par quelques avantages, une trève d'un an avec les Latins, et déposa la dictature avant le temps prescrit. Pendant la trève, les préparatifs des Latins firent juger que la guerre alloit recommencer avec la plus grande violence. C'étoit en effet comme le dernier coup de désespoir des *Tarquins*. Trois fils de *Tarquin le Superbe* restoient encore, tous braves, déterminés à expirer sur le champ de bataille, ou bien à recouvrer le royaume de leur père. Ils avoient un corps formidable d'exilés et de déserteurs, tous engagés par le même serment. La république crut la circonstance assez importante pour nommer un nouveau dictateur. Les enrôlemens se firent moyennant la promesse ordinaire aux débiteurs, d'améliorer leur sort après la guerre. Jamais combat ne fut plus opiniâtre que celui qui se donna près des bords du lac *Régille*. Les chefs s'attaquèrent corps à corps. Presque tous y furent grièvement blessés, ou y périrent. Les trois fils de *Tarquin*, sa dernière espérance, tombèrent entre les morts, après des prodiges de valeur. Les Latins, extrêmement affoiblis par cette défaite,

subirent les conditions de paix que le vainqueur voulut imposer. Il exigea qu'ils chassassent de leur pays tous les exilés. *Tarquin* le Superbe fut obligé d'aller cacher sa honte dans la Campanie, chez le tyran *Aristomène*, où il mourut âgé de 90 ans.

Mais bientôt on vit renaître à Rome les troubles domestiques. La lutte des créanciers et de leurs débiteurs recommença avec plus de fureur qu'auparavant. C'étoit un sujet légitime de dissention, si on examine la dureté des lois à cet égard. Quand un débiteur ne payoit pas après trois sommations, le créancier avoit le droit de le charger de fers, de le garder dans sa maison, assujéti aux travaux les plus fatigans et les plus humilians, ou de le vendre comme un esclave. Le droit du créancier s'étendoit jusque sur la vie du débiteur. Quand ils étoient plusieurs créanciers, ils pouvoient se partager le corps du malheureux, à proportion de la somme qui leur étoit due. On dit que cette loi barbare ne s'exécutoit pas ; mais si elle existoit, il est possible qu'il y ait eu des hommes assez inhumains pour la mettre en pratique. Du moins s'en trouva-t-il de capable d'exercer le droit de servitude dans toute sa rigueur. L'histoire nous a laissé un exemple de cette cruauté.

Pendant qu'on délibéroit sur un nouvel enrôlement pour la guerre contre les Volsques, paroît dans la place publique, un homme déjà âgé, pâle, défait, la barbe longue, les cheveux en désordre : parmi ceux qui s'attroupèrent autour de lui, plusieurs se souvenoient d'avoir servi avec lui, et de l'avoir vu combattre vaillamment aux premiers rangs des légions. « Je suis né « libre, dit-il, s'adressant au peuple, « je me suis trouvé à vingt-huit batailles. « Dans la dernière guerre contre les « Sabins, j'ai perdu le revenu de mon « champ pendant une année. Ma mai- « son a été brûlée par l'ennemi, et tous « mes biens ont été enlevés. Obligé de « payer le tribut, j'ai été forcé d'em- « prunter. Les intérêts se sont accumu- « lés. J'ai été contraint, pour y satisfaire, « de vendre l'héritage de mes pères. « Comme je ne pouvois m'acquiter en- « tièrement, mon créancier m'a em- « mené chez lui avec deux de mes en- « fans. Il m'a livré à ses esclaves qui par « son ordre, m'ont traité de la manière « la plus cruelle. » En achevant, il se dépouille et montre sur son dos les stigmates encore récentes des verges avec lesquelles on l'a déchiré, et sur sa poitrine, les honorables cicatrices des

blessures reçues en combattant pour la patrie. Ce spectacle confirma le peuple dans son obstination à ne pas s'enrôler.

Il y avoit deux consuls d'un caractère absolument opposé : *Appius Sévère*, inflexible, ne connoissant de la loi que la rigueur; *Servilius* au contraire persuadé qu'il faut savoir courber, quelquefois la faire taire, et se ployer aux circonstances. Le premier étoit très-estimé des riches patriciens; le second étoit considéré par le pauvre peuple comme son protecteur et son ami. En vain cependant fit-il ses efforts dans cette circonstance pour engager les plébéiens à se ranger sous les drapeaux de la république. « Que les Volsques arrivent, disoient-« ils, que nous importe d'où nous vien-« nent nos fers, de la main des ennemis « ou de celle de nos compatriotes. Que « les patriciens essuyent les dangers de « la guerre, puisqu'ils ont seuls la ré-« compense de nos victoires; devons-« nous faire un rempart de nos corps « pour empêcher que l'ennemi ne vienne « détruire nos prisons, et n'emporte nos « chaînes »? Néanmoins après ce premier mouvement de dépit et de fureur, *Servilius* obtint une audience plus calme. Ces malheureux encore jaloux de l'honneur du sénat, tandis qu'ils en

étoient si peu ménagés, eurent la condescendance de prêter l'oreille aux paroles du consul, lequel leur dit : « Qu'il « seroit contraire à la dignité de la com« pagnie de paroître n'avoir travaillé au « soulagement des citoyens que par un « motif de crainte. Attendez la fin de « la campagne, et soyez sûrs qu'alors « ce que vous voulez exiger de force, « le sénat vous l'accordera par un motif « de reconnoissance ». Ils le crurent, partirent et défirent les Volsques sous sa conduite. Contre l'usage établi de réserver toujours une partie du butin pour le trésor public, *Servilius* l'abandonna tout entier à ses soldats. Cette générosité choqua les sénateurs qui lui refusèrent les honneurs du triomphe; mais son armée le lui déféra malgré eux.

La mauvaise humeur du sénat étoit d'un fâcheux augure pour l'exécution des promesses de *Servilius*. Aussi furent-elles oubliées. *Appius* jugeoit les causes des débiteurs avec plus de sévérité que jamais : et le foible *Servilius* lui-même, entraîné par les patriciens, se laissoit aller jusqu'à prononcer quelquefois avec autant de sévérité que son collègue. Cette conduite cependant étoit d'autant plus injuste, que pour obtenir la grâce

promise, c'étoient ceux qui avoient le plus de dettes, qui s'étoient le plus distingués par leur valeur. Survinrent encore deux guerres, l'une contre les Arunces, qui se plaignoient que les Romains s'approchoient trop de leurs frontières. Ils menacèrent d'attaquer la république, si elle n'abandonnoit pas une ville des Volsques, où elle avoit mis garnison. Le sénat répondit aux ambassadeurs : « Dites à vos maîtres qu'il est « dangereux d'attaquer ceux dont le « voisinage est formidable. » Ce petit peuple fut bientôt mis à la raison. L'autre guerre plus importante, étoit encore contre les Sabins. Nouvelle exhortation aux Plébéiens de s'enrôler : nouveau refus. Comme la chose étoit pressante, on ne s'amusa point à négocier. Le sénat fit nommer un dictateur par les consuls. Le choix tomba sur *Manius Valérius*, septuagénaire, frère du fameux *Publicola*. Il harangua le peuple, promit de faire ensorte que le sénat auroit pour les débiteurs insolvables tous les égards qu'ils pourroient eux-mêmes souhaiter. « En attendant, ajouta-t-il, j'ordonne qu'on ne parle ni « de contestations, ni d'emprisonne-« mens pendant mon administration ».

Le peuple comptant sur ses promes-

ses, prit les armes avec plaisir, et s'en servit avec gloire. Le dictateur mérita les honneurs du triomphe. Il auroit peut-être été plus flatté d'en obtenir un sur la dureté de cœur des sénateurs. Envain il les pria de se relâcher : les usuriers, favorisés par *Appius*, l'emportèrent. On reprocha même au vieillard qu'il abandonnoit son corps pour faire sa cour aux plébéiens. Le dictateur irrité, ne put s'empêcher de leur dire : « Vous serez peut-être trop heu-
» reux dans peu de jours, d'avoir un
» intercesseur comme moi auprès du
» peuple ». Il quitte la salle du sénat, convoque l'assemblée du peuple et s'y rend avec toutes les marques de sa dignité. Il commence par le remercier de la promptitude avec laquelle ses concitoyens ont pris les armes à sa prière. Il se plaint ensuite du procédé peu sincère du sénat, tant envers eux qu'envers lui. Il abdique sa dignité. « Jugez-moi,
» ajoute-t-il, je me livre à votre ressen-
» timent, si vous me soupçonnez de
» vous avoir trahis ». Le peuple qui l'avoit écouté avec des sentimens de respect, le reconduisit chez lui avec autant d'acclamations, que s'il avoit procuré l'abolition des dettes.

TRIBUNS DU PEUPLE.

Tribuns du peuple.

Ap. D 2511
Av. J. C. 487

Les Romains avoient un respect religieux pour leurs étendards. Ils juroient sur ces signes sacrés en s'enrôlant dans la milice, et croyoient ne pouvoir les quitter que quand on les licencioit. Mal instruits, ou trop confians, les patriciens s'imaginèrent que les soldats n'ayant point été congédiés par le dictateur avec les formes ordinaires après la guerre des Sabins, n'oseroient refuser de continuer le service sous les consuls, et qu'une nouvelle guerre seroit le moyen d'empêcher qu'ils ne songeassent à l'abolition des dettes. Ils ordonnèrent donc aux généraux de mener chacun leur armée, l'une contre les Eques, l'autre contre un reste de Sabins qui remuoient encore. Les soldats démêlant l'artifice, sortirent de Rome, la rage dans le cœur. Ils délibérèrent comment ils s'y prendroient pour désobéir, sans manquer à leur serment. Ce fut d'abandonner leurs officiers, d'enlever les drapeaux et de les emporter avec eux. Ce parti pris, ils se retirèrent conduits par un plébéien nommé *Bellutus*, sur une montagne à une lieue

de Rome, montagne qu'on a depuis nommée le *Mont Sacré*.

Cette retraite ne fut pas plutôt sue à Rome, que le peuple se précipita en foule hors des portes, afin de se joindre aux soldats, malgré les efforts des patriciens pour le retenir. Ils envoyèrent demander ce que vouloient les plébeiens. « Vous le savez, répondirent-ils sèchement, et vous connoîtrez bientôt » quels ennemis vous avez à combattre ». Cette réponse rapportée au sénat, donna lieu à de grands débats. L'ex-dictateur concluoit d'envoyer une grande députation chargée de faire la paix, et de ramener le peuple à quelque prix que ce fût. L'inflexible *Appius* voyoit la ruine de la république dans la moindre condescendance. Il vouloit qu'on attendît, sans montrer d'inquiétude, le repentir du peuple, dût-on avoir recours aux armes, s'il étoit nécessaire. *Appius* avoit pour lui toute la jeunesse jalouse des prérogatives de la noblesse. Les vieillards au contraire, persuadés qu'un peu de complaisance ne leur ôteroit rien de leur considération personnelle, ne croyoient pas courir de risques en faisant des avances; leur avis prévalut; la députation eut lieu.

Comme elle étoit composée de tout

ce qu'il y avoit de sénateurs les plus estimés, elle fut reçue avec le plus grand respect. Leur seule présence auroit suffi pour ramener les esprits, et les patriciens auroient remporté une victoire entière sans faire de sacrifices, si les plébéiens n'avoient eu parmi eux des hommes habiles, souples, adroits, et propres à démêler l'artificieuse politique du sénat. De ce nombre étoit un *Lucius Junius*, portant le nom du fondateur de la république ; il affectoit aussi le surnom de *Brutus*, et de se croire destiné à délivrer le peuple de la tyrannie du sénat, comme *Brutus* avoit délivré Rome de l'oppression des rois.

Ménénius porta la parole. Il fit précéder les offres du sénat par une fable qui devroit être écrite en gros caractères, dans tous les lieux destinés aux assemblées populaires. « Un jour, dit-» il, les membres se fâchèrent contre » l'estomach. C'est un paresseux, dirent-» ils, qui ne travaille ni n'agit, pendant » que nous nous donnons bien de la » peine. Il faut que chacun ait son » tour. En conséquence, les membres » cessèrent de fournir des alimens. L'es-» tomach n'ayant plus de nourriture, » tout le corps tomba en langueur, et

» sentit trop tard que celui qu'ils regar-
» doient comme inutile, contribuoit
» plus que tous les autres à l'intérêt
» commun ». Cet apologue, appliqué au gouvernement, fit une grande impression parmi cette multitude armée, sur-tout étant terminé par la déclaration que le sénat consentoit à l'abolition des dettes.

Tous les soldats applaudirent avec une joie vive. Ils n'en demandoient pas davantage. Déjà ils levoient leurs tentes pour suivre les députés. Leurs chefs les arrêtèrent. « Voilà, dit *Brutus*, un
» grand pas fait en faveur du peuple.
» Certainement, la condescendance du
» sénat doit exciter notre reconnois-
» sance; mais quelle sureté nous donne-
» t-on pour l'avenir? Et quelle autre
» pouvez-vous demander, répondit
» *Ménénius*, que celle que nos lois
» et la constitution de la république
» vous donnent. Permettez-nous,
» répliqua *Brutus*, de vous en pro-
» poser une que vous ne nous refuserez
» pas, si vos intentions sont droites;
» c'est que le peuple soit autorisé à
» choisir annuellement des magistrats
» qui n'auront dans Rome d'autre auto-
» rité que celle de les protéger ». Les députés surpris, dirent qu'ils n'avoient

pas de pouvoir à cet égard, et qu'il falloit en référer au sénat. A la simple proposition, *Appius* entra en fureur; il annonça les plus grands malheurs pour la république. Mais le plus grand nombre des sénateurs étoit las de la division, et vouloit la paix. La loi passa suivant le desir de *Brutus*, qui fut élu avec *Bellutus* et trois autres. De cinq, le nombre fut ensuite porté à dix, et leur personne fut déclarée inviolable.

Les tribuns avoient leur siége près du sénat. Il ne leur étoit permis d'y entrer que quand les consuls les appeloient. Ils n'avoient ni robes distinctes, ni licteurs, ni chaise curule, n'étoient habillés que comme de simples particuliers, et n'avoient à leurs ordres qu'un simple serviteur, nommé *Messager*. Leur autorité étoit renfermée dans Rome, d'où ils ne pouvoient sortir. Si le sénat ou un autre tribunal portoit un jugement, par lequel le peuple lui paroissoit lésé, il suffisoit qu'un d'entre eux se levât, et prononçât *veto, je défends;* ce seul mot empêchoit toute action. Les tribuns ne pouvoient être choisis que parmi les plébéiens, et devoient être élus par eux. On ne les établit d'abord que pour s'opposer à l'oppression du peuple, et veiller à la conservation de ses droits; mais il

ne tardèrent pas à étendre leur puissance au-delà des premières bornes ; de sorte qu'on eût bientôt à leur reprocher des désordres plus grands que ceux qu'ils avoient été destinés à réprimer ; aussi quelques anciens les ont-ils appelés *le poison de la tranquillité publique*.

Coriolan.

La première occasion importante dans laquelle éclata l'ambitieuse prétention des tribuns, celle de resserrer, de borner la puissance du sénat et de s'en revêtir eux-mêmes, fut l'affaire de *Coriolan*. Il se nommoit *Caius Marcius*, d'une famille patricienne. Le surnom de *Coriolan* lui fut donné à la tête de l'armée, pour ses exploits au siége de Corioles, capitale des Volsques, qu'il prit, et pour des traits de courage étonnans qui déterminèrent la victoire en faveur des Romains, dans une bataille qu'ils gagnèrent quelques jours après. Fier de ses succès, zélé avec ardeur pour les prérogatives de son ordre, il ne pouvoit voir sans indignation les atteintes sourdes que les tribuns ne cessoient de lui porter. Ils se servoient de tous les moyens possibles pour envenimer le peuple contre le sénat. Une famine survint ; c'étoit, disoient-ils, le crime des patriciens, le crime des riches qui faisoient des amas de blé, afin

de le vendre plus cher. Dans cette persuasion, le peuple, qu'il suffit de prévenir pour le faire agir même contre ses intérêts, crut bien se venger des patriciens, en refusant de s'enrôler pour une expédition qui devoit lui procurer des vivres. *Coriolan*, voulant faire voir aux tribuns qu'on pouvoit déconcerter leur malice, se met à la tête de quelques volontaires, entre sur les terres des ennemis, obtient des avantages décisifs, et revient avec un riche butin en blé, bétail et prisonniers.

Ce triomphe fut une humiliation pour les tribuns, qui résolurent de punir celui qui la causoit. *Coriolan*, de son côté, loin de chercher à adoucir leur ressentiment, les bravoit en toutes circonstances. Il se déclara, dans le sénat, avec la vehémence de son caractère, contre l'accord fait sur le mont sacré, accord auquel les tribuns devoient leur puissance. Ceux-ci pensèrent à le faire repentir de sa hardiesse. Dans un moment où ils le tenoient dans la place publique, le centre de leur puissance, deux tribuns, sans même consulter le peuple, le condamnent à être précipité de la roche Tarpéienne, supplice des traîtres. Ils s'avancent pour saisir *Coriolan*. Les patriciens le mettent au milieu d'eux

Il y auroit eu un combat sanglant sans la modération du peuple même, qui, jugeant que ses magistrats avoient été trop loin, convertit l'arrêt de mort en un ajournement à comparoître devant lui, pour se purger du crime de tyrannie, le seul dont on l'accusoit.

On eut beaucoup de peine dans le sénat à déterminer *Coriolan* à se soumettre. Il regardoit la prétention du peuple comme attentatoire à l'autorité du sénat. Son opinion étoit appuyée par *Appius*, qui revenoit toujours sur les dangers que la foiblesse du sénat préparoit à la république. Il repassoit tous les torts des sénateurs, démontroit clairement la fausseté de leur molle politique, et en prédisoit les funestes effets: cependant, comme les tribuns s'étoient engagés à n'intenter d'autre action que celle de tyrannie, et que *Coriolan* étoit bien pur à cet égard, il se rendit aux instances des sénateurs, d'autant plus volontiers, qu'ils promirent de l'accompagner à l'assemblée, et de ne le point abandonner.

Elle commença d'une manière qui dut faire mal augurer aux patriciens de l'issue. Les tribuns avoient arrangé le peuple de manière que contre l'ordre ordinaire, la dernière classe, celle de

la populace, dont ils disposoient, devoit avoir la prépondérance des suffrages. Envain les consuls se récrièrent contre cette forme irrégulière. Il fallut encore céder ce point. Ils l'abandonnèrent en partie, parce qu'ils espéroient obtenir qu'en considération des prières de tout le sénat, on n'en viendroit pas aux voix. « Contentez-vous, disoit le
» consul *Minucius*, de la soumission
» de *Coriolan*. Voudriez-vous traiter
» en criminel un si illustre citoyen ?
» C'est le sénat entier qui vous demande
» de le recevoir en grâce. Pourriez-vous
» refuser trois cents des principaux
» membres de la république ? L'ennemi
» le plus cruel ne pourroit tenir contre
» un si grand nombre d'illustres sup-
» plians. L'assemblée est convoquée,
» répondit froidement le tribun *Sici-*
» *nius*, elle ne peut être renvoyée que
» l'affaire ne soit terminée à la pluralité
» des voix ».

L'accusation du tribun roula sur deux points : savoir, que *Coriolan* avoit empêché de diminuer le prix du blé, et avoit fait ses efforts pour abolir le tribunat, d'où il tiroit la conséquence qu'il aspiroit à la tyrannie. Sans s'amuser à réfuter des imputations, dont on tiroit une conséquence sensiblement calom-

mieuse, l'accusé parla en guerrier devant les compagnons et les témoins de ses victoires, exposa aux yeux du peuple les couronnes qu'il avoit reçues de la main de ses généraux. « Qu'ils parlent, » s'écria-t-il en les appelant par leur » nom, qu'ils parlent ceux que jai sau» vés dans les batailles ; qu'ils paroissent » ceux que j'ai arrachés au fer des en» nemis, et à qui j'ai conservé la vie ». Tous se levèrent, et étendant les mains en supplians : « sauvez, disoient-ils au » peuple, sauvez celui à qui nous de» vons l'avantage d'être au milieu de » vous. S'il faut une victime, prenez» nous, nous sommes prêts à mourir » pour lui ». Comme ceux qui tenoient ce langage étoient presque tous plébéiens, leurs sollicitations arrachoient des larmes à la plus grande partie du peuple. *Coriolan* ouvre ses habits, montre les cicatrices de ses plaies. « C'est » pour sauver ces dignes citoyens, dit» il, que j'ai reçu ses blessures ; que les » tribuns accordent, s'il se peut, de » pareilles actions avec l'odieux dessein » qu'ils m'imputent ». Les principaux plébéiens convenoient qu'un citoyen si distingué par sa naissance et son mérite, n'auroit pas dû être mis en justice sur de si frivoles présomptions. Ils conclu-

rent à l'absoudre, et même à l'absoudre avec éloge. Les tribuns voyoient l'objet de leur haine près de leur échapper. Un d'eux contre la parole donnée de renfermer l'accusation dans le crime de tyrannie, intente une autre action, qui étoit d'avoir partagé à ses soldats le butin pris sur les Antiates, au lieu de le mettre dans le trésor public. *Coriolan*, qui ne s'attendoit pas à ce nouveau grief, répond que les circonstances l'avoient autorisé à cette disposition, quoiqu'elle ne fût pas conforme aux lois, qu'il n'a rien pris pour lui, que les dépouilles ont été mises entre les mains de ceux même qui l'écoutent. Mais parmi les Romains présens, il y en avoit aussi beaucoup qui n'avoient pas participé à cette largesse, parce qu'ils n'étoient pas de l'expédition des Antiates. Ils prirent moins d'intérêt au sort d'un homme auquel ils n'avoient pas d'obligation personnelle. L'esprit public changea. Les tribuns profitèrent du moment, et *Coriolan* fut condamné à un bannissement perpétuel.

Il sortit de l'assemblée la rage dans le cœur. Arrivé chez lui, il trouve *Véturie*, sa mère, et sa femme *Volumnie*, fondant en larmes. « Je n'ai plus, leur » dit-il, ni mère, ni femme, ni enfans.

» J'abjure tout, jusqu'à mes dieux do- » mestiques ». Il part après ce brusque adieu. Les sénateurs l'attendoient à la porte de la ville. Justement offensé de leur peu de courage, il passe au milieu d'eux sans daigner leur adresser une seule parole. Il médite quelques jours sur son sort dans une maison de campagne où il s'étoit retiré. De là il jette les yeux sur les différens peuples voisins chez lesquels il pourra chercher un asile, et il se détermine pour les Volsques, qu'il avoit plusieurs fois battus, et songe à chercher un asile dans la maison même d'*Attius Tullus*, leur chef, sur lequel il avoit remporté des victoires. Il se rend à Antium, leur capitale, entre dans la maison de ce général, et va s'asseoir près du foyer, lieu consacré aux dieux domestiques, et inviolable chez les anciens.

On annonce à *Attius*, qui soupoit dans un autre appartement, qu'un étranger d'une taille majestueuse, vient d'entrer dans sa maison sans dire un seul mot, et qu'il s'est placé auprès du foyer de ses lares. *Attius* approche. *Qui êtes-vous*, dit-il à l'inconnu, *que voulez-vous ?* L'étranger découvre son visage qu'il avoit jusqu'alors caché avec les mains. Le Volsque ne se rappelant

pas ses traits, le Romain lui dit : « Je suis » *Coriolan*. Exilé pour toujours de ma » patrie, j'en viens chercher ici une » autre, et vous offrir mon bras et mes » conseils contre mes ingrats conci- » toyens ». *Attius* lui tend la main, gage de sureté dans leurs mœurs, et conduit cet illustre proscrit dans un appartement.

Les Romains s'étoient fait, par leur injustice, un ennemi terrible qui les réduisit aux dernières extrémités. Les Volsques donnèrent le commandement à *Coriolan*, qui entra sur le territoire de Rome, trouva les citoyens dispersés à la campagne, les fit tous esclaves, brûla les fermes, emmena le bétail, brisa les instrumens de l'agriculture, mit tout à feu et à sang, et vint camper aux portes de la ville. Les plébéiens éperdus, coururent au sénat, abjurèrent leur fatal décret, et demandèrent le rappel de l'exilé. Mais cette compagnie reprenant son ancienne dignité, ne voulut pas fléchir devant un rebelle. Elle laissa tout au plus espérer à *Coriolan*, qu'il pourroit, en concluant la paix, obtenir la liberté de revenir dans sa patrie. Les députés qu'on envoya, quoique la plupart ses anciens amis, entre autres *Minucius*, furent reçus avec hauteur. *Coriolan* les fit passer entre les haies de soldats menaçans, et

imposa pour condition, à l'égard des Volsques, ce qu'il put imaginer de plus mortifiant pour les Romains. « Quant à » moi, croyez-vous qu'un simple rappel » répare suffisamment les affronts que » j'ai reçus? Quelle sureté y a-t-il pour » moi dans ma patrie? pendant qu'il ne » tient qu'à des tribuns effrontés, à un » *Sicinnius*, à un *Décius*, d'armer » contre moi une vile populace? Non? » Rome est une marâtre. Elle a traité de » la manière la plus cruelle un fils qui » ne cherchoit qu'à s'immoler pour sa » gloire. Elle connoîtra bientôt par les » effets de mon ressentiment, si les dieux » épousent ma cause ou la sienne. Allez, » je vous donne trente jours, au bout de » ce terme, je reparoîtrai sous ces » murs pour entendre votre réponse ».

Cette trève fut employée par les Volsques à continuer leurs ravages, et par les Romains fut employée à délibérer. Le sénat, toujours intrépide, rendit ce décret remarquable : « On ne traitera » pas avec les Volsques, qu'ils ne » soient hors du territoire de la répu- » blique ». Au terme marqué, *Coriolan* reparoît. Des députés lui portent la résolution du sénat. Le Romain s'obstine au contraire aux conditions qu'il a déjà proposées pour les Volsques. Déjà on se

dispose à l'attaque, et à livrer l'assaut à la ville de Rome. Le peuple consterné garnit les divers postes. Les sénateurs permettent cependant qu'une députation religieuse aille prier *Coriolan* de se soumettre au décret. Les augures, les prêtres, les pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie, arrivent au camp, sont reçus avec respect, mais n'obtiennent rien. Leur retour infructueux redouble les alarmes. Les hommes bordoient les murailles avec une contenance mal assurée. Les femmes faisoient retentir les temples de leurs gémissemens. On en voit tout-à-coup sortir les plus distinguées, ayant à leur tête *Valerie*, sœur du fameux *Valerius Publicola*.

Elles dirigent leurs pas vers la maison de *Coriolan*, où sa mère et sa femme déploroient ensemble leur malheur et celui de Rome : « Vous êtes, leur dit » *Valerie*, la seule ressource qui nous » reste. Nous venons vous conjurer de » sauver nos biens, notre honneur et » notre liberté. Venez avec nous au » camp de *Coriolan*, amenez ses ten- » dres enfans qui pourront toucher le » cœur de leur père. Votre présence » l'engagera à préférer la conservation » de sa triste famille à son ressentiment, » et aux avantages qu'il peut retirer de

» la part des Volsques ». Encore douloureusement affectées du brusque adieu de *Coriolan*, sa mère et sa femme refusoient d'essayer leur foible crédit sur un guerrier fier de ses forces, et qui ne respiroit que la vengeance. Cependant elles se laissent entraîner par les instances de *Valerie* et de ses compagnes, et partent du consentement du sénat.

On avertit *Coriolan* qu'une file de chars sort de Rome, remplis de dames, qui dirigent leur marche vers le camp. Il soupçonne le but de cette étrange ambassade, se propose de les recevoir avec les mêmes égards qu'il avoit marqués aux ministres de la religion; mais de ne leur pas accorder davantage. Cependant sa fermeté commence à chanceler quand il voit à la tête sa mère et sa femme : il ordonne à ses licteurs de baisser les faisceaux devant des personnes si chères, et court les embrasser. Leurs larmes se confondirent; mais quand *Véturie* voulut expliquer le sujet de sa mission, son fils l'interrompit, jusqu'à ce que les officiers volsques qu'il avoit fait mander, de peur qu'ils ne prissent ombrage de l'entrevue, fussent arrivés. Elle dit qu'elles viennent demander la paix, et conjurer son fils par ce qu'il avoit de plus cher, de tourner

ses armes contre d'autres ennemis. Il répond que, sans trahir les intérêts d'une nation qui l'a honoré du commandement de ses troupes, il ne peut abandonner les avantages que les circonstances lui offrent sur Rome. Elle réplique qu'elle ne prétend rien exiger de lui qui puisse l'exposer au moindre blâme; que sans manquer à ce qu'il doit à ses bienfaiteurs, il est le maître de faire une paix également avantageuse aux deux nations. « Par le grand Jupiter, » s'écrie-t-elle, par les mânes de tes » ancêtres, je te conjure de retirer les » troupes de devant Rome, et d'accor- » der aux Romains une trêve d'un an, » pendant laquelle on prendra des me- » sures pour faire une paix durable. O » mon fils! toujours obstiné dans ta » vengeance, résisteras-tu aux larmes » de ta mère? Considère que ta ré- » ponse décidera de ma réputation et » de ma vie : une Romaine sait mourir » quand l'honneur veut qu'elle meure. » Si je ne puis te persuader, j'ai résolu » de me donner la mort à tes yeux. Tu » n'iras à Rome qu'en foulant aux pieds » le corps de ta malheureuse mère. Mon » fils, mon cher fils, accorde-moi la » grâce que je te demande! Si mes » prières, si mes larmes ne sont pas

capables de t'émouvoir, vois ta mère prosternée devant toi, te suppliant d'épargner ta patrie. En prononçant es paroles, elle embrassoit ses genoux t versoit un torrent de larmes. Ses nfans et toutes les dames romaines se rosternèrent de même.

Coriolan, voyant sa mère à ses ge-oux, n'est plus maître de ses mouve-nens. Agité de mille passions différentes, s'écrie : » Ah! ma mère, vous me désarmez! » Puis la pressant tendre-nent dans ses bras, il ajoute d'une voix asse : « Rome est sauvée, et votre fils est perdu ». En effet, les Volsques ne ui pardonnèrent pas l'engagement qu'il rit de sortir sur-le-champ du territoire e la république, selon les résolutions u sénat. Dans les discussions qui s'éle-èrent ensuite à Antium, à l'occasion es autres conditions de la paix, on orma de vives plaintes sur la complai-ance de *Coriolan*, qui voulut se justi-er devant le peuple; mais des assassins postés ne lui laissèrent pas le temps de arler, et le massacrèrent. Le sénat emanda aux dames romaines ce qu'elles esiroient en recompense d'un si grand ervice; elles prièrent qu'il leur fût seu-ement permis de bâtir à leurs dépens n temple *à la fortune des dames*. Le

sénat ordonna qu'on le construisît des deniers du trésor public. *Valérie* en fut la première prêtresse. Comme *Coriolan* avoit porté les armes contre sa patrie, le sénat ne voulut pas qu'on lui fît des obsèques à Rome ; mais les dames en portèrent le deuil pendant dix mois. Quoique mort dans la disgrâce, son pays l'a toujours honoré comme un héros. Il étoit désintéressé, ami de la vertu, aussi brave que prudent; mais pas assez populaire. *Coriolan* a été reconnu plus propre qu'aucun des généraux qui l'ont précédé à reculer les frontières de la république, s'il n'avoit pas été arrêté par les malheureux troubles qui ont empêché sa patrie de recueillir le fruit de ses vertus.

Si on jugeoit de toutes les républiques par l'exemple de Rome, on diroit que c'est dans les troubles qu'elles se forment ; que c'est dans les troubles qu'elles se fortifient et s'agrandissent; que par conséquent cet état leur est nécessaire, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à prendre tout leur accroissement. Cette crise de gouvernement est aussi redoutable pour les hommes doux et pacifiques, qu'avantageuse pour les intrigans, les ambitieux, les vindicatifs, ainsi que pour les autres hommes

dont les passions sont exaltées. Que ceux-ci consultent l'histoire romaine à l'époque dont nous parlons ; ils y trouveront tous les moyens pratiqués et praticables pour faire valoir un parti, e rendre recommandables, fonder sa ortune et son crédit à l'aide d'une réputation populaire.

Ici paroît *la loi agraire*, cette pomme e discorde jetée entre les pauvres et s riches. Elle avoit été déjà annoncée, la suite de l'abolition des dettes, omme le seul moyen d'amener l'*égalité* écessaire dans les républiques. *Cassius*, onsul, en fit l'objet d'une délibération gale pour mortifier les sénateurs qui i avoient refusé les honneurs du iomphe qu'il obtint pourtant malgré ıx. Les tribuns, magistrats du peuple, y opposèrent par jalousie, parce qu'ils avoient pas proposé eux-mêmes cette i, et qu'ils ne vouloient pas que le uple reçût un bienfait d'une autre ain que de la leur ; mais ayant réussi ôter à *Cassius* le mérite de la proposion, ils s'en emparèrent, et la firent bien valoir, qu'ils forcèrent le sénat ccorder qu'il seroit nommé dix mmes, appelés *décemvirs*, pour faire partage. Ensuite l'infortuné *Cassius*, ur prix de sa démarche en faveur du

peuple, fut accusé par le sénat du crime de haute-trahison devant ce même peuple qui le condamna à être précipité de la roche tarpéienne.

Les Sabins.

Les délais affectés du sénat à nommer les décemvirs, déterminèrent les plébéiens à ne point s'enrôler dans une guerre réellement entreprise pour faire diversion à la loi agraire. Les tribuns appuyoient cette résolution dans la ville qui étoit le centre de leur puissance, qui ne pouvoit s'étendre au-delà. Les consuls font transporter leur tribunal dans la campagne. Là, ils citent les citoyens pour être enrôlés. Quand il se trouvoit quelques réfractaires, ils ordonnoient qu'on démolît leurs fermes et qu'on emmenât leurs bestiaux. Moyennant ces expéditions militaires, deux armées furent bientôt levées. Soldats braves à leur ordinaire, mais marchant dans le dessein de déshonorer leurs chefs, ils se laissèrent en effet repousser par les ennemis jusques dans leur camp : alors ils firent volte face, et les chassèrent à leur tour, de manière cependant que leur victoire ne pût mériter les honneurs du triomphe aux consuls. Cette obstination du peuple produisit de la part de la famille patricienne des *Fabius*, un dévouement

omparable à celui des Lacédémoniens
ux Thermophyles : ils allèrent offrir au
énat de défendre seuls de leurs corps
t de leurs biens, les frontières de la
épublique contre les Véiens. Partis au
ombre de trois cents, ils font de tels
xploits que les Véiens sont obligés de
ire marcher contre eux une armée en-
ière. Le nombre l'emporta sur la va-
eur, encore les Véiens n'obtinrent-ils
as la victoire en se mesurant corps à
orps avec les *Fabius*. Ils les percèrent
e loin à coups de flèches. Il ne sur-
écut de cette famille qu'un enfant de
uatorze ans, seul rejeton qui perpétua
nom de *Fabius*.

Le consul de ce moment étoit *Mé-
énius*, homme généralement estimé.
es tribuns le soupçonnèrent de s'en-
ndre avec les patriciens pour différer
ujours, sous différens prétextes, la
omination des *décemvirs*, ou plutôt
n mérite trop reconnu du peuple leur
ortoit ombrage. Aussitôt qu'il fut sorti
e charge, ils l'accusèrent d'avoir laissé
érir les *Fabius* qu'il auroit pu défen-
e. Comme il se pratiquoit dans ces
casions, ces magistrats changèrent la
anière de recueillir les voix, afin de
onner la prépondérance à celles de la
opulace dont ils disposoient. *Ménénius*

fut condamné à mort ; peine qu'à la sollicitation du sénat, les tribuns laissèrent commuer en une amende, mais si forte, qu'il étoit hors d'état de la payer, n'ayant pour tout patrimoine que la gloire de son père et la sienne. Ses amis lui offrirent de la payer ; il les remercia, s'enferma dans sa maison et mourut de chagrin ou se tua.

Famine. C'étoit un combat perpétuel entre les deux partis. La famine y donnoit souvent lieu. Rome se trouvoit fort exposée à ce fléau. On en sentira aisément la cause, quand on fera réflexion que cette ville, extrêmement peuplée, n'avoit qu'un territoire fort borné, peu capable de fournir à ses besoins, tant parce que de fréquentes guerres occupoient les bras destinés à l'agriculture, que parce que les espérances du laboureur étoient souvent détruites avant la moisson par les ravages des ennemis. Le sénat, afin de prévenir ou de soulager la disette, formoit avec l'argent du trésor public des greniers, dont on distribuoit le blé au peuple à un prix modique. Les tribuns persuadèrent au peuple, que ce prix, quelque modique qu'on l'établit, étoit encore trop haut; que ce blé ayant été payé avec l'argent du trésor, le peuple devoit avoir pour

ien le blé qu'on en avoit acheté ; que i les patriciens ne vouloient pas le doner, il falloit aller le prendre. D'ailleurs ette manutention des blés, fournissoit ne occasion favorable de calomnier eux qui en étoient chargés, comme 'ils eussent fait de cette denrée de première nécessité un objet de spéculation icrative.

Loi de Voléron.

Les patriciens attaqués avec tant d'aireur, résolurent de repousser la force ar la force. Peut-être y employèrent-ils 'abord quelques machines sourdes ; ar le tribun *Gennius* fut trouvé mort ans son lit, la veille d'un jour où il evoit porter un coup décisif au sénat. e peuple le remplaça par un homme iolent, nommé *Voléron*, personnelement insulté par les patriciens, et irrité ontre eux. Ceux-ci lui opposèrent *Appius*, héritier de la haine de son ère contre le peuple, et de son inexible fermeté.

La lutte s'établit entre ces deux homnes, sur la manière d'élire les tribuns ; anière, disoit *Voléron*, qui donnoit rop d'influence au sénat sur l'élection es magistrats du peuple, et lui fournisoit le moyen d'en mettre, dans le ombre, quelques-uns à son choix, ont ils se servoient pour croiser les

opinions des autres, et suspendre leur fatal *veto*. *Appius* s'éleva, dans l'assemblée du peuple, contre les prétentions de *Voléron*, avec toute la véhémence dont il étoit capable. Un tribun, nommé *Lectorius*, après avoir traité *Appius* de bête féroce, contre laquelle il falloit combattre, non avec des paroles, mais avec l'épée, ordonna au consul de sortir de l'assemblée. Sur son refus le tribun s'avance avec ses officiers pour le saisir. Les licteurs et les patriciens environnent *Appius*. Il y eut des coups de donnés rendus, mais il n'y eut point de sang répandu, parce qu'on ne portoit point d'armes dans la ville. L'assemblée se sépara en désordre. Pendant la nuit les plébéiens s'emparèrent du capitole. Tout tendoit à une guerre ouverte, lorsque l'esprit conciliant du consul *Quinctius*, et de quelques sénateurs modérés, ramena la paix. On reconnut que la rixe passée, n'étoit arrivée de part et d'autre que par un excès de zèle pour la république, et moyennant une petite déférence pour le sénat, la loi de *Voléron* passa malgré les vives réclamations et les protestations d'*Appius*.

Le consul se vengea de cette victoire du peuple par une rigueur excessive dans la discipline de l'armée, à la tête de

aquelle il marcha contre les Volsques. Centurions et soldats, également irri-
és, renouvelèrent le projet qui avoit
éjà été exécuté contre les mêmes enne-
nis, de déshonorer leur général en se
aissant battre. *Appius*, frémissant de
age à la vue de cette trahison, ramène
armée sur le territoire de la république.
Donnant alors un libre cours à son res-
entiment, il fait couper la tête, en sa
résence, aux centurions ainsi qu'aux
utres officiers qui avoient quitté leurs
angs. Ceux qui avoient abandonné leurs
rapeaux à l'ennemi, furent battus de
erges jusqu'à la mort; enfin il fit déci-
ner les soldats. Après cette sanglante
xécution, le consul rentré dans la
ille, continua de s'opposer fièrement
ux prétentions des tribuns, et à défier
ur vengeance. Il les brava jusques dans
assemblée du peuple, convoquée pour
i faire son procès comme à un ennemi
e la patrie. *Appius* y parut, non en
abit de deuil, comme c'étoit l'ordi-
aire en ces sortes d'occasions, mais
vec une contenance ferme et assurée,
ns permettre que ses amis sollicitassent
n sa faveur. Il plaida sa cause lui-
ême. Ses raisons, et la manière de
s exprimer, firent tant d'impression,
u'il alloit être renvoyé absous, si les

tribuns, s'apercevant de ces dispositions favorables, n'eussent pas fait remettre la décision à un autre jour, sous prétexte qu'on n'auroit pas le temps de recueillir les voix avant la nuit. *Appius* sentit que ce délai n'étoit imaginé que pour prendre des mesures plus sûres contre lui, et trop certain de ne pouvoir échapper à la vengeance de ses ennemis, il prévint sa condamnation et se donna la mort. Les tribuns vouloient qu'on le privât des honneurs dus à son mérite et au rang qu'il avoit tenu dans la république; mais les consuls permirent au fils de faire l'oraison funèbre de son père, et le peuple écouta son éloge avec plaisir.

On n'est pas étonné, après la mort d'*Appius*, de voir reproduire la loi agraire. Pour l'éluder, les patriciens cherchèrent à se débarrasser de ceux qui avoient le plus d'intérêt à son établissement, savoir les pauvres. Quelle que fût l'intention du sénat, ce qu'il proposoit étoit un véritable avantage; il consistoit à partager entre eux les terres des Antiates nouvellement conquises; mais quand il fut question de recevoir les noms de ceux qui voudroient former cette colonie, peu de plébéiens vinrent s'inscrire. Ils se plaignirent même du sénat, disant que les patriciens ne cher-

hoient qu'à envoyer loin de Rome, ceux
ui avoient le courage de s'opposer à leur
yrannie. Les jeux, les spectacles, les
ssemblées publiques, l'agitation des
ffaires, la part que chacun d'eux avoit
u gouvernement, contribuoient à les
ttacher à Rome, quelque misérables
u'ils y fussent, et leur faisoient regarder
ne colonie comme un exil honorable.
e plus, les tribuns n'étoient pas fâchés
e retenir cette multitude oisive et indi-
ente, qui leur étoit d'un grand secours
ans leurs querelles avec le sénat.

Il en survint une plus importante pour
fond et les suites que la loi agraire.
usqu'alors les consuls avoient rendu
euls la justice. Ils régloient leurs sen-
nces sur les principes de l'équité na-
relle, sur d'anciens usages, ou sur les
is de *Romulus* et de ses successeurs,
ont il se trouvoit encore quelques
stes dans les livres sacrés confiés à la
rde des pontifes. Mais ces premiers
émens de la jurisprudence romaine
oient toujours été cachés au peuple.
n tribun, nommé *Terentius*, repré-
nta que cette forme rendoit les ma-
strats patriciens maîtres des fortunes
s particuliers, en ce que les principes
nt ils s'appuyoient, étant ignorés, ils
uvoient les interpréter suivant leurs

caprices ou leurs intérêts. *Terenti*
demandoit deux choses. Premièreme
que les consuls n'eussent pas seuls
droit de rendre la justice ; secondemen
qu'on fît des lois connues de tout
monde, afin que les juges pussent
conformer leurs sentences, et que ce
qui seroient exposés à des contestatio
fussent éclairés sur la justice de le
causes, et ne se jettassent pas dans d
procès ruineux.

Rien n'étoit plus raisonnable que c
deux demandes, et elles auroient ce
tainement été accordées sans délai p
le sénat, s'il n'eût écouté que la justic
mais il se laissa entraîner par la jeunes
toujours ardente, qui ne pouvoit vo
sans dépit qu'on entamât les privilég
de son ordre. *Quinctius Céson,* jeu
homme violent, d'une taille extraord
naire, qui s'étoit distingué dans plusieu
batailles, par sa valeur, ne se disting
pas moins dans la place publique, p
des coups appliqués avec force sur to
ceux qui secondoient les tribuns.
congédia ainsi l'assemblée malgré el
Les tribuns eurent leur revanche le le
demain, non par des coups, mais par u
accusation de crime capital, contre
jeune imprudent. A ses torts trop réel
on mêla des calomnies, et il auroit

ondamné à la mort, sans l'estime qu'on voit pour *Quinctius Cincinnatus*, son ère. En sa considération, le fils fut ondamné seulement à une forte amende. e père, pour la payer, vendit la plus rande partie de ses biens, et se retira ans une pauvre cabane au-delà du 'ibre, où il cultivoit de ses propres nains cinq ou six ares de terre, le eul bien qui lui restât.

La condamnation du fils avoit été ccompagnée de beaucoup d'égards our le père. Les tribuns eux-mêmes 'avoient pu s'empêcher de lui marquer 'estime qu'ils avoient pour ses vertus. 'ette conduite fit espérer que *Quinctius Cincinnatus*, réélu consul, pourroit ranquilliser le peuple. D'ailleurs, on voit besoin d'un homme ferme pour emettre l'ordre dans la ville, où *Herdonius*, capitaine sabin, à la tête 'une troupe d'Eques et de Volsques, voit pénétré. Ils s'étoient emparés du 'apitole, en avoient à la vérité été hassés; mais leur séjour avoit causé des ésordres dont la réparation demandoit out l'ascendant d'un homme d'un caracère tel que celui de *Cincinnatus*. Les éputés du sénat qui lui portèrent le écret de son élection, le trouvèrent dans on champ, conduisant lui-même sa

charrue. Il eut de la peine à accepter; cependant l'amour de la patrie l'emporta. En quittant sa femme, il lui recommanda comme la chose essentielle le soin de son petit ménage, et il ajouta: « Je crains bien, ma chère Racilie, que » notre champ ne soit mal labouré cette » année ». Dans son premier discours, il blâma également le peuple et le sénat, le premier d'avoir trop demandé; le second d'avoir trop accordé. « Je vous mène » contre les Eques et les Volsques, dit- » il aux légions, nous déclarons, mon » collègue et moi, que notre dessein est » de camper tout l'hiver, et que nous » ne vous ramenerons pas que le temps » de notre magistrature ne soit expiré ». Passer l'hiver en campagne loin de leurs foyers! L'idée seule de cette épreuve qu'ils n'avoient pas encore subie, effraya les citoyens. Les femmes sur-tout marquèrent la plus grande inquiétude. Les tribuns voulurent s'opposer à ce projet alarmant. « Vos efforts seront vains, » répondit *Cincinnatus*; les citoyens en » prenant les armes pour chasser les » Eques et les Volsques du capitole, ont » juré de ne les quitter que par ordre des « consuls, et ils tiendront leur serment ».

Il ne se trompa pas. Malgré les mouvemens que se donnèrent les tribuns, le

scrupule détermina les soldats à rester sous les drapeaux loin de leurs femmes et de leurs enfans. Celles-ci eurent recours aux sénateurs et les prièrent de fléchir le consul. Il se laissa gagner à condition que principalement sous son consulat, il ne seroit point question de nouvelles lois. *Cincinnatus* rétablit l'exercice de la justice que tous ces troubles avoient interrompu. Il la rendit avec tant d'équité, de douceur et de bonté, que le peuple charmé de sa conduite, parut oublier qu'il y eût des tribuns dans la république. Outre l'obligation de ne point parler de nouvelles lois, le peuple et le sénat s'étoient imposés celle de ne point continuer leurs magistrats au-delà de l'année. Contre cet engagement, les comices élurent les mêmes tribuns. Le sénat vouloit par représailles perpétuer ses consuls. *Cincinnatus* s'y opposa. La légèreté du peuple, dit-il, ne doit pas être une règle pour nous. Il renvoya les faisceaux et retourna dans sa chaumière.

Cincinnatus en fut bientôt tiré par une circonstance très-alarmante pour la république. Le consul *Minucius* s'étoit laissé enfermer par les Volsques dans un défilé dont il lui étoit impossible de se dégager. L'armée alloit périr, « Il nous faut un dictateur, s'écrièrent

« les Romains : et ce dictateur doit être « *Cincinnatus* ». Quand il apperçut de loin les députés qui lui apportoient le décret d'élection, précédés de vingt-quatre licteurs, il quitta son habit de travail, en prit un plus décent, et alla à leur rencontre. « Quelle nouvelle appor-« tez-vous de Rome ? leur dit-il. Rome, « répondirent-ils, notre patrie et la « vôtre est en grand danger. Elle a « besoin d'un dictateur, elle jette les « yeux sur vous ». *Cincinnatus* soupire, regarde tristement ses bœufs, compagnons de ses travaux, et part.

Ses trois fils, ses amis, les sénateurs l'attendoient sur les bords du Tibre. Il s'informe de l'état des choses, nomme général de la cavalerie *Lucius Tarquitius*, de race patricienne, mais qui avoit servi jusqu'alors avec distinction dans l'infanterie, n'ayant pas assez de bien pour entretenir un cheval. Le dictateur ordonne que les boutiques et les tribunaux soient fermés, que chaque citoyen en état de porter les armes se trouve le lendemain à un rendez-vous qu'il leur marqua hors de la ville avec douze pieux chacun et du pain cuit pour cinq jours. Arrivé devant le camp ennemi, il le fait entourer avec les pieux que chaque soldat avoit apportés,

de sorte que les Volsques se trouvèrent dans la même situation où ils avoient mis les Romains. Après quelques efforts inutiles pour se dégager, le général Volsque envoie des députés demander pour toute grâce la vie sauve, et offre de se retirer sans armes et sans bagage. « Je ne crois pas, leur répond froide-« ment le dictateur, que votre mort « soit un grand avantage pour la répu-« blique, ainsi je veux bien vous laisser « la vie ; mais vous livrerez votre général « et vos officiers, et tous les soldats « passeront sous le joug, pour conser-« ver à jamais le souvenir de leur dé-« pendance ». On plante en terre deux javelines, surmontées d'une troisième attachée en travers à la pointe des deux autres. Par cette espèce de porte passèrent les Eques et les Volsques désarmés, entre les haies de soldats romains. Les simples soldats volsques furent renvoyés chez eux, et les principaux officiers réservés pour le triomphe du dictateur.

Ensuite, s'adressant à l'armée qu'il venoit de délivrer. « Soldats de *Minu-« cius*, leur dit-il, vous qui avez pensé » devenir la proie de nos ennemis, vous « ne partagerez pas leurs dépouilles, et « vous, consul, vous apprendrez le

« métier de la guerre comme lieutenant, avant de pouvoir commander « les légions comme général ». Personne ne murmuroit de cette sévérité; au contraire, l'armée entière fit présent à *Cincinnatus* d'une couronne d'or pour avoir sauvé la vie et l'honneur de ses concitoyens. Il triompha, et abdiqua au bout de seize jours une dignité qu'il pouvoit retenir six mois. Caractère unique dans l'histoire. Homme d'un sens profond, esprit juste, cœur droit, ne voyant que le devoir, sans crainte et sans espérance. On punit le calomniateur de son fils, par lequel avoit été provoqué l'amende qui réduisit le père à la pauvreté. Il revint lui-même aux affaires publiques. Le sénat lui dut le conseil de laisser augmenter le nombre des tribuns de cinq à dix. « Plus ils » seront, dit-il, moins il y aura » d'union entr'eux, et moins ils seront » redoutables ».

Dix tribuns. Ap. D. 2547 Av. J. C. 451

A côté de *Cincinnatus* se présente un homme extraordinaire, un homme dont on pourroit traiter les exploits de fables exagérées, s'il n'en eût fait l'énumération devant ceux qui auroient pu le contredire, et qui cependant l'approuvérent. *Icilius*, tribun du peuple, reproduisoit la loi agraire, cet éternel

épouvantail des Patriciens. Paroît dans l'assemblée *Siccinius Dentatus*, plébéien âgé d'environ soixante ans, mais encore dans toute sa force et d'une taille avantageuse. Armé de l'éloquence des faits, qui est la meilleure, il élève la voix et dit : « Citoyens, je me suis « trouvé à cent vingt batailles. J'ai reçu « quarante-cinq blessures, toutes par « devant, et jusqu'à douze en un jour, « quand *Herdonius* s'est emparé du « Capitole. Je suis officier depuis trente « ans, toujours employé. J'ai été cou« ronné quatorze fois de la main d'au« tant de citoyens auxquels j'ai sauvé « la vie. J'ai obtenu trois couronnes « murales pour avoir monté le premier « à l'assaut, huit autres pour différens « exploits, quatre-vingt-trois colliers « d'or, soixante bracelets de même « métal, dix-huit piques, vingt-cinq « harnois, dont il y en a neuf qui sont « le prix de la victoire que j'ai rempor« tée sur autant d'ennemis dans des « combats particuliers. Voilà toutes les « récompenses que j'ai reçues jusqu'ici. « Je ne possède pas un pouce de terre, « non plus que vous, Romains, qui « avez été les compagnons de mes tra« vaux. Les pays que nous avons conquis « sont entre les mains des patriciens.

« Ils possèdent ce que nous avons acheté
« au prix de notre sang. Puisqu'on nous
« traite ainsi, faisons-nous justice à
« nous-mêmes, et passons en ce jour
« la loi proposée par *Icilius* ».

Décemvirs. Ap. D. 3553 Av. J. C. 445

Cette véhémente harangue auroit produit son effet sans la circonspection d'*Icilius*. Il craignit qu'on ne l'accusât de précipitation dans une affaire de cette importance, et remit la décision au lendemain. Les patriciens s'agitèrent pendant la nuit, et vinrent à bout de mettre la discorde dans l'assemblée, qui ne conclut rien. Survint une nouvelle guerre, cause de nouveaux délais. Enfin, par accommodement, les tribuns suspendirent les démarches pour la loi agraire, et le sénat accorda la loi *Terentia*, ainsi nommée de *Terentius* qui l'avoit proposée le premier. Le but que se proposoit ce tribun étoit de donner un corps de jurisprudence à la république. Conformément à l'avis d'*Appius*, alors consul, il fut statué qu'on chargeroit dix hommes respectables par leur âge et par leur sagesse, de composer un corps de lois. Ces commissaires nommés *décemvirs*, à cause de leur nombre, devoient être revêtus de la puissance souveraine pendant un an. Toutes les autres magistratures étoient

brogées pendant cet espace de temps, outes les sentences des *décemvirs* éclarées sans appel, et on leur donnoit xclusivement le droit de faire la guerre t la paix.

DÉCEMVIRS.

Lois des décemvirs.

Le gouvernement des *décemvirs* fut 'abord juste et modéré, digne d'hommes occupés du bonheur de leurs contoyens, et qui travailloient à faire oûter d'avance les lois qu'ils médioient. Les Romains envoyèrent dans thènes des députés chargés de rapporter les lois de *Solon*, qui servirent e base à celles des *décemvirs*. Deux bles, après avoir été composées, furent oumises à l'examen du peuple, qui les pprouva généralement. Comme le travail n'étoit pas complet, on nomma les écemvirs encore pour une année. *ppius*, descendant de ces fameux atriciens, antagonistes perpétuels des lébéiens, avoit depuis quelque temps hangé de caractère; il caressoit le peue; par ce moyen, de consul il s'étoit fait ommer *décemvir*. Il se fit nommer, ou lutôt il se nomma lui-même une seonde fois, et le peuple lui donna ses uffrages; mais ce qui lui étoit aussi

important, il composa le collége des *décemvirs* de personnes qui lui étoient entièrement dévouées ; entre autres de trois plébéiens, contre la loi qui n'admettoit à cette fonction que des patriciens.

Jusqu'alors, un seul des *décemvirs* avoit douze faisceaux, et les autres marques de la souveraineté, quand il présidoit, ce qui ne duroit qu'un jour. Les autres étoient précédés d'un simple officier. Après la seconde nomination, chacun se fit accompagner de douze licteurs. Ils s'entourèrent de jeunes patriciens hautains et insolens qui étoient charmés de voir établir une puissance dont ils s'autorisoient pour narguer le peuple sans risque. On croit même que les sénateurs souffroient volontiers un pouvoir qui menoit directement à la tyrannie, tant dans l'espérance d'y parvenir eux-mêmes, que par le plaisir de voir humilier ce peuple, dont les prétentions les avoient si souvent embarrassés. *Appius* étoit l'ame du conseil des *décemvirs* ; il dirigeoit leurs démarches, régloit leurs opérations, faisoit présider les uns aux armées, les autres aux tribunaux, selon leur capacité et ses vues particulières.

Elles n'étoient point ignorées : son

oncle propre les dévoila dans le sénat, et s'exila, pour ne pas, disoit-il, voir son neveu devenir le tyran de sa patrie. Tout le monde d'ailleurs les apercevoit; parce qu'ayant achevé les lois, les *décemvirs*, qui auroient dû se démettre, se perpétuèrent de leur autorité propre. Tout leur réussissoit, lorsque *Appius* mit lui-même des bornes à sa fortune, par deux crimes également atroces, quoique d'un genre différent. Le premier fut commis contre *Sicinnius Dentatus*, recommandable par tant de trophées. Il étoit revenu de l'armée, fort mécontent de la conduite des *décemvirs* qui la commandoient. *Appius*, resté à Rome pour surveiller tout, craignit l'effet de ses discours. Il le renvoya à l'armée, avec une commission honorable. Les généraux, prévenus par leur collègue, le reçurent avec les plus grandes marques d'estime et firent semblant de vouloir se conduire par ses avis. Il leur donna le conseil de s'avancer dans le pays ennemi. Comme s'ils vouloient ne voir que par ses yeux, ils le chargent d'aller avec un détachement reconnoître le terrain, après avoir pris la précaution de ne le composer que de soldats qui leur étoient dévoués.

Arrivés dans un lieu serré qu'ils

jugèrent convenable à leur dessein, les traîtres attaquent *Sicinnius* de tous côtés. Le brave vétéran s'adosse à un rocher, et recueillant toute sa valeur, fait mordre la poussière à quinze soldats et en blesse plus de trente. N'osant plus l'approcher, ils tâchent de le tuer à coups de flèches. Il résiste encore; mais quelques-uns gagnent le haut du rocher et l'assomment à coups de pierres. Ils reviennent publiant qu'ils sont tombés dans une embuscade, et que leur chef y a péri avec les compagnons qui leur manquent. Mais les criminels ne prévoyent jamais tout. La cohorte qui fut envoyée pour ensevelir les morts, s'aperçut qu'il n'y avoit que des Romains, et que tous étoient couchés, comme s'ils avoient combattu contre *Sicinnius*. Cette observation dévoila l'affreux mystère, et alluma dans le cœur des soldats une fureur concentrée que l'autre crime d'*Appius* fit éclater.

En se rendant le matin à son tribunal, il aperçut une jeune fille d'une extrême beauté, nommée *Virginie*, qui, selon la coutume des jeunes romaines, alloit aux écoles publiques, conduite par sa nourrice. Elle étoit fille du plébéien *Virginius*, distingué par sa probité et

par sa valeur. En partant pour l'armée, il l'avoit confiée à un oncle maternel. Elle devoit, au retour de son père, épouser *Icilius*, qui avoit été tribun du peuple, et qui se trouvoit alors à Rome. Le décemvir, tourmenté par une violente passion, tâche inutilement de recourir à la nourrice pour séduire la jeune fille. La séduction ne réussissant pas, il en vient à la violence. Un de ses cliens, nommé *Claudius*, en fut l'instrument. Ce ministre de la passion d'*Appius*, accompagné de quelques scélérats, entre un jour dans l'école, et se met en devoir d'emmener *Virginie*, comme fille d'une de ses esclaves. Le peuple s'y oppose. Il la conduit au tribunal d'*Appius*.

La fable qu'il débita devant celui qui l'avoit inventée, étoit que *Virginie*, née chez lui d'une esclave, avoit été demandée par la femme de *Virginius*, qui se trouvoit stérile, afin de la présenter à son mari comme sa propre fille. « Je fournirai, disoit *Claudius*, « des preuves incontestables de ce fait; « mais comme en attendant, il est juste « que l'esclave suive son maître, je « dois l'emmener, en donnant suffisante « caution de la représenter après l'arri- « vée de son prétendu père ». L'oncle

arrive au secours de sa nièce, parle, prie, sollicite en vain. Le décemvir ordonne que *Virginie* soit remise entre les mains de *Claudius*. Les femmes, outrées de l'injustice, font un rempart à la jeune vierge : *Icilius* arrive et repousse les licteurs, prend sa fiancée entre ses bras, et s'écrie : « Non, « *Appius*, non, il n'y a que la mort « qui puisse me séparer de *Virginie*. « Fais la moi donner, et ajoute ce crime « à tant d'autres, dont tu es déjà « souillé. Joins tous tes licteurs et ceux « de tes collègues, je défendrai l'hon-« neur de mon épouse jusqu'au dernier « soupir. Si quelqu'un veut attenter à « celui de *Virginie*, qu'il avance, je « jure par tous les dieux que son audace « ne restera pas impunie ».

Malgré ces menaces, les licteurs eurent ordre de saisir *Virginie*, mais le peuple repoussa les officiers du décemvir. Lui-même, feignant de mêler l'indulgence à la justice, dit qu'il consentoit que *Virginie* restât entre les mains de son oncle, jusqu'au retour de *Virginius*, qu'il fixe au lendemain. S'il ne comparoît pas, alors *Claudius* pourra amener son esclave, et il fait sur-le-champ partir des couriers pour avertir ses collègues de retenir *Virginius* au

camp. Mais ceux d'*Icilius* les précédèrent, et *Appius* fut bien étonné d'apprendre dès le lendemain matin, que le père étoit déjà dans la place avec sa fille. Ce contre-temps ne le déconcerte point. Il monte sur son tribunal, et affectant l'impartialité, il paroît écouter les deux parties avec un égal intérêt; comme si la force de la conviction lui arrachoit une sentence rigoureuse, il adjuge *Virginie* à *Claudius*. « Infâme « scélérat! s'écrie le père, hors de lui-« même, je ne t'ai jamais destiné ma « fille, je l'ai élevée pour être l'épouse « d'un citoyen romain, et non pour « être la victime d'un impudique ravis-« seur! » Il jetta les yeux sur le peuple, pour voir s'il avoit quelque secours à en attendre. Hélas! ce peuple effrayé par le décemvir qui faisoit parler la loi, se retiroit en silence. *Virginius*, dans cette cruelle extrémité, s'approche d'*Appius*, en suppliant : « Excusez, lui dit-il, ô « *Appius*, les paroles qui viennent « d'échapper à ma douleur, et permet-« tez-moi d'interroger en particulier la « nourrice de *Virginie*, en présence « de *Virginie* elle-même, afin d'avoir « du moins la consolation d'être dé-« trompé ». Cette légère faveur lui est « accordée. Il embrasse sa fille, la mène

en conversant avec elle, vers une boutique de boucher, où il avoit aperçu un couteau, s'en empare et le montrant à la jeune et innocente *Virginie*, il lui dit : « Ma chère fille, voilà l'unique « moyen de conserver ta liberté et ton « honneur. Va, *Virginie*, va rejoin-« dre nos ancêtres, libre et pure ». En même temps il lui enfonce le couteau dans le cœur. Elle tombe palpitante à ses pieds, et meurt. *Appius* crie qu'on l'arrête ; mais avec le même couteau il se fait jour à travers les satellites, monte à cheval, et arrive à l'armée, tenant encore à la main le couteau dégoûtant du sang de sa fille.

Tribuns militaires.

Les soldats s'assemblent autour de lui. Déjà irrités par le meurtre de *Sicinnius*, ils n'eurent pas de peine à partager le ressentiment de *Virginius*.

L'armée se lève toute entière, marche vers Rome, traverse paisiblement la ville et va camper sur le Mont Aventin. Elle sentoit la nécessité de se choisir des chefs, et vouloit nommer *Virginius*. « Ma fille, est morte, répondit-« il, et je ne l'ai pas encore vengée ! « Avant que je puisse accepter quelque « honneur, il faut que ses mânes soient « appaisés. D'ailleurs quelle prudence « et quels conseils modérés pouvez-vous

attendre d'un homme que nos tyrans viennent de réduire au désespoir? Je pourrai être plus utile à la cause commune, en agissant comme particulier ». Ces raisons déterminèrent à endre d'autres commandans. C'est rigine des *tribuns militaires*, qui rent dans la suite pour les généraux à rmée, ce que les tribuns populaires oient pour les consuls, dans la ville.

Appius, ne pouvant traiter avec rmée, qui ne vouloit pas l'écouter, semble le sénat. Il semble que cette mpagnie auroit dû profiter sur-le-amp de l'occasion pour briser le joug fer des *décemvirs*; mais comme il soit principalement sur le peuple, les riciens ne se pressèrent pas de l'en charger : cependant, la fermeté de rmée l'emporta. Le décemvirat fut rogé. On en revint aux consuls et tribuns. L'infâme *Appius* mourut prison, qu'il avoit l'insolence d'aper *la clémence du peuple!* Il urut ou de ses propres mains, ou de les de ses parens, qui vouloient le straire à la honte du supplice. Un re de ses collègues subit le même t. Les huit autres, effrayés de ces rts soudaines, s'enfuirent, leurs biens ent confisqués et vendus au profit du

public. C'est la seconde fois qu'un crime contre la pudeur a changé le gouvernement de Rome. Ce que les *décemvirs* avoient fait de bon resta, c'est-à-dire, leurs lois, quon appela les *lois des douze tables*, parce qu'elles furent d'abord gravées sur autant de tables de chêne, pour être exposées aux observations et à la censure du peuple. Quand elles eurent été approuvées, on les grava sur des colonnes d'airain, pour être un code perpétuel de droit public et particulier.

Censeurs.
Ap. D. 2564
Av. J-C. 434

La secousse donnée à la république par l'établissement et la destitution des décemvirs, se fit encore ressentir l'espace de cinquante ans, et empêcha durant cet espace le gouvernement de se consolider. Semblable à un malade inquiet qui change perpétuellement de médecins, et ne s'en trouve pas mieux, le peuple romain créoit, abolissoit, étendoit, restreignoit des magistratures dont le pouvoir, tantôt renfermé dans la classe patricienne, tantôt communiqué aux plébéiens, étoit un appât tentant pour les ambitieux. Le consulat, l'apanage privilégié des patriciens, devint l'objet de la cupidité des plébéiens qui parvinrent à cet honneur. En revanche des patriciens se firent adopter par des

familles plébéiennes, afin d'être élus tribuns du peuple. On vit les *censeurs* créés seulement pour compter le peuple et en faire le recensement, se mêler de l'inspection des mœurs, et devenir des magistrats redoutables. Les *édiles*, chargés dans l'origine du soin des rues et places publiques, ajoutèrent à leur département la police des jeux et des fêtes publiques, et sous prétexte de sûreté, se firent donner la surveillance des temples et des maisons particulières. On ne sera point étonné que les *questeurs* qui manioient les deniers publiques, de simples calculateurs, compteurs et gardiens du trésor, soient devenus quelquefois des hommes importans dans le gouvernement. Les *tribuns militaires* prirent à l'armée la place de tribuns civils et des consuls. On leur substitua des *présidens* au nombre de trois. Ils ne siégèrent qu'un an. Deux fois la république eut recours à des *entre-rois inter rex*; mais dans les occasions périlleuses, toutes ces autorités étoient effacées par celle de *dictateur*.

On vit dans une de ces circonstances *Cincinnatus*, à l'âge de quatre-vingts ans, tiré de sa charrue pour être mis au timon de l'état, le manier avec la vigueur, la dextérité et le succès qui

furent le partage de ses années florissantes. Peu de faits remarquables ont illustré cette époque féconde en troubles et en dissensions. On cite comme une preuve de l'injustice qui accompagne les actes faits par les assemblées populaires, la sentence du peuple romain entre les Ardéates et les Ariciens. Ces peuples se disputoient un territoire : ils prirent les Romains pour arbitres; ceux-ci s'avisèrent de se ressouvenir que ce terrain avoit été dépendant de Corioles, une de leurs anciennes conquêtes. Par droit de conquête, ils se l'adjugèrent de suite, et mirent ainsi les plaideurs d'accord. Pendant cette époque encore, l'armée se déshonora par le meurtre de son général : premier exemple de révolte sanguinaire dans ces troupes jusqu'alors scrupuleusement et religieusement attachées à leurs chefs. On y introduisit l'usage de la paye, qui autorisa à ne pas ramener à la ville les citoyens pendant l'hiver, puisqu'ils pouvoient trouver leurs besoins au camp. La paye les rendit aussi plus dépendans et plus souples. Elle se borna à l'infanterie. La cavalerie, composée de patriciens censés riches, continua à servir à ses frais. La famine et la peste désolèrent l'Italie. A ce sujet il y eut des cérémonies

xpiatoires, et une vestale fut censurée ar le souverain pontife, non parce u'elle avoit rompu son vœu, mais parce u'elle étoit trop libre dans ses manières.

Malgré les dissensions domestiques, a guerre se faisoit toujours, tantôt contre n voisin, tantôt contre un autre; et omment occuper autrement plus de eux cent mille guerriers que Rome ourrissoit dans l'enceinte de ses murs? a population devenoit si considérable, u'un tribun proposa de morceler la épublique, et d'en établir une partie à eïes, qu'on venoit de conquérir. La rainte de la rivalité entre deux villes gales, et les funestes suites qu'elle ouvoit avoir, firent disparoître ce rojet. Rome continua à reculer les ornes de son territoire. La patience, tant que la valeur, étoient des qualités ilitaires qui distinguoient ce peuple onquérant. Le siége de Veïes dura dix s. Le dictateur *Camille* la prit d'as-ut au bout de ce terme. Il porta suite ses armes contre Falériës, capi-le des Falisques. Une action de justice mit en possession de cette ville.

Un maître auquel les citoyens con-ient l'éducation de leurs enfans, étoit ns l'usage de les promener autour de ville, vraisemblablement du côté où

ils n'avoient rien à craindre des Romains. Croyant faire sa cour aux assiégeans, le traître conduit ses enfans au camp des ennemis. « Avec cette jeunesse, dit-il, « je vous livre la ville. Je préfère l'amitié « des Romains au poste que j'occupe à « Faléries ». *Camille* fait dépouiller le précepteur infidèle, arme ses écoliers chacun d'une poignée de verges, et les charge de le ramener ainsi dans la ville; commission dont ils s'acquittèrent avec zèle. Les habitans pleins de reconnoissance s'abandonnèrent aux Romains, quoiqu'ils eussent juré de s'ensevelir plutôt sous les ruines de leur ville; ils furent reçus et traités en alliés. Cette soumission volontaire fit perdre aux soldats l'espérance du butin sur lequel ils comptoient. Ils n'avoient rien non plus partagé de celui de Veïes que *Camille* fit porter dans le trésor public. Le dépit les engagea à accuser leur général, quand il eut quitté la dictature, de s'être enrichi des dépouilles qu'il leur avoit refusées. La gloire de *Camille* lui avoit fait beaucoup de jaloux. Il ne put se dissimuler qu'il seroit condamné. Pour épargner une injustice à son ingrate patrie, il se retira volontairement en exil, et fixa son séjour dans la ville d'Ardée, jusqu'à ce que la défaite d'ennemis plus redoutables

que tous ceux qu'il avoit vaincus jusqu'alors, ajouta à ses couronnes de nouveaux lauriers.

L'amour et le vin appelèrent les Gaulois en Italie. *Aruns*, un des principaux citoyens de Clusium, ville d'Etrurie, avoit un pupile qui plut à sa femme; la femme plut au jeune homme : leur intelligence parvint à la connoissance du tuteur. Il en fit ses plaintes au sénat de Clusium. On n'en tint aucun compte. Le vindicatif époux passe les Alpes, et vint porter aux Gaulois, non pas des doléances amoureuses, mais du bon vin qu'il leur fit goûter. Il leur vante le pays qui produisoit cette excellente liqueur, et leur inspire le desir de le connoître. Ils partent des rives de la Seine, de la Marne et de l'Yonne, sous la conduite d'un grand général nommé *Brennus*. Quand *Aruns* les eut laissé respirer l'air doux du Florentin et du Ravenat, il les mène sous les murs de Clusium, où les amans l'oublioient depuis six ans. On feroit volontiers à ce sujet la même question qu'à l'égard de Troyes : pourquoi les habitans de Clusium ne se débarrassoient-ils pas du pupile et de sa compagne, comme Priam auroit dû éloigner Pâris et Hélène ? Mais ils aimèrent mieux s'exposer aux hasards périlleux d'un

Gaulois.
Ap D. 3614
Av. J.C. 385

siége. Cependant les habitans de cett ville implorèrent le secours des Ro mains. Le sénat, avant de s'engage dans une guerre contre un peuple dou il n'avoit pas à se plaindre, et qu'il n connoissoit même pas, députa les trois patriciens *Fabius*, tous frères, pou tâcher de donner la paix aux deux nations.

Les ambassadeurs demandèrent *Brennus* quels étoient ses sujets d plaintes, et quels droits le peuple d'u pays si éloigné, pouvoit prétendre su l'Étrurie ? Le Gaulois leur fit cett réponse remarquable : « Mes droits, j « les porte à la pointe de mon épée « tout appartient aux gens de courage « mais sans recourir à cette loi primi- « tive, j'ai à me plaindre des Clusiens « qui, ayant plus de terres qu'ils n'en « peuvent cultiver, refusent de nou « céder celles qui leur sont inutiles. E « quel autre motif avez-vous, Romains « pour subjuguer tant de peuples voi- « sins » ? Il étoit difficile de trouve quelque réponse à ce raisonnement. Le *Fabius* ne se donnèrent pas la peine d'en chercher. Ils demandèrent seule- ment la permission d'entrer dans Clu- sium, comme pour engager les chef du peuple à la paix. Mais une fois dan

a ville, ils les excitèrent à la guerre, et e mirent même à la tête d'une sortie, lans laquelle les Gaulois furent maltraités.

Brennus, sans s'amuser à des plaintes, ève son camp, marche vers Rome, récédé d'un hérault chargé de demanler qu'on lui livre les députés qui ont iolé si manifestement le droit des gens. Loin de le satisfaire, le peuple auquel e sénat, fort embarrassé, avoit renvoyé 'affaire, nomme les trois *Fabius*, tribuns militaires. Comme si on ne devoit as seulement douter du succès, ces eunes gens, sans offrir de sacrifices, ans consulter les augures, s'avancent ur les bords de la rivière Allia, à la tête le quarante mille hommes contre les Gaulois, qui étoient au nombre de oixante et dix mille. Jamais défaite ne ut plus complète que celle des Romains. Les fuyards se dispersèrent de ous côtés, très-peu arrivèrent à Rome, ù ils portèrent la consternation. Elle toit si grande, qu'on ne songea même as à fermer les portes. Elles restèrent rois jours ouvertes devant *Brennus* qui 'osoit y entrer, dans la crainte d'une mbuscade. Ce retard donna le temps ux Romains d'enlever leurs femmes, eurs enfans, ce qu'ils avoient de plus

précieux, et de les envoyer dans les villes voisines. Profitant de ce délai, ils jetèrent dans le capitole l'élite de leur jeunesse, y firent porter des armes et des vivres, n'admettant que des hommes capables d'opposer une vigoureuse résistance.

La ville entière fut abandonnée, de sorte que *Brennus*, à son entrée, ne trouvant que des maisons vuides, éprouva une espèce de frayeur de cette solitude. Il n'y avançoit qu'avec une sage défiance, faisant précéder son corps d'armée par de fortes et de nombreuses patrouilles. Avec ces précautions, il arrive jusques sur la place. Pendant que les citoyens abandonnoient la ville, quatre-vingts des plus vénérables patriciens, persuadés que le sacrifice volontaire de la vie des chefs aux dieux infernaux, jeteroit la confusion parmi les ennemis, s'étoient dévoués à la mort par un vœu que *Fabius*, le souverain pontife, prononça en leur nom. Il y avoit parmi ces vieillards des pontifes, des personnages consulaires et des généraux honorés par des triomphes. Ils s'étoient tous revêtus des habits de leurs dignités, et assis autour de la place, sur leurs chaises d'ivoire, ils attendoient tranquillement l'ennemi et la mort.

Brennus, frappé de ce spectacle, regardoit ces vieillards avec un étonnement mêlé d'admiration. La magnificence de leurs habits, la majesté répandue sur toute leur personne, le silence qu'ils gardoient, leur intrépide tranquillité, les faisoient considérer par les Gaulois comme autant de dieux. Ils n'osèrent long-temps ni les approcher, ni les toucher. A la fin, cependant, un d'eux s'enhardit à passer la main par curiosité sur la barbe de *Marcus Pompinius*. Le patricien ne goûtant pas cette familiarité, donne un coup de son bâton d'ivoire sur la tête du soldat, qui, mécontent de la correction, tire son épée et le tue. Ce fut le signal du massacre : aucun n'échappa. Toute la ville fut réduite en cendres. *Brennus* s'attacha au siége de la forteresse, mais il fut contraint, après plusieurs attaques, de le convertir en blocus.

Un grand nombre de fuyards s'étoit retiré à Veïes, où ils déploroient stérilement les malheurs de leur patrie. Le défaut de chefs leur rappela l'injustice qu'ils avoient commise en exilant *Camille*, qui étoit toujours à Ardée, d'où même il repoussa un parti de Gaulois qui s'y présenta. Ce succès fit encore plus desirer aux réfugiés de Veïes de l'avoir

à leur tête, pour tenter du moins quelque chose en faveur du capitole. Sur la proposition qui lui fut faite de se mettre à la tête des Romains qui se rassembloient, il répondit, qu'exilé et proscrit, il ne se chargeroit d'aucun commandement qu'il n'y fût autorisé par un décret du sénat, renfermé dans la citadelle de Rome, qu'il regardoit toujours comme le siége de la république. Un jeune plébéien, malgré les difficultés qui l'environnoient, y pénétra, et rapporta à *Camille* le diplôme de dictateur. Muni de cette autorité, il appelle tous les Romains autour de lui, et se forme bientôt une armée, bat la campagne, intercepte les vivres aux Gaulois, et les resserre dans les murs de Rome, aussi étroitement qu'ils resserroient eux-mêmes les défenseurs du capitole.

Quelques entreprises de *Brennus* sur cette forteresse, pendant le blocus, furent aussi inutiles que les premières. Une entre autres, près de réussir, manqua par le cri des oies consacrés à *Junon*, qui éveillèrent les sentinelles. Les Gaulois, près de franchir les murs, furent précipités du rocher. Mais ses succès ne tranquillisoient pas les assiégés, parce qu'ils ignoroient ceux de *Camille* au dehors, et que la faim commençoit à les

presser au dedans. Comme les assiégeans éprouvoient le même fléau, les sentinelles avancées des deux côtés se communiquèrent leurs peines. Des soldats, les pourparlers s'ouvrirent entre les chefs. *Brennus* s'aboucha avec le tribun *Sulpicius*, chargé de traiter. Il fut arrêté que moyennant mille livres pesant d'or, données par les Romains, les Gaulois sortiroient de la ville et de tout le pays.

Le jour marqué pour le paiement étant arrivé, *Sulpicius* apporte la somme convenue. *Brennus* fournit les poids et les balances. Le Romain s'aperçoit que les poids sont trop lourds et s'en plaint. Le Gaulois, au lieu de le satisfaire, met encore son épée dans la balance. *Qu'est-ce que cela signifie*, s'écrie le tribun en colère? *Cela signifie*, dit froidement *Brennus : Malheur aux vaincus !* Pendant cette altercation, *Camille* étoit aux portes. Il arrive presqu'à l'improviste, avec une bonne escorte, sur le lieu de la querelle, et s'en fait expliquer le sujet. Quand il l'eut entendu, il dit aux députés romains : « Reportez cet or dans « le capitole ; et vous, Gaulois, retirez-« vous avec vos poids et vos balances. « C'est par le fer, et non à prix d'or « que Rome doit être rachetée ». *Brennus* vouloit remontrer que c'étoit

une convention ratifiée par des sermens.
« Elle est nulle, reprit *Camille*, puis-
« qu'elle est faite sans ma participation.
« Aucun magistrat n'a droit de faire un
« traité sans le consentement du dicta-
« teur ». Les Gaulois irrités courent aux armes. *Camille* les chasse dans leur camp, les harcelle, les force à une bataille et les défait. Quand l'impétuosité naturelle à leur nation, eut été une fois arrêtée, ils se dispersèrent comme un troupeau sans conducteur et sans gardien, et disparurent de l'Italie sans y laisser d'autres traces que celles de leurs ravages. Quelques historiens Grecs, *Polybe* entr'autres, révoquent en doute cette histoire. *Polybe* prétend que *Brennus* se retira tranquillement. Ainsi la prétendue victoire de *Camille* auroit été inventée par les historiens romains intéressés à cacher la honte de leur nation.

Des étincelles de jalousie conservées dans les ruines fumantes de Rome, y rallumèrent les torches de la calomnie et le feu de la sédition. Les tribuns accusèrent sourdement *Camille* d'aspirer à la tyrannie. La haine provenoit de ce que ce grand homme s'opposoit constamment au dessein qu'ils avoient formé d'abandonner Rome, et d'aller établir l'empire de la république à Veïes. Ils

représentoient que cette ville infortunée n'étoit plus qu'un monceau de cendres ; au lieu qu'on trouvoit à Veïes des temples, des maisons toutes bâties, meublées, garnies de toutes les commodités de la vie, que les citoyens réfugiés y avoient déjà transportées. Mais les grandes destinées promises à Rome, retenoient le sénat. Il consentit cependant à laisser mettre cette affaire en délibération devant le peuple. Un heureux hasard servit mieux les Romains jaloux de rester dans leur patrie, que les meilleures raisons n'auroient pu le faire. Comme un patricien, nommé *Lucrétius*, ouvroit la bouche pour exposer l'affaire, un centurion, passant par la place publique, cria à celui qui portoit le drapeau : « plantez « ici votre enseigne : j'en accepte l'au« gure, dit aussitôt *Lucrétius*, et je « rends grâce aux dieux immortels qui « nous le donnent ». Rome fut donc rebâtie, mais sans ordre et sans goût. Les Ediles ne profitèrent pas de la circonstance pour aligner les maisons et les rues. Quand Rome devint ensuite la capitale du monde, quoique embellie de temples, de palais, de maisons particulières, chefs-d'œuvres de l'art, elle se ressentit toujours des vices de la reconstruction.

Camille abdiqua la dignité de dicta-

teur. Les magistrats élus s'appliquèrent avec zèle à la recherche des monumens relatifs à la religion et aux lois civiles. Les pontifes rétablirent les cérémonies du culte. Les titres de propriétés ou des usages qui s'étoient perdus, furent suppléés par mémoire. On retrouva les lois des douze tables, et d'autres faites du temps des anciens rois, ainsi que les traités conclus avec différens peuples, et qui avoient été gravés sur l'airain. On récompensa et l'on punit tous ceux qui avoient bien fait ou qui s'étoient mal comportés à l'époque de la prise de Rome. *Manlius*, qui s'étoit le premier éveillé au cri des oies, et qui avoit précipité les premiers Gaulois, eut une maison dans la forteresse, et reçut le surnom de *Capitolinus*. On reconnut jusqu'à la vigilance des oies, en les déclarant sacrées; et les chiens qui n'avoient pas aboyé, furent voués à l'indignation et au mépris. Petits soins qu'une grande république ne jugea pas indignes d'elle. Peut-être la populace que les républicains ne doivent pas négliger, fut-elle plus touchée de la récompense marquée aux oies, que de celle accordée à *Manlius*.

A peine *Camille* avoit-il déposé les vingt-quatre faisceaux, qu'il fut obligé

e les reprendre. Les peuples voisins royant la république expirante, se guèrent pour lui porter le dernier oup. *Camille* les força de rompre leur njuste ligue. Ce fut un beau jour pour i, que celui où il ramena dans leurs oyers les habitans de Sutrie. Pressés par famine, ils avoient été contraints de ubir la dure loi imposée par les Tosans qui les assiégeoient, de quitter eur ville, et de n'emporter que leurs abits. *Camille* qui voloit à leur secours rriva trop tard. Il les trouva sur le hemin dans cet affreux dénuement. ans hésiter, persuadé que les vainueurs occupés à partager le butin, peuent être surpris, il marche vers Sutrie, ntre dans la ville, en chasse les Toscans, t rétablit les habitans dans leurs maions. Il eut le plaisir de les remettre en ossession de ces biens domestiques, ont on sent d'autant mieux le prix, u'on a été plus près d'en être privé.

On dit de *Camille*, qu'il ne livra amais de bataille sans remporter une ictoire complète; qu'il n'assiégea janais de ville sans la prendre; qu'il ne nena jamais d'armée en campagne, ans la ramener comblée de gloire et hargée de butin : il dut souvent ses uccès autant à sa bravoure personnelle;

qu'au courage de ses soldats. Nul général n'a jamais mieux su réchauffer un zèle réfroidi, raffermir une armée chancelante. « Compagnons, disoit-il à ses « soldats, effrayés par le nombre des « ennemis, qu'est devenue cette ardeur « des combats que j'ai toujours vue dans « vos regards ? Avez-vous oublié qui je « suis, qui vous êtes, et ce que sont « vos ennemis ? Ne devez-vous pas à vos « victoires sur les Volsques et les Latins, « la gloire immortelle que vous avez ac« quise ? N'avez-vous pas conquis Veïes, « défait les Gaulois, et délivré Rome sous « mes ordres ? Ne suis-je plus *Camille*, « parce que je n'ai pas le titre de dicta« teur ? Attaquez seulement, et vous les « verrez fuir devant vous. » En finissant, il saute à bas de son cheval, prend par la main le porte-enseigne, l'entraîne vers l'ennemi en criant : Soldats, avancez! Ils se précipitent après lui comme des lions. Pour augmenter leur ardeur, il jette le drapeau parmi les ennemis. Le desir de le reprendre fit faire aux Romains des efforts si prodigieux, qu'ils mirent en déroute toute l'armée liguée, quoique beaucoup plus forte qu'eux.

Un jeune général, nommé *Furius*, tribun militaire, que le sort avoit associé à *Camille*, dans une expédition contre

s Volsques, se laissant entraîner par
n bouillant courage, vouloit forcer son
ollègue à livrer bataille. *Camille* don-
oit de bonnes raisons pour différer.
lais cédant aux sollicitations des sol-
ats; animés par *Furius*, il leur dit: « Je
vous souhaite la victoire. Je desire seu-
lement qu'en considération de mon
âge, on me dispense de me placer aux
premiers rangs ». Il se mit au corps de
éserve. Les soldats de *Furius* donnè-
ent dans une embuscade et furent
attus. Ils reculèrent en désordre et
oulurent rentrer dans le camp; mais ils
rouvèrent *Camille* qui leur en fermoit
entrée. « Est-ce là, leur dit-il, la
victoire que vous vous promettiez? il
n'y a point d'asile ici pour vous.
Retournez ». En même temps, il se
net à leur tête, et force les ennemis à
a retraite. Le lendemain il livre bataille.
Furius répara sa faute, par son habileté
t sa valeur, et contribua beaucoup à
a victoire. On croyoit que *Camille*, re-
ourné à Rome, formeroit des plaintes
contre ce jeune tribun militaire, dont
a témérité, la fougue l'avoient emporté
sur la sage et longue expérience de son
collègue; au contraire *Camille* loua la
conduite du jeune général, et dans une
nouvelle guerre qui s'alluma, et pour

laquelle il eut le choix d'un collégue, il prit *Furius*. Acte de générosité qui lui attira les éloges de la ville et de l'armée. Il mourut après cinq dictatures, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il aima toujours sa patrie malgré l'ingratitude de ses concitoyens. Juste, désintéressé, impartial et conciliant; Rome, qui peut se flatter d'avoir fourni au monde un grand nombre de très-beaux modèles, n'en a peut-être jamais présenté un si accompli que l'incomparable *Camille*. Parmi les envieux de la gloire de ce grand homme, on remarque sur-tout *Manlius-Capitolinus*, qui avoit sauvé le Capitole. Sans cesse il parloit de cet exploit qu'il préféroit à tous ceux de *Camille*. « Si « je n'avois pas sauvé le Capitole et la « citadelle, disoit-il, *Camille* n'auroit « pu reprendre Rome, ainsi sa gloire « est fondée sur la mienne ». Il paroît que ce *Manlius* étoit un présomptueux, infatué de son mérite, persuadé qu'il n'y avoit rien à quoi il ne pût prétendre après une action aussi héroïque que la sienne. On croit qu'il aspiroit à la souveraineté, le fait n'est cependant pas prouvé; mais se mêler avec la plus vile populace, payer les dettes des autres, vendre son bien, se ruiner pour se faire des partisans, si ce n'est pas la preuve d'une

mbition démesurée, c'est du moins ne folie, qui, au lieu de mener au rône, conduit souvent à l'échafaud. *Manlius* n'avoit pas même l'adresse d'un onspirateur ordinaire. Il croyoit se bien acher en disant qu'il ne cherchoit qu'à tablir l'égalité qui devoit être le fondenent d'une bonne république ; qu'à la érité, il falloit un chef pour détruire le onsulat, le tribunat et les autres magisratures qui pouvoient empêcher de parenir à ce but. « Si vous me jugez digne de cet honneur, disoit-il naïvement, plus le pouvoir que vous me conférerez sera grand, plus je serai en état de hâter l'accomplissement de vos vœux ».

Des comités secrets où *Manlius* tenoit es discours, ils se répandirent dans le ublic, et jetèrent l'alarme : l'indiscret ut mis en prison, et en sortit faute de reuves. Il recommença ses manœuvres ; n le cita de nouveau en justice. Comme l étoit accusé d'aspirer à la souveraineté, crime capital, il comparut en habit de deuil ; mais contre l'ordinaire, ni ses parens, ni ses amis, ni même ses frères ne changèrent d'habit, tant on s'intéressoit peu à son sort. Cependant le peuple n'oublioit pas les largesses que lui avoit faites l'accusé. L'aspect du Capitole qu'on voyoit de la place publique, étoit

aussi une puissante sollicitation en sa faveur. Les tribuns lui ôtèrent cette ressource, en indiquant l'assemblée où son affaire devoit être terminée, dans un lieu d'où on ne pouvoit pas voir la forteresse. La pitié n'en imposa plus à personne, et *Manlius* fut condamné à être précipité du haut de ces remparts qu'il avoit sauvés. La même sentence ordonna que la maison que le public lui avoit fait construire dans cette forteresse, seroit rasée, et que jamais on n'y en bâtiroit d'autre.

Curtius. Les grands hommes ou les hommes extraordinaires se succédoient. Il s'ouvrit à Rome dans la place publique un gouffre qu'on ne pouvoit combler. L'oracle consulté déclare : « Qu'il faut y « jeter la principale force des Romains. » Un chevalier, nommé *Curtius*, se persuade que la principale force des Romains est la valeur et les armes. L'enthousiaste se revêt de ses armes, monte sur son cheval, et se précipite dans l'abîme, qui se referme, à la vérité, à l'aide de beaucoup de décombres.

Duel de Torquatus. Un autre exemple de dévouement arriva sous le consul *Manlius Torquatus*. Bon fils et père cruel, il paroît que la nature l'avoit extérieurement peu favorisé de ses dons. Cette privation appa-

rente donna lieu à une accusation contre son père, qui, disoit-on, l'avoit relégué à la campagne, où il le faisoit travailler avec ses esclaves, parce qu'il manquoit de génie et qu'il avoit la parole embarrassée. Ce reproche fut très-défavorable au père, que son caractère impérieux rendoit d'ailleurs désagréable au public. Le fils instruit de cette inculpation, part de grand matin de la campagne, arrive chez le tribun accusateur, pendant qu'il étoit encore au lit : il est introduit avec empressement comme venu pour fortifier l'accusation ; mais au contraire, il se jette sur le tribun un poignard à la main, et menace de le percer, s'il ne lui promettoit par serment de ne jamais convoquer d'assemblée pour accuser son père. Le tribun se crut obligé à tenir sa parole, quoiqu'arrachée par force. Le peuple qui n'entendit plus parler de cette affaire, loin d'être choqué de cette entreprise hardie, le récompensa, en le faisant nommer tribun d'une légion, poste considérable dans l'armée.

Il se montra digne de ce choix par sa victoire sur un Gaulois insolent qui défioit le plus brave des Romains. *Manlius* se présente au dictateur *Appius* : « Allez, lui dit le général ; humiliez l'orgueil

« de cet ennemi qui nous insulte. Ven-« gez votre patrie aussi heureusement « que vous avez sauvé votre père. » Le combat ne fut pas long. Le géant gaulois s'avance tranquillement sur un ennemi qu'il méprisoit ; celui-ci le perce au défaut de la cuirasse : il tombe mort. *Manlius* lui enlève son collier d'or dont le dictateur lui fit présent à la tête de l'armée : ce qui lui fit donner le surnom de *Torquatus*.

Cet homme qu'on soupçonnoit de peu de génie dans sa jeunesse, formé par une éducation dure, devint un des plus grands généraux romains. Il fut créé dictateur. Il n'étoit que consul lorsqu'il fit avec *Décius*, le songe qu'on croit avoir été concerté entre les deux généraux pour relever le courage un peu abattu des soldats ; savoir : que pour obtenir la victoire, il falloit que l'un des deux se dévouât à la mort. Sur ce songe les aruspices furent consultés. Ils déclarèrent que les entrailles des victimes le confirmoient. En conséquence on régla dans le conseil que *Manlius* commanderoit l'aîle gauche, *Décius* la droite, et que celui des deux dont les troupes plieroient, se dévoueroit pour le salut de la patrie, et se précipiteroit au milieu des bataillons ennemis : il fut encore

églé, pour remettre en vigueur la iscipline militaire contre des ennemis ès-aguerris eux-mêmes, que quiconque ombattroit hors de son rang, sans la ermission des consuls, seroit puni de nort.

Malheureusement la rigueur de la loi omba sur un jeune homme digne d'un eilleur sort, fils de *Manlius* lui-même. ne put souffrir de se voir défier par n capitaine ennemi, le combattit et le a. Il revint triomphant auprès de *orquatus*. « Mon père, lui dit-il, j'ai suivi votre exemple. J'ai été appelé à un combat singulier par un guerrier latin ; j'en dépose les dépouilles à vos pieds. Malheureux, répond le père ! comment avez-vous osé combattre sans mon ordre, violer les loix d'une discipline qui a été jusqu'à présent le soutien de l'empire ? A quoi me réduisez-vous ? à la cruelle nécessité d'oublier la qualité de père ou celle de juge, mais l'intérêt de la patrie l'emportera. Nous donnerons l'un et l'autre un grand exemple. Mourez, mon fils, aussi courageusement que vous avez combattu ». En achevant s mots, il le couronne à la vue de ute l'armée, et lui fait ensuite trancher tête. Affreux spectacle qui excita un

murmure général, mais qui rétablit la discipline, présage assuré de la victoire.

Cérémonie du dévouement.

On souhaite après cette action que le sort du dévouement tombe sur *Manlius;* mais le hasard des combats en décida autrement : l'aîle de *Décius* fut repoussée; alors il se détermina à accomplir la promesse qu'il avoit faite solennellement de se dévouer aux dieux mânes. Cette cérémonie, capable cependant d'en imposer à la multitude, mérite, par sa bizarrerie, d'être décrite dans l'histoire. Le consul appela à haute voix le pontife *Valerius* pour accomplir les rites et lui dicter les paroles de son sacrifice. Ses soldats attentifs l'environnoient. Le pontife lui ordonne de quitter son habillement militaire, de mettte la robe brodée de pourpre qu'il portoit dans le sénat; il lui couvre ensuite la tête d'un voile, lui commande d'avoir la main élevée sous sa robe, jusqu'au menton, de fouler aux pieds un javelot, et de prononcer avec lui ces paroles : « *Janus, Jupiter,*
« *Mars, Romulus, Bellone,* dieux
« lares ! O héros qui demeurez dans
« les cieux, et vous tous, dieux qui
« nous gouvernez nous et nos ennemis,
« sur-tout vous, dieux des enfers,

« je vous invoque, je vous supplie « respectueusement de nous accorder « la victoire, et de répandre la terreur « parmi nos ennemis ! Je me dévoue « pour le peuple romain, pour l'armée, « pour les légions, pour les troupes « auxiliaires des Romains, et je dévoue « en même-temps aux dieux [illegible] et « à la terre, les légions et les troupes « auxiliaires des ennemis ». Après ces paroles, il saute sur son cheval, et se précipite comme la foudre au milieu des bataillons.

La vue étrange d'un homme désarmé avec une robe de magistrat, étonne les ennemis ; il pénètre facilement les premières lignes, parvient au centre ; mais comme on voit qu'il frappe en furieux, et qu'il couvre autour de lui la terre de morts, on lui décoche des flèches de tous côtés, et il tombe sur un monceau de cadavres. Ses soldats pleins d'une ardeur que la religion enflammoit, le suivent dans les rangs ébranlés par son premier choc, et remportent une victoire complète. Cette bataille se donna au pied du Vésuve : ce qui fait voir que les Romains commençoient à s'éloigner de leur capitale. Les irruptions des Gaulois qui continuoient, forcèrent les peuples d'Italie à se prêter des secours les uns

aux autres. Les Romains envoyoient au loin des troupes, afin de garantir d'autant mieux leurs propres frontières. C'étoit *Camille* qui leur avoit fait adopter ce système de guerre.

Capoue. Mais aussi leur caractère entreprenant, l'amour effréné de la gloire de la patrie, d'auxiliaires, les rendoient souvent agresseurs; ainsi ils parvinrent à soumettre de proche en proche les nations qui ne les avoient reçus d'abord qu'à titre d'alliés; Capoue en est un exemple. Ses habitens mous et efféminés se promettoient de vivre tranquilles sous la protection d'une alliance avec la république. Troublés dans ce repos par les Samnites, ces indolens citoyens réclament les secours promis par leur traité avec les Romains. « Le « sénat est touché de votre situation, « répondent ceux-ci, mais il ne peut « faire avec vous une nouvelle alliance, « parce qu'il est lié avec les Samnites « par un traité solennel. Eh bien, dirent « les Campaniens, nous nous donnons « à vous, villes, temples, et tout ce « que nous possédons ». Alors les Romains se sentent guéris de leur scrupule, et ils trouvent pour des sujets, des forces qu'ils n'avoient pas eues pour des alliés.

Fermeté d'un Privernat.

De toutes les nations qui s'opposèrent leur puissance dominatrice, nulle ne ur résista plus longtemps que les olsques. Abattus, terrassés, ils ne se gardoient pas comme soumis : ils se ébattoient dans les fers, et s'en aroient souvent contre leurs vainqueurs. près une violente insurrection, que s Romains traitèrent de révolte, on libéroit dans le sénat sur le châtiment 'on leur infligeroit. Quelques opinions oient à la mort. Le député de Prirne, ville dont on agitoit le sort, étoit ésent. Un sénateur l'apostrophe en ces rmes : « Quelle peine croyez-vous que méritent vos concitoyens? » Le olsque répond : « Celle que méritent ceux qui se croyent dignes de la liberté. » Cette réponse, reproche direct aux Romains, piqua les uns, fut prouvée par les autres. « Mais, insista le sénateur, si Rome vous pardonoit, comment vous conduiriez-vous? » Notre conduite, répliqua le généreux captif, dépendra de la vôtre. Si les conditions de la paix que vous nous accorderez sont équitables, vous pouvez compter sur une constante fidélité de notre part; mais cette fidélité sera de peu de durée, si les conditions sont dures et injurieuses. » Quelques

sénateurs trouvèrent dans ces paroles u air de menace qui leur déplut ; mais l plus sages s'écrièrent : « Ceux qui so « aussi jaloux de leur liberté, mérite « de devenir Romains. » Cet avis prévalut, et l'on accorda aux Privernat le droit de bourgeoisie romaine.

Ce droit conféroit des privilèges ass grands, comme de pouvoir appeler Rome de la sentence de ses propres magistrats, de n'être pas condamné à certaines peines, et consistoit en d'autr prérogatives semblables ; mais il n'autorisoit pas à donner sa voix dans les élections ou délibérations du peuple, falloit pour cela être né romain, class dans les tribus et centuries. C'étoit Rome une espèce de science que la connoissance des formes établies pour briguer une charge, la faire passer à l' plutôt qu'à l'autre, en changeant la manière de voter, tantôt par tribus, tant par curies, ce qui donnoit un gra ascendant au parti patricien ou plébéien qu'on balançoit ainsi alternativement. auroit été à desirer qu'on eût pu fai disparoître ces distinctions qui jetère toujours le trouble dans la républiqu mais on ne réussit qu'à les rapproch quelquefois, moins encore par amo du bien public, que par ambition,

d'autres motifs. Par exemple la ousie d'une femme introduisit un angement notable dans la première gistrature de Rome.

Fabius Ambustus, patricien illustre, is extrêmement populaire, avoit deux es, l'une mariée à un patricien alors bun militaire, l'autre à un riche plé- ien. Un jour que les deux sœurs s'en- tenoient dans la maison du tribun, ce gistrat rentrant chez lui, le licteur qui précédoit frappe à la porte avec le ou des faisceaux, selon la coutume, ur avertir que le tribun arrive. Ce uit, qui étoit nouveau pour la femme plébéien, l'effraie, ce qui fit rire sa ur. Ce rire, qui étoit sans doute in- cent, est interprêté par la plébéienne mme une ironie sur la différence que mariage mettoit entre elles deux. Les pects qu'elle voit rendre à sa sœur les cliens qui suivoient le magistrat, outent à son dépit. Elle reproche à son re la distinction humiliante qu'il avoit se entre sa sœur et elle, puisque son ri étant plébéien, elle se trouvoit pri- pour toujours des honneurs dont sa ur jouissoit. *Ambustus*, sensible aux intes de sa fille, résout d'en détruire cause. Il agit si adroitement avec plébéien, son gendre, et les autres

Jalousie, cause d'un changement important.

romains de la même classe qu'ils s'associèrent, que le gouvernement fut changé, sans que la paix fût altérée entre les deux ordres. On supprima les tribuns militaires qui, dans ce temps, devoient être tous patriciens; et il fut réglé que désormais il y auroit toujours un consul plébéien. Il y eut même dans la suite un dictateur tiré de cette classe du peuple. De ce mélange qui se fit entre les deux ordres, suivit un adoucissement dans le sort de la classe la moins fortunée du peuple. On diminua l'intérêt de l'argent qui donnoit lieu à des usures énormes dont le poids pesoit principalement sur le peuple; on rendit moins sévères les lois contre les débiteurs. Les adoptions devinrent fréquentes entre les patriciens et les plébéiens, pour se relever les uns par les honneurs, les autres par les richesses. Les deux ordres fraternisèrent pour ainsi dire, et cette union, à la vérité souvent altérée par la suite, fut pour le moment l'ouvrage de deux passions qui sèment ordinairement la discorde, la jalousie et l'ambition.

Femmes empoisonneuse.

On ne sait quelle frénésie agita pour lors les dames romaines. Elles formèrent l'horrible complot d'empoisonner leurs maris. Des auteurs font monter le nombre de ces odieuses conspiratrices

trois cent soixante-six, toutes de distinction; d'autres n'en comptent que cent soixante-dix, ce qui est encore beaucoup. On a peine à concevoir que tant de femmes se soient entendues pour une pareille noirceur. Beaucoup de patriciens périrent, sans qu'on se doutât du crime, parce qu'elles avoient pris le temps d'une peste qui ravageoit Rome, dont elles aidoient merveilleusement la fureur meurtrière. Elles furent décélées par une esclave, et surprises par les consuls au nombre de dix, dans le temps même qu'elles étoient occupées à préparer le breuvage empoisonné, pour se débarrasser du reste de leurs maris. Elles soutinrent que leurs préparations chimiques étoient des médecines salutaires. On leur ordonna d'en faire l'épreuve sur elles-mêmes. Elles hésitèrent, demandèrent à conférer auparavant avec les autres complices, burent ensemble la coupe fatale, et moururent. Les Romains regardèrent cet évènement comme l'effet de l'esprit de vertige, d'une espèce de sort jeté sur leurs femmes, et firent des sacrifices expiatoires. Ils ne laissèrent aux femmes que le choix de se reconnoître criminelles, ou de boire leur mixtion. Elles auront préféré le dernier parti, sûres de leur

4

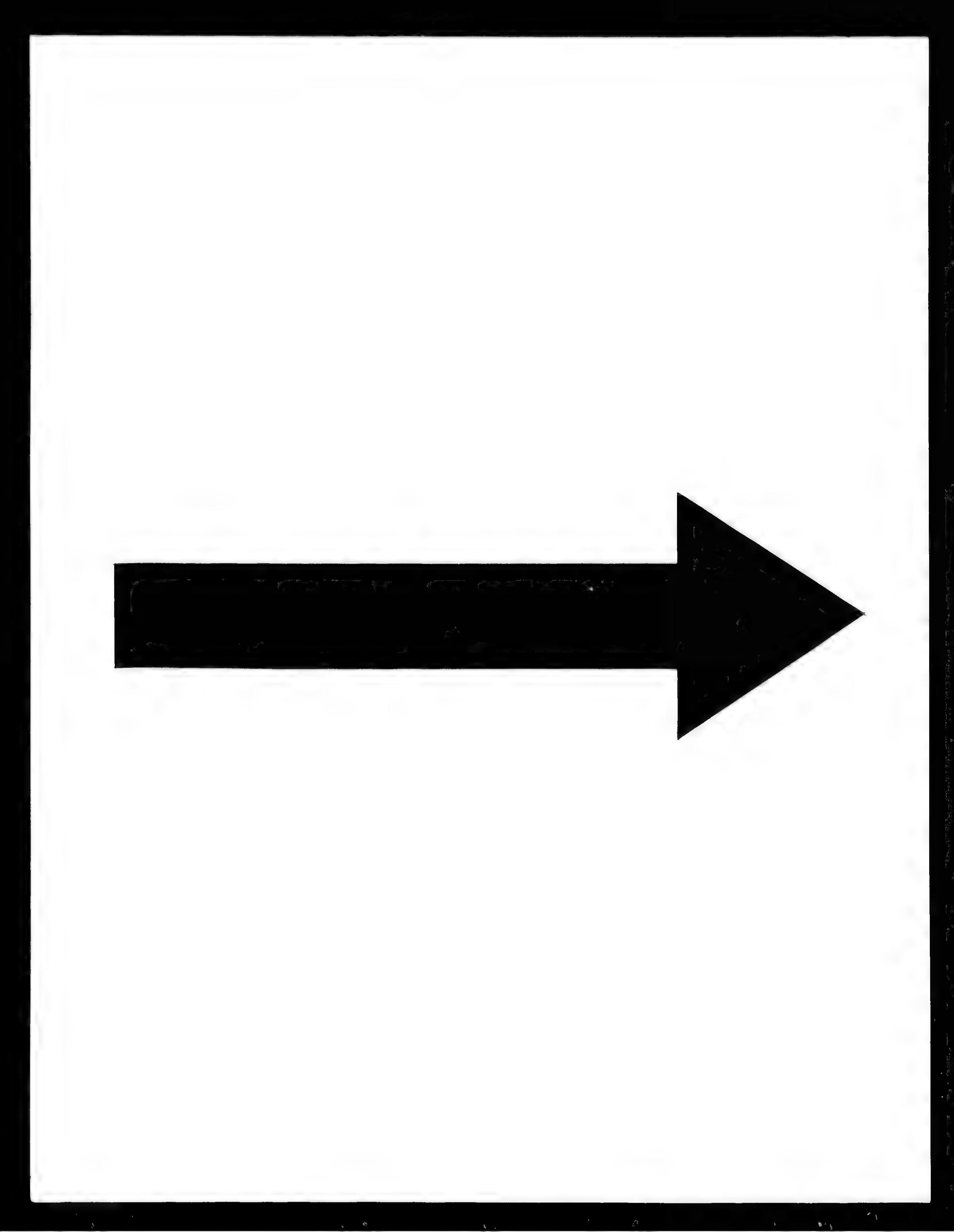
composition ; mais faites pour des malades, ces potions reçues dans des corps sains et non préparés, ont pu devenir pour elles de véritables poisons, qui leur ont enlevé en même temps l'honneur et la vie. En ce cas ce sont les maris qui auront été les coupables. Cette manière d'envisager la chose est beaucoup plus conforme au caractère connu des dames romaines, célèbres par leur sagesse, leur fidélité, la gravité de leurs mœurs et les vertus de leur sexe, portées souvent jusqu'à l'héroïsme.

Fourches Caudines.

Les historiens remarquent qu'elles prirent toujours le plus vif intérêt à la gloire de Rome. Les malheurs de la république leur devenoient personnels. Elles prirent le deuil avec tout l'appareil de la douleur, à la nouvelle de la funeste aventure arrivée à l'armée du consul *Posthumius*, dans le pays des Samnites. Conduit par des guides infidèles, il s'enfonça dans une gorge dominée par des montagnes escarpées, qui n'avoit qu'une seule issue. Quand l'armée y arriva, elle la trouva fermée par un abatis d'arbres et de grosses pierres. Elle retourna sur ses pas : l'entrée avoit été bouchée de même, les retranchemens et les hauteurs étoient garnis de soldats inattaquables par leur

situation. « Les dieux mêmes, dit Tite-
« Live, n'auroient pu les délivrer sans
« miracle. » Qu'on juge de l'affliction
d'une armée de braves, réduite à une
pareille situation. Les Samnites eux-
mêmes n'étoient pas sans embarras, sur
ce qu'ils devoient faire de ceux qu'ils
tenoient sous leur puissance

Pontius, qui les comma[illegible] en-
voya demander conseil à *[illegible]us*,
son père, vieillard distingué par ses
lumières et sa prudence : il répondit :
« Je conseille à mon fils d'ouvrir le pas-
« sage aux Romains, et de les laisser
« retourner chez eux sans leur faire
« aucun mal. » Cet avis parut bizarre à
des vainqueurs maîtres du sort des vain-
cus. Le fils crut que son père avoit mal
jugé la disposition des lieux, faute par
les députés de s'être fait bien entendre.
Il les renvoya mieux instruits. Le vieillard
leur dit : « Mon avis est qu'on massacre
« tous les Romains sans en épargner
« un seul. » Cette contradiction redou-
bla l'embarras. On pria *Hérémius* de
venir l'expliquer lui-même. Il arrive,
et après avoir balancé ses deux avis,
il finit par ces mots : « Traitez les
« Romains avec une générosité qui vous
« en fasse des amis, ou affoiblissez-les au
« point de vous les rendre des ennemis



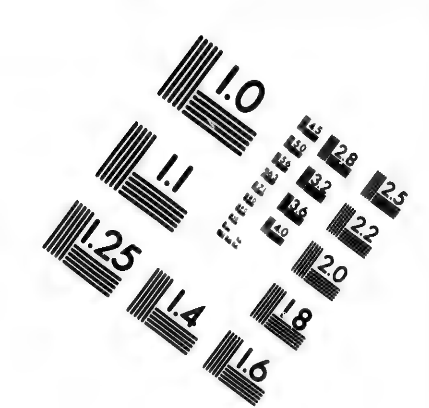
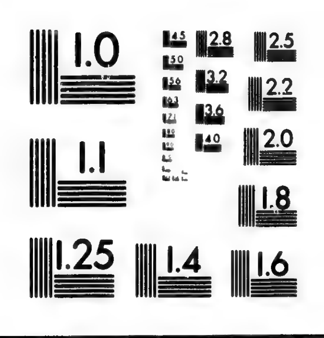


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8


1.0

« beaucoup moins redoutables. En « bonne politique il n'y a pas de milieu « à prendre. » Malheureusement, on ne sentit pas la force du raisonnement. On le prit ce fatal milieu. Les Romains, dans l'impossibilité de gravir des rochers insurmontables, épuisés par la faim qu'ils souffrirent trois jours, consentirent en frémissant à passer sous le joug. Ils sortirent de ce lieu funeste, nommé les *fourches Caudines*, livrés aux huées et aux insultes d'une soldatesque insolente, nuds, désarmés, et la rage dans le cœur. Un habitant de Capoue, où ils arrivèrent d'abord, ne se trompa point sur leurs dispositions. On croyoit, à leur abattement, que le courage romain étoit pour jamais éteint dans leur cœur. Il dit à ses concitoyens : « Ce silence « opiniâtre, ces yeux baissés prouvent « qu'ils tiennent leur colère renfermée, « mais qu'ils méditent une terrible ven« geance. » Au reste, les Capouans se conduisirent à l'égard de ces malheureux, non-seulement comme alliés, mais comme des amis. Pour qu'ils n'entrassent pas dans Rome, en cet état d'humiliation, ils leur envoyèrent auparavant des habits et des armes, et poussèrent l'attention jusqu'à fournir aux consuls des licteurs avec leurs faisceaux

Ils entrèrent de nuit à Rome, et allèrent se cacher dans leurs maisons. Le lendemain, le consul *Posthumius* fut le premier à conseiller au sénat de ne tenir aucune des conditions utiles qu'il avoit été forcé d'accorder, et proposa qu'on le renvoyât lui-même aux Samnites, pour qu'ils disposassent de lui à leur volonté. L'autre consul se dévoua de même généreusement. L'officier, chargé de les remettre à l'ennemi, les fit lier, et dit en les présentant : « Puisque « ces hommes ont fait un traité de paix « avec vous sans aucun ordre de la ré- « publique, ce qui est un crime, nous « vous les livrons, afin de n'avoir aucune « part à un châtiment qui ne doit re- « tomber que sur leur tête. » *Pontius* répondit que leur procédé étoit absolument contraire à la justice. « En consé- « quence de nos conventions, dit-il, « vous avez tous vos concitoyens que je « pouvois faire périr, et moi je n'aurai « pas la paix que j'ai stipulée. Si le traité « vous déplaît, renvoyez l'armée sous les « fourches Caudines. Votre honneur « sera alors à couvert de tout blâme, et « le droit des gens que vous affectez de « regarder comme sacré, ne sera pas « violé. » Ce raisonnement étoit pressant, mais il ne fit pas fortune auprès

de gens déterminés à ne point changer. *Pontius* dédaignant la vengeance, fit délier les consuls, et les renvoya. La guerre recommença avec acharnement. *Pontius* fut pris dans une action. Loin d'imiter sa générosité à l'égard des consuls, *Fabius*, le dictateur, le mena en triomphe, ce qui pourroit être une représaille assez juste des fourches Caudines, mais ensuite le fit décapiter; action indigne d'un peuple qui se piquoit de justice, mais qui n'en eut cependant presque jamais, si ce n'est lorsqu'elle s'accordoit avec ses intérêts.

Sermens de dévouemens

Le dévouement de *Posthumius* est estimable du côté du courage; mais soutenir dans le sénat la nécessité d'être infidèles à un traité consacré par serment, afin de erver à sa nation le droit de venger l'affront des fourches Caudines, c'étoit se rendre victime d'une injustice. Au reste, ces dévouemens n'étoient pas rares alors. On vit un second *Décius* se dévouer et se faire tuer dans une bataille comme son père. Des particuliers épris d'une belle passion de gloire, des bataillons entiers se dévouoient avec le même enthousiasme. Cette espèce d'épidémie passa des Romains chez leurs ennemis. On peut mettre au rang des dévouemens les

sermens exigés avec les rites propres à exciter le courage, et à consacrer par la religion, la férocité naturelle au soldat. Les Samnites reprenant les armes contre les Romains, avec la frénésie de la vengeance, firent prononcer à seize mille de leurs plus vaillans soldats, cette imprécation redoutable : « Puissent toutes les « malédictions des dieux tomber sur moi « et sur ma postérité, si je ne suis mes « généraux par-tout où ils jugeront à « propos de me conduire ; si je tourne « jamais le dos, ou si je ne tue pas ceux « que je verrai prendre la fuite ». Ceux qui hésitèrent à prêter ce serment furent égorgés sur-le-champ, et couchés à terre entre les victimes immolées. On donne aux guerriers liés par ce terrible engagement, des armes éclatantes, des casques rehaussés d'aigrettes, afin qu'on les distinguât de tous les autres, précaution qui n'est pas inutile pour exciter l'émulation.

Légions et esclaves punis.

Les Romains firent dans ce temps, une espèce de police dans le pays latin. Ils purgèrent le pays de brigands, restes impurs des armées. Il s'en étoit formé une troupe, originairement composée d'esclaves, qui se rendit même assez forte pour s'emparer de plusieurs villes. Malheur à celles qui tombèrent au pouvoir des brigands. Ils y exerçoient une

domination tyrannique. Non-seulement ils s'emparoient des biens, mais ils attentoient à la liberté des hommes, à l'honneur et à la pudeur des femmes. On remarque une de leurs lois barbares, qui défendoit qu'une fille libre prît un époux de sa condition, à moins qu'elle n'eût auparavant accordé ses faveurs à un esclave. Une légion entière, composée de Campaniens, se rendit coupable de crimes à-peu-près semblables, à Rhége, où elle avoit été en garnison. En punition d'une trahison supposée, les légionnaires tuèrent tous les hommes, et obligèrent les femmes et les filles de les épouser. On envoya une armée contre eux, ils furent pris tous, amenés à Rome, battus de verges, et décapités, cinquante par jour.

Dureté des lois contre les débiteurs.

La guerre n'empêchoit pas que la dissension ne continuât à troubler la république. Au contraire, on auroit dit qu'elles étoient l'aliment l'une de l'autre. La discorde faisoit déclarer la guerre pour éloigner tous les oisifs de Rome, et la victoire ramenoit la discorde au sujet du partage des dépouilles et des terres conquises. A ces motifs de division se joignoit le point d'honneur toujours subsistant entre les plébéiens et les patriciens, à l'occasion des charges,

de la prêtrise et d'autres prérogatives que les premiers vouloient partager. Ces querelles furent assez vives pour produire encore une scission éclatante entre les patriciens et le peuple, qui se retira de nouveau sur le mont sacré, et fut rappelé par la condescendance du sénat. Il est bien étonnant que les lois dures contre les débiteurs fussent encore en vigueur, que le créancier eût encore droit de s'emparer de la personne du débiteur et de le traiter en esclave. Cette barbarie eut même lieu à l'égard du fils d'un consul. Le père réduit à emprunter à gros intérêts, se vit hors d'état de payer un de ses créanciers, et forcé de lui abandonner son fils. Le cruel le fit battre de verges, et ce fut la vue du jeune infortuné produit dans la place, avec les stigmates fraîches des mauvais traitemens, qui souleva le peuple, et provoqua le décret par lequel cette inhumaine loi étoit encore abrogée.

La censure des mœurs étoit alors en Censure.
vigueur. Elle s'exerçoit non-seulement Ap. D. 2714
sur tous ceux qui menoient une vie dis- Av. J-C. 285
solue, mais encore sur ceux qui étaloient de grandes richesses. *Fabricius* et *Emilius Papus*, censeurs inexorables, rayèrent de la liste des sénateurs plusieurs patriciens coupables de

débauche, et même un ancien dictateur, qui se servoit d'une vaisselle d'argent du poids de dix livres. Mais la meilleure censure étoit l'exemple que donnoient encore de vertueux Romains, des personnages consulaires, d'anciens généraux, des triomphateurs, qui, après avoir rendu à la patrie tous les services dont ils étoient capables, se retiroient à la campagne, non pour y mener une vie molle, mais pour y cultiver laborieusement leur petit domaine, d'où le luxe étoit banni, et où ils faisoient régner la simplicité des mœurs et la sobriété. Ainsi fut trouvé le célèbre *Curius Dentatus* par des ambassadeurs Samnites, assis sur un escabeau auprès de son foyer, prenant un repas qui consistoit en quelques racines. Ils venoient le prier de s'intéresser pour eux dans un traité qu'ils se proposoient de faire avec la république. Ils mirent à côté de lui une grosse somme d'argent. *Curius* la regarda dédaigneusement. « Remportez votre or, leur dit-il : sans « doute ma pauvreté vous a fait con- « cevoir l'espérance de me corrompre ; « mais j'aime mieux commander à ceux » qui ont de l'or, que d'en avoir moi- « même. »

Rome dans ce temps pouvoit armer

eux cent soixante-onze mille citoyens. lle voyoit sous ses lois tous les pays tués depuis la partie la plus reculée e l'Etrurie jusqu'à la mer Ionienne, t depuis la mer de Toscane, jusqu'à mer Adriatique. Les peuples de ces ontrées n'étoient cependant pas tous ans une égale dépendance. Les uns toient absolument sous le joug, les utres avoient conservé leurs lois et eurs priviléges. Plusieurs étoient de imples alliés du peuple romain. Ils evoient fournir des troupes en cas de esoin, et les entretenir à leurs propres épens. D'autres avoient des préroga-ives qui les rapprochoient du peuple omain, selon la différence des condi-ions auxquelles ils s'étoient soumis. Toute l'Italie étoit comme une confé-lération sous la puissante égide de la épublique. *Pyrrhus*, roi d'Epire, en éprouva la puissance, lorsqu'il vint se-courir les Tarentins qui s'étoient com-portés à l'égard des Romains avec une insolence dérisoire. Ceux-ci, comme on l'a vu dans la vie de *Pyrrhus*, déployè-rent une magnanimité vraiment digne de l'admiration de l'univers.

Ils ne restèrent pas long-temps fidèles leurs principes de vertu et de modé-ration. La guerre qui s'éleva entre eux

et les Carthaginois va nous le prouver bientôt.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Premiere guerre punique.
Ap. D. 2740
Av. J C. 258

Les Carthaginois possédoient différens pays en Afrique et en Espagne. Maîtres de la Sardaigne, de la Corse, de toutes les îles sur la côte d'Italie, ils avoient étendu leurs conquêtes jusqu'en Sicile. Les deux républiques s'étoient déjà imposé réciproquement des lois par des traités de défiance et de précaution. Les Carthaginois avoient dit aux Romains : Vous ne naviguerez point dans les mers d'Afrique jusqu'au *cap Beau*, qu'on croit peu éloigné de Carthage, à moins que la tempête ne vous y jette, et alors il y avoit un temps fixé pour le séjour, et des lois pour les opérations du commerce. Les Romains interdisoient les mers d'Italie aux mêmes conditions : mais les mers intermédiaires, comme celles de Sicile et l'île elle-même, devoient être nécessairement un sujet de discorde entre deux républiques également ambitieuses. Les Carthaginois y avoient abordé avant les Romains, et y jouissoient de grandes possessions. Ceux-ci ne pouvoient les

voir sans jalousie si près de leurs côtes. Les deux républiques ont rejeté l'une sur l'autre le blâme de l'aggression.

Mais dans les querelles des peuples comme dans celles des particuliers, ce n'est pas toujours celui qui porte le premier coup qui attaque. Elles vouloient en venir aux mains. Les Romains crurent avoir un prétexte plausible de s'opposer à l'aggrandissement des Carthaginois, en venant au secours de *Messène*, dont ceux-ci s'étoient emparés par surprise. Cette conquête ne laissoit entre les deux peuples rivaux qu'un petit détroit très-facile à passer. La possibilité d'être bientôt attaqués, fit croire aux Romains qu'ils avoient droit d'attaquer eux-mêmes : en effet, il est très-probable que les Carthaginois ne s'avançoient pas jusque là pour ne point pousser leurs avantages. La guerre commença donc entre les deux peuples, et prit d'abord un caractère de férocité qui depuis ne s'est pas démenti. Les Carthaginois, irrités du premier succès des Romains, qui avoient pris *Messène*, firent égorger tous les Italiens qui se trouvoient dans leur armée; peut-être craignoient-ils une trahison; mais la précaution étoit bien cruelle. Cet horrible procédé ferma aux Romains les yeux sur les

dangers et l'imprudence d'une pareille guerre. Dans la guerre maritime qu'ils entreprirent sans vaisseaux, ils devinrent cependant en peu de mois des marins expérimentés.

Flotte bâtie en deux mois.

Le premier trajet se fit dans des barques. Le succès de la descente fut suivi d'un combat contre *Hiéron*, roi de Syracuse. Les Romains le forcèrent à une paix qui facilita leurs progrès dans l'île. Se trouvant inférieurs aux Carthaginois, avec leurs frêles barques et leurs vaisseaux grossiers et mal construits, ils conçurent le projet d'en bâtir d'autres assez nombreux pour composer une flotte, et ce qu'on aura peine à croire, ils exécutèrent ce projet en deux mois. En deux mois, à dater du jour auquel on commença à couper les arbres dans les forêts, on fit cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. Pendant qu'on les construisoit, des gens de terre, qui à peine avoient vu la mer, on en formoit des matelots. Assis sur des bancs au bord de la mer, dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux, on les accoutumoit à la manœuvre, comme s'ils eussent été à la chiourme, ou qu'ils eussent eu en main des rames. Dès que les vaisseaux furent équipés, ils mirent en pratique

sur mer, ce qu'ils avoient appris sur le rivage.

Les Romains osèrent bien plus; de la mer ils firent, pour ainsi dire, un plancher sur lequel ils combattoient comme sur terre. Ils inventèrent une machine qu'on appela *Corbeau*, avec laquelle ils accrochoient les vaisseaux ennemis, et les abordoient. Munis de ces préparatifs, ils cherchèrent les Carthaginois. Les deux flottes ne tardèrent pas à se rencontrer. Les Africains furent un peu étonnés de ces machines qu'ils voyoient élevés sur la proue de chaque vaisseau; mais leur étonnement redoubla quand ces mêmes machines lancées tout-à-coup, accrochèrent leurs vaisseaux, et les obligèrent de combattre comme s'ils eussent été sur terre. Les Romains étoient bien supérieurs en ce genre de combat, et leurs matelots étoient si bien formés à la manœuvre, que leurs galères présentoient toujours ces terribles machines aux ennemis, qui, malgré leur habileté et l'agilité de leurs vaisseaux, ne pouvoient les éviter. Les Romains remportèrent une victoire complète. La nouvelle en arriva à Carthage, par l'amiral carthaginois qui crut devoir user de ruse pour se faire pardonner sa défaite. Il envoya un de ses

amis qui fit assembler le sénat, et lui dit : « *Annibal* demande s'il doit livrer « bataille au consul qui a sous ses ordres « une flotte nombreuse, mais com« posée de vaisseaux mal construits, et « garnis de certaines machines qu'il « n'a jamais vues, et dont il ignore « l'usage ». La réponse unanime fut : « Que notre amiral combatte les Ro« mains et les punisse d'oser nous « braver sur notre élément ». L'envoyé répondit aussitôt : « Il a combattu et il « a été vaincu. Il n'a fait qu'exécuter « les ordres que vous venez de donner ». On lui fit grâce de la vie, faveur rare dans cette république, mais on lui ôta le commandement. *Duilius* obtint à Rome pour récompense, l'honneur d'être précédé par un flambeau et un joueur de flûte, le reste de sa vie, quand il revenoit de souper chez ses amis. Cette distinction ne s'accordoit qu'au triomphateur, et seulement le jour de son triomphe. C'étoit-là une grande faveur chez un peuple qui se persuadoit avoir bien récompensé les services d'un dictateur, en lui accordant pour le reste de ses jours la permission de pousser la porte en dehors, du côté des passans, lorsqu'il l'ouvroit, au lieu de la tirer sur lui-même.

Bientôt ces vaisseaux mal construits, ont parloit *Annibal*, furent convertis n galères légères et faciles à manier, sur modèle d'une de cette même espèce, ont les Romains s'étoient emparés. lieux équipés, et toujours armés de urs terribles corbeaux, ils remporrent une victoire encore plus considérable, sur un autre amiral nommé *Iannone*, qui avoit eu l'imprudence aller sans garde au milieu de l'armée maine, faire des propositions de paix. émarche d'autant plus hasardée, qu'il oit à se reprocher une trahison à gard d'un consul, qui par ses ordres étoit vu chargé de fers, et conduit à arthage. Aussi quand il parut, les omains s'écrièrent qu'il falloit l'arrêter le punir. Sans se déconcerter *Hanne* leur dit tranquillement : « Quel avantage vous reviendra-t-il d'imiter notre perfidie ? On dira que Rome produit d'aussi méchans hommes que Carthage ». Les consuls répondirent : Quoique les perfides Carthaginois aient violé le droit des gens, les Romains l'observeront même avec des perfides ». Le traité n'eut pas lieu ; combattit. Les Romains vainquirent, firent voile pour Carthage.

A la tête de cette expédition, étoit Régulus;

le consul *Régulus*. Comme s'il eû
prévu son malheur, il ne se charge d
commandement qu'avec peine. So
prétexte, soit motif véritable, il écri
au sénat : « Un homme de journ
« profitant de l'occasion de la mort d
« fermier qui cultivoit mon champ
« composé de sept arpens, a enle
« tout mon équipage rustique, et s'e
« enfui. Ma présence est donc néce
« saire, pour veiller à ce que mo
« champ soit cultivé, sans quoi il m
« sera impossible de nourrir ma femm
« et mes enfans ». Le sénat leva l
difficulté en se chargeant de tout, e
ordonna à *Régulus* de continuer d
commander l'armée en Afrique.

Ses premiers succès furent brillan
Il s'avança jusques sous les murs d
Carthage, et crut la république ass
humiliée, pour lui proposer entre autr
conditions de paix, qu'elle se soume
troit à un tribut annuel, qu'elle s'eng
geroit à n'avoir jamais qu'un seul vaisse
de guerre en état de service, et à fourn
aux Romains, toutes les fois qu'el
seroit requise, cinquante galères à tro
rangs de rames toutes équipées. C
propositions altières furent rejetées av
indignation. Pendant que le procons
hors d'état de former un siége d

ègle faute de machines, ravageoit campagne et tiroit des contribu-ons, un officier lacédémonien, nommé *Xantippe*, exerçoit les Carthaginois, eu accoutumés aux évolutions mili-ires de terre, de sorte que quand ils présentèrent devant *Régulus* pour vrer bataille, il fut aussi surpris de ur contenance, que les Carthaginois avoient été de la manœuvre des Ro-ains, lorsqu'il firent agir le *corbeau* our la première fois. Heureux, le énéral qui sait étonner son ennemi! *Xantippe* remporta une victoire com-lète. *Régulus* fut pris, chargé de fers traîné à Carthage.

Comme on a dit *la bonne foi punique*, our signifier la fourberie, on pourroit ire *la récompense punique*, pour si-nifier l'ingratitude dont la république aya les services du général lacédémo-ien. Les auteurs conviennent qu'en utte à la jalousie et à ses fureurs, il t forcé de quitter Carthage; mais uelques-uns ajoutent, que les matelots u vaisseau sur lequel *Xantipe* étoit onté, eurent ordre de le jeter dans mer; d'autres que le vaisseau avoit ne voie d'eau bien connue, qui le fit érir. En général, les républiques ré-ompensoient mal et punissoient bien

sévèrement. Il y a plusieurs exemples de généraux mis en croix à Carthage, seulement pour avoir été vaincus.

Pendant la captivité de *Régulus*, la guerre continua avec la plus grande opiniâtreté. Les opérations maritimes des Romains étoient couronnées de succès, à la vérité mêlés de désastres, mais qu'ils ne devoient qu'à la fureur des élémens. Deux fois leurs flottes victorieuses battues par des tempêtes horribles furent abimées dans les flots; et deux fois il sortit de leurs chantiers, comme par création, des forces plus redoutables. Quatorze ans d'une guerre si funeste, épuisèrent les Carthaginois. Ils songèrent à la paix. Le premier effet de ces dispositions, fut l'adoucissement de l'esclavage de *Régulus*, qui jusqu'alors avoit été très-dur. Ils l'engagèrent d'aller à Rome avec leur ambassadeur. Il y consentit et promit de venir reprendre ses fers, si la négociation ne réussissoit pas.

Arrivé aux portes de Rome, *Régulus* refusa d'y entrer. « Je ne suis plus ci-
« toyen Romain, dit-il, mais esclave des
« Carthaginois, le sénat donne tou-
« jours audience aux étrangers hors des
« portes ». Sa femme, *Marcia*, venue à sa rencontre, lui présente ses deux jeunes enfans; mais ce père infortuné

arde fixément la terre, et se refuse eurs embrassemens. Le sénat s'assemble : admis en sa présence, avec les bassadeurs Carthaginois, *Régulus* : « Pères conscrits, esclave des Carthaginois, je viens de la part de mes maîtres pour faire la paix, ou du moins pour un échange de prisonniers ». Il loit se retirer pendant la délibéon. Le sénat le presse de rester. e refuse, jusqu'à ce que les ambassars le lui aient ordonné.

Pendant que les anciens sénateurs oient leur avis, il avoit les yeux fixés erre. Son tour de parler étant venu, commença par ces mots : « Esclave le Carthage, je suis libre à Rome. Je parlerai donc avec liberté ». En effet, prouva que l'intérêt de la république loit point de faire la paix. « Les forces le Carthage sont épuisées. Vous n'avez été vaincus qu'une fois, et cela par ma faute, faute que *Marcellus* a bien réparée. Mais les Carthaginois ont été vaincus tant de fois, qu'ils n'osent fixer un Romain. Leurs finances sont épuisées, ils n'ont plus de quoi payer leurs mercenaires, qui sont leur principale force. Mon avis est donc que vous poursuiviez la guerre avec plus de vigueur que jamais. Quant à l'échange

« des prisonniers, parmi les officiers q
« sont entre vos mains, beaucoup so
« à la fleur de l'âge et rendroient enco
« à leur patrie des services signalé
« Pour moi, il ne me reste que p
« d'années à vivre, et je ne suis pl
« bon à rien. Que pouvez-vous attend
« d'un homme qui s'est laissé vainc
« et charger de fers » ?

On ne voit pas qu'il ait été délibé dans le sénat, si on abandonnera quelque chose des intérêts de la répu blique pour sauver un homme si géné reux. Quelques sénateurs s'empressère de lui prouver qu'il n'étoit pas oblig de retourner à Carthage, ni de tenir u engagement arraché par la force. L grand pontife même décida qu'il po voit rester, sans se rendre coupable d parjure. Mais indigné d'une décisio qu'il regardoit comme injurieuse à so honneur et à son courage : « Quoique
« sache bien, dit-il, tous les tourme
« qui m'attendent à Carthage, je les pr
« fère à la honte d'une action infâme q
« m'accompagneroit jusqu'au tombe
« C'est mon devoir de retourner, q
« les dieux prennent soin du reste
Les instances du sénat et du peu pour le retenir, furent inutiles. Il voulut voir ni sa femme ni ses enfa

peur de se laisser attendrir; et partit ec un air tranquille, l'œil sec, pendant e les assistans fondoient en larmes.

Que penser de ce peuple, de ce sénat i pouvoient d'un mot, par un sacrifice quelqu'avantage, arracher un homme magnanime au supplice, et qui ne se âchent en rien de leur sévérité? Que nser aussi de cette république de rthage, qui souffre que le plus estimable des hommes expire dans des urmens affreux? On le jeta dans un chot obscur, d'où on le tira pour xposer à un soleil brûlant, après lui oir coupé les paupières. Ensuite on nferma dans un coffre hérissé de intes de fer où il mourut. Le sénat ra à *Marcia* les principaux prisonniers rthaginois qu'elle fit périr lentement r les mêmes tortures qu'avoit enrées son mari. Odieuses vengeances, nestes représailles, dont ceux qui gournent devroient être rendus responbles!

Après d'autres atrocités pareilles, nt le détail échappe à l'histoire, mais lheureusement trop communes parmi peuples que l'antipathie nationale ise, on en vint à traiter de la paix, me nécessaire de toutes les guerres. e fut conclue par *Amilcar*, qui seul

de tous les généraux carthaginois av
soutenu l'honneur de leurs armes
Sicile. Ils s'engagèrent à évacuer entiè
ment cette île. Le reste des concessio
faites aux Romains, consista en arge
Le sénat, auquel la ratification avoit
réservée, augmenta la somme dont
commissaires étoient convenus. *Am*
car, forcé par la nécessité, consenti
cette surcharge ; mais le ton trancha
et absolu des Romains lui inspira
dépit dont il leur fit sentir dans la su
les effets. Il faut avouer que dans ce
guerre ils firent preuve d'une énerg
au-dessus de ce que n'en a jamais mont
aucun peuple. Non-seulement la rép
blique, mais les patriciens contribuère
de tous leurs moyens. On vit une flo
entière équipée par les citoyens à le
propres frais, sans compter les arm
mens en course. Ils tirèrent de ces d
niers le double avantage de ruiner
commerce des Carthaginois, et de l'a
prendre eux-mêmes par les renseign
mens qu'ils obtinrent de leurs priso
niers, sur les lieux les plus favorable
les plus abondans en matière d'échang
car la monnoie étoit encore très-peu
vogue. Les Romains, excellens imitateu
se perfectionnèrent pendant cette gue
dans l'art des siéges, s'accoutumère

ux expéditions lointaines, et à braver es élémens comme les hommes.

Il se passa, tant à Rome que dans l'Italie, des événemens qu'il ne faut pas aisser tout-à-fait dans l'oubli. Un complot dont l'idée fut inspirée à des esclaves et à des ouvriers, que le desir du pillage éunit, mit Rome en danger, et fit sentir a nécessité d'une surveillance active sur a populace dans les grandes villes; mais on ne laissa pas non plus cette classe du peuple sans protection. *Claudia*, dame omaine, fut citée en justice et obligée, nalgré les sollicitations de ses parens, le comparoître devant les Ediles, pour voir dit d'un ton méprisant : « Ne chassera-t-on jamais cette populace dont la ville est infectée? Elle fut ondamnée à une très-forte amende.

Au triomphe de *Marcellus*, après ses ictoires en Sicile, on vit cent quatre léphans. Comme les Romains ne vouloient ni s'en servir, ni faire la dépense nécessaire pour les nourrir, ils leur firent lonner la chasse dans le cirque, après a cérémonie du triomphe. Ainsi, en se livertissant, les soldats s'aguerrirent contre ces animaux qui leur causoient uparavant tant d'épouvante.

A côté du laurier de Mars croît le Divorce. aurier d'Apollon. Les poëtes *Ennius* et

Nœvius naquirent pour chanter les vic
toires des *Scipions* : poëtes et guerriers
ils eurent part tous deux aux exploi
qu'ils célébroient. Dans ce temps com
mença à être pratiqué le divorce. Le
flambeau de l'hymen, jusqu'alors scru-
puleusement préservé par les Romain
du souffle de l'inconstance, s'éteignit, s
ralluma, et passa d'une main à l'autre
Les cœurs même brûlés d'un feu pur,
craignirent à l'occasion de l'exemple
suivant, de voir porter sur un autr
autel la flamme qui éclairoit leur union
Les censeurs trouvant une grande dimi-
nution dans la population, crurent
qu'elle venoit des mariages mal assortis
ils obligèrent tous les citoyens à pro-
mettre, par serment, qu'ils ne se ma-
rieroient que pour donner des sujets à
la république. Leur intention n'étoi
pas que les mariages privés de cet avan-
tage, fussent dissous; mais un citoyen
nommé *Carvilius Ruga*, l'interprét
ainsi. Il avoit une femme qu'il aimoi
passionnément, dit-on, il la répudi
parce qu'elle étoit stérile, et il en épous
une autre. Le premier il donna l'exempl
du divorce qui étoit autorisé depui
long-temps, mais auquel les Romain
n'avoient jamais eu recours. L'usage en
devint plus fréquent, à mesure que le

mœurs se corrompirent. A cette occasion on vit naître les contrats de mariage, pour assurer aux femmes leur bien en cas de divorce.

Médecine et chirurgie.

Il y avoit à Rome un temple d'*Esculape*. Le dieu y fut transporté sous la figure d'un serpent, par des ambassadeurs qui allèrent le chercher à Epidaure. Mais il faut que leur science, s'ils en ont eu une, n'ait pas acquis une grande perfection, puisque la médecine a toujours été peu considérée à Rome. C'étoit la profession des esclaves. Un Grec, nommé *Archate*, vint dans ce même temps professer dans Rome la chirurgie. Il jouit d'abord d'une grande estime, parce qu'il guérissoit; mais sa manière de guérir par de profondes incisions déplut. On le surnomma le *Boucher*, et cette manière empêcha que sa profession ne s'étendît. Cependant, on aura peine à croire qu'il n'y ait pas eu de chirurgiens ou d'hommes dirigés par une méthode acquise dans la cure des plaies, et la réunion des fractures. De grandes armées, comme celles que les Romains tenoient sur pied, pouvoient-elles se passer de ce secours?

Invasion des Gaulois.

L'histoire fait mention d'une armée de huit cent mille hommes, dont deux cent quarante-huit mille fantassins, et

vingt-six mille six cents cavaliers étoient Romains : elle fut levée contre les Gaulois, qui n'étoient cependant qu'au nombre de cinquante mille hommes d'infanterie, et vingt mille de cavalerie. Leur invasion causa tant d'épouvante, que le livre de la Sybille fut consulté. Les pontifes dirent y avoir lu : « Que « les Grecs et les Gaulois prendroient « possession de Rome ». On enterra vifs un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise : se flattant que par cette cérémonie l'oracle étoit accompli, on marcha avec confiance à l'ennemi.

Ils s'étoient renforcés de deux cent mille hommes, recrues arrivées de la Gaule avec toute l'ardeur naturelle à leur nation. Dans la bataille qui se donna, ils montrèrent beaucoup plus de courage, que d'ordre et de discipline. Embarrassés de leurs habits, la plupart se dépouillèrent, et se présentèrent demi-nuds aux Romains. Ceux-ci furent d'abord effrayés du spectacle d'une multitude de forcenés, se précipitant sur les piques, et contens de recevoir la mort, pourvu qu'ils la donnassent. La rage céda au sang-froid, ainsi qu'à une bonne discipline. Les Gaulois furent battus, dispersés, et pour ainsi dire anéantis. Les Romains les poursuivirent

jusqu'aux limites de l'Italie, et soumirent les peuples dont les Gaulois avoient traversé le pays pour venir jusqu'à eux. Ils crurent par-là s'assurer une barrière : au contraire, ils ne firent que tracer le chemin par lequel les étrangers, mieux conduits, pénétrèrent de nouveau, et firent chanceler leur empire.

La paix avec les Carthaginois attachée à des conditions dures, ne tenoit du côté de ceux-ci, qu'à l'impuissance de la rompre. Ils ne cachoient pas trop leur desir. Tous ceux que le joug romain mécontentoit, trouvoient chez eux des secours plus ou moins directs, plus ou moins secrets, selon les circonstances. Les Romains s'apercevoient bien de ces manœuvres ; mais la fière contenance de leurs rivaux leur en imposoit. Sur la nouvelle parvenue à Carthage que les Romains faisoient de grands préparatifs de guerre, la république députa à Rome dix de ses principaux citoyens. *Hannon*, l'un d'entre eux, admis dans le sénat, eut l'assurance de dire : « Si vous êtes « déterminés à rompre le traité qui « subsiste entre nous, rendez aux Car- « thaginois ce qu'ils possédoient en « Sicile. C'est à ce prix que nous avons « acheté la paix. Entre particuliers, « quand un marché est rompu, un

« homme de bien et d'honneur rend « l'argent, s'il prétend garder la mar- « chandise ». Les sénateurs ne purent se persuader que les hommes qui par- loient avec tant de résolution ne fussent pas prêts à tout événement, c'est pour- quoi ils donnèrent satisfaction.

Cependant le nuage, d'où devoit sortir contre les Romains une terrible tem- pête, grossissoit. *Amilcar*, le négocia- teur de la paix de Sicile, dont les Romains avoient imprudemment aggravé les con- ditions, se souvenoit toujours de cet affront. Il avoit remarqué que les Ro- mains n'étoient redoutables que par la jonction des petites puissances d'Italie, dont ils composoient leurs forces. A leur imitation, il résolut d'étendre les con- quêtes des Carthaginois chez les Espa- gnols, divisés en une infinité de petits états, afin d'obtenir d'eux les mêmes secours que les Romains tiroient des Italiens. Avant de partir pour cette entreprise, dont dépendoit le sort des républiques Carthaginoise et Romaine, *Amilcar* offrit à Jupiter un sacrifice solennel. Quand la victime fut près d'être immolée, il prit son fils par la main; ce fils étoit *Annibal*, alors âgé de neuf ans : « Promettez-moi, lui dit-il, de « conserver une inimitié éternelle pour

« les Romains. Oui, répondit l'enfant, « je leur jure une haine immortelle ». Il fut fidèle à son serment.

Il apprit de son père l'art de vaincre, de se concilier les nations, et de s'attacher les soldats. *Amilcar* mourut, laissa son fils dépositaire de ses secrets, et lui indiqua de quelle manière il pouvoit réunir beaucoup d'auxiliaires en état d'exécuter ses plans, qui n'avoient point échappé à la pénétration des Romains; la politique leur avoit suggéré de se faire aussi des partisans en Espagne. La diversité d'inclinations causoit des querelles entre les alliés des deux républiques. *Annibal* saisit l'occasion d'une rixe entre les habitans de Sagonte et leurs voisins, pour attaquer cette ville, qu'il vouloit punir de son attachement opiniâtre aux Romains. Ceux-ci n'étant pas dans le moment en état de la secourir, envoyèrent des ambassadeurs au jeune Carthaginois, qui poussoit le siége avec beaucoup de chaleur,

Aussitôt qu'ils furent débarqués, ils lui demandèrent une entrevue. « J'ai « bien autre chose à faire, répondit-il, « que de donner audience à des ambas- « sadeurs ». Cependant il les admit en sa présence, et leur dit très-brièvement que les Sagontins étoient les aggresseurs.

« Au reste, si vous avez des plaintes à « former contre moi, adressez-vous au » sénat de ma république ». Ils y allèrent, selon leurs instructions. Pendant leur voyage, les Sagontins réduits à l'extrémité, brûlèrent leurs plus riches effets, et s'étant renfermés dans leurs maisons, y mirent le feu, et périrent au milieu des flammes, avec leurs femmes et leurs enfans.

Arrivés à Carthage, les ambassadeurs se plaignirent de la hauteur insultante d'*Annibal*, demandèrent que ce jeune imprudent leur fût livré pour être puni à Rome de son insolence, et déclarèrent qu'un refus seroit regardé comme une approbation de la violation des traités, et de la destruction de Sagonte. Il y avoit deux factions à Carthage, la faction *Barcine*, ainsi nommée d'*Amilcar Barca*, père d'*Annibal*, qui en avoit été chef; l'autre, présidée par *Hannon*, inclinoit pour donner satisfaction entière aux Romains, c'est-à-dire pour qu'on livrât *Annibal*. La faction Barcine s'y opposa, et l'emporta. On fit quelques propositions mitoyennes, mais les ambassadeurs n'en voulurent point entendre. Dans une autre occasion, ils avoient présenté aux Carthaginois un javelot et un caducée à leur choix. Le chef d'ambassade fit un

pli à sa robe, et dit en adressant la parole au sénat : « Ce côté-ci marque la « paix, cet autre la guerre : choisissez « celui que vous voudrez. Nous ne « choisirons pas, dirent les Carthagi- « nois, donnez-nous ce qui vous plaira. « Prenez donc la guerre, répliqua l'am- « bassadeur ». A ces mots, la faction Barcine crie : *Guerre! guerre!* Ainsi, d'un commun accord, on décida que des milliers d'hommes s'égorgeroient.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

IIe. guerre punique.
Ap. D. 2785
Av. J. C. 213
Annibal.

Que ne fait pas oser l'amour de la gloire? que de périls la confiance dans un général ne fait-elle pas affronter aux soldats? Des côtes méridionales d'Espagne, *Annibal* part à la tête de cinquante-neuf mille hommes, dont cinquante mille fantassins, pour aller attaquer la république romaine dans le centre de son empire. Il avoit pris de sages mesures pour mettre en sureté les possessions de Carthage en Espagne. Il laissa son frère *Asdrubal*, avec des forces capables de faire face à celles des Romains, et pour être plus sûr des troupes qu'il lui confioit, il fit un échange d'Espagnols contre des Afri-

cains. Il transporta quinze mille de ceux-ci en Espagne, et les remplaça en Afrique par un corps de cavalerie espagnole. Il s'informa aussi s'il pouvoit espérer le concours des Gaulois, tant Cisalpins que Transalpins, quand il seroit arrivé dans leur pays; et il apprit avec satisfaction, que la jalousie ou la haine de tous ces peuples contre les Romains étoit grande, et qu'il pouvoit compter sur eux, lorsque sa présence leur donneroit l'assurance de se déclarer. Avec ces espérances, il se met en route au commencement du printemps, passe les Pyrénées sans obstacle, et arrive dans les plaines de Marseille.

Il y étoit attendu par *Scipion*, qui vouloit lui livrer bataille avant que l'ennemi passât les Alpes, mais *Annibal* le trompa par sa célérité. Il étoit déjà sur les bords du Rhône, lorsque le général romain le croyoit à peine dégagé des montagnes. Il passa ce fleuve avec la même promptitude, quoique bordé de barbares qu'il fallut combattre, et hésita s'il iroit attaquer l'armée consulaire, qui n'étoit pas éloignée; mais il céda aux représentations des Gaulois établis en Italie, qui s'étoient déjà déclarés contre les Romains, et qui se voyoient déjà suivis de près. Par un

heureux hasard, il trouva vers le confluent du Rhône et de la Saône, deux frères qui se disputoient le royaume. *Annibal* aida l'aîné, chassa le second. En reconnoissance, le premier le pourvut de vivres, d'habits pour supporter le froid qu'il alloit éprouver dans les Alpes, et l'escorta en personne, jusqu'au pied des montagnes.

Le courage avec lequel ces Numides et autres Africains gravirent sur ces rochers couverts de glaces, ne sauroit être assez admiré. Ils eurent à combattre, non-seulement la nature avec toutes ses horreurs, des torrens, des précipices, des forêts impénétrables, mais encore les habitans de ces lieux sauvages. Les petits rois du pays, inquiets à la vue d'une armée dont ils ignoroient le dessein, s'étoient rassemblés. Ils garnirent de troupes les hauteurs d'où ils faisoient rouler des pierres. Les Africains avoient en même temps à se soutenir contre l'ennemi et contre la difficulté des chemins. Le grand désordre fut causé par les bêtes de somme chargées de bagage. Blessées par les montagnards, elles se renversoient sur les soldats, et les entraînoient avec elles dans les précipices.

Annibal, toujours bien servi par le hasard, arriva à un château où étoit

déposée une grande quantité de vivres et de bestiaux : il s'en empara, et ce rafraîchissement encouragea son armée à surmonter les difficultés qui lui restoient à vaincre. Un autre motif d'encouragement fut la vue de l'Italie, qu'*Annibal* montra à ses soldats du haut des montagnes. Il leur marqua à-peu-près où étoit Rome, la récompense de leurs travaux. Ils eurent la consolation, pendant deux jours qu'ils restèrent sur le sommet, de voir revenir la plupart des chevaux qui avoient été abattus dans la route, et qui regagnèrent le camp sur les traces de l'armée.

La descente des Alpes ne fut ni moins pénible, ni moins périlleuse que la montée. A la vérité, ils n'eurent point d'ennemis à combattre, mais des montagnes de neige et de glace, un climat encore plus âpre qu'ils ne l'avoient éprouvé, dont le froid vif et pénétrant faisoit des impressions douloureuses et souvent mortelles sur les corps sensibles des Espagnols et des Africains. Après avoir marché deux jours dans des passages glissans, escarpés et étroits, ils arrivèrent dans un endroit, où ni éléphans, ni chevaux même ne pouvoient passer. En vain ils cherchèrent des détours favorables, il fallut se déterminer à

percer le rocher. C'est dans cette occasion, qu'on prétend qu'*Annibal* se servît de vinaigre pour éclater le rocher. On l'échauffoit par un grand feu, et on jettoit brusquement dessus du vinaigre, qui détachoit le bloc par lames. Mais où trouva-t-on la quantité de vinaigre suffisante, et la qualité corrosive de cette liqueur? seroit-elle efficace sur des masses de roc? Quoiqu'il en soit, on ignore encore le chemin qu'*Annibal* se traça dans les Alpes. Chose merveilleuse! il ne mit pas neuf jours à les monter, et six à les descendre. Il arriva en Italie cinq mois après avoir été prendre les derniers ordres à Carthage. Son armée étoit réduite à douze mille Carthaginois, huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux, nombre qu'il fit graver lui-même sur une colonne. Mais elle fut bientôt augmentée par les Gaulois-Cisalpins qui se joignirent à lui. Ils allèrent ensemble mettre le siége devant Turin qui fut emportée d'assaut. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main, afin d'inspirer de la terreur. En effet, elle fut si grande, que tous les peuples voisins se soumirent, et fournirent des vivres en abondance.

Pendant que l'armée d'*Annibal* se

refaisoit dans le gras pays des Lyguriens, il fut très-étonné d'apprendre que *Scipion* qu'il avoit laissé aux environs de Marseille, étoit près de lui. Le général romain se voyant prévenu par *Annibal*, avoit sur-le-champ fait embarquer la plus grande partie de son armée, et attendoit au pied des Alpes l'armée carthaginoise qui venoit de les franchir, malgré tous ses efforts. *Scipion* combattit sur les bords du Tésin, fut vaincu, blessé, et auroit été pris sans la bravoure de son fils, nommé depuis *Scipion l'Africain*, qui le sauva. La défaite fut causée en partie par la défection d'un corps de Gaulois qui abandonna l'armée romaine pendant la bataille. Une autre défaite qu'essuya le consul *Simpronius* sur le bord de la Trébia, commença à causer de vives alarmes dans Rome, et mit *Annibal* en état d'avancer et de tenter le passage des Appenins, pour entrer en Etrurie.

Il n'y éprouva pas des difficultés moindres que dans les Alpes. D'abord, un orage terrible, accompagné de pluie qui donnoit dans le visage des soldats, les obligea de s'arrêter. Un vent violent les empêcha de dresser leurs tentes, et les força de regagner la plaine. Comme *Annibal* étoit toujours pressé, il prit

le chemin le plus court, qui étoit un marais, jusqu'alors jugé impraticable, sur-tout pour une armée; en effet, la sienne y eut prodigieusement à souffrir. Pendant quatre jours et quatre nuits, elle eut les pieds dans l'eau. La plupart des bêtes de charge moururent dans la boue; elles furent même d'une grande utilité. Sur leurs cadavres, ainsi que sur les balots dont elles étoient chargées, on put du moins prendre quelques heures de sommeil. *Annibal* lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à sortir du marais. Une fluxion très-douloureuse lui fit perdre un œil. Ajoutez les inquiétudes que lui donnoient les Gaulois de son armée peu fidèles, qu'il fut obligé de faire environner par les Numides, de peur qu'ils ne désertassent, et l'on jugera que ce fut avec une grande joie qu'il se vit dans les plaines de l'Etrurie.

Mais un plus grand bonheur pour lui, fut d'avoir en tête *Flaminius*. L'imprudent consul s'engagea dans un vallon étroit près du lac de Trasimène. *Annibal* profita habilement de cette faute, et remporta une victoire complète, *Flaminius* fut tué. Les fuyards portèrent avec la nouvelle l'effroi dans Rome. Le préteur monta à la tribune,

et dit pour toute harangue : « Nous « sommes défaits ». Le carnage avoit été grand, mais la consternation fut plus grande encore. On regardoit comme échappé par miracle le peu qui revenoit. Deux mères moururent de joie en revoyant leurs fils. Le jour même que se livra cette sanglante bataille, un tremblement de terre ébranla un grand nombre de villes d'Italie ; mais les combattans de part et d'autre ne s'aperçurent point du désordre de la nature, tant la fureur étoit grande entre les deux armées. Dans cette extrémité, le sénat élut dictateur *Fabius Cunctator*, le *Temporiseur*. Sa conduite justifia ce surnom.

Il fit publier une ordonnance par laquelle il enjoignoit aux habitans de la campagne de se retirer avec tous leurs effets en lieu de sureté; ensuite il se mit en marche, non pour attaquer *Annibal*, mais uniquement pour l'embarrasser et lui couper les vivres. Il le côtoyoit et le suivoit sur les hauteurs, sans se laisser approcher. Le Carthaginois pilloit, brûloit, ravageoit sous les yeux du général romain, sans pouvoir l'attirer à une action. Cette manière de faire la guerre embarrassoit beaucoup *Annibal* ; elle mécontentoit aussi les Romains, qui ne

uvoient voir sans douleur ces dévas-
ons. *Minucius*, un des généraux,
soit : « Nous avons un chef admirable,
pour nous mieux conserver, il nous
cache dans les nues ». On l'accusoit
bliquement de lâcheté. « Je serois
bien plus lâche, répondit le dictateur,
si la crainte de quelques railleries me
faisoit manquer aux règles du bon sens
et de la prudence ».

A force de temporiser, il attira *An-
bal* dans un défilé, dont il fit occuper
avenues. Il croyoit le tenir enfermé;
ais le rusé Carthaginois fit attacher aux
rnes des bœufs de son armée, des
tits fagots auxquels on mit le feu. Ces
imaux, dirigés contre les gardiens du
filé, les épouvantèrent, et *Annibal* se
gagea. Cette ruse attira de nouvelles
illeries à *Fabius*, qui ne changea point
ur cela de conduite. *Minucius*, qui
oit trouvé moyen de partager le com-
andement, impatient de ces lenteurs,
a attaquer *Annibal* dans la plaine, il
oit être défait, lorsque *Fabius* arriva
on secours, et le sauva. « Je l'avois
bien prévu, dit *Annibal*, que ce
nuage qui se promenoit sur les hau-
teurs, tomberoit enfin avec fracas. »
vainqueur ne laissa échapper aucune
role désagréable pour son collègue,

Celui-ci revenu à son camp, tint à s
soldats ce discours : « J'ai appris, p
« une fâcheuse expérience, que je n
« suis pas né pour commander, et qu
« l'obéissance doit être mon partage
« Ainsi, je vais reprendre l'état qui m
« convient. Allons donc, chers comp
« gnons, offrir nos services au dicta
« teur, et nous remettre sous sa con
« duite. Qu'il commande seul, puisqu'i
« est seul capable de servir d'âme à u
« si grand corps. Je lui donnerai le no
« de père, et nous le saluerons comm
« notre patron. Si nous n'avons p
« vaincu *Annibal*, nous avons fa
« quelque chose de plus grand, no
« nous sommes vaincus nous-mêmes
Il se mit à la tête de son armée,
marcha droit au camp du dictateur, q
l'embrassa, le consola, et l'employ
comme son égal dans le service.

Les intrigues de la place publiq
firent perdre le commandement à *Fa
bius*; il fut donné à *Terrentius Varro*
homme violent et dénué de talens m
litaires. On crut pouvoir tempérer
fougue, en lui donnant pour comp
gnon *Paul Emile*, homme très-modé
mais l'imprudence l'emporta sur la s
gesse. *Varron* mit *Paul Emile* dans
nécessité de le soutenir à Cannes, où

naux, attaqua imprudemment *Annibal*, t où il essuya la défaite la plus sanglante, a plus complète que les Romains aient amais essuyée. *Paul-Emile* y périt. *Varron* regagna Rome avec les débris le son armée. Jamais les Romains ne e montrèrent aussi grands que dans ette circonstance. On vit dans la ville e la douleur, mais aucun signe d'abatement. Le sénat entier sortit au-devant u consul, et le remercia « de ce qu'il n'avoit point désespéré de la république ». *Annibal* offrit la paix, et de nettre les prisonniers à rançon. Par ouble raison politique, et pour ne pas ournir à *Annibal* de l'argent dont il voit besoin, et pour montrer aux Romains que quand ils ne savoient pas nourir sur le champ de bataille, ils 'avoient rien à espérer de la patrie, on efusa l'un et l'autre. On enrôla les criminels et les esclaves. Les alliés s'empressèrent de fournir leur contingent. n reçut quelques renforts des armées omaines, de Sicile et d'autres endroits, ui firent passer promptement des déchemens. Il arriva aussi des nouvelles vantageuses d'Espagne, où les deux *cipions* continuoient la guerre avec uccès.

L'encouragement étoit fortifié par le

répit que le général Carthaginois donna aux Romains. *Maherbal* lui conseilloit après la bataille de Cannes, d'aller droit à Rome. Sur son refus, on rapporte que cet officier lui dit : « Vous savez « vaincre, *Annibal*, mais vous ne savez « pas profiter de votre victoire ». C'est encore un problême de savoir lequel avoit raison, du général ou de l'officier. *Annibal*, affoibli par ses propres victoires, se trouvoit à la tête d'une armée courageuse, mais dénuée de toutes ressources, sans vivres assurés, sans machines nécessaires à un siége. Aucune ville ne s'étoit déclarée pour lui; et s'il n'enlevoit pas Rome d'emblée, ce qu'il ne pouvoit espérer d'une ville fortifiée et composée d'une population aussi nombreuse que guerrière, il se seroit trouvé exposé à voir son armée affamée, périr de misère. Il crut donc plus sage de prendre des quartiers où il pourroit la rétablir et la recruter. Dans certaines occasions, le parti le plus raisonnable est le pire de tous les partis. Malheureusement, *Annibal* choisit Capoue, ville de délices, où son armée éprouva, par la débauche et la mollesse, plus de pertes qu'elle n'en auroit essuyées en campagne par l'inclémence de la saison et l'épée des ennemis.

Après la journée de Cannes, *Annibal* envoya *Hannon*, son frère, à Carthage, annoncer sa victoire. Pour donner une idée de cette victoire signalée, il porta un, ou, selon quelques auteurs, trois boisseaux d'anneaux arrachés des doigts des chevaliers romains trouvés sur le champ de bataille, et les répandit dans la salle du sénat. Mais sa harangue se termina par demander du secours. Il faut quatre mille Numides, disoit-il, quarante Eléphans et mille talens d'argent. « Des secours, s'écrie *Hannon*, chef de la faction contraire, des secours! *Annibal* nous dit, je suis vainqueur, mais envoyez-moi des troupes, des vivres, de l'argent. Est-ce donc là le langage d'un homme qui a subjugué tant de peuples en Italie? La république romaine, ajoute-t-on, est réduite à la dernière extrémité; mais les Romains donnent-ils quelque marque de désespoir? Font-ils quelques avances pour la paix? Paroissent-ils la désirer? J'avoue, répartit le député, que les Romains, malgré leurs pertes, paroissent n'avoir pas perdu courage. En ce cas, répartit *Hannon*, nous avons la guerre aussi entière que le jour qu'*Annibal* passa en Italie. Nous avons, à la vérité, fait assez

« pour obtenir de Rome une paix avan-
« tageuse, et c'est ce que nous pouvons
« desirer de plus favorable. Une seule
« défaite peut renverser tous nos pro-
« jets. Ainsi, je suis d'avis de n'envoyer
« aucun secours en Italie. *Annibal* n'en
« a pas besoin, s'il a remporté de
« grandes victoires; il n'en mérite pas,
« s'il nous envoie de faux rapports ».

Il semble que la conclusion d'*Hannon* auroit été plus juste, si, après avoir dit que les succès d'*Annibal* ne devoient tendre qu'à une paix avantageuse, après avoir remarqué qu'*une seule défaite pouvoit renverser tous ses projets*, il avoit été d'avis d'envoyer les plus grands secours en Italie, pour augmenter les forces d'*Annibal*, et lui fournir les moyens d'écraser un ennemi déjà tant de fois vaincu. Mais la passion raisonne-t-elle? Et le peuple, auquel on demande, n'est-il pas préférablement de l'avis de celui qui exhorte à ne rien donner? On refusa donc tout, et *Annibal* fut abandonné à lui-même.

Ce n'étoit pas son armée seule qui goûtoit les délices de Capoue. Lui-même, ce guerrier élevé dans l'austérité des camps, qui n'avoit jamais joui de plaisirs délicats, se montroit trop sensible aux charmes d'un repos volup-

neux ; ce ne fut qu'avec regret qu'il s'en arracha pour aller attaquer Nole, où *Marcellus*, général romain, s'étoit renfermé avec ses troupes. Il se flattoit de s'en mettre bientôt en possession, parce qu'il comptoit sur les habitans, auxquels il avoit toujours témoigné beaucoup d'égards ; entre autres il comptoit sur un nommé *Bantius*, l'un des principaux de la ville. Ce guerrier combattant à Cannes pour les Romains, étoit tombé percé de coups à côté de *Paul Emile*, qu'il avoit défendu jusqu'à l'extinction de ses forces. Trouvé sanglant sur le champ de bataille, il fut attentivement soigné par les ordres d'*Annibal* ; quand il sut que ce prisonnier étoit de Nole, il le renvoya généreusement dans sa patrie, après sa guérison. Ce service attacha aux Carthaginois *Bantius* et sa famille, qui étoit une des plus considérables de la ville.

Marcellus se trouvoit donc au milieu de gens très-peu affectionnés. Dans ces circonstances, un général renfermé dans une ville, contient les habitans par la rigueur. Le Romain en usa autrement. Un jour que *Bantius* vint lui faire la cour, sans doute à contre-cœur, *Marcellus* feignant de ne pas le connoître, lui demanda son

nom. « Mon nom, répliqua le jeune
« guerrier, est *Bantius*. — Quoi, dit
« *Marcellus*, feignant un air de sur-
« prise, vous êtes le fameux *Bantius*
« dont on parle tant à Rome? Certes,
« ce n'est pas à vous qu'on doit s'en
« prendre si un consul romain est
« tombé entre les mains de l'ennemi.
« Que de sang ne vous a-t-il pas coûté
« pour vouloir lui sauver la vie? Quel
« plaisir pour moi de voir et d'embras-
« ser un homme si vaillant, qui fait
« tant d'honneur à sa patrie, et auquel
« les Dieux réservent peut-être la gloire
« d'être le libérateur de Rome ». A ces paroles obligeantes, *Marcellus* ajouta des présens. La louange fit taire la reconnoissance. De Carthaginois, *Bantius* redevint tout Romain. Sûr de Nole par son moyen, *Marcellus* ne s'occupa que du soin de résister à *Annibal*, qu'il repoussa avec perte: premier échec du général africain; mais il fut plus heureux devant Casilin, qu'il soumit après un long blocus, et qui fit souffrir aux habitans toutes les horreurs de la famine. Malgré ces extrémités, ils ne parloient pas de se rendre; au contraire, la belle saison étant revenue, ils semèrent des raves dans leur ville. « Croient-
« ils donc, dit *Annibal*, que j'atten-

« drai qu'elles puissent être mangées ». Il aima mieux leur accorder une capitulation avantageuse.

Après les grandes actions du Tésin, de la Trébia, du lac Trasymène et de Cannes, les succès et les revers se partagèrent entre les Carthaginois et les Romains. Ceux-ci perdirent une armée entière contre les Baiens, qui avoient facilité l'entrée d'*Annibal* en Italie. Les Campaniens, fidèles alliés de l'Africain, furent défaits par *Sempronius*. La division se mit dans l'armée d'*Annibal*. Son frère *Asdrubal* fut battu en Espagne par les *Scipions*, et *Hannon*, un de ses généraux, fut défait dans la Pouille. Casilin retomba au pouvoir des Romains, et *Philippe*, roi de Macédoine, appelé par *Annibal*, surpris dans son camp par *Levinus*, prit la fuite ; mais le Carthaginois excita dans la Sicile un soulèvement qui obligea Rome d'y faire passer des forces. Elle attira en Espagne le vieux *Syphax*, roi de la partie occidentale de Numidie. Carthage lui opposa le jeune *Massinissa*, fils du roi de la partie orientale. A l'âge de dix-sept ans, il eut la plus grande part à la défaite des deux *Scipions* qui furent tués. Un simple chevalier romain, nommé *Marcius*, rétablit les affaires.

Dans la lettre qui annonçoit sa victoire, il eut l'imprudence de prendre le titre de propréteur que l'armée lui avoit donné. Le sénat le rappela, ne voulant pas que les soldats s'accoutumassent à nommer les généraux.

Les Romains assiégeoient Capoue. On se rappelle les preuves d'attachement qu'elle leur donna après le désastre des Fourches Caudines. Le séjour des Carthaginois avoit bien changé cette ville. Les habitans, persuadés qu'ils avoient tout à craindre du ressentiment de leurs amis délaissés, se défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Ils ne cessoient aussi d'appeler *Annibal* à leur secours. Il y alla. Mais il fut battu. L'embarras de sa situation dans un pays ruiné et sans ressource, lui fait prendre une résolution digne de son grand courage. Il décampe, force ses marches, fait abattre les ponts, brûler les barques derrière lui, et arrive à huit cents pas de Rome. La frayeur fut grande, mais sans découragement. Une armée entière se forma de la réunion des citoyens presque tous vieux soldats, une autre armée qui avoit cotoyé, comme elle avoit pu, les Africains, arrive par un côté opposé, traverse la ville, et présente à *Annibal* un front imposant. Il avance, se retire,

revient, présente la bataille. Au moment qu'on étoit près d'en venir aux mains, survient un orage qui éloigne les deux armées. Pendant que le général Carthaginois étoit aux portes, il apprit avec un étonnement mêlé de dépit, que le champ sur lequel il campoit, venoit d'être vendu dans une criée publique, aussi cher que s'il n'y avoit pas eu d'ennemis. Par représailles, il fit publier les boutiques qui entouroient la place publique. On ne sait s'il trouva des acheteurs.

Annibal, menacé de tous côtés, mais n'étant pas encore réduit à une extrémité assez grande pour être forcé de tenter un coup de désespoir, n'attaqua point Rome. Il n'osa point non plus retourner devant Capoue. Les sénateurs de cette ville résolurent de se rendre aux meilleurs conditions possibles. Mais *Vibius*, chef de la faction carthaginoise, persuadé qu'il n'y avoit point de grâce à attendre des Romains, non seulement renonça au pardon pour lui, mais dissuada les autres d'en demander. Ayant assemblé les principaux Capouans, il leur dit : « La mort est « notre unique ressource. J'ai fait pré- « parer chez moi un grand festin. Nous « y ferons bonne chère, et termine-

« rons ensuite nos jours par une coupe
« de poison. Que ceux qui méprisent
« la vie me suivent. Une mort glo-
« rieuse nous fera respecter par nos
« ennemis, et le perfide *Annibal* sen-
« tira le tort qu'il a eu d'abandonner
« des alliés si fidèles ». *Vibius* réunit
vingt-sept convives avec lesquels il but
la fatale coupe. Ils ne furent pas les
plus malheureux des Capouans. On ne
sait s'ils se rendirent à discrétion, ou
bien s'il y eût une capitulation signée
entre eux et les Romains, mais en ce
cas on l'observa mal, car cinquante-
trois des principaux sénateurs furent
battus de verges et décapités. Les an-
ciens habitans dépouillés de leurs biens
et chassés perdirent pour jamais l'es-
pérance de revoir leur patrie. On envoya
à leur place des affranchis, chargés de
cultiver les terres au profit de la répu-
blique.

Continance de Scipion.

Dans le temps que cette terrible ven-
geance s'exerçoit à Capoue, Rome fai-
soit sortir de ses portes, presque sous
les yeux d'*Annibal*, dix mille hommes
d'infanterie, et mille de cavalerie qu'elle
envoyoit en Espagne, où l'on avoit
souffert quelques échecs depuis le rap-
pel du chevalier *Marcius*. *Scipion*, déjà
célèbre pour avoir sauvé la vie à son

père dans une bataille, commandoit cette armée, qui lui fut confiée par un suffrage unanime, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans. Son premier exploit fut la prise de Carthagène; le second, fut une victoire mémorable qu'il remporta sur lui-même. Ses soldats lui amenèrent une prisonnière de la plus grande beauté. Il se sentit ému, mais la sagesse réprima ce mouvement. Par ses informations il apprit qu'elle étoit fiancée à un prince celtibérien. Il fit venir les parens ainsi que l'époux futur, et la remit entre leurs mains. Ils le prièrent d'accepter une somme d'argent, en forme de rançon. Il la reçut, et la remit comme une augmentation de dot. Ce généreux procédé charma les Espagnols, et gagna beaucoup de partisans aux Romains.

Ils venoient de mettre à la tête de leur armée, contre *Annibal*, le fameux *Marcellus*, conquérant de la Sicile, nommé l'*Epée de Rome*, comme *Fabius* en étoit le *Bouclier*. Il perdit une bataille; mais pendant que le Carthaginois comptoit jouir de sa victoire, le Romain se présenta de nouveau, en état de se battre contre les Carthaginois. « Quel homme étrange est ce *Marcellus*, s'écrie *Annibal*, vainqueur ou « vaincu, il est toujours prêt à combatre ».

Marcellus eut cette fois sa revanche, mais elle lui coûta cher. Ces deux généraux passèrent ensuite quelque temps à s'observer d'assez près, pour qu'il y eût entre leurs troupes de vives escarmouches.

Marcellus croyoit ne pouvoir prendre trop de précautions contre un adversaire si rusé. Il vouloit tout voir par lui-même. Ces soins dont un général doit le plus souvent se reposer sur des subalternes reconnus capables, lui coûtèrent la vie. Il tomba dans une embuscade, et il y périt. *Annibal* averti, se rendit à l'endroit où étoit le corps de son rival. Ce spectacle le toucha. Il ne put s'empêcher de montrer un sentiment de pitié à la vue de ce grand homme qui méritoit de perdre la vie dans une circonstance plus glorieuse. Son premier soin fut de prendre l'anneau que *Marcellus* portoit au doigt, et qui lui servoit de cachet, dans l'intention d'en tirer quelqu'avantage. Ayant ensuite admiré l'air grand et noble du consul étendu à ses pieds, il ordonna que le corps fût enveloppé d'une riche étoffe, placé sur un bûcher, et réduit en cendres. Il les fit rassembler, les renferma dans une urne d'argent, au-dessus de laquelle il plaça une cou-

ronne d'or et une de laurier, et envoya au jeune *Marcellus*, son fils, ces tristes restes d'un père si estimable. Tel fut *Annibal* que les Romains ont traité de brigand, et qu'ils ont poursuivi jusqu'à la mort.

Il attendoit alors un secours qu'*Asdrubal*, son frère, échappé à la poursuite de *Scipion*, lui amenoit d'Espagne. Déjà il avoit passé les Pyrénées et les Alpes, lorsque le consul *Néron*, averti par une lettre qu'il surprit, que le général Carthaginois étoit en pleine marche pour joindre son frère, tire un fort détachement de son armée opposée à *Annibal*, arrive auprès de son collègue, placé sur la route. Les deux corps réunis attaquent *Asdrubal*, qui ne s'y attendoit pas, défont son armée sur les bords du Métaure, et cinquante mille Africains restèrent avec leur général sur le champ de bataille. Sans s'arrêter *Néron* retourne à son poste, et apprend le premier à *Annibal* la défaite de son frère, en faisant jeter sa tête dans son camp. Manière barbare d'annoncer la mort d'un frère, fût-ce à un ennemi. Ce spectacle causa aux Carthaginois une tristesse mortelle. Moins sensible cependant à son malheur qu'à celui de sa patrie, il s'écria : « O Car-

thage ! malheureuse Carthage, je succombe sous le poids de tes maux ».

A la vérité, les Romains prenoient par-tout la supériorité ; *Scipion* ne voyoit plus d'ennemis en Espagne ; *Massinissa* même s'étoit tourné du côté des Romains, gagné par les bons procédés de leur général à l'égard d'un de ses parens prisonnier, qu'il lui renvoya sans rançon, et même chargé de présens. La réconciliation fut si sincère, qu'il suggéra à *Scipion* l'idée de porter la guerre en Afrique, et qu'il lui montra les moyens d'y réussir. Le Romain y fit un voyage, appelé par *Syphax*, qui vouloit se donner l'honneur de faire la paix entre les deux républiques. Il aboucha pour cela le général romain avec un général carthaginois, nommé *Asdrubal*, et les admit tous deux à sa table ; mais il ne réussit point dans son projet. Il arriva seulement qu'il se laissa lui-même séduire en faveur des Carthaginois par cet *Asdrubal*, qui lui donna la belle *Sophonisbe*, sa fille, en mariage, quoiqu'il l'eût auparavant promise à *Massinissa*. *Scipion* retourna en Espagne, d'où il fut bientôt rappelé pour être élu consul à Rome, et pour être renvoyé en Sicile, d'où devoient partir les grands corps contre Carthage

On songea enfin dans cette ville à ne pas laisser écraser *Annibal*. *Magon*, son frère, eut ordre de lui porter des secours. Il débarqua en Italie, à la tête de dix-huit mille fantassins et de deux mille chevaux, avec une bonne somme d'argent pour faire des recrues. En même temps, *Lelius*, ami de *Scipion*, envoyé par lui, abordoit en Afrique avec un corps choisi. Il y trouva *Massinissa*, qui lui donna de nouvelles instructions, et l'engagea à retourner promptement vers *Scipion*, pour revenir ensemble contre Carthage, qu'ils trouveroient dénuée de troupes et de vivres. *Lelius* alla porter ce conseil à *Scipion*, qui l'adopta, monta avec son armée les vaisseaux qu'il tenoit prêts, et cingla vers l'Afrique.

Arriver, combattre, vaincre, charger *Syphax* de chaînes, faire *Sophonisbe*, son épouse, prisonnière, fut pour *Scipion* l'ouvrage de quelques mois. Les fers furent présentés à la belle captive, par *Massinissa*, amant outragé. Il entre le premier dans le palais, triomphant d'avance de la douleur qu'il alloit lui causer. Elle se prosterne à ses pieds. Il la regarde, le reproche expire sur ses lèvres, et il n'ouvre la bouche que pour lui promettre

ce qu'elle demandoit avec instance, de n'être pas livrée aux Romains.

Mais il promettoit plus qu'il ne pouvoit accorder. Lui-même se trouvoit à la merci des Romains ; il étoit dans leur camp, et attendoit de ces républicains le rétablissement dans son royaume, d'où *Syphax* l'avoit chassé. Les sentimens de *Sophonisbe* à l'égard de Rome étoient connus ; *Syphax*, fait prisonnier quelques jours avant elle, avoit avoué que sans elle, sans ses discours séduisans, il seroit resté fidèle à la république. Comment donc espérer de pouvoir soustraire à la vengeance romaine une ennemie si dangereuse ? L'amour trouva un expédient : *Massinissa* donna la main à *Sophonisbe*, persuadé que *Scipion* ne prétendroit plus conserver aucun droit sur une princesse devenue sa femme.

Mais un Romain, un Romain endurci par la politique, est inflexible comme elle. *Scipion* laissa le Numide s'enivrer de son amour : heureux pour lors et par la tendresse d'une femme qu'il adoroit, et par la conquête de son royaume, dont il triomphoit sous les yeux de son épouse, il revint avec elle présenter ses trophées à *Scipion*. Le général romain se laissa aborder d'un air

froid et altier qui ne présageoit pas des suites agréables aux deux époux. Après cette courte entrevue, il eut avec le prince un entretien particulier, dans lequel il commença à le féliciter de ses exploits vraiment héroïques ; ensuite il lui fit quelques reproches sur son mariage, et l'exhorta à ne pas devenir l'esclave d'une femme après avoir conquis un vaste royaume. Il le fit souvenir en même temps que les dépouilles de l'ennemi et les captifs appartenoient aux Romains, et finit son discours par ces mots : « Je sens combien est grand « le sacrifice que j'exige de vous ; « mais, *Massinissa*, revenez à vous-« même. Jusqu'ici votre foiblesse mé-« rite d'être regardée d'un œil de « pitié, mais elle pourroit devenir im-« pardonnable, et vous préparer un « long sujet de repentir ».

N'y avoit-il donc aucun moyen d'arracher son épouse à la barbarie des Romains? Ne pouvoit-il, en se séparant de cette femme, en promettant de ne jamais la rappeler, lui assurer la liberté et la vie? *Massinissa* connoissoit apparemment la froide et inaltérable fermeté du Romain dans ses cruelles résolutions, puisqu'il prit sans balancer le parti le plus désespéré. Il

rentre dans la tente de *Sophonisbe* : « Recevez, lui dit-il, le dernier té- « moignage de mon affection et de ma « fidélité; il n'est pas en mon pouvoir « de vous garantir de l'esclavage dont « vous êtes menacée, par aucun autre « moyen que par la mort. Rappelez- « vous de qui vous êtes fille, et quel « époux vous avez, et ne craignez point « de descendre au tombeau; *Massi-* « *nissa* vous y suivra bientôt ». Il sort, fondant en larmes. Aussitôt se présente une esclave avec une coupe de poison.

L'infortunée *Sophonisbe* prend la coupe. Sa nourrice pleuroit; elle lui reproche de déshonorer sa mort par ses larmes; et s'adressant à l'esclave, elle lui dit : « Que mon époux sache que je « meure contente, puisque je meure « par ses ordres : assurez-le que c'est « contre mon inclination que j'ai con- « tracté un premier engagement avec « un autre; mon cœur n'a jamais été « qu'à lui. Quant à mon corps, je « l'abandonne volontiers à la fureur des « Romains ». Il y a peu de morts aussi héroïques. Ni plaintes, ni reproches, ni regrets. On mépriseroit *Massinissa*, si on croyoit qu'il fût consolé par une chaise curule, une robe magnifique, une tunique brodée de branches de

palmier, et une couronne d'or. Mais un ambitieux pensera qu'il trouva quelqu'adoucissement à sa douleur dans le titre de roi, et dans l'espérance d'être bientôt, en récompense de son sacrifice, monarque de toute la Numidie.

Sophonisbe fut heureuse de ne pas voir le triomphe des Romains, qu'elle détestoit, et le désastre de sa chère patrie. *Annibal* étoit retiré dans un coin de l'Italie, entouré d'armées romaines, qu'il tenoit éloignées, comme un lion fatigué repousse encore de sa caverne le chasseur téméraire. Il y sut que *Magon*, son frère, tâchant de le rejoindre, avoit été battu et blessé, et qu'il retournoit en Afrique avec les débris de son armée. Lui-même y fut rappelé, et partit. En s'éloignant il tournoit avec regret ses regards vers ce pays, le théâtre de ses triomphes. La douleur de quitter cette contrée lui arracha des imprécations, ce sentiment l'avoit déjà porté à une cruauté que l'empire des circonstances ne peut faire excuser. Quelques Italiens de son armée refusoient d'abandonner leurs foyers et de le suivre, de peur que leur exemple devînt contagieux; au lieu de les renvoyer ignominieusement, il les fit tous enfermer dans un temple, et massacrer.

Sous ces auspices funèbres, il arriva à Carthage, qu'il avoit quittée à l'âge de neuf ans, et qu'il avoit peu revue depuis trente-trois. Intrigues de famille, factions du sénat, brigues et tumulte de place publique, tout étoit nouveau pour lui. La guerre d'ailleurs se faisoit sans ménagement pour les Romains, et accompagnée de toutes ses horreurs; pillage, meurtre, incendie, et toujours avec désavantage du côté des Carthaginois. A la vérité, *Annibal* ramenoit des troupes, et il étoit à leur tête, mais elles étoient épuisées et réduites à un petit nombre. Au contraire, *Scipion* recevoit des renforts, et il les commandoit. Entre des généraux qui s'estimoient il s'établit des égards, dont le résultat fut une conférence demandée par *Annibal*, malgré la défense de la populace de la ville, qui s'y opposoit.

Entre les deux camps, situés dans la plaine de Zama, s'avancent *Annibal* et *Scipion*. Ils quittent leur escorte et s'approchent. Ils ne s'étoient jamais vus, mais ils se connoissoient. *Annibal* regarda avec quelque surprise *Scipion*. Le Romain étoit à la fleur de l'âge : ses traits réguliers et beaux étoient encore relevés par une taille majestueuse, et par un air plein de douceur. Il avoit un

abillement propre, mais simple, tel u'il convient à un soldat. Ils gardèrent uelque temps le silence ; *Annibal* le ompit le premier. A la fin de son disours, qu'il entremêla de réflexions ur les vicissitudes de la fortune, et e louanges pour *Scipion*, il proposa e céder aux Romains l'Espagne, la ardaigne, la Sicile, et toutes les îles ituées entre l'Italie et l'Afrique. « Vous ne nous offrez, répondit le jeune général, que ce que nous possédons déjà. Si ces propositions s'étoient faites avant mon départ d'Italie, on auroit pu les écouter ; mais nous avons maintenant bien d'autres prétentions ». Il les déduisit, et finit ar ces mots : « Si elles vous plaisent, le sénat et le peuple Romain ne refuseront pas de traiter avec Carthage ; sinon, décidons la querelle par les armes ». Le défi fut accepté, et dès elendemain la querelle fut vidée.

La bataille de Zama qui décida entre es deux républiques de l'empire du monde, coûta quarante mille hommes ux Carthaginois vaincus, et ne finit pas ans une grande perte pour les vainqueurs. Il fut un moment où les combattans ne pouvoient pas s'approcher, à cause du sang qui rendoit le terrain

glissant, et d'une espèce de rempa
que des monceaux de morts mettoien
entre eux. Le corps commandé pa
Annibal, tous vétérans couverts de
lauriers cueillis en Italie, fit la plu
opiniâtre résistance. Il ne céda que lors
qu'il eut été enfoncé de tous côtés pa
l'armée romaine qui se réunit tout
entière contre lui. *Annibal* échappa
lui dixième : foible escorte, qui fut l
nuit suivante réduite à un seul homme

Ap. D. 2803
Av. J. C. 195

Le sénat de Carthage, quand il con
nut son asile, le rappela pour délibére
sur le sort de la république. Il décid
d'abord qu'il falloit faire la paix ; e
quand *Scipion* eut dicté ses conditions
quelque dures qu'elles fussent, *Annib*
décida encore qu'il falloit les accepter
On traita sur ce plan. Il y eut une sus
pension d'armes, jusqu'à ce que le sé
nat romain eût accordé sa ratification
Un *Asdrubal* de la faction contraire
Annibal, chef de l'ambassade envoyé
à Rome, porta la parole, rejeta tou
le blâme de la guerre sur la famill
d'*Amilcar*, peignit le triste état o
elle avoit réduit Carthage, et s'engage
par serment au nom de la république
à observer fidèlement les conditions d
la paix qui seroit accordée. « Mais, l
« dit un sénateur, quels dieux rende

vous garans de la sincérité de vos sermens ? Les dieux, répondit le Carthaginois, ces mêmes dieux qui ont puni si sévèrement nos parjures ». Cette réponse qui disoit tant choses en peu de mots, fut génélement applaudie. Le sénat n'ajouta n à ce qui avoit été prescrit par *ipion* ; et en effet, à moins d'être truite, une ville souveraine ne pouit guères être traitée plus sévèrement. On lui permit à la vérité de garder lois, les villes et les provinces qui restoient en Afrique; mais les Roains retinrent l'Espagne, et toutes les s de la Méditerranée. Ils agrandirent, x dépens de Carthage, le royaume *Massinissa*, interdirent à la répuique vaincue tout droit de faire la erre ou la paix avec ses voisins ou utres, sans la permission des vaineurs. Il fallut donner comptant une s-grosse somme d'argent, s'engager les paiemens encore plus considéraes à des termes déterminés, rendre les sonniers qu'on avoit faits, livrer les serteurs, laisser choisir parmi les ncipaux de la ville, cent otages qui oient envoyés à Rome, abandonner s les éléphans domptés, et promettre n'en plus former d'autres pour la

guerre. Enfin, ce qui coûta le plus au Carthaginois, il fallut remettre tou leurs vaisseaux entre les mains de *Scipion*. Il les fit brûler à leur vue, au nombre de cinq cents, et ne leur laissa que dix galères à trois rangs de rames, pour se défendre contre les corsaires.

Scipion. Caton.

La joie que le peuple romain ressenti des victoires de *Scipion* approcha de l'ivresse. Il n'y eut pas d'honneurs e même d'autorité qu'il ne voulût défére au vainqueur, jusqu'à la dignité de dictateur perpétuel. Il se contenta du surnom d'*Africain*, sous lequel en effet s gloire a passé de siècle en siècle. So triomphe surpassa tout ce qui avoit ét vu jusqu'alors en ce genre. Il apport d'Afrique un butin immense, et remi au trésor de la république vingt mill livres pesant en argent. Cependant le Romains, dans toutes les guerres qu'il eurent pendant la vie de ce grand homme négligèrent ses services. De lui-mêm il s'engagea dans celle contre *Antiochus*, où son frère commandoit, e qualité de son lieutenant, pour l'aide de sa personne et de ses conseils. Le exploits du cadet lui valurent le titr d'*Asiatique*. On voit aussi paroîtr l'Africain dans une ambassade en Syri Il y trouva *Annibal* fuyant de royaum

en royaume, et toujours poursuivi par les Romains. Ce fut là que ce proscrit fit une réponse si ingénieuse et si flatteuse. Dans le cours d'une conversation, *Scipion* lui demanda quels étoient à son avis les plus grands généraux qui eussent existé, et leur rang. « Le pre-« mier, dit *Annibal*, est *Alexandre*, « le second *Pyrrhus*, le troisième moi. « Et si vous m'aviez vaincu, répartit « vivement *Scipion*, quel rang pren-« driez-vous? le premier, répondit le « Carthaginois. »

Il semble que le peuple romain vit avec plaisir les *Scipions* couverts de gloire, persécutés par les envieux, et en butte à la maligne causticité de *Caton* le censeur, qui dirigeoit toutes les machinations employées par la jalousie, contr'eux. *Caton* avoit un caractère vraiment fait pour une république. Il se distingua d'abord dans la guerre d'Espagne, dont il eut la conduite. Ses troupes connoissoient peu la discipline, il les y forma plus encore par son exemple que par ses paroles. Habillé de la manière la plus simple; le premier aux travaux, le dernier à les quitter; frugal, impassible pour ainsi dire, il s'exposoit sans ménagement aux injures de l'air, et supportoit patiemment les

plus grandes fatigues, il étoit d'une bravoure à toute épreuve, et savoit la faire remarquer à propos. Ces qualités lui assurèrent de glorieux succès. Il donna à chacun de ses soldats une livre d'argent prélevée sur le butin fait à l'ennemi. Quelques officiers lui marquèrent leur surprise d'une pareille libéralité : « Il vaut mieux, répondit-il, que « beaucoup de soldats romains reviennent chez eux avec de l'argent, que « s'il en revenoit un petit nombre avec « de l'or ». Voulant faire entendre par-là qu'ayant un trésor visible à défendre, ils resteroient en troupe, au lieu que pouvant cacher leur richesse sous un petit volume, ils pourroient être tentés de se séparer pour aller le mettre en sureté dans leur famille. Quant à lui, il ne réserva aucune partie du butin. Il revint à Rome investi par le suffrage de ses soldats d'une réputation de popularité, qu'il soutint par une vie retirée et sévère. Il ne briguoit point d'emplois, se montroit disposé à servir la patrie dans les derniers postes du gouvernement et de la milice.

Orateur piquant et malin, *Caton* fixoit l'attention de la multitude par des traits acérés contre le luxe, la richesse, la distinction des rangs, ce qui plaît

toujours au peuple. Avec toutes les apparences de la modestie, il étoit dévoré de l'ambition de dominer. Il la satisfaisoit en prenant une espèce d'empire sur la multitude. La frugalité de ce Romain étoit peut-être l'effet de l'avarice; car on lui entendit dire plus d'une fois : « Qu'un homme ne méritoit d'être es- « timé qu'après avoir doublé son ca- « pital ». Il loua toujours la continence en public; mais ces éloges n'empêchoient pas qu'il ne fût très-familier dans sa maison avec une belle esclave. Pour se venger de son fils et de sa belle-fille dont il se plaignoit, il se maria une seconde fois, quoique déjà vieux, et quand son fils lui en demanda la raison, il lui fit cette réponse à double entente : « Je suis si content de vous, que je « voudrois avoir d'autres fils qui vous « ressemblassent. » Comme ses vertus étoient connues du public, et que ses mauvaises qualités en étoient ignorées, il fut toujours extrêmement considéré de la multitude; de sorte qu'ayant été cité jusqu'à quarante-quatre fois en jugement devant le peuple, il fut toujours renvoyé absous. Mais tant d'accusations marquent toujours un homme incommode et factieux, dont les gens tranquilles auroient voulu être débarrassés.

Il s'attacha aux *Scipions* comme un insecte s'attache à l'animal qu'il tourmente. A son instigation, deux tribuns du peuple, nommés l'un et l'autre *Pétilius*, accusèrent l'Africain de négligence dans la guerre d'*Antiochus*, où il ne commandoit cependant qu'en second sous son frère, de s'y être livré trop au plaisir, d'avoir permis le pillage à ses troupes, et d'avoir reçu de l'argent de ce prince pour lui faire accorder une paix avantageuse. Le hasard voulut que le jour auquel devoit être jugé ce procès, étoit celui de la fameuse bataille de Zama. *Scipion* avoit porté ses livres de compte avec lui; il ne fit que les montrer au peuple, et les déchira en disant : « C'est « aujourd'hui qu'*Annibal* fut vaincu et « Carthage subjuguée; ne le perdons « pas à de vaines déclamations : les « Dieux nous attendent au Capitole, « suivez-moi, Romains, et portons-y « tous ensemble l'hommage de nos « vœux et de nos actions de grâces ». Tout le peuple suivit, et laissa les accusateurs déconcertés.

Mais ils ne perdirent pas courage, ils revinrent à la charge, et citèrent *Scipion* de nouveau : il crut devoir céder à l'orage, et se retira dans une maison de campagne. Comme on voulut le faire

condamner par défaut, *Scipion* l'asiatique comparut, et déclara que son frère étoit malade. On ne vouloit pas l'en croire. *Tiberius Gracchus* quoiqu'ennemi de la famille des *Scipions* prit la parole : « Pourquoi, dit-il, ne pas croire « *Scipion* l'asiatique au sujet de la ma- « ladie de son frère? Si *Scipion* étoit à « Rome, j'empêcherois qu'on le citât. « Quoi, le vainqueur de Carthage com- « paroîtroit au pied de notre tribunal « pour être le jouet d'une populace in- « solente? A-t-il défait *Annibal* et *An-* « *tiochus* pour devenir la victime des « deux *Pétilius*? Aurons-nous le cou- « rage de triompher d'un homme qui a « mérité et obtenu de si beaux triom- « phes? qu'au moins sa vieillesse trouve « asile dans le port où il s'est retiré ».

Il n'en jouit pas long-temps. *Scipion* mourut dans sa maison de campagne à l'âge de quarante-huit ans. Indigné de la lâcheté du sénat, de l'injustice du peuple, et de l'ingratitude de l'un et de l'autre, il recommanda à sa femme, fille du grand *Paulus Emilius*, de ne pas faire porter ses cendres à Rome. Elle lui érigea à sa campagne un mausolée, et y plaça sa statue avec celle du poëte *Ennius*, qui l'avoit accompagné dans sa retraite. Sans doute,

Scipion avoit été précédé au tombeau par *Térence*, qui fut aussi un de ses amis.

L'acte d'accusation interrompu contre *Scipion* l'africain, fut repris contre *Scipion* l'asiatique, et contre trois de ses officiers, *Aulus*, *Hostilius* et *Furius*. Le préteur déclara qu'ils étoient coupables pour avoir reçu d'*Antiochus*, *Scipion*, six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent ; *Aulus Hostilius*, vingt livres d'or et quatre cent trois livres d'argent, et *Furius* cent cinquante livres d'or et deux cents livres d'argent : le tout pesant en lingots et en barres. Pour cela ils furent condamnés chacun à une très-forte amende. Les officiers se soumirent et donnèrent sur-le-champ caution. Le général refusa d'acquiescer à la sentence, par la raison qu'ayant rendu compte de tout l'argent qu'il avoit apporté d'Asie, il en étoit déchargé. Le préteur ordonna qu'il fût conduit en prison. On saisit en même temps tous ses biens. Il ne s'en trouva pas assez pour l'amende, et on n'y découvrit rien qui parut être acquis des dépouilles de l'Asie. Il auroit trouvé plus de caution qu'il ne lui en falloit. Tous ses amis se présentèrent, mais il les remercia de leur bonne volonté

Ainsi ses biens restèrent confisqués, et il fut réduit à l'indigence. Ses amis et ses parens s'empressèrent encore à lui offrir des présens, et s'il avoit voulu se prêter à leur générosité, il auroit été plus riche qu'avant la confiscation. Mais il eut le courage de ne point craindre la pauvreté, et il n'accepta que le simple nécessaire. Rome rendit justice par la suite à son innocence et à son mérite. Il semble qu'elle prit plaisir à le dédommager, en lui procurant les occasions de s'enrichir, de sorte qu'il fut en état de faire célébrer des jeux pendant dix ans, en mémoire de sa victoire sur *Antiochus*.

Caton s'étoit contenté d'animer les esprits, et s'étoit ensuite retiré. Le peuple le croyant bien intentionné, continua de le regarder avec respect. Il lui marqua sa confiance, en le préférant, pour la charge de censeur, à *Scipion*, un des plus honnêtes hommes de la république, et à plusieurs autres d'un mérite égal. Il signala sa haine constante contre *Scipion* l'asiatique, en lui ôtant un cheval que la république lui entretenoit par honneur. Tous les ornemens superflus devinrent les objets de sa sévérité. Il condamna à des amendes considérables, tous ceux qui s'en étoient

parés, sans distinction de sexe. Il fit revivre une ancienne loi qui interdisoit aux femmes les bijoux d'or, les habits de différentes couleurs, et l'usage des chariots, tant à Rome que dans les villages voisins. Les plus grandes affaires de la république n'occasionnèrent jamais tant de mouvemens ni de sollicitations aussi empressées. On vit arriver à Rome un grand nombre de femmes des colonies et des villes voisines, pour appuyer la demande des dames romaines. *Caton* fit, sur l'indécence que les femmes montroient en paroissant en public pour briguer les suffrages, un discours satirique et malin qui n'empêcha pas les femmes de gagner leur cause. Il exerça une censure sévère sur les sénateurs, et en raya sept de la liste. Si sa rigueur peut paroître trop grande à l'égard de *Manilius*, exclu pour avoir embrassé sa femme en présence de ses filles, il fut beaucoup trop indulgent pour *Quinctius*, coupable, lorsqu'il commandoit dans la Gaule Cisalpine, d'avoir tué de sa main un homme qui venoit demander sa protection, pour satisfaire la curiosité d'un jeune Carthaginois, qui desiroit voir un homme éprouvant une mort violente. *Caton* s'occupoit des sciences dans sa vie

privée. Il composa un livre sur l'origine des villes d'Italie, et un autre sur l'agriculture.

Peu d'époques des Romains ont été si fécondes en victoires que celle-ci. Ils battirent les Espagnols, défirent les Gaulois-Cisalpins et les Galates, domptèrent les Bayens et les Liguriens, imposèrent des lois à *Antiochus*, réduisirent la Macédoine sous leur obéissance, conquirent la Dalmatie, pénétrèrent dans la Gaule Transalpine, subjuguèrent les Celtibériens, les Isliens et les Stelhates. A l'occasion de ceux-ci, le sénat usa d'une indulgence qu'on peut regarder comme peu ordinaire. Après un combat malheureux, ils s'étoient remis avec confiance à la discrétion du consul *Popilius*, leur vainqueur. Non-seulement il démentela leurs villes, et enleva leurs armes, mais il vendit comme esclaves tous les habitans du pays. Le sénat ordonna à *Popilius* de remettre ce peuple en possession de sa liberté et de ses biens, de lui acheter des armes, et de restituer l'argent de la vente. Il terminoit son décret par ces mots : « La victoire est glorieuse quand elle se « borne à dompter un ennemi ; mais elle « devient odieuse quand on l'emploie « à opprimer des malheureux.

Les triomphes ont aussi été très-fréquens. *Furius* triompha des Gaulois, *Caton* et *Fulvius* des Espagnols, *Acilius* de la Syrie, *Sempronius* des Istriens, *Paul-Émile* de *Persée*, les deux *Scipions* de l'Afrique et de l'Asie. Ces victoires servoient d'aliment aux Romains, et les triomphes étoient l'aiguillon qui les excitoit au combat. Rome contenoit alors trois cent trente-sept mille cinq cent cinquante-deux citoyens en état de porter les armes. Les arts mécaniques y étoient exercés par des esclaves; ainsi cette immense soldatesque ne subsistoit que du trésor public. Elle avoit donc un grand intérêt à le grossir par les conquêtes. Le spectacle des triomphes entretenoit le jeune guerrier, allumoit dans les cœurs des jeunes gens l'ardeur des combats, et la ranimoit dans les vétérans. Ces pompes, celles de la religion, les jeux publics, les assemblées pour les élections, les plaidoyers dans les tribunaux, les discussions politiques, objets des assemblées générales, tels étoient les délassemens de cette multitude. Les Romains n'étant point embarrassés de leurs subsistances, on étoit sûr de les avoir aussitôt qu'on les convoquoit; il n'est pas néanmoins certain qu'ils n'eussent de bien que la solde. Les sommes

qu'ils recevoient de leurs généraux et le butin, procuroient à chacun une masse qui fournissoit à leurs besoins ou à leur aisance. La diminution qui annonçoit la fin de ce fond, étoit le signal qui leur faisoit desirer une nouvelle guerre ; delà provenoit la facilité des enrôlemens, lorsqu'il n'y avoit point d'intrigues qui s'y opposoient. Au bout de la carrière militaire, chaque soldat voyoit un repos assuré, ou dans les colonies, s'il vouloit y aller fixer son séjour, ou s'il restoit à Rome, dans le produit des terres conquises qui leur étoient distribuées, et dont les anciens propriétaires devenus fermiers faisoient passer le prix convenu aux nouveaux maîtres. C'est sans doute sur ces objets qu'étoient établis les impôts qui se percevoient à Rome. Les pontifes et les augures en furent long-temps exempts, parce qu'ils fournissoient aux frais des sacrifices et des festins sacrés. On créa des *Epulones*, comme qui diroit *magistrats des repas*, qui furent chargés de ces dépenses. Dès ce moment cessa l'exemption des ministres du culte. Vers ce temps fut créée la loi Porcia, *qui mettoit en sureté les épaules du peuple*, c'est-à-dire, qui défendoit de faire battre de verges un citoyen de Rome ; mais elle ne s'étendoit pas aux armées,

où les généraux continuèrent d'avoir droit d'infliger ce châtiment, ainsi que la peine de mort.

Ap. D. 2858
Av J.-C. 140

Les succès rendoient les Romains féroces : leur résister étoit un crime. Deux préteurs, également cruels, commirent les plus grands excès en Espagne. *Lucullus* fit passer au fil de l'épée les habitans de plusieurs villes sans distinction d'âge ni de sexe, et même après des capitulations. Plus de trente mille Lusitaniens furent massacrés par les ordres de *Galba*, après qu'il leur eut promis solennellement la liberté et la vie, et qu'ils eurent mis bas les armes à ces conditions. La république ne blâma point ses généraux de ces actes de barbarie : ils ne furent même pas accusés. On a lieu de croire qu'ils étoient autorisés à commettre ces horreurs, pour effrayer les Espagnols et les tenir sous le joug par la crainte.

La même politique, et plus cruelle encore, leur fit applaudir à la barbarie de *Gulussa*, fils de *Massinissa*. Elle fut le prélude de la destruction de Carthage. Cette ville avoit dans *Caton* un ennemi redoutable : cependant moins envenimé contre elle que contre la gloire des *Scipions*, dont l'existence de cette ville étoit un monument odieux à sa jalousie

Sur quelques différends qui s'étoient élevés entre *Massinissa* et les Carthaginois, au sujet de la possession d'une ville qu'ils se disputoient, *Caton* fut envoyé comme médiateur en Afrique. Les Carthaginois refusèrent de se soumettre à un arbitrage dont ils prévoyoient la partialité. « Nos limites, « direntils, ont été fixées par un traité « de paix. Le plus petit changement à « cet égard seroit une insulte à la mé« moire du plus grand des Romains ».

Du plus grand des Romains! Cet éloge piqua *Caton*. Il examina Carthage avec une maligne attention. De retour, il assura le sénat que les richesses de cette ville étoient immenses, ses magasins bien pourvus, ses ports remplis de vaisseaux, et que la guerre contre *Massinissa* n'étoit que le prélude d'une plus importante qu'elle méditoit contre Rome. Il termina son discours, en exhortant le sénat à envoyer au plutôt des troupes pour faire la conquête d'une ville qui seroit éternellement un obstacle au progrès des armes romaines. Depuis ce temps, *Caton* ne prononça pas un avis dans le sénat, même sur les affaires bien différentes de la guerre, qu'il ne le finît par cette formule : « Je pense de plus « que Carthage doit être détruite ».

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

De nouvelles difficultés entre le roi des Numides et la république africaine, amenèrent encore une guerre signalée par la sanglante bataille que *Massinissa* gagna sur les Carthaginois. Il bloqua leurs troupes dans un camp où elles se trouvèrent bientôt dépourvues d'eau et de vivres. Réduites à l'extrémité, elles se soumirent à tout ce que le vainqueur exigea d'elles. La principale condition fut que les soldats passeroient sous le joug, désarmés et à demi-nuds. Comme ils se retiroient après cette humiliante cérémonie, *Gulussa*, fils de *Massinissa*, irrité de quelques succès que ces malheureux avoient eu auparavant contre lui, lâcha sur eux la cavalerie numide : elle en fit un tel carnage, que de cinquante-huit mille hommes, *Asdrubal* seul, dit-on, suivi de quelques officiers, échappa au massacre général.

Auprès de *Massinissa*, qui ne fut peut-être pas prévenu de cette affreuse vengeance, se trouvoit *Scipion l'Emilien*, ainsi nommé parce qu'il avoit été adopté par *Paul-Emile*. Quelque temps auparavant on avoit déjà fait partir des envoyés romains, entre autres *Scipion*

Nasica, pour examiner de près les dispositions et les projets de Carthage. Ce général ayant rendu un témoignage satisfaisant, avait balancé par son rapport la maligne influence de *Caton* dans le sénat, et suspendu les effets de l'injustice et de la haine contre Carthage; mais le fond de ces deux passions contre cette ville infortunée subsistoit toujours. On croit qu'*Emilien* eut la commission d'être attentif aux événemens de la guerre, d'amener les puissances africaines à un traité de paix, si les Carthaginois triomphoient, et si le roi étoit victorieux, de l'encourager à poursuivre vivement les vaincus.

Mauvaise foi des Romains à l'égard des Carthaginois

Ceux-ci, accablés par leur dernière perte, envoyèrent des ambassadeurs à Rome, demander la continuation de la paix. Mais ils furent très-surpris d'apprendre que, sans aucun motif de rupture, pendant qu'ils faisoient ces avances pacifiques, la république leur déclaroit la guerre. Ils apprirent en même temps les préparatifs formidables qui se faisoient contre eux. Hors d'état de résister, ils se déterminèrent à se soumettre aux Romains, par la voie de *dédition*, c'est-à-dire, en leur donnant une autorité absolue sur leurs villes, leurs terres, leurs temples, et sur tous les habitans

du pays, de quelque rang, sexe ou de quelque condition qu'ils fussent. Les ambassadeurs, chargés de cette humiliante commission, furent bien reçus du sénat. On leur promit qu'ils conserveroient leur pays, leurs effets, leurs lois et leur liberté, pourvu qu'ils envoyassent trois cents ôtages au consul, qui étoit en Sicile, et qu'ils fissent ce que les consuls *Marcius* et *Manilius* jugeroient à propos de leur commander.

A peine ces ôtages étoient embarqués, que *Manilius*, à la tête de l'armée, *Marcius*, à la tête de la flotte, paroissent devant Carthage. Les Carthaginois qui comptoient sur la paix, fruit de leur soumission, envoient demander ce que signifient ces démonstrations hostiles. On fait passer les ambassadeurs entre deux lignes de soldats, au bruit des instrumens militaires, toute l'armée étant sous les armes, et les drapeaux deployés. Ils trouvent les consuls sur un tribunal élevé, entourés de leurs principaux officiers, séparés de l'armée par une balustre, devant laquelle ils sont placés comme des accusés ou criminels qu'on va entendre. Le chef de l'ambassade remontre aux consuls, avec les ménagemens convenables, les procédés iniques qu'on emploie contre eux, les

conjure de ne point laisser les Carthaginois dans une incertitude cruelle, et de leur communiquer enfin les vraies intentions du sénat.

Marcius répond : « Je vous ferai « part l'un après l'autre des ordres que « j'ai reçus des pères conscrits ». Pour commencer cette gradation d'ordres et d'injonctions, il ajoute : « Puisque vous « êtes sous la protection de Rome, et « que vous souhaitez sincèrement la « paix, quel besoin avez vous de ce « nombre prodigieux d'armes dont vos « magasins sont remplis ? Donnez, en « les apportant ici, une nouvelle preuve « de votre amour pour la paix. » Etonnés d'un préliminaire si effrayant, les ambassadeurs répondent qu'ils ont d'autres ennemis à combattre que les Romains ; que les armes leur sont nécessaires, non-seulement contre les princes d'Afrique qui les environnent, mais sur-tout contre *Asdrubal*, qui, condamné à mort pour avoir offensé Rome, s'est sauvé, et les menace avec une armée de vingt mille hommes. « Rome, « repart brusquement le consul, saura « pourvoir à votre sureté, obéissez et « soyez tranquilles. »

Carthage, trompée par une fausse démonstration d'accommodement, ne

s'étoit pas pourvue de vivres. Elle n'avoit ni alliés, ni troupes à sa solde. L'élite de ses guerriers avoit été exterminée dans la dernière guerre contre *Massinissa*. La flotte n'étoit pas encore équipée. Elle se détermina donc à ce sacrifice, qu'elle regardoit comme le dernier. Les Romains furent étonnés de l'immense quantité d'approvisionnemens militaires que les Carthaginois apportèrent dans leur camp; il y en avoit pour équiper toute l'Afrique : entre autres deux mille catapultes, deux cent mille armures complètes, et un nombre infini de traits et de javelots. Ce convoi d'armes étoit accompagné de vieillards vénérables, de prêtres en habits de cérémonies, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains.

Les consuls sourioient avec quelque bonté à ce cortége respectable : mais reprenant aussitôt un air grave et sévère, *Marcius* leur tint ce langage : « Nous sommes contens de cette pre-« mière marque de votre obéissance, « et nous vous félicitons de l'avoir don-« née. Je n'ai plus qu'une chose à exiger « de vous au nom du peuple romain; il « m'ordonne de vous déclarer que sa « dernière volonté est que vous sortiez « de Carthage, qui doit être détruite,

« que vous transportiez votre demeure « dans tel autre endroit de votre do- « maine qui vous plaira, pourvu que « ce soit à huit lieues de la mer, et que « l'endroit soit sans murailles et sans « fortifications. » La foudre tombée au milieu des députés, ne les auroit pas si généralement atterés. « Un peu de « courage, ajouta *Marcius*, vous fera « surmonter cet attachement que vous « avez pour votre ancienne patrie, cou- « rage qui est plus fondé sur l'habitude « que sur la raison. » Une pareille exhortation n'étoit pas capable de consoler des malheureux condamnés. Quelques-uns s'évanouirent ; d'autres exprimoient leur douleur par des lamentations et des cris. Les soldats eux-mêmes ne purent voir d'un œil sec un spectacle si touchant. « Ces transports soudains, « reprit *Marcius*, se calmeront peu-à- « peu ; le temps et la nécessité appren- « nent aux infortunés à souffrir leurs « maux avec patience. Dès que les Car- « thaginois reviendront à eux, ils pren- « dront le sage parti d'obéir. » Il les renvoya avec cette sèche morale, porter l'arrêt de Rome à leurs concitoyens.

Qu'on juge de la douleur et de l'indignation, des mouvemens de fureur et de rage que dut produire à Carthage une

pareille perfidie. Leur enlever comme ôtages leurs principaux citoyens; les priver de leurs armes et de leurs moyens de défense, sous les apparences trompeuses d'alliance et de paix; et quand on les a mis hors d'état de résistance, leur ordonner d'abandonner leurs foyers, de quitter leur patrie! Comment pourroient-ils transporter leurs femmes, leurs enfans, leurs malades, leurs vieillards? Où se réfugier? où trouver des maisons pour cette multitude, ou bien des matériaux pour en bâtir? Que faire de leurs vêtemens, de leurs meubles? Dans toute la ville ce n'étoit qu'un cri de désespoir. Le peuple se jeta sur ceux des sénateurs qui avoient conseillé de donner des ôtages et de livrer les armes. Les députés furent ignominieusement traînés dans les rues. D'autres, plus sages, prirent des mesures pour la défense de la ville. Ils donnèrent la liberté aux esclaves ainsi qu'aux prisonniers, et en firent des soldats. Les sénateurs adoptèrent bientôt la résolution de soutenir un siége. On fit grâce à *Asdrubal*, qui avoit été condamné à mort pour plaire aux Romains. On le conjura d'employer les vingt mille hommes qu'il avoit sous ses ordres à la défense de la patrie. Un autre *Asdrubal*, général habile, fut

chargé du commandement de la ville.

Les Carthaginois manquoient d'armes : par ordre du sénat, les temples, les palais, les places publiques furent changés en ateliers. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, et mille traits. Les charpentes des maisons fournirent les matériaux des machines. Au défaut de fer et de cuivre, ils se servirent d'or et d'argent. Ils firent fondre des statues, des vases, et même les ustensiles appartenant aux particuliers. Les hommes les plus avares devinrent prodigues. Tout fut sacrifié, jusqu'aux ornemens les plus chers. On manquoit de matières pour les cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment. Hors des murs, *Asdrubal* employa ses troupes à ramasser des vivres et à les transporter dans la ville, où l'abondance fut bientôt aussi grande que dans le camp des Romains.

Moyennant tous ces efforts, les consuls trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ils furent repoussés dans deux assauts. Avec les vieux vaisseaux qui restoient dans leur port, les assiégés firent des brûlots qu'ils dirigèrent contre la flotte des Romains,

dont ils brûlèrent une partie. La guerre s'éloigna des murs de Carthage; elle se soutint avec des succès variés, dans les plaines des environs. *Scipion* l'*Emilien*, nom toujours fatal à cette ville, n'étant encore que simple officier, y fit des actions d'habileté et de valeur, dont le bruit vola jusqu'à Rome. Il fut élu consul, et chargé de finir cette guerre, que les consuls *Manilius* et *Marcius* avoient cru terminer en peu de jours, et qui duroit depuis plus de deux ans, par les ressources que les Carthaginois avoient su se procurer.

Le nouveau général remit le siége devant la ville. Lorsqu'il la croyoit aussi bien bloquée par mer que par terre, les assiégés ayant travaillé quelques jours avec une diligence et une ardeur incroyables, ouvrirent une sortie d'une autre côté du port, et parurent tout-à-coup en mer avec une flotte considérable, qui attaqua à l'improviste celle des Romains. L'engagement dura tout le jour, et fut, malgré la surprise, à l'avantage des Romains, puisqu'ils se trouvèrent en état d'attaquer dès le lendemain une terrasse qui couvroit la ville du côté de la mer. Les assiégés firent pour la défendre des prodiges de valeur. Plusieurs d'entr'eux, nuds et

désarmés, prirent des torches éteintes, et s'étant avancés à la nage jusqu'aux machines construites par les Romains, ils allumèrent leurs torches, et parurent aux yeux de ceux qui gardoient ces machines, comme autant de monstres sortis du sein des flots.

Scipion eut de la peine à rassurer ses soldats. En même-temps qu'il surveilloit les travaux du siége, il suivoit les mouvemens de l'armée d'observation des Carthaginois. Il l'empêcha d'approcher de ses lignes, la força dans ses retranchemens, lui tua, dit son historien, soixante-dix mille hommes, et lui fit dix mille prisonniers. Cette défaite déconcerta les Carthaginois : ils offrirent, par l'organe d'*Asdrubal*, leur commandant, de se soumettre à quelque condition que ce fût, pourvu que *Scipion* promît de conserver la ville. Le général romain refusa de se relâcher sur cet article. « Non, s'écria le Carthaginois, non, le soleil n'éclairera jamais la destruction de Carthage, tant qu'*Asdrubal* sera en vie. » Irrité des désastres de sa république, il fit mourir sur les remparts tout ce qu'il avoit de prisonniers romains. Là, il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crêvoit les yeux, on leur coupoit

le nez, les oreilles, les doigts, et s'il en faut croire quelques historiens, ce barbare se divertit à voir écorcher vifs plusieurs de ces malheureux.

Mais ce même homme, qui après avoir montré tant de résolution, après avoir mis sa femme et ses deux enfans dans la citadelle, sous la garde des déserteurs romains, qui n'ayant pas de grâce à attendre, devoient faire une défense plus opiniâtre, alla trouver en secret *Scipion*, et se rendit à lui sous la condition d'avoir la vie sauve. Il paroît qu'il y avoit dans la ville des partis, de ces divisions qui annoncent et préparent les catastrophes; car dans le dernier assaut, le général romain, averti qu'il ne prenoit pas assez de précautions, répondit : « Il n'y a rien « à craindre dans une ville remplie de « confusion. Les dieux l'ont mise en « notre pouvoir ». En effet, avant l'attaque, *Scipion* avoit pratiqué une cérémonie religieuse en usage chez les Romains. Elle consistoit à évoquer les dieux tutélaires d'une ville assiégée, à les supplier d'abandonner un lieu indigne de leur présence et de leur protection. Après l'évocation, il dévoua solennellement les habitans de Carthage à la mort et aux dieux infernaux, en ces termes : « ô re-« doutable *Pluton !* et vous mânes infe-

« répandez sur le peuple Carthaginois,
« la crainte, la terreur et la vengeance!
« que les nations et les villes qui ont pris
« les armes contre nous, soient dé-
« truites! Je vous dévoue, ô furies!
« tous les ennemis de ma république,
« en mon propre nom, et au nom du
« sénat et du peuple romain; mais pré-
« servez de la mort, et de tous les acci-
« dens de la guerre, nos légions et nos
« troupes auxiliaires ».

Les Romains ayant franchi les murs, n'avancèrent dans la ville que pied à pied. Ils attaquerent les maisons l'une après l'autre. A mesure qu'elles étoient nétoyées des deux côtés de chaque rue, ils montoient vers la citadelle, toujours en combattant. Chaque pouce de terrain leur étoit disputé par une armée de Carthaginois. Au milieu des cris de plusieurs milliers de blessés et de mourans, *Scipion* fit mettre le feu au quartier de la ville qui joignoit la forteresse. L'incendie dura six jours. Des décombres enflammés, sortirent pendant ce temps, vingt-cinq mille femmes et trente mille hommes, auxquels le général accorda la vie. Au bout de ce temps, ceux des Carthaginois qui restoient dans la citadelle, en ouvrirent les portes. Les déserteurs romains, au nombre de neuf cents, se

réfugièrent dans le temple d'*Esculape*, qui étoit comme le donjon de la forteresse. Ils s'y défendirent tant qu'ils purent, et voyant qu'il ne leur étoit plus possible de résister, ils y mirent le feu. A mesure que les flammes s'étendoient, ils se retiroient. Ils en étoient à leur dernière retraite, lorsqu'un spectacle terrible glaça tous les cœurs d'effroi.

Sur le haut des murs, parut la femme d'*Asdrubal*, parée comme pour un jour de fête. Elle tenoit par la main ses deux enfans. Adressant la parole à son mari, qu'elle voyoit à côté de *Scipion*, auprès des murailles, elle l'accabla d'imprécations, et renforçant sa voix : « lâche, « lui cria-t-elle, l'infâme démarche que « tu as faite pour sauver ta vie, ne te « servira de rien ; meurs en la personne « de tes enfans ». En même temps elle poignarde ses deux fils, et palpitans encore, elle les précipite du haut du temple, et se jette après eux dans les flammes.

Tant d'horribles scènes arrachèrent des larmes au général romain. Il resta quelques momens dans un triste silence, et le rompit pour prononcer deux vers d'Homère, dont le sens est : *un temps viendra où la ville sacrée de Troye, et le belliqueux Priam et son peuple, périront.* Un profond soupir accompa-

gna ces mots. On demanda à *Emilien* ce qu'il entendoit par Troye et le peuple de *Priam*. Sans nommer Rome, il marqua assez clairement qu'il craignoit que sa patrie n'éprouvât un jour le sort de Troye et de Carthage. « Hélas ! dit-il, « les plus grands états ont leurs périodes, « après lesquels la fortune abaisse ceux « qu'elle avoit pris plaisir à élever ». Royaumes florissans, pourroit-on ajouter, villes superbes, reine des cités, dans vos temps de prospérité, rappelez-vous le sort de Carthage.

Scipion en abandonna le pillage à ses troupes. Elles le firent méthodiquement, selon la discipline militaire établie chez les Romains. Les meubles, les ustensiles, la monnoie de cuivre, trouvés dans les maisons des particuliers, appartenoient aux soldats. L'or, l'argent, les tableaux, les statues, devoient être remis au questeur, pour la république. A cette occasion, plusieurs villes, qui avoient été dépouillées par les armées carthaginoises, recouvrèrent leurs ornemens. L'*Emilien* rendit aux citoyens d'Agrigente, le taureau d'airain, monument de la cruauté de *Phalaris*, leur tyran. Il fit porter les plus riches dépouilles sur la galère qui alla annoncer à Rome la prise de Carthage, et attendit

la dernière décision sur le sort de cette capitale, dont il auroit voulu conserver les magnifiques restes.

Elle arriva, cette fatale décision. *Scipion*, toujours pieux, avant de commencer la destruction, s'acquitta des cérémonies religieuses usitées en pareilles circonstances. Il offrit des victimes aux dieux dont il alloit renverser les temples, comme pour les appaiser. Il fit mener une charrue tout autour des murailles. Ensuite les tours, les remparts, tous les ouvrages que les Carthaginois avoient construits dans le cours de plusieurs siècles, furent rasés. On mit après cela le feu aux édifices. Il commença dans tous les quartiers à la fois; et quoiqu'il dévorât tout avec une extrême fureur, l'incendie dura dix-sept jours, avant que la ville fût consumée. Elle avoit subsisté sept cents ans, et balancé pendant deux cents la puissance des Romains. La même année, ces conquérans détruisirent la fameuse Corinthe; et peu de temps après, Numance, célèbre ville d'Espagne, fut victime de son imprudente confiance dans la bonne foi des Romains.

Leurs guerres contre les Espagnols avoient toujours eu un caractère d'injustice et de vexation. Ils trouvèrent un adversaire redoutable dans *Viriathe*,

chef de plusieurs tribus ou nations, qui l'avoient nommé leur général. Il se montra toujours digne de leur choix, par la valeur, la prudence et la noblesse des procédés. Le théâtre de ses exploits étoit la Lusitanie. La victoire le favorisa constamment pendant six ans. Ce bonheur l'aida à détacher plusieurs peuples des Romains. Craignant de tout perdre, ils envoyèrent successivement contre lui leurs plus habiles généraux : un *Fabius*, qui rétablit dans les troupes de la république la discipline qu'elles négligeoient, *Métellus*, auquel on attribue ce mot fameux, prêté dans la suite à tant d'autres : *Si ma tunique savoit mes desseins, je la brûlerois*. Après quelques succès contre le Lusitanien, il se déféra à lui-même l'honneur du triomphe malgré le sénat. Un tribun voulut l'arracher de son char, *Claudia*, sa fille, qu'il y avoit fait mettre avec lui, le défendit ; et le magistrat, par égard pour le sexe et la profession de sa fille, qui étoit vestale, laissa achever le triomphe du père.

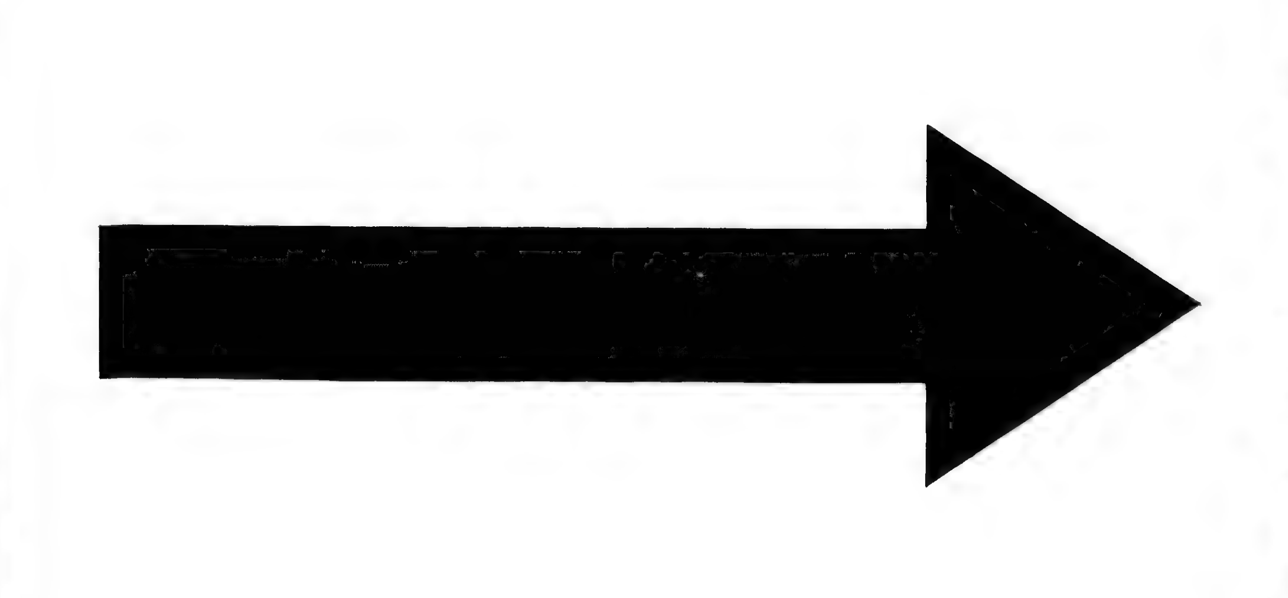
Pendant que *Métellus* faisoit le siége d'une ville, *Rhéthogène*, un des principaux habitans, vint se rendre à lui. Il avoit laissé sa femme et ses enfans dans la place. Les assiégés les placèrent sur la brêche par où les légionnaires devoient

donner l'assaut. Ne pouvant se rendre maître de la ville sans qu'il en coûtât la vie à ces innocentes victimes, *Métellus* aima mieux renoncer à une conquête certaine : acte d'humanité remarquable dans un général romain. Il avoit une faction contre lui à Rome : elle le fit rappeler. Outré de cet affront, l'esprit de vengeance lui suggéra d'affoiblir l'armée qu'il devoit remettre à son successeur. Il renvoya l'élite de ses troupes, épuisa ses magasins, laissa mourir les éléphans, et fit rompre les traits destinés aux archers. Ainsi l'amour sacré de la patrie commençoit à faire place à l'ambition particulière, et ce fut *Métellus le Macédonique* qui donna le premier exemple de ce changement.

Viriathe continuoit toujours ses succès. Il investit l'armée romaine, et lorsqu'il auroit pu la passer au fil de l'épée, il proposa lui-même la paix à *Pompéius* qui la commandoit, et l'accorda plus avantageuse que le consul ne l'espéroit. *Cépion*, son successeur, fut moins généreux en circonstance pareille. Il exigea des Lusitaniens le dur sacrifice de lui livrer ceux qui avoient excité quelques villes à la révolte. Le barbare leur fit couper la main droite, et fit assassiner *Viriathe* lui-même.

Les Numantins, petit peuple que les Romains avoient attaqué, lorsqu'ils ne demandoient que la liberté et la paix, se défendoient avec autant de succès que de courage. Quoique très-inférieurs en nombre, ils firent dans une rencontre, un grand carnage de l'armée romaine. Ils auroient pu la détruire; mais ils s'en abstinrent à la seule condition que les habitans de Numance resteroient indépendans, et seroient comptés au nombre des amis de Rome. Rome n'accordoit pas ainsi son amitié. Au contraire, piquée qu'un petit peuple se fût jugé capable de lui faire grâce, elle résolut de le détruire. Le traité avoit été conclu sous les yeux du consul *Mancinus* par *Tibérius Gracchus*, questeur de l'armée. Tous deux s'applaudissoient d'avoir sauvé par-là dix mille citoyens à la république. Ils furent bien étonnés, lorsque retournés à Rome, ils apprirent que leur conduite étoit désaprouvée. Le châtiment retomba principalement sur *Mancinus*.

Avant d'attaquer les Numantins, le consul chargé de les soumettre leur envoya *Mancinus*, lié, à demi-nud, comme coupable d'une paix illégitime, jurée sans ordre et sans pouvoir, parce que la république n'en vouloit pas. Les



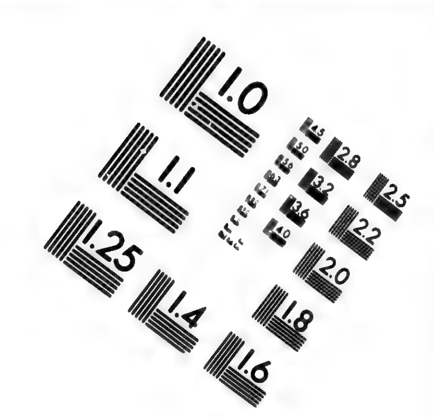
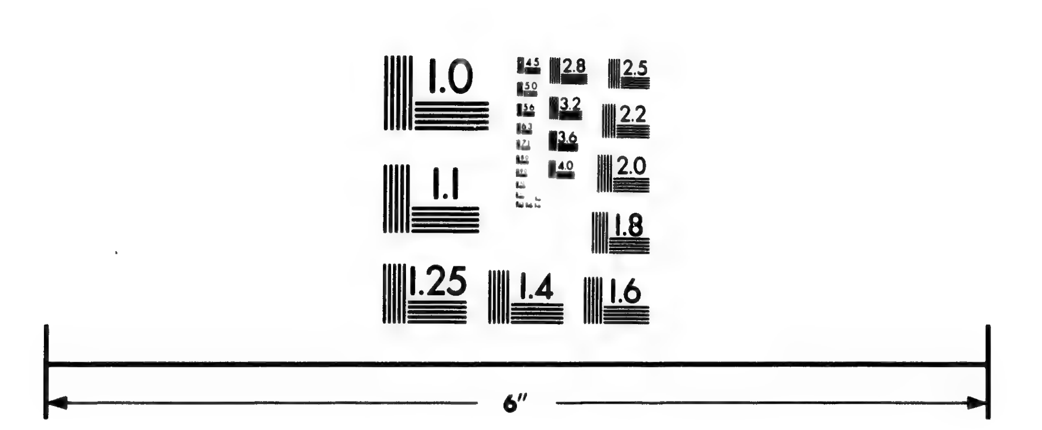
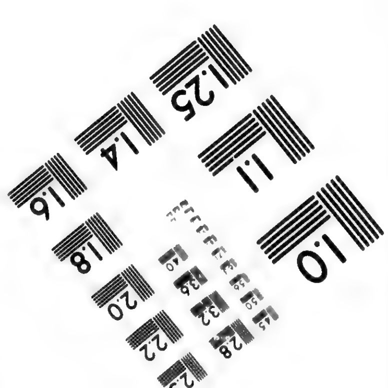


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Numantins refusèrent de la recevoir, et dirent qu'ils ne l'accepteroient que dans le cas où avec lui, on leur livreroit toute l'armée. Ils repoussèrent le nouveau général, et se montrèrent si redoutables, que, contre une loi expresse qui défendoit de conférer la dignité de consul deux fois en sa vie au même homme, Rome élût *Scipion*, persuadée que le vainqueur de Carthage pouvoit seul dompter Numance. Cette ville étoit sur une hauteur escarpée, et n'avoit que quatre mille habitans en état de porter les armes. *Scipion* l'investit avec soixante mille hommes, bien disciplinés. Les quatre mille assiégés eurent l'audace d'insulter les Romains dans leurs retranchemens, et de leur présenter bataille. Le général la refusa. Les soldats en murmuroient. « Ne « voyez-vous pas, leur dit-il, que les « Numantins n'agissent que par déses- « poir ? Leur ruine est inévitable. Les « combattre ne seroit que s'exposer à « répandre votre sang. Un habile géné- « ral ne doit jamais risquer une bataille, « à moins qu'il n'y soit forcé, ou que « la victoire ne soit presque certaine ».

Renfermés dans leur ville par une enceinte de fossés et de tours inattaquables, les Numantins frémissoient de

rage de ne pouvoir même obtenir la mort par le fer ennemi, et de la voir venir à pas lents, amenée par une cruelle famine. Cinq d'entre eux trompèrent les gardes, et se répandirent dans les villes voisines, pour les engager à envoyer à leurs secours. La jeunesse de *Lutia* se laissa toucher et se préparoit à tomber sur le camp romain. *Scipion* en fut instruit par les anciens, qui n'étoient pas de ce sentiment. Averti à deux heures après-midi, il se trouve le lendemain matin devant Lutia avec un gros corps de troupes. Il demande qu'on lui livre les principaux de la jeunesse. Les habitans cachèrent leurs enfans et dirent qu'ils s'étoient sauvés; mais l'impérieux consul menace de saccager la ville. On lui en amène quatre cents, il leur fait couper la main droite et repart. Cette action doit flétrir la réputation de l'*Emilien*, qu'on dit cependant avoir été un des plus honnêtes hommes de la république. Il y a deux opinions sur le sort des Numantins. Les uns disent qu'ils se rendirent; c'est-à-dire, qu'ils livrèrent à *Scipion* des cadavres ambulans exténués de faim et de fatigue; les autres qu'ils mirent le feu à leurs maisons, et se tuèrent eux-mêmes, de sorte qu'il n'en resta pas un seul pour

orner le triomphe du général vainqueur. Quant à la ville, elle fut entièrement consumée par les flammes. Au surnom d'*Emilien*, *Scipion* joignit celui de *Numantin*.

Les Gracques.

Des cendres de Numance, sortit la première sédition qui souilla la capitale de sang, et qui fut le signal des guerres civiles qui coûtèrent plus de citoyens à Rome, que ne lui en avoit enlevé la conquête de l'univers. Quoique moins maltraité que le consul *Mancinnus*, *Caius Gracchus*, son questeur, conservoit toujours un secret ressentiment contre la rupture ignominieuse de la paix de Numance par lui négociée. Il en accusoit le sénat, et couvoit un dessein de vengeance dont il trouva les moyens dans le renouvellement de la loi *Licinia*.

Elle défendoit à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpens de terre. Les nobles, depuis plus de deux cent cinquante ans, la violoient ouvertement. *Gracchus* s'étant fait élire tribun du peuple, proposa de la remettre en vigueur. On prétend que le dessein de se venger de la noblesse, ne fut pas la seule cause de son entreprise ; qu'il y fut excité par sa mère *Cornélie*, mère aussi de la femme de *Scipion*. « Pour

« me faire honneur, lui disoit-elle, on « m'appelle la belle-mère de l'Africain. « Pourquoi ne m'appelle-t-on pas la « mère des *Gracques*? Seroit-ce parce « que votre nom n'est pas assez illustré? « rendez-vous donc fameux, et pour « vous-même, et pour votre mère, par « quelque grande entreprise ».

La loi, telle que la proposa *Gracchus*, étoit bien adoucie. A la prendre à la rigueur, elle auroit dépossédé les riches sans dédommagement de toutes leurs terres, au-delà de cinq cents arpens; au lieu qu'il statuoit que toutes ces terres excédentes leur seroient payées avec les deniers tirés du trésor public. De plus il permettoit à chaque enfant de famille d'avoir deux cent cinquante arpens sous son nom, outre les cinq cents du chef. Ces terres retirées aux riches, devoient être distribuées aux pauvres : c'est l'appât que *Gracchus* avoit imaginé pour gagner le peuple. D'ailleurs, nul homme ne fut jamais plus propre à réussir dans une pareille entreprise. Ferme dans ses résolutions, persévérant, intrépide : son éloquence vive, aisée et véhémente, le rendoit l'idole du peuple, auquel il parloit son langage, moins pur dans sa diction

qu'ingénieux dans les tours, et solide dans les raisonnemens.

Pour perdre un ennemi si redoutable, les riches eurent recours à la violence et à la calomnie. La première échoua, parce qu'en allant à la tribune aux harangues et en revenant, il étoit toujours accompagné de trois ou quatre mille hommes. En vain aussi l'accusa-t-on d'aspirer à la tyrannie; le peuple dont il plaidoit la cause ne voulut pas croire à cette imputation. Les nobles, hors d'état de lui nuire personnellement, suscitèrent un obstacle à la cause elle-même. Ils gagnèrent un tribun, nommé *Octavius*, jusques-là intime ami de *Gracchus*. Quand celui-ci proposa la loi. *Octavius* y mit son terrible *veto* qui suspendoit tout. Prières, menaces, *Gracchus* employa tout pour fléchir son ami. Ses efforts furent inutiles; il prit le parti inconnu jusqu'alors de le faire casser. De cette manière la loi passa. On nomma trois commissaires chargés de l'exécution. *Gracchus* se fit choisir avec son beau-père et son frère. Leurs recherches quelqu'exactes qu'elles fussent, ne leur produisirent pas la quantité de terres nécessaires pour contenter tous les pauvres. Les citoyens en

état de porter les armes, montoient alors à près de quatre cent mille. Dans ce grand nonbre, il se trouvoit sans doute beaucoup de Romains qui avoient besoin du partage, et qui le desiroient. Se voyant près d'être frustrés, ils commençoient à murmurer contre *Gracchus*.

Heureusement pour lui, dans ce temps, *Philometor*, roi de Pergame, légua son royaume et ses richesses au peuple romain. Le tribun fit décider, malgré le sénat, que l'argent de la succession seroit distribué à ceux qui ne pourroient point avoir de terres. Cette libéralité arrachée, piqua vivement les pères conscrits. On s'aigrit réciproquement. *Gracchus* retrancha les adoncissemens de sa loi, ôta les deux cent cinquante arpens aux enfans de famille, et compta plus scrupuleusement les cinq cents arpens des chefs, afin de trouver de quoi satisfaire ses cliens. Il y eut des menaces de la part des nobles. Le tribun publia qu'on vouloit l'assassiner. Il ne paroissoit plus qu'en habit de deuil, comme s'il étoit en péril de mort. Il persuada au peuple qu'il n'y avoit d'autre moyen de garantir sa vie, que de le continuer dans le tribunat.

Les tribus commençoient à voter selon

son gré. Tout d'un coup, les riches qui s'étoient répandu dans la place s'écrient: « Justice! justice! on veut renverser « toutes les lois. aucun citoyen ne « peut être tribun deux ans de suite ». Le tumulte devint si grand, que le tribun lui-même, fut obligé de remettre l'assemblée au lendemain. Il prit pendant la nuit des mesures et assigna les postes à ses amis, tant à la place des Comices, qu'auprès du Capitole où il devoit se rendre.

Pendant qu'il y marchoit, on vient lui dire que les sénateurs assemblés dans le temple de la Fidélité, à côté de celui de *Jupiter Capitolin*, se préparent à sortir et à l'attaquer. L'avertissement étoit fondé. Les sénateurs avoient voulu engager le consul *Mucius Scévola* à se mettre à leur tête, et à les mener contre le peuple. Sa modération et sa prudence ne lui permirent pas de se prêter à cette impétuosité. « Nous sommes trahis, « s'écrièrent plusieurs voix, puisque « le consul nous abandonne. Faisons- « nous justice à nous-mêmes. Allons- « renverser de nos mains cette idole « du peuple. Courons, reprit plus forte- « ment *Scipion Nasica*, cousin ger- « main de *Gracchus*, courons : que « ceux qui aiment la républiqne me

« suivent. » Ils sortent, fondent dans la place, renversent les bancs, font des armes de leurs débris. Des partisans du tribun, dispersés, demandoient l'ordre. « Nous sommes prêts, que faut-il faire? » *Gracchus* ne pouvant se faire entendre, montre sa tête, voulant dire qu'elle étoit menacée. Il demande le diadême, s'écrient les patriciens et leurs clients. On l'attaque de tous côtés. Il fuit, et il est saisi par la robe. Il l'abandonne, se sauve en tunique, et il auroit échappé si les bancs rompus, dont le chemin étoit parsemé, ne l'eussent fait tomber. En se relevant, il reçut un coup si rude à la tête qu'il retomba, et ne se releva plus. Trois cents de ses amis furent massacrés durant l'émeute. On jeta leurs corps dans le Tibre avec celui de *Gracchus*. Le sénat étendit son ressentiment au-delà de ce jour fatal. Il fit rechercher ceux qui avoient été amis de *Gracchus*. Les uns furent assassinés sans forme de procès, les autres furent envoyés en exil. *Caius Billius*, un des plus zélés défenseurs du peuple, fut saisi par ses ennemis, et mis dans un tonneau avec des serpens et des vipères; il y périt misérablement. Le sénat n'hésita pas à absoudre *Nasica* et ses complices, par un décret qui justifia toutes les barba-

ries commises contre *Gracchus* et ses adhérens.

Révolte des esclaves siciliens.

Ces scènes si peu dignes des maîtres du monde, racontées au loin, devoient paroître bien étonnantes à ceux qui s'étoient fait une idée imposante de la majesté romaine. Qu'auroit fait de plus un sénat d'esclaves tels que ceux que les Romains combattoient vers ce temps en Sicile? Ceux de *Damophile*, citoyen d'Enna, et de *Mégallis* sa femme, donnèrent le premier exemple de la révolte. Il semble qu'il y eut entre ces deux époux une émulation de cruauté. Le mari avoit fait marquer tous ses esclaves d'un fer chaud au front; il les renfermoit chaque nuit dans une étroite prison, les faisoit mener de grand matin au travail ordinaire, et ne leur accordoit qu'autant de nourriture qu'il leur en falloit pour prolonger leur misère. La femme traitoit de la manière la plus cruelle les esclaves de son sexe. Elle leur imposoit des tâches qu'il leur étoit impossible d'achever, et les faisoit battre de verges jusqu'au sang, pour la moindre faute. Ces deux monstres avoient une fille d'un caractère entièrement différent. Douce et compatissante, elle consoloit ces malheureux, leur portoit de la nourriture dans la prison, et les soula-

geoit en tout ce qui pouvoit dépendre d'elle. On regrette que l'histoire ne nous ait pas transmis le nom d'une personne si estimable. La barbarie du père et de la mère prévalurent auprès des esclaves sur les bienfaits de la fille.

Chez un seigneur voisin, vivoit dans les fers un certain *Eunus*, natif d'Apamée, en Syrie. Après avoir été pris à la guerre, il avoit servi différens maîtres. Il étoit actif, vigilant, plein de feu, se vantoit d'avoir commerce avec les dieux, et de connoître leurs volontés, ce qui le faisoit consulter par ses compagnons de servitude. Ceux de *Damophile*, ayant formé un complot avec d'autres, vont trouver le Syrien et lui demandent si leur projet est agréable aux dieux et peut réussir. *Oui*, répond l'oracle, *pourvu que vous vous hâtiez.* A ce mot vingt mille bras secouent leurs chaînes. Le nom de *liberté* retentit dans toute l'île, et une multitude d'esclaves se rangent sous ses étendards. Heureux pour lors les maîtres qui avoient traité ces infortunés avec douceur ! ils trouvèrent des défenseurs dans leurs foyers, pendant que les autres n'y trouvèrent que des bourreaux. *Eunus* prit le titre de roi, et signala le commencement de son règne par le supplice des deux

époux, dont la fille fut traitée avec le plus grand respect. Il fit ensuite massacrer tous les habitans d'Enna. Sur ce principe, qu'il ne peut y avoir de véritable union entre les hommes libres et des esclaves. Un nommé *Cléon*, natif de Sicile, vint le trouver avec cinq mille hommes; d'autres lui amenèrent des corps considérables. Il se trouva bientôt à la tête de soixante-dix mille esclaves; et s'il avoit réuni tous ceux qui s'étoient révoltés en différens endroits de l'île, il auroit pu en former une armée de deux cent mille hommes.

Toute cette troupe, après quelques succès, et même la prise de quelques villes, cette troupe plus attachée à la vie qu'à l'honneur, plus faite pour le brigandage que pour la discipline, fondit comme la neige devant le soleil, lorsqu'elle fut attaquée par les troupes régulières que les Romains envoyèrent au secours des Siciliens. *Cléon* fut tué: *Eunus* mourut dans les fers. Tout le reste se dispersa, et reprit ses chaînes. La rebellion fut du moins suivie de cet avantage, que *Rupilius*, homme juste, digne des premiers temps de la république, qui avoit été envoyé pour terminer cette guerre, donna aux Siciliens des lois par lesquelles le sort des

malhereux esclaves fut très-adouci.

Vers le même temps *Domitius* répandoit la terreur des armes romaines dans la Gaule Transalpine. Il trouva des ennemis redoutables dans les Auvergnats et les Allobroges, qu'on croit être les habitans de la Seine. *Bitutick*, roi des premiers, envoya au général Romain un ambassadeur. Il étoit richement habillé, et avoit une nombreuse escorte. Ce qui surprit davantage les Romains, ce fut de le voir suivi d'une compagnie de dogues qui marchoient après lui, comme des troupes régulières : à côté de lui étoit un Barde qui chantoit les louanges de son roi, de son peuple et de l'ambassadeur. *Bitutick* soutint la guerre avec courage, et l'auroit prolongée, si *Domitius* ne l'avoit fait prisonnier par trahison, dans une conférence. Ses peuples et ses alliés, privés de chef, mirent bas les armes. Le malheureux prince fut ammené en Italie. Le sénat souffrit qu'il ornât le triomphe de *Domitius*. Ensuite un décret le confina dans la ville d'Albe, où il mourut.

Mais pendant que Rome tourmentoit tous les peuples, elle-même n'étoit pas à l'abri des troubles. Une guerre intestine déchiroit son sein. La faction de

Gracchus n'étoit pas morte avec lui. Il avoit laissé un frère capable de la soutenir et de la venger. Comme les nuages s'amoncelent avant les grands orages et noircissent l'horison, on voyoit dans la ville des agitations : les murmures, les reproches, les menaces se faisoient entendre. On cherchoit à se surprendre dans ses paroles. « Que pensez-vous, dit « un jour le tribun *Carbon* à *Scipion*, « que pensez-vous du meurtre de *Grac-* « *chus*, votre beau-frère. Je pense, ré- « pondit le héros de l'Afrique, que s'il « a cherché à semer la discorde dans la « république, il a été justement puni ». A l'instigation du tribun, le peuple couvrit de huées cette réponse. *Scipion* prit alors cet air d'autorité que donne l'habitude du commandement, et regardant avec hauteur la multitude, il lui dit : « Croyez-vous que je craigne « vos murmures ; moi qui ai si souvent « bravé la fureur de vos ennemis ? Mi- « sérables, que seriez-vous devenus « sans mon père *Paul Emile* et moi ? « Vous seriez actuellement les esclaves « de ceux que nous avons vaincus. Et « sont-ce là le respect et la reconnois- « sance que vous témoignez à vos libé- « rateurs » ? Le peuple se retira confus, mais plus aigri qu'appaisé.

L'exécution de la loi sur les terres, oujours demandée par le peuple, tou-ours retardée par les patriciens, étoit a cause des haines et des animosités. Mais d'autres motifs y concouroient encore; savoir, les jalousies même entre riches, les querelles de familles, les vengeances particulières. Ce fut un motif de cette espèce, qui pensa occasionner a mort de *Metellus*, le conquérant de a Macédoine, surnommé pour cela e *Macédonique*. Etant censeur, il fit refuser au tribun *Labéon*, une place dans le sénat. Dans une émeute, le ribun saisit le vénérable vieillard à la gorge, prononça contre lui une sen-ence de mort, et commanda qu'on le précipitât du haut de la roche Tar-péienne. L'ordre alloit être exécuté, orsqu'un autre tribun, appelé promp-ement par les patriciens, tira des mains les bourreaux, par son opposition, le premier magistrat de Rome après les onsuls. Loin d'être puni de sa violence, *Labéon* fit passer un décret, en vertu uquel les tribuns devoient avoir à l'a-enir voix délibérative dans le sénat. Au commencement, leur siége n'étoit u'à la porte extérieure, afin qu'on ût les appeler quand on avoit besoin l'eux.

Les désordres qui se multiplioient
firent songer le sénat à créer un dicta
teur. *Scipion* alloit être élu, lorsq
le lendemain de cette résolution, on
trouva mort dans son lit, non sa
soupçon de violence, on en remarq
même des traces. Ainsi de deux Af
cains, l'un mourut dans une espè
d'exil, l'autre fut assassiné. La patri
qu'ils avoient préférée à l'humanité, e
fit elle-même justice. La providen
donne quelquefois de ces exemples
mais ils sont inutiles pour ceux do
l'amour de la gloire endurcit le cœur
Le second Africain ne laissa à ses en-
fans que trente-deux livres pesant d'ar-
gent, et deux livres et demie d'or
Pauvreté étonnante dans un génér
qui auroit pu s'enrichir des dépouill
de Carthage. Les patriciens le pleuré
rent comme un père; mais le peup
s'opposa aux recherches qu'on voulo
faire sur sa mort, de peur qu'on n
trouvât des preuves contre *Caïus Grac*
chus, qui succédoit à son frère dans
faveur populaire Il le remplaçoit au
par ses talens et par sa haine po
le sénat.

Caïus commença sa carrière pol
tique par le service militaire. Il brig
la questure de l'armée de Sardaig

Là il se concilia l'estime du général par sa valeur, son exactitude, et l'affection des soldats par son attention à les pourvoir d'habits et de vivres. Le sénat qui avoit les yeux sur lui, craignant ce commencement de crédit, rappela l'armée de Sardaigne, et le laissa dans cette île isolée *proquesteur*, simple caissier de la république. Il paroît qu'il étoit déjà lié à la faction populaire qui se soutenoit à Rome. Elle avoit trouvé un appui dans *Flavius Flaccus*, consul plébéien. Il la fortifia en faisant passer une loi qui donnoit droit de citoyen romain à tous les alliés qui n'avoient pu avoir part à la distribution des terres. *Gracchus*, ou s'ennuyant dans l'emploi obscur qu'on lui avoit laissé, ou rappelé par ses partisans, quitta son poste sans la permission du sénat, et revint à Rome. Ce coup d'éclat décéloit ses desseins et sa hardiesse. Il fut accusé, mais absous. La haute estime, et l'extrême inquiétude que le peuple témoigna pendant le cours de son procès, l'enhardit à solliciter le tribunal. *Cornélie*, sa mère, dégoûtée de ses projets d'illustration, par la mort tragique de son fils aîné, écrivit à celui-ci, d'une campagne où elle étoit retirée, deux lettres fort touchantes.

« Mon fils, lui dit-elle, dans la pre-

« mière, vous ne partagez plus ave
« personne l'affection de votre mère
« *Tibérius* n'est plus, vous êtes le seu
« objet de mes espérances et de me
« craintes. Votre frère s'est abandonn
« à l'esprit de vengeance et en a ét
« la victime. Vous immolerez-vous
« la même passion : Elle ajoute qu'i
lui seroit doux à la vérité de voir ven
ger la mort de son fils : « Mais, dit-elle,
« l'idée du salut de ma patrie a plus d
« pouvoir sur moi, que celle de l
« perte de mon fils. Ah! *Gracchus*! sou
« venez-vous que le même coup qu
« vous porterez à votre patrie, percer
« le sein de votre mère. Que dis-je
« Vous succomberez vous-même sou
« le poids de votre téméraire entreprise
« Je vous perdrai, et vos ennemis res
« teront. Mère infortunée, quelqu
« chose qui arrive, les funestes effe
« des troubles que vous allez exciter
« retomberont sur moi »! Il persist
dans son dessein et s'attira une second
lettre dans laquelle elle s'exprimoit e
ces termes. « Fils cruel ! après les meur
« triers de votre frère, je n'ai pas d'en
« nemi plus cruel que vous. Avois-
« lieu de m'attendre que le seul fils q
« me restoit, empoisonneroit de ch
« grin le peu de jours que j'ai encore

« vivre ? Malheureuse ! quel spectacle « osez-vous me proposer ? Faudra-t-il « que je voie la république détruite « avant que de mourir ? *Gracchus*, « notre famille a déjà assez fourni de « scènes tragiques. Attendez, pour bri-« guer le tribunat, que je sois descen-« due dans le tombeau. O Jupiter ! ne « permets pas que mon fils persiste dans « un dessein qui va le perdre lui-même, « avec sa mère et son pays ».

Vaines remontrances ! vaines prières ! Il continua de briguer le tribunat, et l'obtint ! Son élection eut ceci de particulier, que faute de place dans le lieu des comices, plusieurs citoyens montèrent sur le toit des maisons, et donnèrent de là leurs suffrages avec acclamation générale. Ses desseins contre le sénat ne tardèrent pas à éclater. Il fut puissamment secondé par *Fulvius*, l'ancien consul, plébéien furieux, et ennemi déclaré des nobles. Ils donnèrent une nouvelle force à la loi des terres, pour laquelle ils s'étoient fait nommer commissaires. En l'exécutant, *Gracchus* ne négligeoit pas ce qui pouvoit plaire au peuple. Il fit réparer les grands chemins, bâtir un grand nombre de ponts, ériger des colonnes milliaires, placer de distance en distance de

grosses pierres pour la commodité des voyageurs, lorsqu'ils vouloient monter à cheval. Malgré le sénat il fit passer une loi qui ordonnoit qu'on bâtiroit à Rome de grands magasins, qui seroient remplis de blé aux dépens du public, et que chaque semaine on en distribueroit une certaine quantité aux pauvres, à bas prix. Pour subvenir à ces dépenses, il chargea d'impôts les marchandises de luxe. Par ces réglemens et d'autres semblables, il prit un si grand ascendant sur le peuple, qu'on pouvoit le regarder comme le maître de Rome. Il en profita pour se faire élire une seconde fois tribun.

Pendant cette magistrature, il porta un coup fatal au sénat. Les chevaliers, quoique de la classe du peuple, inclinoient cependant comme riches, pour celle de la noblesse. *Gracchus* gagna cet ordre mitoyen, en leur faisant passer l'autorité la plus précieuse des sénateurs, savoir, le droit de rendre justice. Par ses efforts, et malgré tous ceux des pères conscrits, il fit statuer « que « le jugement de toutes les causes tant « civiles que criminelles entre particu- « liers, appartiendroit aux chevaliers, « à l'exclusion des sénateurs. A la fin, « s'écria-t-il, j'ai humilié le sénat »!

Ainsi les chefs de faction se décèlent quelquefois. Un mot peut découvrir leurs intentions perverses. Celui-ci prouve que *Gracchus* étoit bien éloigné de ne travailler que pour l'intérêt du peuple, comme il le publioit et comme le croyoit ce peuple abusé. Il fit aussi revivre une obligation imposée autrefois aux juges « de ne point permettre « qu'on exécutât une sentence capitale « à l'égard d'un citoyen romain, sans le « consentement et l'ordre du peuple ».

Afin d'augmenter le nombre de ses partisans, *Gracchus* imagina de proposer d'étendre le privilége de citoyen de Rome, qui avoit été conféré à quelques alliés, jusqu'au droit de suffrage dont jouissoit les vrais Romains. Cette nouveauté contredite par le sénat, ne fut pas accueillie favorablement. Elle refroidit même la plus saine partie du peuple, qui voyoit avec peine annoncer le dessein de lui faire partager une prérogative dont il avoit joui seul jusqu'alors. Ce projet avoit attiré à Rome une foule d'étrangers disposés à l'appuyer. Le sénat s'en alarma, et leur ordonna de sortir. Le tribun les laissa chasser, de crainte, disoit-il, d'exciter une guerre civile. Cette foiblesse porta le premier coup à son crédit. Le sénat continua à

l'ébranler, en lui opposant un concurrent dans la personne de *Levius Drusus*, plébéien à la fleur de l'âge, bon orateur, d'une conduite régulière, et qui entendoit les affaires. Les sénateurs concertoient secrètement avec lui des propositions qu'il faisoit en faveur du peuple, et lui laissoient l'honneur de les faire adopter. Par ce moyen bientôt il partagea la faveur populaire avec *Gracchus*. On tendit aussi à celui-ci un piége qui flattoit son amour-propre et son ressentiment; ce fut d'aller rebâtir Carthage, que les *Scipions*, ses ennemis, quoique ses proches parens, avoient détruite.

Quand il revint, après avoir déblayé les ruines et élevé quelqu'apparence de ville qu'il appella *Junonine*, en l'honneur de *Junon*, il trouva *Drusus*, son rival, avancé dans la faveur populaire. Il réussit néanmoins à se faire nommer une troisième fois tribun; mais il eut la maladresse de se brouiller avec ses collègues pour des distinctions et des places au théâtre. Il attaqua aussi le sénat, non comme auparavant, en lui arrachant des droits et des prérogatives au profit du peuple, mais en le calomniant et l'insultant, ce qui plaisoit beaucoup à la populace et non à la partie saine des citoyens. Les sénateurs procurèrent

le consulat à *Opimius*, ennemi personnel de *Gracchus*, qui avoit tenté tous les moyens possibles pour l'exclure de cette dignité. Pour rebâtir Carthage, on avoit ordonné la levée d'un corps de six mille Romains, qui devoient apparemment y former une colonie, et qui sans doute n'étoient pas des citoyens aisés de la capitale. *Gracchus*, chargé d'y retourner, afin de mettre la dernière main à cette entreprise, leva ce corps, mais il ne le mena pas loin.

Sur un bruit, peut-être répandu exprès, que le sénat alloit révoquer l'ordre de rétablir Carthage, parce que les augures n'étoient pas favorables, *Gracchus* revint avec sa troupe. Son retour, en compagnie si suspecte, fut regardé par les patriciens comme une bravade, une véritable aggression. Le jour qu'on devoit agiter de nouveau le rétablissement de Carthage, destinée comme on voit à être encore, même après sa ruine, un sujet de crainte pour les Romains, *Gracchus* et son ami *Fulvius* placèrent un grand nombre de leurs partisans sous les portiques du Capitole, comme s'ils vouloient le bloquer. Le consul *Opimius* s'étant acquitté dans le temple du sacrifice qui devoit précéder la délibération, un de ses licteurs, en portant

les entrailles de la victime hors du temple, passant auprès des amis de *Gracchus*, leur dit brusquement : « Mauvais citoyens que vous êtes, faites « place aux gens de bien. » Cette apostrophe fut payée d'un coup de dague, qui étendit l'imprudent mort sur la place. Cet accident, et un grand orage qui survint, firent remettre l'assemblée au lendemain.

Pendant la nuit *Opimius* s'empare du Capitole. A la pointe du jour il assemble le sénat, et fait apporter sous ses yeux le corps sanglant du licteur. Cette vue échauffe les esprits, embrâse les cœurs du desir de la vengeance. On prononce le décret qui ordonne au consul de prendre soin de la république. C'étoit lui donner l'autorité entière de dictateur. Il fait aussitôt prendre les armes à tous les chevaliers romains, et commande à chacun d'eux d'amener deux domestiques bien armés. *Fulvius*, apprenant ces dispositions hostiles, assemble la populace, et avec ses deux fils et une multitude confuse, va s'emparer du mont Aventin. *Gracchus*, averti, se prépare à le suivre. Sa femme, qui l'aimoit tendrement, court à lui toute en larmes pour l'arrêter; elle le saisit par sa robe, et tenant entre ses bras

son fils, gage unique de leur amour : « Où vas-tu si matin, lui dit-elle, ignores-tu que les meurtriers de ton frère « te préparent le même sort qu'il a « subi ? Tu vas te mettre à la tête d'une « vile populace, qui t'abandonnera lâchement à la vue du moindre danger. « Si tu as quelqu'affection pour moi et « pour cet enfant chéri, ne risques pas « une vie qui nous est si précieuse. » Pénétré de douleur, n'ayant pas la force de répondre, il s'arrache de ses bras : elle veut le suivre, et tombe évanouie.

Il joint *Fulvius*. Au premier coup-d'œil ils virent l'un et l'autre qu'une populace comme celle qui les accompagnoit étoit incapable de résister à des troupes consulaires, et à tout le corps de la noblesse renforcée de ses cliens. Ils tâchèrent d'entrer en accommodement. *Fulvius* avoit un fils de douze ans, admiré de tous ceux qui le connoissoient, par sa beauté et son esprit. On charge sa main d'un caducée, on l'envoie offrir la paix. *Opimius* tourne l'ambassade en ridicule, et ordonne au jeune ambassadeur de dire à ceux qui l'avoient envoyé, que pour obtenir la paix, ils devoient venir eux-mêmes se soumettre au jugement du sénat. Et parlant au jeune *Fulvius* : « Enfant,

« lui dit-il, prenez garde de ne pas « revenir une seconde fois ; l'envoi d'un « ambassadeur tel que vous, ne peut « être regardé que comme une insulte. » Malgré ce que cet avertissement pouvoit présenter de menaçant, on le renvoya encore une fois. « C'est trop nous « insulter, s'écrie *Opimius*, que l'en-« fant soit mené en prison ». Et aussitôt il fait sonner la charge.

Avant ce temps, il y avoit eu quelques disputes sanglantes entre les Romains ; mais on vit alors combattre pour la première fois Romains contre Romains dans Rome même, et il y eut une bataille dans les formes. Le choc fut rude, plusieurs patriciens mordirent la poussière. Le consul rencontrant plus de résistance qu'il n'avoit cru, fait proclamer une amnistie pour ceux qui mettront bas les armes, et met en même-temps à prix les têtes de *Gracchus* et de *Fulvius*, promettant d'en payer le poids en or à ceux qui viendroient les apporter. Cette proclamation eut son effet ; toute cette multitude ou se rendit ou s'enfuit. L'appât de la récompense fit chercher et trouver *Fulvius* et son fils aîné, dont on apporta les têtes au consul. Un meurtrier encouragé par le même motif lui apportoit

celle de *Gracchus*. *Septimuleius*, qui avoit toujours fait profession d'être ami du tribun, arrache cette tête à l'assassin, et avant de la livrer à *Opimius*, il emplit le crâne de plomb, afin de tirer une plus forte somme de ce funeste présent.

L'implacable *Opimius* envoya dans la prison un licteur donner au jeune *Fulvius* le choix du genre de mort qu'il voudroit subir; une pareille offre à un enfant de douze ans! Il se mit à pleurer. Un augure étrusque qui étoit en la même prison lui dit : « Est-ce donc une « chose si terrible que de mourir? Je « vous ferai voir que rien n'est si fa- « cile. » En même-temps il se lance contre un des poteaux de la porte, se fracasse la tête, et meurt. L'enfant l'imite, et tombe mort aussi. Après une pareille barbarie, on doit s'attendre que l'implacable *Opimius* n'épargnera personne. Il fait emprisonner et condamner au dernier supplice tous ceux des amis des *Gracques* qu'il peut découvrir, et fait jeter dans le Tibre le corps de trois mille hommes qui avoient été tués sur le Mont-Aventin. Leurs biens furent confisqués. Un décret défendit à leurs parens d'en porter le deuil. Afin de ne pas tout à fait choquer le peuple,

le sénat chargea de rentes les terres excédentes les cinq cents arpens qu'il étoit permis de posséder. Ces rentes devoient être payées au trésor, qui devoit à son tour en aider les pauvres; mais on supprima ensuite ces redevances, par la raison que les patriciens payoient assez par les dépenses auxquelles les obligeoient les fonctions de leurs charges.

Ainsi, il ne resta des entreprises des *Gracques*, que le souvenir de leur inutilité pour l'avantage du peuple. Ils apprirent aux chefs des factions qui les suivirent, l'art d'agiter la populace, de soulever ses passions, de l'enivrer d'espérances, d'exciter et de diriger ses fureurs. *Opimius* peut être regardé comme l'inventeur des proscriptions. En mettant les têtes à prix, il enflamma la cupidité, rompit les liens de la parenté et de l'amitié. Par la vue des citoyens qui tomboient tous les jours sous la hache de ses satellites, il accoutuma les Romains au sang. Une méprisable apathie, suite de l'avilissement des sentimens, leur faisoit souffrir presque sans murmurer ces barbares exécutions au milieu d'eux. Une curiosité féroce les entraînoit à ces spectacles, dont le goût s'entretint par les combats des gladiateurs, qui étoient alors fort communs.

On croit qu'ils tirent leur origine de la Grèce, et qu'ils furent substitués aux sacrifices humains qu'on avoit coutume de faire aux obsèques des grands. Au lieu d'immoler ceux qui devoient les accompagner au bûcher ou au tombeau, on les faisoit battre les uns contre les autres. Des funérailles, cet usage passa aux fêtes publiques, et en devint partie. On n'y admettoit d'abord que des prisonniers de guerre. Des gens libres, ou par émulation de bravoure, ou pour gagner de l'argent après s'être ruinés en débauches, descendirent eusuite dans l'arêne. On vit paroître jusqu'à des femmes : c'étoit un spectacle délicieux pour les Romains. On alla en rafinant et en enchérissant dans cet abominable plaisir. Au premier combat de gladiateurs vu à Rome, il n'y avoit que six de ces malheureux. *Jules César*, devenu édile, en produisit jusqu'à six cent quarante. Une manière sûre d'obtenir la bienveillance du peuple, étoit de lui procurer ces amusemens; il les desiroit, les demandoit à grands cris : il les appeloit un véritable bienfait, *munus gladiatorium*. Les femmes sur-tout se rendoient assiduement à ces horribles spectacles. Les poëtes satiriques, qui paroissent en cette circonstance exempts de tout

reproche d'exagération, nous ont dépeint avec quelle curiosité inquiète elles suivoient les mouvemens des combattans; avec quelle avidité elles attendoient l'issue du combat; comme elles s'écrioient d'aise et d'admiration à la vue d'un coup adroit qui faisoit tomber un malheureux dans son sang. Les historiens nous racontent aussi d'autres horreurs, comme la barbarie dégoûtante des gens de la lie du peuple, qui, sous prétexte de remède, appliquoient leur bouche sur la blessure des mourans, et en buvoient le sang sortant à gros bouillon. Ainsi, l'histoire nous fait voir que les siècles ne mettent point de différence dans le caractère de la populace. La manière d'exprimer sa brutalité varie, mais le fond reste.

Opimius n'exerça cependant point sans exciter une violente indignation: il fut accusé. Comme tout se mélange dans les factions, ce fut un ancien partisan des Gracques, nommé *Papirius Carbon*, qui prit sa défense et le fit absoudre. A son tour *Carbon* fut cité en justice pour avoir excité l'aîné des Gracques à demander un second tribunat, et pour avoir été au moins un des complices de l'assassinat du second *Scipion*. Son accusateur, *Crassus*, jeune

homme de vingt ans, dédaigna pour le soutien de sa cause un moyen que lui offroit l'infidélité d'un esclave, qui vola la cassette où étoient les papiers de son maître, et la lui apporta. Il la renvoya sans l'ouvrir, avec l'esclave chargé de fers, en disant : « J'aime mieux qu'un « ennemi criminel soit sauvé, que de le « perdre par un si lâche moyen ». En effet, il n'en eut pas besoin ; sa seule éloquence triompha d'un adversaire fort éloquent lui-même. *Carbon*, près d'être condamné, s'empoisonna.

FIN DU TOME TROISIÈME.

homme de vingt ans, dédaigna pour le soutien de sa cause un moyen que lui offroit l'infidélité d'un esclave, qui vola la cassette où étoient les papiers de son maître, et la lui apporta. Il la renvoya sans l'ouvrir, avec l'esclave chargé de fers, en disant : « J'aime mieux qu'un « ennemi criminel soit sauvé, que de le « perdre par un si lâche moyen ». En effet, il n'en eut pas besoin ; sa seule éloquence triompha d'un adversaire fort éloquent lui-même. *Carbon*, près d'être condamné, s'empoisonna.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES TITRES DU TOME III.

Fin de la Table du tome III.